



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

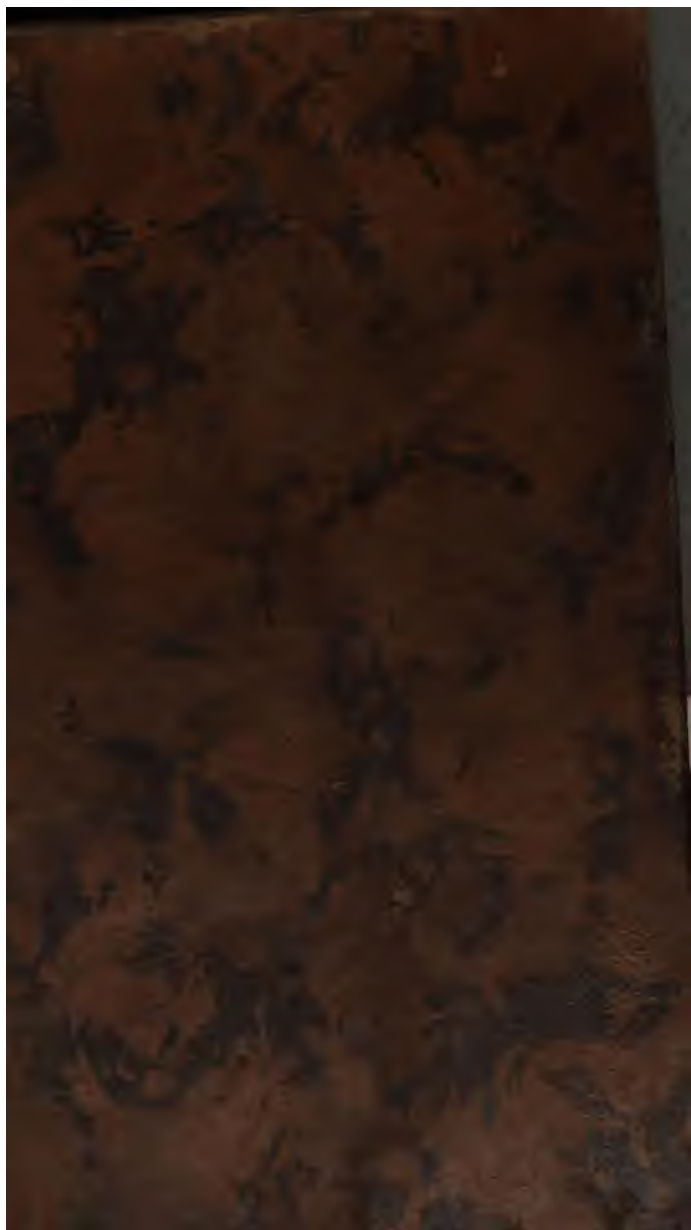
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



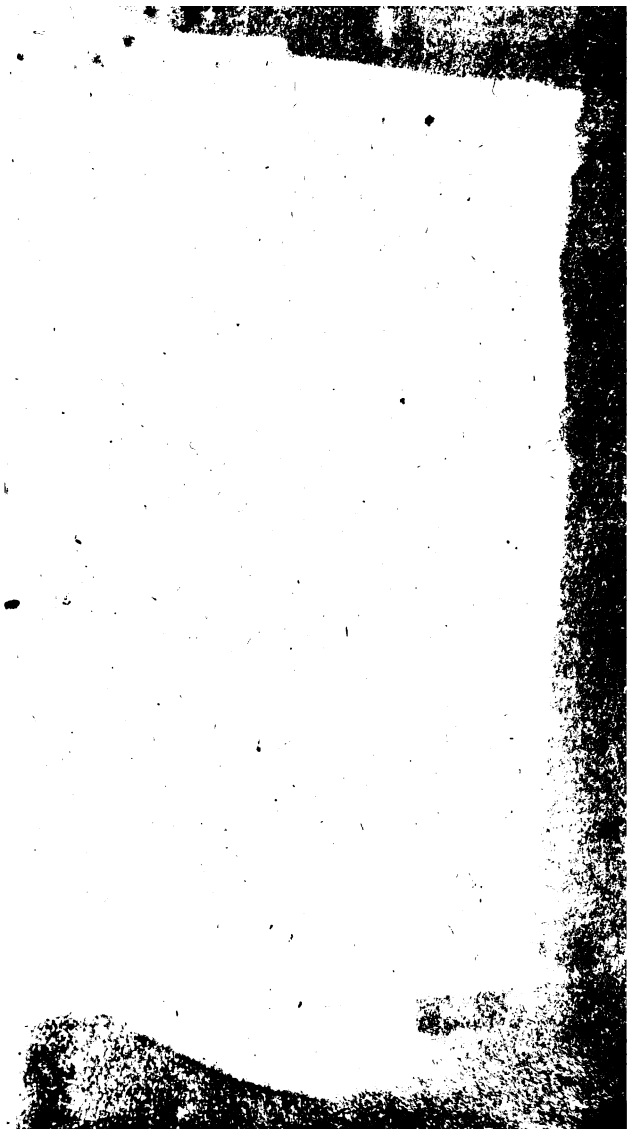


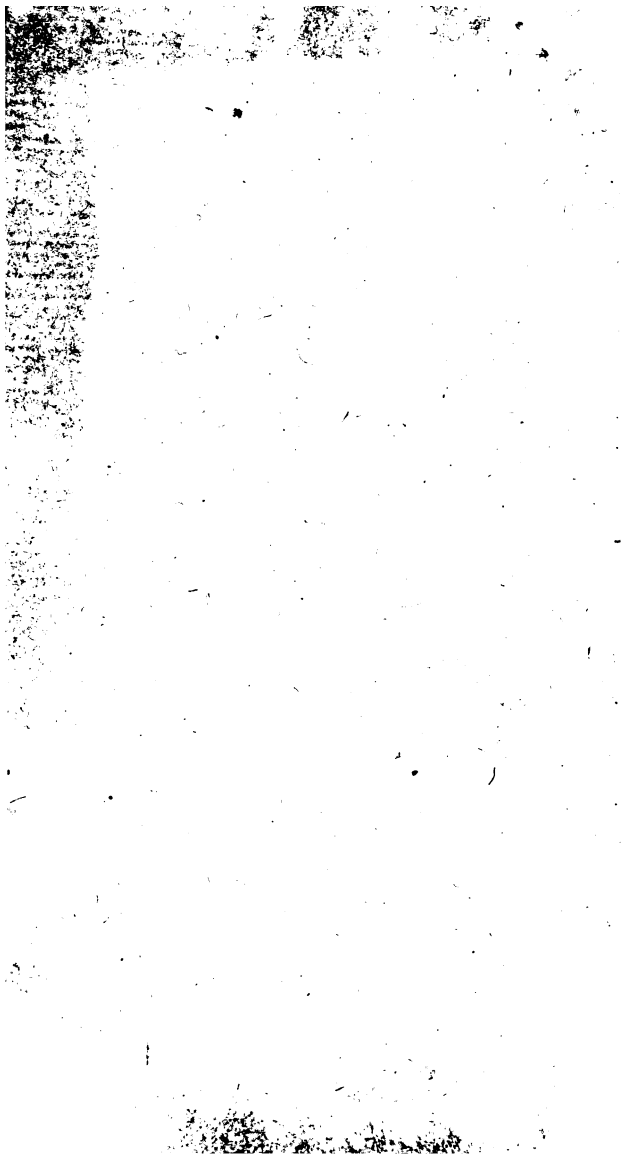
**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 774

**OXFORD
1992**





HISTOIRE

DU CHEVALIER

G. R. ANDERSSON.



NOUVELLES
LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMELA ET DE
CHARISSE.

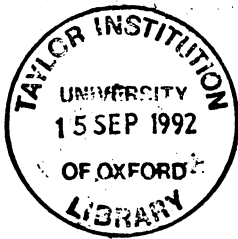
TOME SEPTIEME.



A M S T E R D A M.

M. DCC. LXXII.

UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY
TAYLOR INSTITUTION
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY
TAYLOR INSTITUTION
OF OXFORD
LIBRARY



HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

LETTRE LXXXIII.

Mylady G. à Miss BYRON.

A Londres, Lundi 5 de Septembre.

FELICITEZ-vous, ma très-chere Miss, sur l'arrivée de mon Frere. Il arriva hier au soir ; mais si tard, qu'il ne nous en a fait donner avis que ce matin. Nous nous sommes empressés, Mylord & moi, d'aller déjeuner avec lui. Ah, ma chere ! nous avons vu trop clairement que son repos a beaucoup souffert. Il est plus maigre & plus pâle qu'il n'étoit. Mais c'est toujours le même Frere, le même Ami, & le meilleur des hommes.

Je m'attendois à quelques reproches sur mes vivacités ; mais pas un mot de cette

Tom. VII.

A

nature. Il nous a dit mille choses tendres; & lorsqu'il m'a parlé de ma Sœur & de son Mari, il a compté ses deux sœurs & leurs bons Monarques comme les deux plus heureux couples d'Angleterre : Politique assez fine; car pendant le déjeûner il est échappé au mien deux ou trois sottises, que j'ai eu peine à souffrir. Jamais Singe ne fut plus caressant; mais la réputation, que mon Frere m'avoit donnée, m'a servi de frein. Je vois qu'une flatterie, la moins méritée, est capable de produire de bons effets, lorsqu'on attache du prix à l'opinion du Flatteur.

Belcher ne s'est pas fait attendre, à la premiere nouvelle du retour de son Ami. Mylord L... & sa femme, Emilie, & le Docteur Barlet étoient à Colnebroke: mais comme ils avoient laissé des ordres, pour être avertis par un Courier au moment de son arrivée, ils sont venus assez-tôt pour dîner avec nous. Les embassemens ont recommencé, avec un renouvellement de joie. Emilie, la chere Emilie, s'est évanouie sérieusement, en voulant embrasser les genoux de son Tuteur. Cet accident l'a touché. Belcher l'a paru beaucoup aussi, & nous l'avon été tous. Il y a des sensibilités qui se déclarent par des actes extérieurs, & d'autres, qui ne peuvent éclater par les mouvemens de langue. La joie de ma Sœur étoit de la premiere espece, & la mienne de l'autre. M^{lle} Mylady L... est accoutumée aux démonstrations de tendresse; tandis que la mien

DU CHEV. GRANDISSON. 3

est quelquefois prête à m'étouffer , sans pouvoir atteindre jusqu'à mes levres. Cependant mes yeux sont de grands Orateurs.

Le plaisir que Sir Charles , Mylord L . . . & le Docteur , ont ressenti mutuellement à se voir , étoit grand , tendre , exprimé d'un air mâle. Mon *moulin - à - vent* de Mari a joui deux ou trois fois de son transport , & de celui de l'assemblée ; & dans l'excès de sa joie , il étoit prêt à chanter & à danser. C'est son caractère , au pauvre homme ; honnête d'ailleurs & de fort bon naturel. Gardez-vous de le mépriser , Henriette. Il a reçu l'éducation d'un fils unique , à qui l'on n'a pas laissé ignorer qu'il étoit Lord ; sans quoi il auroit fait une meilleure figure à vos yeux. Il ne manque point de sens , je vous assure. Vous allez me croire partielle ; mais je crois que la plus folle action de sa vie est celle qu'il fit dans l'Eglise de Saint Georges (1). Pauvre chere ame ! Il auroit pû trouver une femme plus convenable à son goût ; & ses défauts mêmes auroient pû servir alors à le faire briller. Mais il ne nous est pas toujours donné de choisir ce qui nous convient le mieux. On remarque , & j'ai entendu dire , que les Brunés aiment les Blonds , & que les Blonds aiment les Brunés. Peut-être les naturels s'accomodent-ils mieux aussi de leurs contraires : si nous avions tous le même goût pour la même personne , ou pour une

(1) C'est l'Eglise où elle s'étoit mariée.

même chose, les disputes seroient continues; elles sont assez communes sans ce secours.

L'arrivée de mon Frere m'a monté toutes les cordes du cœur sur un ton de joie. Une paille me fait rire, & je voudrois vous faire rire aussi, soit avec moi, soit de moi, rien ne m'est plus indifférent, pourvu que je parvienné à vous faire au moins sourire. Souriez-vous, ma chere? Oui, j'en suis sûre (1). Hé bien, à présent que j'ai réussi, je redeviens sérieuse.

Nous avons fait des complimens à mon Frere, sur le rétablissement de ses amis Italiens, sans les nommer, & sans dire un mot de la Sœur qu'il a failli de nous donner. Il nous a regardés tous d'un œil sérieux; il s'est incliné, à chacune de nos félicitations; mais il est demeuré en silence. Le Docteur Barlet nous avoit dit que dans ses Lettres à Sir Charles, il ne l'avoit jamais informé de vos indispositions, parce qu'il étoit sûr que cette nouvelle lui causeroit du chagrin. A l'exception du déjeuner & du diner, où la présence de tous les Domestiques nous avoit même gênés, il avoit eu tant d'ordres à donner, qu'à peine avions nous

(1) Mille plaisanteries sur sa tante Léonore, vieille fille qui raconte ses songes, avec le ridicule de son âge & de son état, & d'autres sur Mylord L... son Mari, ne paroïtroient pas d'aussi bon goût en France qu'en Angleterre. On les supprime.

eu l'occasion de l'entretenir. Mais après le souper, il est revenu à nous, avec promesse de nous accorder le reste du jour. La compagnie étoit composée de Mylord & Mylady L... mon Mari & moi, le Docteur Barlet, Monsieur Belcher, & notre chere Emilie, qui, ayant repris ses forces, étoit attentive à chaque mot qui sortoit de la bouche de son Tuteur.

D'abord, nous lui avons tous avoué, comme vous le jugez bien, que nous avions lu la plus grande partie de ce qu'il avoit écrit au Docteur.

Quels embarras, quels chagrins, quelle variété d'agitations & de combats votre cœur a-t-il eu à supporter, mon cher Sir Charles ! a commencé M. Belcher ; & pour conclusion, quel étrange procédé de la part d'une femme, à qui l'on ne peut néanmoins refuser de l'admiration !

Il est vrai, mon cher Belcher. Ensuite il s'est étendu sur l'éloge de Clémentine. Nous l'avons admirée avec lui. Il sembloit prendre beaucoup de plaisir à nos louanges. C'est la vérité, chere Henriette. Mais vous êtes assez généreuse, pour lui en faire un mérite.

Y a-t-il longtemps, m'a demandé malicieusement ma Sœur, que vous n'avez eu des nouvelles de la Comtesse de D... ?

Sir Charles a demandé à son tour, s'il y avoit une autre Comtesse de D... que la Douairiere ; & son visage s'est couvert d'un beau rouge. Votre servante, mon Frere, ai-

je pensé en moi-même; je ne suis pas fâchée de votre charmante crainte.

Non, Monsieur, a répondu Mylady L...

Souhaiteriez-vous, mon Frere, a repris une Effrontée (de votre connoissance, Henriette) qu'il y eut une autre Comtesse de D...?

Je souhaite le bonheur de Mylord D..., Charlotte. On parle de lui, comme d'un jeune homme du premier mérite.

Vous ne m'entendez pas, Sir Charles, j'en suis sûre, a répliqué votre Amie, en le regardant exprès d'un œil fixe.

Pardonnez-moi, chere Sœur; je souhaite que Miss Byron soit une des plus heureuses femmes du monde, parce qu'elle est une des meilleures. Et se tournant vers Emilie; je me flatte, ma chere, qu'il ne vous est rien arrivé de chagrinant du côté de votre Mere.

Non, Monsieur; tout est dans l'ordre. Vous avez vaincu...

J'en suis charmé, ma chere. Croyez-vous, mon cher Belcher, que les eaux de Bath ne fissent pas bien à votre Pere?

Seconde évasion, ai-jé pensé. Mais vous y viendrez, mon Frere, je vous en réponds. Dites néanmoins chere Henriette, n'êtes-vous pas un peu piquée? Votre délicatesse sera offensée de me voir si pressante. Je vois un rouge de dédain s'élever sur votre belle face; & dans vos yeux un petit air d'embaras, qui fait renaître d'un côté les roses, & l'ancien éclat de l'autre. Au fond, nous avons

tous commencé à craindre un peu d'affectation dans mon Frere : mais rien moins ; car il n'a pas voulu que nous le fissions retomber sur le même sujet. Après quelques discours vagues, il s'est tourné vers le Docteur Barlet. Cher Ami, lui a-t-il dit, vous m'avez causé tantôt de l'inquiétude, lorsque je vous ai demandé des nouvelles de Miss Byron & de sa Famille. Vos yeux m'ont allarmé. Je crains que la pauvre Madame Scherley... Miss Byron nous a toujours parlé de sa santé avec défiance. Quelle seroit, Charlotte, la douleur de notre chere Miss Byron, si elle venoit à perdre une si bonne Mere !

Mon dessein, a répondu le Docteur, n'étoit pas de vous laisser voir des sujets d'inquiétude. Mais un Pere ne peut aimer sa Fille plus que j'aime Miss Byron.

Vous m'alarmeriez sérieusement, cher Ami, si l'air de gaieté que je vois à Mylady G... ne m'ôtoit toute crainte pour la santé de Miss Byron. Je me flatte que Miss Byron se porte bien.

Elle en est bien éloignée, ai-je répondu aussi-tôt, avec un air de gravité qui convenoit à l'occasion.

A Dieu ne plaise, a-t-il repris aussi-tôt avec une émotion qui nous a plu à tous. (Ce n'est pas pour vous, Henriette, c'est pour nous-mêmes, que nous nous en sommes réjouis. Point de délicatesse affectée, je vous en prie.) Son visage étoit en feu. Quoi donc, mes Sœurs ? Quelle est la maladie de Miss Byron ?

Elle n'est pas bien, ai-je repliqué. Mais c'est la plus charmante Malade qu'on ait jamais vue. Elle est gaie pour ne pas causer de peine à ses Amis. Elle entre dans toutes leurs conversations, leurs plaisirs, leurs amusemens. Elle voudroit que personne ne la crût malade. Si ses yeux chargés, ses lèvres pâles, & le changement de son teint ne la trahissoient pas, nous n'apprendrions pas d'elle-même qu'elle souffre. Il se trouve des femmes qui arrivent plutôt que d'autres à la perfection, & dont la décadence n'est pas moins prompte. La pauvre Miss Byron ne paroît pas faite pour une longue durée.

Mais devrois-je vous marquer toutes ces choses-là, ma chere ? Cependant je fais que Clémentine & vous, vous êtes riches en grandeur d'ame.

Mon Frere a paru tout-à-fait fâché contre moi. Cher Ami, a-t-il dit au Docteur Barlet, de grace, expliquez-moi ce que signifie le discours de Charlotte. Elle aime à badiner. Miss Byron a reçu du Ciel un très-bon tempérament. A peine est-elle dans la fleur de l'âge. Tranquillisez-moi. Mes deux Sœurs ne me sont pas plus cheres que Miss Byron. En vérité, Charlotte, je ne vous fais pas bon gré de votre badinage.

Il est vrai, lui a répondu le Docteur, que Miss Byron n'est pas bien. Mais les tendres craintes de Mylady G... lui ont fait un peu charger la description. Miss Byron ne peut cesser d'être aimable. Son teint est toujours,

charmant. Elle est gaie, tranquille, résignée. . . .

Résignée, Docteur Barlet ! Miss Byron est bonne Chrétienne, elle ne peut manquer de résignation, dans le sens que la Religion donne à ce terme : mais dans l'acception commune, il suppose un état désespéré. Si Miss Byron étoit si mal, n'auriez-vous pas dû m'en informer, cher Docteur ? Ou bien, est-ce votre tendresse pour moi . . . La bonté ne vous abandonne jamais.

Je n'avois pas conçu, a dit Mylady L . . . que Miss Byron fût si mal. En vérité, M. Barlet, & vous ma Sœur, il y a de la cruauté à ne m'en avoir pas avertie. Et son bon naturel a fait tomber une larme de ses yeux pour notre Henriette.

J'ai eu quelque regret d'être allée si loin. Mon Frere a paru fort inquiet. Son Ami Belcher l'étoit pour lui, & pour vous, ma chere. Emilie a pleuré pour sa chere Miss Byron. Elle avoit toujours craint, a-t-elle dit, que votre mal n'eût de mauvaises suites. Mon cher Amour, ma très-chere Henriette, il faut que votre santé soit bonne. Vous voyez combien tout le monde vous aime. J'ai dit à mon Frere que j'attendois une Lettre de Northampton-Shire par la première Poste, & qu'elle me mettroit en état de lui donner des informations certaines.

Je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'il entrât dans vos idées, chere Henriette, que j'aie pensé à faire tourner sur vous

L'attention de mon Frere. Votre honneur est l'honneur du sexe : car n'en êtes-vous pas l'ornement? Je ne dis rien de nouveau, en assurant que mon Frere vous aime. Je n'avois pas besoin d'apprendre son inquiétude pour votre santé. Son cœur n'est pas capable de changer. N'avez-vous pas observé que j'ai mis votre décadence sur le compte de la nature? Plaise au Ciel qu'il n'en soit rien! Mais je vous décourage imprudemment par mes craintes pour votre santé, lorsque je ne pense au fond qu'à ménager votre délicatesse. Vous vous porterez bien, vous le voudrez, vous y parviendrez bientôt; & le plus sage, comme le meilleur des hommes, ne manquera point... C'est à quoi se réunissent tous nos vœux. Mais quoiqu'il arrive, nous avons réuni nos têtes ensemble, & nous sommes résolus, en faveur de votre délicatesse, de laisser prendre son cours à cette affaire, parce qu'après une ouverture plus chaude que je ne l'avois prévu, vous pourriez vous imaginer que nos soins vont au-delà des bornes. Je vous certifie, ma chere, que Sir Charles Grandisson, tout digne qu'il est d'une Princesse, ne vous fera porter son nom qu'avec toute la passion de son ame.

Suivant les vues qu'il nous a marquées ce soir, nous allons le perdre pour quelques jours. Les Joueurs, à qui notre Cousin Everard a permis de le ruiner, sont à Winchester, où je suppose qu'ils sont à présent

le partage de leur proie. Si mon Frere a dessein de les voir, c'est ce que je ne puis vous dire. Il ne s'attend pas à les trouver fort traitables. Ils feront voir sans doute à leur dupe qu'ils savent garder son argent mieux que lui ; & Sir Charles, dont les idées ne sont pas romanesques, ne pense qu'aux voies légales.

Il se propose de rendre une visite à Mylord & à Mylady W . . , dans leur terre de Windsor, & au Comte de G . . . mon Beau-pere dans Berkshire : mon Mari doit l'accompagner ; ils iront de-là chez Sir Henri Belcher, & chez Mylady Mansfield. Belcher fera aussi du voyage. Ils passeront ensuite au Château de Grandisson, où le Docteur Barlet doit se rendre. Mon Frere laisse ici son Valet de chambre, avec ordre de lui envoyer, par des Exprès, toutes les Lettres qui pourront venir des Pays étrangers ; & je lui ai promis de ne lui pas faire attendre non plus les nouvelles qui me viendront de Northampton-Shire. Il me semble qu'il seroit fort bien de prendre son tour par le Château de Selby : ne pensez-vous pas de même ? Point d'affectation, Henriette. Adieu ma chere.



 LETTRE LXXXIV.

Miss BRON. à Mylady. G. . . .

Jeudi 7 Septembre.

MA réponse va suivre les articles de votre Lettre, que j'ai devant moi.

Je vous félicite du fond du cœur, ma chere Mylady, sur le retour de votre Frere. Il n'est pas surprenant que ses fatigues & la perte de ses espérances aient causé quelque altération sur son visage. Sir Charles Grandisson ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'avoit pas une ame sensible.

Vous connoissez mal votre Frere, ma chere Amie, si vous attendez de lui quelques reproches sur votre bisarre conduite avec Mylord G. . . . J'espere qu'il n'en aura pas su la dixieme partie; mais quand il sauroit tout, comme il prévoit que vous reconnoîtrez votre erreur & que vous deviendrez une très-bonne femme, il vous pardonne infailliblement ce qu'il juge que vous ne vous rappelez pas sans regret. Vous êtes bien étrange, dans la Lettre que j'ai devant les yeux. Je vous aime trop pour vous épargner.

Quel sujet de raillerie trouvez-vous dans votre Tante, pour avoir vécu fille jusqu'à l'âge où elle est parvenue? Voulez-vous faire

DU CHEV. GRANDISSON. Fy
penfer que votre joie est extrême de vous
être mise de si bonne heure à couvert du
même reproche ? Si c'est votre idée , il sem-
ble que vous devriez un peu plus de remer-
cimens à Mylord G... dont la générosité
vous en a garantie. En vérité , chere My-
lady , je crains que pour une femme , ce ne
soit blesser la décence , que de jeter une
forte de ridicule sur d'autres personnes de
son sexe , pour leur prudence , peut-être , &
leur vertu. Faites-vous réflexion combien
vous exaltes les hommes par ces libertés ba-
dines , vous qui affectez souvent de les mé-
priser ? Je ne m'étonne point qu'ils raillent
les vieilles Filles , c'est leur intérêt : vous les
appelez quelquefois les *Seigneurs de la*
création ; & vous ne pensez pas que vous
leur donnez droit à ce titre. D'un autre
côté , croyez-vous que la même foiblesse
qui fait raconter ses songes à votre vieille
Tante Eleonor Grandisson , ne lui eût pas
fait trouver autant de plaisir à ces récits , si
le mariage eût fait d'elle une vieille femme ?
La joie est souvent mere de quantité de fo-
lies. N'avouez-vous pas que l'arrivée de
votre Frere , qui a donné occasion à votre
Tante de vous raconter ses songes , vous a
jettée dans des éclats de rire dont vous au-
riez honte d'expliquer la cause ? Les fem-
mes , ma chere , doivent se garder des er-
reurs dans lesquelles elles trouvent un sujet
de ridicule pour les filles. Les songes de
votre Tante , permettez-moi de vous le dire ,

sont plus innocens que vos excessifs empou-
remens de joie. Pardon ; mais je crois ^{en}
avoir dit assez, pour vous faire sentir votre
faute.

Pauvre chere Emilie ! Je ne suis pas sur-
prise que la premiere vue de son Tuteur ait
produit cet effet sur son tendre naturel.

Mais avec quelle méchanceté traitez-vous
votre Mari ? Fi, Charlotte, & si encore une
fois, d'avoir écrit ce que je ne puis lire pour
votre honneur, à vos Amis & les miens.
Je souhaiterois, ma chere, de parvenir à
vous persuader qu'il n'y a point d'esprit sans
justesse, ni d'enjouement sans décence. My-
lord G. . . a ses foibles ; mais est-ce le rôle
d'une femme, d'être la premiere à les décou-
vrir ? Ne pouvez-vous l'en guérir, sans y em-
ployer des plaisanteries outrées, qui appro-
chent du mépris ? O ma chere ! vous nous
montrez bien d'autres foibles que les filles,
en faisant un si mauvais usage des talens qui
vous ont été donnés pour une meilleure fin.
Un mot encore : vous ne me ferez pas sourire,
ma chere, lorsque je vous verrai dans un
transport de joie, dont la raison est blessée.
Ainsi, souvenez-vous en, votre excursion
sur les vieilles filles & sur votre Mari, ne
peut plaire qu'à vous-même, & je n'accepte
point votre compliment. Pourquoi ? parce
que je ne veux point partager votre faute. Je
ne vous épargne point, direz-vous : mais
épargnez-vous quelqu'un ?

Quoi donc ? me croyez-vous réellement

aussi mal que vous m'avez représentée à votre Frere ? Je ne crois pas l'être à ce point. Si je le croyois , comptez que je ferois tous mes efforts pour mettre un nouvel ordre dans mes idées ; & je ne quitterois pas l'entreprise , sans être un peu plus sûre de moi.

Vous n'avez eu , dites - vous , aucun dessein d'exciter l'attention de votre Frere pour les fausses couleurs de votre pinceau , lorsque vous lui avez décrit les effets de mon indisposition. Son attention ! Vous auriez pu dire sa pitié. Le Ciel m'en préserve !

A tout prendre, il y a deux choses qui n'ont pu manquer de me faire plaisir dans votre Lettre ; l'une , que Sir Charles ait témoigné tant d'inquiétude pour ma santé ; l'autre , que vous soyez tous dans la résolution , & volontairement , parce que les circonstances vous ont paru le demander , de laisser prendre à toutes les affaires leur cours naturel. Tenez-vous en là , je vous en supplie. Il me semble que l'ouverture , comme vous la nommez , étoit de beaucoup trop chaude. Ciel ! ma chere, que j'ai tremblé en lisant cette partie de votre Lettre ! Je ne sçais même , si j'en suis encore tout - à - fait satisfaite , quoique je le sois de votre intention.

Considérez , ma chere , la moitié d'un cœur , une femme préférée & si préférable en effet , par la qualité , la fortune , & toute sorte de mérite. Oh Charlotte ! Il me seroit impossible à présent , dans les plus heureuses

suppositions, de me livrer à ces tendres excès de joie, qui auroient fait le charme de mon cœur. J'ai de la fierté.... Mais attendons les premières Lettres de Boulogne; & si l'admirable Italienne adhère à sa résolution, il sera temps alors d'en venir à mes scrupules. Croyez-vous qu'elle se soutienne? Une imagination échauffée peut passer d'un genre de grandeur à l'autre. Je suis sincèrement persuadée moi-même, & je l'ai dit si souvent qu'on pourroit me soupçonner d'affectation, que Clémentine est la seule femme digne de Sir Charles Grandisson.

Adieu, ma chère. Dites je vous prie à votre Frere, que je ne me suis jamais crue aussi mal que votre amitié vous l'a fait craindre, & que je le félicite de son heureuse arrivée en Angleterre: Me dispenser de ces complimens, ce seroit une affectation réelle; qui signifieroit beaucoup trop; mais souvenez-vous que je vous regarde vous & votre Mari, Mylord & Mylady L... & ma tendre Emilie, si vous lui communiquez ma Lettre; comme les gardiens de l'honneur, ou si vous l'aimez mieux, de la délicatesse (car il n'y a point de déshonneur à craindre avec Sir Charles) de votre très fidelle:

HENRIETTE BYRON.

N. B. Une longue Lettre du Docteur Bartlet à Mylady G. . . contient la relation du voyage & des visites de Sir Charles, dont la

DU CHEV. GRANDISSON. 17
magnificence & la bonté ne cessent pas d'éclater. Il a vu dans cette route, Sir Hargrave Pollexfen, Pécheur à demi contrit, mais extrêmement humilié. Merceda est mort de ses contusions dans un misérable état. Bagenhall, devenu le Mari de la jeune personne qu'il avoit enlevée en Frante, mene une fort mauvaise conduite avec elle.

Une autre Lettre de Sir Charles, au Docteur, contient un-détail des procédures, qui regardent les droits des Mansuels, & d'autres affaires domestiques.

L E T T R E LXXXV.

Le Seigneur JÉRONIMO-BELLA-PORRETTA au Chevalier GRANDISSON.

Boulogne, 15 Septembre.

Vos tendres Lettres écrites de Lyon, mon très-cher Ami, nous ont causé la plus vive joie. Clémentine languissoit dans cette attente. Comment avez-vous pu lui écrire avec cette chaleur d'affection, & cependant avec une délicatesse dont un Rival ne pourroit pas s'allarmer? Elle vous répond: il ne m'appartient point, ni, je crois, à personne de nous, de dire un mot sur le principal sujet de sa Lettre: elle ne l'a montrée qu'à sa Mere & à moi. Chere Sœur! Que n'avons-nous pu la faire renoncer à ses idées! mais

comment vous proposer de seconder les desirs de la Famille ? Cependant si vous les croyez justes, je suis sûr que vous ferez cet effort sur vous-même. Mon cher Grandisson ne connoît point d'intérêt propre, quand la justice & l'avantage de ses Amis y sont opposés. Toute ma crainte est qu'on n'y apporte plus de précipitation, qu'il ne convient à l'état de cette chere fille.

Plût au Ciel, que vous fussiez devenu mon frere ! c'étoit la premiere passion de mon cœur ; mais vous reconnoîtrez par sa Lettre, la moins inconsistante qu'elle ait écrite de long-tems, qu'il ne lui en reste aucune idée. Elle vous déclare qu'elle vous souhaite heureusement marié dans votre Patrie ; & nous souhaitons nous-mêmes à présent de pouvoir lui donner votre exemple pour motif. Ne doutez pas que je ne fasse le voyage d'Angleterre. Si ce que nous désirons pouvoir arriver, je m'imagine que vous auriez toute la famille. Nous ne pensons qu'à vous, nous ne parlons que de vous ; nous recherchons les Anglois, pour leur faire honneur en considération de vous. Madame Belmont est ici : elle nous conseille de garder des ménagemens ; mais sans désapprouver nos mesures présentes, parce qu'elle fait que nous ne pouvons jamais consentir à laisser entrer ma Sœur dans un Cloître. Cher Grandisson, n'en aimez pas moins cette vertueuse Dame, pour la grace qu'elle nous fait d'entrer dans nos vues. M. Lowther vous écrit ;

DU CHEV. GRANDISSON. 79
ainsi je ne vous dis rien d'un homme , à qui
j'ai tant d'obligations.

On souhaiteroit que je vous écrivisse avec
un peu de force sur un certain sujet , dont je
ne défavoue pas l'importance ; mais je ré-
ponds que je ne puis , que je n'ose , & que je
n'en ferai rien.

Cher Ami , ne cessez jamais d'aimer votre
Jeronimo. Votre amitié rend la vie digne de
mon attachement. Elle a fait ma consolation ,
lorsqu'il ne m'en restoit plus d'autre , &
que l'ombre de la mort étoit répandue au-
tour de moi. Vous serez souvent importuné
par mes Lettres. Mon plus cher , mon plus
fidele Ami , mon Grandisson , adieu.

LET T R E LXXXVI.

CLEMENTINE au Chevalier GRAN-
DISSON.

même date.

QUE votre Lettre de Lyon m'a fait de
plaisir , cher & bon Chevalier ! Mon cœur
vous en remercie. Cependant sa reconnois-
sance seroit encore plus vive , si je n'avois pas
observé dans votre stile un air sombre , &
des efforts pour le déguiser. Quel seroit mon
chagrin d'apprendre que vous souffrez à
mon occasion ! Mais ne rappelons point ces
idées. J'ai des plaintes à vous faire.

O Chevalier ! je suis persécutée. Et par qui ? Par mes plus chers & mes plus proches Parens. Je l'avois prévu. Pourquoi, pourquoi me refusez-vous votre secours, lorsque je vous importunois pour l'obtenir ? Pourquoi n'êtes-vous pas demeuré ici jusqu'à ma profession ? Je serois heureuse ! Avec le tems du moins je le serois devenue. Aujourd'hui je me vois assiégée de supplications par ceux, à la vérité, qui pourroient commander : mais qui craignent d'user de leur droit. C'est ce que j'ose penser, car si les Parens doivent être consultés pour un changement de condition, il me semble qu'ils ne peuvent forcer une Fille de se marier, lorsque son goût est pour le célibat : à plus forte raison, lorsqu'elle n'en a que pour le Cloître. Ce motif est puissant pour les Catholiques. Mais vous êtes Protestant : vous ne favorisez point le don qu'on fait de soi-même à Dieu. Vous n'avez pas voulu plaider pour moi. Au contraire, vous avez secondé leurs objections. Ah, Chevalier ! comment avez-vous pu vous y résoudre, si vous ne cessez pas de m'aimer ? Ne saviez-vous pas qu'il n'y avoit aucune voie pour me dérober aux importunités de ceux qui ont des droits sur mon obéissance ? Ils les font valoir : & comment ? Mon Pere me supplie les larmes aux yeux. Ma Mere me rappelle tendrement ce qu'elle a souffert pour moi dans ma maladie, & déclare que le bonheur de sa vie est entre mes mains. O Chevalier ! quels argumens

que les larmes d'un Pere & d'une Mere ! M. de Nocera , un Evêque Catholique , plaide aussi , & ne plaide point pour moi. Le Général assure qu'il n'a pas souhaité le consentement de sa Femme avec plus d'ardeur qu'il ne demande le mien. Jérónimo même, j'en rougis pour lui , votre Ami Jérónimo, me presse sur le même point. Le Pere Marescoti est entraîné par l'exemple de l'Evêque. Madame Belmont prend parti pour eux ; & Camille , qui ne cessoit de vous louer , me fatigue continuellement par ses instances.

Ils ne me proposent personne. Ils prétendent me laisser un choix libre, dans le Monde entier. Ils me représentent que, tout zélés qu'ils sont pour la foi Catholique , ils souhaitoient si vivement de me voir changer d'état , qu'ils avoient consenti à me voir la femme d'un Protestant ; que l'obstacle n'est venu que de mon propre scrupule. Mais pourquoi l'affoiblissent-ils, plutôt qu'ils ne le fortifient ? Si j'avois pu m'aveugler sur trois points : mon indignité , après le malheur que j'avois eu de perdre la raison ; la crainte insurmontable d'exposer mon bonheur pour une autre vie , & l'éternel regret de voir périr un homme que mon devoir m'auroit obligé d'aimer comme moi-même ; ils n'auroient pas eu d'instances à me faire.

Dites-moi , apprenez-moi , Chevalier , vous ! mon quatrieme Frere , qui n'êtes plus intéressé dans notre débat , s'il ne m'est pas permis de résister ; A quoi me résoudre ? Je

suis pénétrée d'affliction. O vous, mon Frere, mon Ami ! vous qui serez toujours cher à mon cœur, aidez-moi de votre conseil ! Je leur ai dit que j'en appellerois à vous. Ils m'ont promis de suspendre leurs sollicitations, si je veux suspendre mon empressement pour le Cloître jusqu'à l'arrivée de votre réponse. Ne vous déclarez point contre moi ! Si jamais vous avez estimé Clémentine, ne vous déclarez point contre elle.

LETTRE LXXXVII.

Le Chevalier GRANDISSON à CLEMENTINE.

Londres 29 Septembre.

QUEL fardeau vous m'imposez, Mademoiselle ! & que puis-je répondre au dernier article de votre Lettre ? Vous prenez soin, & par respect pour votre intention, je dois dire un soin digne de votre bonté, de me déclarer qu'il ne peut plus me rester d'intérêt à la décision que vous me demandez. Je renouvelle mon humble soumission ; mais permettez-moi de répéter qu'il m'auroit été presque impossible de vous obéir, par-tout autre motif que vos scrupules de conscience.

Mais de quel poids mon avis peut-il être pour vous, lorsque vous me pressez, en finissant, de ne le pas donner en faveur de

Votre Famille ? Je suis bien éloigné , Mademoiselle, d'être ici sans prévention. Un homme, qui s'est flatté autrefois de l'espérance d'obtenir votre main, peut-il vous donner des conseils opposés au mariage ? Vos parens peuvent-ils pousser plus loin l'indulgence, qu'en vous laissant la liberté absolue du choix ? Je suis forcé d'applaudir également à leur sagesse & leur bonté , dans cette occasion. Peut-être devinez-vous l'homme qu'ils seroient portés à vous recommander , & je suis sûr que la vertueuse Clémentine ne le rejetteroit pas, par la seule raison qu'il seroit offert de leur main ; ni même par toute autre raison qu'une aversion insurmontable, ou une forte inclination pour quelque Catholique. Un Protestant ne peut plus entrer dans cette supposition.

Mais, chere Sœur, chere Amie, dites-moi vous-même quelle réponse je puis faire à une jeune personne, qui, ayant fait voir dans une occasion, qu'elle n'a pas une aversion invincible pour le mariage, ne s'en étant éloignée que par des motifs de conscience, fait difficulté d'obéir (obéir, n'est pas le terme qu'ils employent), „ un Pere, „ qui la supplie les larmes aux yeux ; une „ Mere, qui lui rappelle tendrement ce „ qu'elle a souffert pour elle, & qui lui déclare que le bonheur de sa vie est entre ses „ mains. Oh ! Mademoiselle, quels argumens (permettez que j'emploie vos propres termes) que les larmes d'un Pere & d'une

Mere ; Monsieur l'Evêque de Nocera, votre frere ; un Directeur plein de piété ; vos deux autres freres ; Madame Bemont votre Amie désintéressée ; votre fidelle Camille ! Quelle énumération contre vous, chere Clémentine, me défend de donner mon avis contre eux : que puis-je dire ? Faut-il, sur votre propre représentation, que je le donne pour vous ?

Vous savez, Mademoiselle, le sacrifice que j'ai fait au cri de votre conscience, & non de la mienne. Je ne doute point que des Parens aussi vertueux, aussi indulgens que les vôtres, ne cedent à vos raisons, si vous avez le même motif à faire valoir contre le devoir filial ; d'autant plus digne de ce nom, qu'il est exigé avec tant de douceur, ou plutôt, qu'il n'est proposé qu'avec des larmes & des vœux ; des yeux plus que des levres ; & que, si vous le remplissez, vos Parens croiront avoir la plus haute obligation à leur fille.

Clémentine est une des plus généreuses personnes du monde ; mais considérez, Mademoiselle, si la préférence de votre propre volonté à celle des plus tendres Parens ne porte pas un air d'amour propre, qui s'accorderoit mal avec votre caractere général. Quand vous devriez trouver dans un Cloître tout le bonheur que vous y espérez, n'est-il pas vrai qu'alors vous renoncerez à votre Famille, comme partie du monde que vous feriez vœu de mépriser, & que vous ne vivriez que pour vous-même ? Et croyez-vous
qu'aux

qu'aux yeux du Ciel, comme à ceux des hommes, il n'y ait pas beaucoup de mérite à se refuser ce qui plaît le plus, en remplissant son devoir pour obliger ceux à qui l'on doit la vie ?

Ma qualité de Protestant ne me donne point d'aversion pour les Fondations Religieuses. Je souhaiteroie, au contraire, que mon Pays eût des Cloîtres, sous des regles sages & bien observées. A la vérité, je ne voudrois pas d'engagemens perpétuels : mon plan seroit qu'on laissât la liberté de renouveler les vœux tous les deux ou trois ans, avec le consentement des Familles.

De toutes les femmes que j'ai connues, Clémentine della Porretta devoit être la dernière qui marquât de l'empressement pour la retraite. Il n'y a au monde que deux personnes avec elle, que sa résolution ne fût pas capable d'affliger. Nous connoissons leurs motifs. Le testament de ses deux Grands-peres, qui jouissent à présent d'une meilleure vie, est contre elle ; & toute sa Famille, à l'exception de deux personnes, regarderoit comme le plus grand malheur, qu'elle quittât le monde pour s'ensevelir dans un Couvent. Clémentine a le cœur tendre & généreux ; elle souhaite, a-t-elle dit autrefois, de tirer une grande vengeance de sa Cousine. Que sa Cousine prenne le voile, les raisons de pénitence ne manquent point à Daurana : sa passion pour le monde, qui lui a fait violer tous les droits du sang

& de l'humanité, demande un frein. Mais est-il un Cloître où tous les devoirs de la vertu soient mieux observés qu'ils ne le sont dans le monde par l'incomparable Clémentine ?

Je pourrois m'étendre beaucoup plus sur un sujet où les moindres argumens ne sont pas sans force, mais l'entreprise est pénible pour moi, si pénible que je ne m'y ferois point engagé, si je ne préférerois à mon bonheur, le vôtre, Mademoiselle, & celui de votre Famille.

Que toutes les bénédictions du Ciel & de la Terre accompagnent votre choix, quel qu'il soit ! Jamais je ne ferai de priere où tous les vœux de l'amitié, de l'estime & du respect pour ma chere Clémentine, ne tiennent le premier rang. . . . Son Ami, son Frere & son très-humble, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE LXXXVIII

Le Chevalier GRANDISSON au Seigneur JERONIMO.

Même date.

JE réponds, cher Ami, à notre admirable Clémentine, & je mettrai pour vous, sous une enveloppe, une copie de ma Lettre. Jusqu'à l'arrivée de la sienne, j'avoue

qu'il m'a paru possible, quoique peu probable, que sa résolution changeât en ma faveur. J'avois prévu que, par des raisons de Famille, vous vous uniriez tous pour l'engager au mariage; & lorsqu'elle se verra sérieusement pressée, disois-je en moi-même, il peut arriver qu'elle passe sur ses scrupules, & que proposant des conditions pour elle-même, elle prenne le parti d'honorer de sa main l'homme qu'elle honoroit ouvertement de son estime. Le mal dont elle est heureusement délivrée, laisse quelquefois des incertitudes dans l'ame. Mon absence, qui me conduit à prendre un établissement dans le Pays de ma naissance, peut-être pour ne retourner jamais en Italie, ses hautes idées de reconnoissance, le fond qu'elle fait sur mes sentimens, toutes ces considérations réunies me paroissoient capables d'affoiblir sa résolution; & si ce changement arrive, ai-je pensé, je ne puis douter de la faveur de sa Famille. Il me semble, cher Ami, qu'il n'y avoit point de présomption dans cette espérance. Je me devois à Clémentine jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire, jusqu'à la Lettre qu'elle m'avoit promise. Mais, aujourd'hui que je vous vois tous du même sentiment, & que cette chère personne, quoique pressée de faire un autre choix, est en état de me consulter comme un quatrième Frere, qui n'a plus, dit-elle, aucun intérêt à l'événement, j'abandonne toutes mes espérances. C'est dans ce sens que j'écris à

votre chere Sœur. Personne n'a pu s'attendre que je donnasse à l'argument, tout le poids qu'il peut recevoir : cependant, persuadé comme je le suis, que son devoir l'oblige de se rendre aux instances de sa Famille, j'ai suivi les inspirations de l'honneur. Jamais, peut-être, il n'y eut d'exemple d'autant de situations difficiles que celles de votre Ami, qui, sans avoir à se reprocher la moindre témérité, s'est vu, comme par degrés, dans les plus grands embarras.

Vous souhaitez, cher Jeronimo, que j'eusse la force de donner l'exemple à votre excellente Sœur. Il faut que je vous ouvre mon ame.

Il existe une jeune personne, une Angloise, belle comme un Ange, mais en qui la beauté, à mes yeux comme aux siens, est la moindre perfection. De toutes les femmes que j'aie jamais vues, c'est elle, elle seule, que j'aurois été capable d'aimer, si je n'eusse aimé Clémentine. Je ne lui rendrois pas justice, si je n'ajoutois que je l'aime, mais c'est d'un amour aussi pur que le cœur de Clémentine, ou le sien. L'état de Clémentine faisoit une vive impression sur moi. Je ne pouvois m'en déguiser la cause. Son affection paroissoit si ferme, que de mon côté, pouvant la regarder réellement comme mon premier amour, j'ai cru que, malgré des difficultés qui me sembloient invincibles, l'honneur, la reconnoissance devoient me tenir en suspens, m'empêcher même de

former les moindres vues pour une autre femme, jusqu'à ce que le sort d'une si chere personne fût absolument déterminé. Il y auroit un air de vanité, même avec mon Jeronimo, à parler des propositions qui me sont venues des Amis de plusieurs Femmes, d'un rang & d'un mérite fort supérieur au mien. L'honneur suffisoit pour m'arrêter, mais mon cœur n'a commencé à souffrir, de l'incertitude où j'étois du côté de votre chere Sœur, qu'à l'occasion de la jeune Angloise dont j'ai vanté le mérite; non que je me flattasse d'y réussir, si j'avois eu la liberté d'essayer à lui plaire: mais lorsque je me permettois d'y penser, dans mes incertitudes du côté de l'Italie, je n'étois pas sans quelque espérance de succès, par les bons offices de mes Sœurs qui sont liées avec elle d'une amitié fort étroite.

Ferai-je à mon cher Ami l'aveu sincere de tous mes sentimens? Lorsque j'ai repassé les Alpes, sur l'invitation de M. l'Evêque de Nocera, les deux plus belles ames du monde avoient une part presque égale à mon cœur, & de-là m'est venue, dans le dernier voyage, la force de déclarer à la Marquise & au Général, que je me croyois lié à votre Famille, mais que vous étiez libres, Clémentine & vous. Ensuite, lorsqu'ayant commencé à se rétablir, elle a semblé confirmer les espérances qu'elle m'avoit données, & que ma reconnoissance a paru nécessaire pour achever sa guérison, alors, cher Jero-

nimo, je me suis contenté de souhaiter à la jeune Angloise, un Mari plus digne d'elle, que je n'aurois pu l'être, dans l'embarras de ma situation. Enfin, toute votre famille s'étant réunie en ma faveur, je n'ai plus formé un desir, qui n'ait eu votre Sœur pour objet. D'où suis-je tombé, cher Ami, en la voyant obstinée à me rejeter ? surtout lorsque ses motifs ne pourroient qu'augmenter mon admiration.

Aujourd'hui, quel souhait faites-vous pour moi ! Que je donne l'exemple à votre Sœur ? Comment le puis-je ? Le mariage dépend-il de moi ? Depuis que Clémentine me refuse, il n'y a qu'une femme au monde que je puisse croire digne de lui succéder dans mon affection, quoiqu'il y en ait mille dont je ne suis pas digne : & cette femme doit-elle accepter un homme, dont le cœur s'étoit donné à une autre qui vit, qui n'est point mariée, qui lui marque encore une bonté capable d'attacher un cœur reconnoissant, & de causer un partage dans son amour ? Clémentine même n'est pas plus délicate que cette charmante Angloise. En vérité, cher Jeronimo, lorsque je pense à lui adresser mes soins, le courage me manque ; & je me regarde comme l'homme du monde, qui mérite le moins d'être écouté. Ajoutez qu'elle se fait autant d'Adorateurs, qu'il y a d'hommes qui la voient. Olivia même n'a pu lui refuser son admiration. Puis-je rendre justice à deux personnes d'un mérite

Si rare, sans paroître divilé par un double amour? car je ferai gloire toute ma vie de mes sentimens pour Clémentine.

Vous voyez, cher ami, les nouvelles difficultés de ma situation; il me semble que c'est d'Italie, & non, d'Angleterre, que l'exemple doit venir. Ne me soupçonnez point d'un excès de délicatesse: l'exemple ne dépend pas de moi, comme de votre Clémentine. Il y auroit de la présomption à le supposer. Clémentine n'a point d'aversion pour le mariage; elle n'en fauroit avoir pour l'homme que vous avez en vue, puisque la prévention ne subsiste plus pour un autre. Il ne me conviendrait pas de décider ce qu'elle peut & ce qu'elle doit vouloir; mais elle est naturellement la plus respectueuse des filles; elle sent plus vivement que toute autre ce qu'elle doit à des Parens, à des Freres qui ont pris tant de part à ses disgraces. Il n'est pas question d'une différence de Religion, qui est son motif pour me rejeter: au contraire, l'obéissance filiale est un devoir de toutes les Religions.

J'écris à la Marquise, au Général, au Pere Marescotti & à M. Lowther. Que le Tout-Puissant perfectionne votre santé, & soutienne celle de l'incomparable Clémentine! Qu'il répande toutes sortes de biens sur votre excellente famille! c'est, très-cher Jeronimo, le vœu du fidèle Ami qui s'attend au bonheur de vous voir en Angleter-

re, de celui qui vous aime comme son propre cœur, qui honore tout ce qui porte votre nom, & qui ne cessera jamais d'être avec ces sentimens, votre &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE LXXXIX.

Madame REVES à Miss BYRON.

3 Septembre.

O chere Cousine! c'est à présent que je suis sûre de vous voir la plus heureuse des Femmes. Le Chevalier Grandisson nous fit hier une visite : avec quelle joie nous l'avons reçu, M. Reves & moi ! Il n'y avoit pas une heure que nous étions informés de son retour, par un Billet de Mylady G. . . Il nous dit qu'il étoit obligé, que des affaires pressantes le forçoient d'aller à Windsham & dans Hampshire, mais qu'il ne pouvoit partir sans nous avoir vus, & sans apprendre de nous l'état de votre santé, dont on lui avoit fait une fâcheuse peinture. Nous lui répondîmes qu'elle n'étoit pas régulièrement bonne, mais que nous n'avons rien qui pût nous faire craindre du danger. Il parla de vous avec tant de respect & de tendresse ! ô chere Henriette ! je suis sûre, & M. Reves ne l'est pas moins, qu'il vous aime chère-

ment. Cependant nous fumes surpris tous deux, qu'il n'ait marqué aucun dessein de vous aller voir. Peut-être que ses affaires. . . . mais, s'il vous aime, en peut-il avoir qui demandent la préférence ? & je suis sûre qu'il vous aime. Je n'aurois pas sçu comment lui cacher ma joie, s'il s'étoit déclaré votre Amant. Vous me connoissez ; vous savez qu'à l'exception de M. Reves, je n'aime rien tant que vous.

J'ai cru devoir vous informer de cette agréable visite. A présent, ma chere, portez-vous bien. Tout va tourner heureusement, j'en suis sûre. C'est la plus grande grace que je demande au Ciel. Il vous ira voir en Northampton-Shire, n'en doutez pas : & s'il y va, quel peut être son motif ? Ce n'est pas civilité simple. Sir Charles est un caractère solide. Adieu ma chere Henriette, les délices de mon cœur !

LETTRE XC.

Miss BYRON à Madame REVES.

Au Château de Selby, 8 Septembre.

VOTRE tendre Lettre, ma chere Cousine, m'a causé tout à la fois du plaisir & du chagrin. Je me réjouis, sans doute, que l'estime d'un des meilleurs des hommes se déclare ouvertement pour moi ; mais je m'af-

flige un peu que par pitié apparemment pour ma foiblesse, lui donnerai-je ce nom ? pour une foiblesse si mal cachée, vous m'excitez à la joie, sur ce qu'il peut arriver [car ce n'est qu'une conjecture], qu'après avoir fini ses affaires, & n'ayant plus rien qui l'occupe, cet excellent homme me rende une visite en Northampton-Shire. O chere Cousine ! croyez-vous donc que son absence & la crainte de le voir le Mari d'une autre femme aient été la cause de mon indisposition ? Et feroit-ce dans cette idée, qu'à l'occasion du changement imprévu de ses affaires d'Italie, vous me recommandez tout d'un coup de me porter mieux ? Sir Charles Grandisson, ma chere Cousine, peut nous honorer de sa visite, ou s'en dispenser, suivant son gout : mais quand il se déclareroit mon Amant, comme vous le dites, je n'en ressentirois pas autant de satisfaction que vous semblez vous y attendre, si le sort de l'excellente Clémentine n'est pas heureux. Qu'importe que le refus vienne d'elle ? N'est-ce pas le plus grand sacrifice, qu'une femme ait jamais fait à sa Religion ? Ne reconnoît-elle pas qu'elle l'aime encore ? & n'est-il pas obligé, forcé, de l'aimer toute sa vie ? Mon orgueil demande ici d'être considéré pour quelque chose. Votre Henriette n'a-t-elle donc qu'à s'asseoir, & se croire, heureuse d'une seconde place ? Cependant je vous avouerai, ma chere Cousine, que Sir Charles est ce que j'ai de plus cher au monde ; & si Clémentine

pouvoit ne pas être malheureuse, ce que je
 ne crois point qu'elle puisse n'être pas sans
 lui, je dirois, toute affectation à part, dans
 la supposition qu'il se déclarât mon Amant;
 je veux me fier à mon cœur & à ma conduite,
 pour obtenir une part qui me suffise à son
 affection. Mais le tems éclaircira bientôt ma
 destinée, & j'attendrai sans impatience. Je
 suis persuadée que Sir Charles ne fait rien,
 sans de très-bonnes raisons. Que le Ciel,
 ma chere Cousine, vous accorde la conti-
 nuation de tous vos plaisirs; car je fais que
 vous ne les aimez qu'innocens. Je suis, &c.

 LETTRE CXL

Miss BRON à Mylady G....

au Château de Salby, 20 Septembre.

SAURIEZ-vous, ma chere Mylady, ce
 qu'est devenu votre Frere? Ma Grand-mere
 Sherley a vu son Esprit, & s'est entretenue
 avec lui près d'une heure; après quoi il a dis-
 paru. Ne vous allarmez point. Je suis encore
 dans l'étonnement, du récit que Madame
 Sherley fait de son apparition, de son dis-
 cours & de son évanouissement; & ma Grand-
 mere n'étoit pas dans un rêve. C'est en plein
 jour, au milieu de l'après midi. Voici ce
 qu'elle raconte.

J'étois assise, dit-elle, hier, dans ma

Salle, seule, & m'amusant d'une lecture lorsqu'un de mes gens, le premier auquel il ait apparu, vint me dire qu'un Etranger demandoit à me voir. Je donnai ordre qu'il fût introduit; & je vis bientôt paroître, en habit de campagne, un des plus beaux hommes que j'aie vus de ma vie. C'étoit un Esprit civil; il me salua de la meilleure grace, ou du moins je me l'imaginai; car la figure, répondant à la description qu'on m'a faite de cet aimable homme, mon premier mouvement fut une grande surprise; mais contre l'usage des Esprits, il me parla le premier. Après un compliment fort respectueux, il me dit que son nom étoit Grandisson. . . . d'un ton si semblable à ce qu'on m'a représenté du sien, que je ne doutai point qu'il ne fût Sir Charles Grandisson lui-même; & dans mon empressement à le recevoir, je pensai tomber.

Il prit place près de moi. Vous me pardonnerez, Madame, la liberté que je prends de vous interrompre. . . Il me tint un langage si poli, si modeste, si noble, que je lui laissai tout le tems de parler seul: je ne répondois que par des inclinations de tête, & par des témoignages du plaisir que je prenois à l'entendre; car je jugeois encore que c'étoit réellement le Chevalier Grandisson. Il me dit qu'il ne pouvoit s'arrêter qu'un moment; qu'il étoit obligé de se rendre, avant la nuit, dans un lieu qu'il me nomma. Quoi, quoi, Monsieur, lui dis-je, vous n'irez point au

château de Selby ? vous ne verrez point ma fille Byron ? vous ne verrez point la Tante ? Non, Madame. Il me supplia de l'excuser. Il me parla de me laisser un paquet de Lettres ; & paroissant en tirer un de sa poche , il rompit le cachet , & mit plusieurs Lettres sur une table. Il refusa de se rafraîchir. Il demanda deux mots d'explication sur ce qu'il avoit laissé ; il fit une profonde révérence , & s'évanouit.

A présent, chere Mylady , je répète ma question ; qu'est devenu votre frere ? Pardon pour ce badinage. Madame Sherley parlant d'une visite si soudaine & si courte , comme d'une apparition , je n'ai pu résister à la tentation de vous surprendre , comme nous l'avons été. Comment Sir Charles a-t-il pu faire le voyage , ne voir que ma Grand-mere , & quitter aussitôt le Canton ? Est-ce par ménagement pour nous , ou pour lui-même ?

La vérité simple , c'est que Madame Sherley étoit seule , comme je l'ai dit , qu'on vint l'avertir qu'un Etranger de grande apparence demandoit à lui parler , & qu'elle l'a vu. Il se nomma : votre caractère , Madame , & le mien , lui dit-il , nous sont si bien connus à tous deux , que sans avoir jamais eu l'honneur d'approcher de vous , je me flatte que vous pardonnerez une visite si hardie. Il s'étendit alors sur les louanges de votre Amie. Avec quelle satisfaction , ma chere , l'indulgente Mere nous les a-t-elle répétées d'après

lui ! Soit que je les mérite ou non, je souhaite que son affection n'y ait rien mêlé d'elle-même, car rien n'est si doux que les éloges de ceux dont on desire d'être aimé. Il lui dit alors : vous voyez, Madame, un homme qui fait gloire de ses tendres sentimens pour une des plus excellentes personnes de votre sexe, une Dame Italienne, l'honneur de sa Nation, & qui a vu sa main rejetée par des motifs irrésistibles, dans le temps même qu'ayant obtenu le consentement de toute une Famille, & vaincu mille difficultés, il croyoit toucher au terme de ses desirs : il ne le déguise point, c'étoient ses desirs. Mon amitié pour Miss Byron (j'attendrai votre permission & la sienne, pour donner un nom plus cher encore à ce sentiment) n'est ignorée de personne, & j'en fais ma gloire aussi. Je connois trop bien la délicatesse de votre sexe en général ; & particulièrement celle de Miss Byron, pour lui adresser mes premières ouvertures sur le sujet qui m'amène ici ; d'ailleurs, je suis peu accoutumé à ces déclarations : mais approuvez-vous, Madame, Monsieur & Madame Selby approuveront-ils les vues d'un homme qui ose aspirer à votre faveur dans la situation qu'il vous a représentée ; d'un homme rejeté en Italie ; d'un homme qui confesse que ses espérances y ont été trompées, & qu'il y étoit attaché par une tendre affection ? Si vous l'approuvez, & si Miss Byron peut accepter l'offre d'un cœur qui a souffert de

DU CHEV. GRANDISSON: 77
partage, dans des circonstances que vous n'avez pas ignorées alors; & vous, & elle, vous acquérerez des droits inviolables sur ma reconnoissance & mon attachement. Mais si vous en jugez autrement, j'admirerai la délicatesse qui m'attire un second refus, comme j'admire la piété qui a dicté le premier, & je suspendrai du moins mes vœux pour le changement de ma condition.

Ma Grand-Mère alloit répondre avec autant de sincérité que d'admiration; mais la prévenant, il tira de sa poche le paquet de Lettres dont j'ai parlé: je me flatte, Madame, reprit-il, que je vois de la bonté pour moi dans vos yeux; cependant je ne demande point votre faveur, avant que vous ayez pris connoissance de tous les faits dont je suis en état de vous offrir l'explication. Je veux fournir des armes à la délicatesse de Miss Byron & de tous ses Amis, quand elles devroient se tourner contre moi. Ayez la bonté, Madame, de lire ces Lettres à votre chere Fille, à Monsieur & Madame Selby, à tous ceux qu'il vous plaira de consulter. Ils savent déjà, sans doute, une partie de mon Histoire. S'ils jugent, après cette lecture, que je puisse être admis à rendre mes respects à Miss Byron, & qu'elle puisse les recevoir avec cette noble franchise que j'ai toujours admirée dans son caractère, je me croirai le plus heureux de tous les Hommes. Un mot de Lettre, Madame, qui contiendra votre réponse, est une autre grace que j'ai la hardi-

dieffe de vous demander, & vous m'obligeriez beaucoup de ne pas la différer longtemps. Mes Amis Etrangers me prient, comme vous le verrez dans les Ecrits que je vous laisse, de donner l'exemple à leur chere Clémentine. Je veux éviter les détours, & leur marquer que, m'étant offert à Miss Byron, je n'ai point été mortifié par un refus absolu, si j'ai le bonheur, en effet, de pouvoir leur écrire dans ces termes.

C'est ainsi que le plus généreux des Hommes renvoya Madame Sherley à ses Lettres, pour lui épargner l'embarras d'une premiere explication. Il étoit forcé, ajouta-t-il, par des affaires indispensables, de précipiter son retour à Londres; & son départ fut si prompt, qu'il laissa quelque trouble dans l'esprit de ma Grand'Mere. Elle demeura transportée de surprise & de joie, mais inquiète sur ce qui s'étoit passé, dans la crainte d'avoir manqué à quelque chose pour le recevoir, ou pour l'obliger.

Les Lettres qu'il laissa sur la table, étoient des copies de ce qu'il avoit écrit de Lyon & de Londres, à tous ses Amis de Boulogne. J'ai copié moi-même les trois dernières, & je ne fais pas difficulté de vous les envoyer. Elles vous feront voir, ma chere, que son affaire d'Italie est absolument terminée, & vous remarquerez aussi dans sa réponse au Seigneur Jeronimo, qu'il parle de votre Henriette comme de son nouveau choix. Puis-je mettre un trop haut prix à la dignité

qu'il me donne, en m'accordant le pouvoir de l'obliger, en prévenant mes scrupules, en abandonnant tout à mon inclination? Tous les hommes ne devoient-ils pas suivre cet exemple pour leur propre intérêt? Et ne seroit-ce pas le plus sûr moyen d'exciter les Femmes à soutenir l'honneur de leur sexe?

Aussi-tôt que Sir Charles fut parti, ma Grand'Mere se hâta de nous marquer par un Exprès qu'elle avoit des nouvelles fort agréables à nous apprendre, & qu'elle attendoit le lendemain à déjeuner toute notre Famille, sur-tout Miss Byron. Nous nous regardames l'un l'autre avec assez d'étonnement: je ne me sentois pas bien, & j'aurois souhaité de pouvoir m'excuser: ma Tante a voulu absolument que je fusse du voyage. Nous étions fort éloignés de nous imaginer que votre Frere eût fait une visite à Madame Sherley. Au premier mot d'un événement si peu attendu, mes esprits ont eu besoin de soutien, j'ai été obligée de sortir avec Lucie.

En revenant à moi, j'ai craint de trouver un peu de difficulté à supporter qu'il fût venu si proche de nous sans nous voir, sans s'informer de la santé de ceux pour lesquels il fait une si haute profession d'estime, & même d'affection; mais lorsqu'étant retournée à la Compagnie, j'ai appris les circonstances de sa visite, & j'ai entendu lire les Lettres, alors mes esprits ont recommencé à me manquer. Pendant cette lecture, comme pendant le récit de ma Grand'Mere, tout le

monde avoit les yeux attachés sur moi, & sembloit me féliciter en silence, avec autant de joie que d'admiration. De mon côté, je me sentois dans le cœur une variété de mouvemens que je n'avois jamais éprouvés ; un mélange de tendresse & d'étonnement, & doutois quelquefois si ce n'étoit pas un songe, si j'étois dans ce monde ou dans un autre, si j'étois Henriette Byron... Il m'étoit impossible de décrire ce qui se passoit dans mon cœur, tantôt incertain, tantôt joyeux, tantôt abattu : Abattu, me direz-vous ? Oui ma chère Mylady. L'abattement a eu beaucoup de part à ma sensibilité. J'avois peur de vous dire pour quoi, cependant ne peut-on pas concevoir une plénitude de joie qui se mêle de quelque amertume ?

Vous attendez le résultat de notre conférence. Ma Grand'Mere, ma Tante & Luc ont jugé que je devois chasser de ma tête toutes les idées de partage, ou de seconde place en Amour, que la délicatesse du sexe étoit satisfaite sur tous les points ; que non seulement il devoit lui être permis d'aimer Clémentine, mais que je devois moi-même de l'affection & du respect à cette excellente Fille ; que l'ouverture étant faite à ma Grand'Mere, c'étoit elle qui devoit répondre pour moi, pour toute la Famille, dans les termes qu'elle jugeroit à propos d'employer.

J'avois la bouche fermée. Qu'en pensez-vous, ma chère ? m'a dit ma Tante, avec sa tendresse ordinaire.

DU CHEV.-GRANDTSSON.

Ce qu'elle pense ! a répondu mon Oncle, du ton de plaisanterie que vous lui connoissez. Croyez-vous que notre Henriette gardât le silence, si son cœur faisoit la moindre objection. Mon avis à moi, c'est de faire venir promptement Sir Charles. Il faut qu'il soit ici à l'entrée de la Semaine prochaine, & que la célébration se fasse avant qu'elle soit finie.

Ma Grand'Mere n'a pas goûté cette précipitation. Elle a proposé de faire appeler Monsieur Deane, qui entend les affaires, pour ajuster mille choses que mes chers Parents, dans l'excès de leur bonté, ont résolu de faire pour moi. Mais elle a déclaré que sa réponse à Sir Charles ne seroit pas différée d'un moment. Sur le champ elle s'est retirée dans son Cabinet, & voici sa Lettre qu'elle m'a permis de copier.

La réserve, Monsieur, seroit impardonnable de notre part, avec un homme supérieur à la réserve, & dont les offres sont le fruit, non-seulement d'une juste délibération, mais d'une estime, qui étant fondée sur le mérite de notre chere Fille, ne peut laisser aucun doute. Nous recevons comme un honneur, la proposition d'une alliance qui en feroit aux Familles du premier rang. Peut-être avouera-t-on quelque jour, que notre plus ardent desir étoit de voir le Libérateur d'une Fille si chere, dans une situation qui lui permît d'attendre d'elle le double sentiment de la reconnoissance & de l'a-

mour. Vos nobles explications sur une affaire qui vous a causé beaucoup d'embarras, ont parfaitement satisfait Madame Selby, sa Fille. & moi. Nous ne voyons rien dont la délicatesse puisse être blessée. Je n'appréhende pas non plus que la vôtre le soit de ma franchise. A l'égard de notre Henriette, peut-être trouverez-vous quelque difficulté de sa part, si vous comptez sur un cœur entier, mais de la difficulté sans affectation, parce qu'elle est au-dessus. Elle fait, par expérience, ce que c'est qu'un amour divisé. Monsieur Barlet n'auroit peut-être pas dû l'informer si bien du caractère d'une personne qu'elle préfère à elle-même, & souvent, Madame Selby & moi, nous avons jugé en lisant sa triste histoire, qu'elle méritoit ce sentiment. Si Miss Byron prend autant d'amour pour l'homme dont elle fera choix, qu'elle a conçu d'estime & d'affection pour Clémentine, cet heureux homme sera content de son sort. Vous voyez, Monsieur, qu'ayant été capable de donner à cette admirable Italienne, la préférence sur nous-mêmes (Henriette Byron est nous-mêmes), nous ne pouvons avoir aucun scrupule sur celle que vous lui avez accordée. Puisse-t-il ne rien manquer au bonheur de Clémentine ! S'il en étoit autrement, & que son malheur vînt de notre satisfaction, ce seroit, mon cher Monsieur, l'unique peine de nos cœurs, dans une occasion si agréale à votre très-humble, &c.

HENRIETTE SHERLEY.

Mais est-il possible, chere Mylady, que votre Frere ne vous ait rien dit de ses intentions, ni à Mylady L...? S'il vous en parloit, votre amitié sans doute... Mais je n'ai aucune défiance. L'homme n'est-il pas Mr Charles Grandisson? Cependant je suis impatiente de savoir ce que contiendront les premieres Lettres d'Italie.

Vous ne devez faire aucune difficulté, ma chere, de faire montrer ma Lettre entiere à Mylady, & si vous le trouvez bon, à mon Emilie; je vous prie même de la lire à Madame Reves. Elle se réjouira de ses *conjectures*. Si vous employez ce mot, elle ne manquera point de vous entendre. Votre Frere doit voir à présent, moins que jamais, ce que je puis vous écrire. Je me repose sur votre discrétion, chere Mylady.

LET TRE CXII.

Mylady G... à Miss BYRON..

23 Septembre.

EXcellente Madame Sherley! Femme incomparable! que je l'aime! Si j'étois à son âge, avec autant de perfections, je ne regretterois pas plus qu'elle, de n'être plus eune. Quelle force elle donne encore à ce qu'elle écrit! mais son cœur est dans le

sujet. J'espere, Henriette, que vous n'avez point offensée de cette remarque.

Mon Frere ne nous avoit pas dit de ses intentions, jusqu'à l'arrivée de la Lettre. Il nous a rassemblés alors, moi & moi, & nos deux honnêtes moitié: nous sommes attendus à quelque chose d'extraordinaire, sans pouvoir la deviner dans l'ignorance où nous étions encore des dernières nouvelles d'Italie. Enfin il nous a déclaré de la meilleure grace du monde son dessein qu'il avoit pris de se marier, & son apparition chez Madame Sherley, & le reste; après quoi il nous a lu la Lettre qu'il venoit de recevoir.

Doutez-vous de notre joie? Nous sommes demeurées interdites, mais moi. Cependant nous avons bientôt recouvré la force de le féliciter. Nous nous sommes félicités les uns les autres. Mylord L... n'a pas été plus content le jour de son mariage. Mylord G... ne pouvoit demeurer tranquille. Pauvre homme! il étoit ivre de joie. La vieille Tante ne l'étoit pas moins; elle a répété vingt fois, qu'enfin son Neveu sortiroit pas de l'Isle pour trouver une femme. Elle a paru charmée aussi de la Lettre de Madame Sherley; c'étoit une Lettre telle qu'elle l'auroit écrite dans la même occasion.

Je me suis fait mener ensuite, à cheval, chez Madame Reves, pour lui remettre votre Lettre, qui m'est

quelques heures après celle de mon Frere. Les transports ont recommencé dans cette chere maison. Votre excellente Cousine ne s'est pas peu applaudie de ses conjectures, car je me suis fait expliquer cette énigme.

Le Docteur Barlet est au Château de Grandisson, avec notre malheureux Evêque, qui s'est hâté de revenir en Angleterre sur les traces de son Cousin. Que ce tendre & cher Ami se réjouira d'une si douce nouvelle, s'il n'en étoit pas informé !

Vous me demanderez pour quoi je ne vous dis rien d'Emilie ? En passant, savez-vous que Madame Ohara s'est jetée dans la dévotion ? Je ne badine point : elle travaille même à convertir son Mari. Il est heureux pour elle de s'être attachée à quelque chose de sérieux, & je fais bon gré aux ames zélées qui ont fait cette conquête. Vous ne me soupçonnerez pas, Henriette, d'être devenue dévote.

Revenons à Emilie, qui avoit demandé à mon Frere, avant qu'il eût reçu sa Lettre, la permission de rendre une visite à sa Mere. Sir Charles étant engagé pour le soir chez d'anciens Amis, j'ai retenu Mylord L... & sa femme, & j'ai prié M. & Madame Reves à souper avec moi. Emilie étoit au logis avant mon retour. Ah la pauvre Emilie ! il faut vous raconter ce qui s'est passé entre nous.

Ma chere Emilie, mon Amour, lui ai-je dit, j'ai de charmantes nouvelles à vous apprendre de Miss Byron.

O ! Dieu soit loué. Et se porte-t-elle bien ? De grace , Madame , instruisez-moi , je languis de favoir des nouvelles de ma chere Miss Byron.

Elle sera mariée dans peu , Emilie.

Mariée , Madame !

Oui , mon Amour ! à votre Tuteur , mon Enfant.

A mon Tuteur , Madame ! . . . Mais . . . J'espère donc . . .

Je l'ai informée d'une partie des circonstances. La chere Fille s'est efforcée de marquer de la joie , & n'a pu retenir un torrent de larmes.

Vous pleurez , mon Enfant ? O si ! Etes-vous fâchée que Miss-Byron ait votre Tuteur ? J'avois cru que vous aimiez Miss Byron.

Je l'aime en effet , Madame , & plus que moi-même , s'il est possible . . . Mais la surprise , Madame . . . Réellement , je suis bien aise . . . Pourquoi donc fais-je la folle ? En vérité , je suis fort aise . . . Qu'est-ce donc qui me fait pleurer ? Je m'en étonne ! C'est ce que j'ai souhaité , ce que j'ai demandé nuit & jour au Ciel. Chere Madame , ne le dites à personne ; j'ai honte de moi-même.

La charmante Fille ! elle est parvenue à sourire , au travers de ses larmes. Cette innocente sensibilité m'a vivement touchée ; & si vous n'y preniez pas plaisir aussi , je perdrais quelque chose , ma chere , de la bonne opinion que j'ai de vous.

Chere

Chere Madame, m'a-t-elle dit, permettez que je sorte pour quelques minutes : il faut que je me soulage ; ensuite vous ne me verrez que de la joie.

Elle m'a quittée ; une demi-heure après, elle est revenue avec un visage tout différent. Mylady L. . . étoit avec moi , & je lui avois raconté l'émotion de notre chere Fille. Nous vous aimons toutes deux , lui ai-je dit , en la revoyant paroître , & vous ne devez rien craindre de ma sœur.

Et vous lui avez donc appris , Madame.. N'importe. Je ne suis pas une hypocrite. Quelle étrange aventure ! Moi , qui ai toujours craint que ce ne fût une autre , parce que j'aime tant Miss Byron , être aussi bizarrement émue que si j'en étois fâchée ! Je m'en réjouis , je vous assure ; mais si vous le dites à Miss Byron , elle ne m'aimera plus ; elle ne me permettra point de vivre avec elle & mon Tuteur ; & que deviendrai-je alors ? Car je m'étois remplie de cette idée.

Miss Byron a tant d'amitié pour vous , ma chere , qu'elle ne vous refusera rien de ce qu'elle pourra vous accorder.

Si le Ciel fait tout ce que je desire pour le bonheur de Miss Byron , elle sera la plus heureuse des Femmes : mais d'où m'est venue cette émotion ? Cependant je crois le savoir : Ma Mere est malade ; elle m'a témoigné un vif regret du passé ; elle m'a baisée pour l'amour de mon Pere , en se repentant d'avoir été une mauvaise Femme pour le meilleur des Maris.

La chere Fille a recommencé à pleurer, des remords de sa malheureuse Mere. Elle nous a dit que la bonté de son Tuteur avoit réveillé dans Madame Ohara, le sentiment de sa méchanceté ; qu'elle ne s'épargnoit point elle-même ; que tout ce qu'elle avoit pu lui dire, pour la consoler, n'ayant pas diminué ses agitations, elle n'avoit fait que pleurer dans le Carrosse en revenant au logis ; que dans cette disposition, il n'étoit pas surprenant qu'une bonne nouvelle l'eût encore touchée jusqu'aux larmes, & qu'elle ne savoit pas ce qui lui seroit arrivé, si elle n'étoit pas sortie pour se soulager : mais qu'elle étoit revenue à elle-même ; & que, si la conscience de sa Mere pouvoit se calmer, elle seroit la plus heureuse Créature du monde... à cause du bonheur de Miss Byron. Vous vous regardez l'une l'autre, nous a-t-elle dit ; mais si vous croyez que je ne parle point de bonne foi, chassez-moi de votre présence, & ne me voyez jamais.

A la vérité, chere Henriette, cette émotion d'Emilie est une sorte de phénomène pour moi. Expliquez comme vous voudrez : mais je suis sûre qu'Emilie n'est pas une hypocrite. Elle n'a point d'art. Elle croit, comme elle le dit, que ses larmes viennent d'un cœur touché de la contrition de sa Mere. Je suis sûre aussi qu'elle vous aime plus que toute autre Femme. Cependant il n'est pas impossible que ce subtil voleur, l'Amour, ne se fût glissé fort près de son cœur ; qu'il

n'y ait lancé au moment du récit son dard par un des angles, & que ce ne soit l'*étrange aventure*, comme elle l'appelle, qui lui a fait trouver tout d'un coup du soulagement dans ses larmes. Ce que je fais, ma chere, c'est qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorsqu'il est regardé de près ou de loin. Si vous n'éprouvez pas déjà la vérité de cette observation dans le grand événement qui se prépare pour vous, je suis fort trompée.

Mais vous voyez, Henriette, quelle joie l'heureuse déclaration de mon Frere, & le favorable accueil qu'elle a reçu en Northampton Shire, nous inspire à tous. Nous garderons votre secret jusqu'à la fin, n'en doutez pas; & mon Frere alors en sera informé comme nous. Jusqu'à ce moment, quelque idée qu'il ait de vous, il ne connoitra point la moitié de vos perfections, ni le mérite que votre amour & vos doutes vous ont fait auprès de lui.

Mais je languis avec vous, pour l'arrivée des premières Lettres d'Italie. Fasse le Ciel que Clémentine soit ferme dans sa résolution! A présent que le mariage, comme elle doit le reconnoître, devient inévitable pour elle, s'il lui arrivoit de se relâcher, quel événement pour mon Frere, pour elle-même & pour vous? Et nous, quelle seroit notre affliction? Vous croyez que, par respect pour ses Parens, l'illustre Italienne est obligée de se marier. Mylady L... & moi, nous sommes

mes résolues d'être prudentes, & de ne pas donner notre opinion jusqu'à la fin des événemens. Cependant, à ne considérer que le devoir filial, nous croyons qu'elle doit se marier. Mais je répète : Fasse le Ciel que Clémentine soit ferme dans sa résolution !

On m'avertit que ma Sœur arrive. Je la vois paroître. Mon goût, Henriette, est de représenter ce qui se passe sous mes yeux. Je le tiens de vous & de mon Frere ; & comptez que je l'exercerai plus souvent. Il n'y a que cette manière, pour donner de la chaleur au style.

Votre servante, Mylady.

Bonjour, ma Sœur. Ecrivait-elle ? A qui ?

A notre Henriette.

Je veux lire votre Lettre. Permettez-vous ?

Myl. L. Volontiers. Mais lisez tout haut, pour m'apprendre ce que je viens d'écrire.

Myl. G. A présent, rendez-moi ma Lettre : j'y ajouterai ce que vous en pensez.

Myl. L. Je pense que vous êtes une fort bizarre Créature. Mais je n'approuve point vos dernières lignes.

Myl. G. Mes dernières lignes..... ! Elles sont écrites. Eh ! Pourquoi donc, Mylady L... ?

Myl. L. Comment pouvez-vous tourmenter ainsi notre chère Miss Byron, par de fâcheuses conjectures ?

Myl. G. Mes suppositions sont-elles impossibles ? Mais j'ai fini ; par de fâcheuses conjectures.

DU CHEV. GRANDISSON. 53

Myl. L. Si vous êtes si folle , écrivez ; ma chere Miss Byron . . .

Myl. G. *Ma chere Miss Byron . . .* Après.

Myl. L. Que les réflexions de cette étrange Charlotte ne vous chagrinent point . . .

Mylord G. Fort bien , Caroline ; *ne vous chagrinent point . . .*

Myl. L. Chaque jour a sa malice , qui lui suffit.

Myl. G. Très-bien observé. Termes de l'Ecriture , je crois ; *qui lui suffit.*

Myl. L. Jamais il n'y eut de Créature telle que vous , Charlotte.

Myl. G. *Telle que vous , Charlotte.*

Myl. L. Quoi ? Cela est écrit aussi ! Vous auriez pu vous en dispenser , quoique rien ne soit plus vrai.

Myl. G. *Plus vrai.* Ensuite ?

Myl. L. Quelle folie !

Myl. G. *Quelle folie . . .*

Myl. L. Soyez donc sérieuse. Je parle à Henriette. Clémentine ne peut changer de résolution , puisque ses objections subsistent toujours. Son amour pour mon Frere . . .

Myl. G. Doucement , ma sœur. C'est trop à la fois. *Son amour pour mon Frere . . .*

Myl. L. Sur lequel est fondé la crainte qu'elle a de ne-pouvoir adhérer à sa Religion , si . . .

Myl. G. C'est trop , vous dis-je. Comment voulez-vous que ma tête folle retienne une si longue phrase ? *à sa Religion . . .*

Myl. L. Si elle devient sa Femme . . .

Myl. G. Sa Femme...

Myl. L. Est une sûreté pour la constance d'une résolution qui lui fait tant d'honneur.

Myl. G. Rien de mieux, chere Caroline. C'est le vœu que je ne cesse pas de répéter. Ne reste-t-il rien ?

Myl. L. Ainsi...

Myl. G. Ainsi...

Myl. L. Ne faites point attention aux mauvais raisonnemens de Charlotte...

Myl. G. Graces très-humbles, Caroline. Aux mauvais... de Charlotte.

Myl. L. C'est l'avis de votre très-affectionnée Sœur, Amie, & Servante.

Myl. G. Oui da ? & Servante.

Myl. L. Donnez-moi votre plume.

Myl. G. Que n'en prenez-vous une autre ? Elle l'a fait, & vous allez trouver ici son nom. Caroline L.

De tout mon cœur, Henriette ; & répétant ici mes vœux fort ardens, pour qu'il n'arrive rien de ce que j'ai si sagement appréhendé, car je ne voudrois pas me faire la réputation de *forcie*, si fort à vos dépens & aux miens, je vais me soucrire aussi votre non moins affectionnée Sœur, Amie & Servante,

CHARLOTTE G...

Mon Frere m'apprend qu'il fait partir deux Lettres, l'une pour vous, & l'autre pour Madame Sherley ; toutes deux, je n'en doute point, pleines de la plus tendre recon-

DU CHEV. GRANDISSON. 95
noissance. Mais il ne fera point de vous une
Idole, une Déesse, j'ose l'assurer, & toutes
les absurdités des Amans vulgaires. Vous
nous en accorderez une copie, si vous êtes
aussi obligeante que nous l'avons toujours
éprouvé.

LETTRE XCIII.

Mis: BTRON à Mylady G...

25 Septembre.

QU'AI-JE fait à ma Charlotte? N'y a-t-il
point quelque chose de froid & de particu-
lier dans votre style, surtout dans la partie
de votre Lettre qui précède l'arrivée de ma
chère Mylady L. .? Et dans votre addition;
vous m'accorderez une copie, dites-vous,
si je suis aussi obligeante que vous l'avez tou-
jours éprouvée. Pourquoi le serois-je moins,
lorsque j'ai l'espérance de vous être plus obli-
gée que jamais? Je ne puis supporter ce style.
Seroit-ce pour me donner une preuve de la
vérité de votre observation, qu'on peut être
différemment affecté du même événement,
lorsqu'il est regardé de près & de loin? J'au-
rois trop à me plaindre, si la Sœur de Sir
Charles pouvoit trouver, dans les attentions
que son Frere a pour moi, une raison de
m'en aimer moins.

Et qu'arriveroit-il, ma chere, si Clément-

tine se relâchoit de sa résolution ? Mes Amis en seroient affligés, sans doute, & moi je le serois aussi ; plus encore, je l'avoue, que si la visite n'avoit pas été rendue à ma Grand-Mere. Mais la profonde vénération que j'ai toujours marquée pour Clémentine n'auroit été qu'une apparence, une affectation, si, dans toutes les suppositions possibles, je n'étois résolue de faire au moins mes efforts pour calmer mon esprit, & d'abandonner mes espérances à celle qui a les premiers droits. Je croirois même la tentative, quoique sans succès, digne de ma plus haute estime. Ce qui est une fois reconnu pour juste, doit emporter notre soumission. Le mérite augmente par la difficulté. Votre Henriette, alors, voudroit vaincre ou mourir. Dans le premier cas, elle seroit plus grande que Clémentine même. O ma chere ! on ne fait point, jusqu'au moment de l'épreuve, à quoi l'émulation peut élever une ame vive & généreuse.

Vous aurez une copie des deux Lettres, transcrites par Lucie. Elles m'ont rendue fière, peut-être trop, & j'ai besoin d'être humiliée ; mais je n'attendois pas ce service de ma Charlotte. Vous verrez avec quelle délicate reconnoissance il traite l'endroit où ma Grand-Mere lui dit, que je connois par expérience ce que c'est qu'un Amour divisé, & la préférence que nous avons donnée sur nous à Clémentine. Vous savez, ma chere, quelle est notre sincérité sur ce point. Il y a

quelque mérite à reconnoître une vérité, lorsqu'elle nous est contraire.

Il me demande la permission de me voir au Château de Selby. Rien ne peut m'être plus agréable que sa visite; mais ne seroit-il pas à souhaiter qu'il eût reçu auparavant les Lettres qu'il attend d'Italie? Cependant quel moyen de lui faire entendre mes desirs, sans un air de doute ou de réserve? De doute, s'il aura la liberté de suivre ses intentions; de réserve, dans le délai que je paroîtrois lui demander. C'est ce qu'il ne me conviendrait point de laisser voir. Il pourroit penser que je veux l'attacher à moi par des protestations & des assurances; pendant qu'il est certain que, si sa situation devenoit telle, qu'il pût balancer, même en idée, & que j'en eusse la moindre connoissance, je mourrois plutôt que d'accepter sa main. Il a confirmé mon orgueil; car j'en ai toujours eu, de la distinction qu'il a marqué pour moi. Cependant je n'aurois que du mépris pour moi-même, si ce foible me rendoit capable d'arrogance ou d'affectation.

Il porte le ménagement jusqu'à me dispenser de répondre à sa Lettre... Si ma Tante ou ma Grand-Mère ne lui défendent pas, dit-il, de se présenter, il se flattera de mon consentement.

Monsieur Deane étant arrivé depuis quelques jours, on a tenu des conseils particuliers, dont on a pris le parti de m'exclure. J'en devine le sujet, & je les prie de ne pas

me charger d'un excès d'obligations. De quelles crises n'ai-je pas été depuis long temps ? Quand en verrai-je la fin ?

M. Deane a écrit à Sir Charles ; on m'en a pas communiqué le sujet. Si j'étais jamais tentée d'être riche, ce seroit pour l'amour de votre Frere, & dans la seule vue d'agrandir son pouvoir, car je suis convaincue que les soulagemens pour tous les misérables, augmenteroient dans sa sphere, suivant l'étendue de ses facultés.

Ma chere Emilie ! Ah ! Mylady, avez-vous pu croire que ma pitié pour cette aimable Innocente, n'augmenteroit pas l'affliction que j'ai pour elle ? Je vous permets de me mépriser, si vous trouvez jamais de ma conduite pour Emilie, quelle que puisse être ma situation, rien qui marque le moindre relâchement de la tendre amitié que lui ai promise. Emilie partagera mon bonheur. Je n'ai pas de peine à me persuader que la chere Fille explique fort bien la cause de ses larmes, lorsqu'elle les attribue à l'attendrissement qui lui restoit des remords de sa Mere. Mais je vous avouerai que je serois pas moins affligée que Sir Charles, l'occasion du Comte de Belvedere, si mon bonheur étoit un obstacle à celui d'autrui. Vous voyez que ce n'est pas la faute de votre Frere s'il n'est pas le Mari de Clémentine elle souhaite qu'il épouse une Angloise. Olivia ne peut m'accuser non plus d'avoir failli manquer les espérances : vous savez qu'elle

a toujours eu ma compassion, & même avant que la Lettre de Sir Charles au Seigneur Jeronimo m'ait appris qu'elle ne me haïssoit pas. Croyez-vous, ma chere, que l'obstacle aux prétentions de Mylady Anne S... soit venu de moi? Et quand je ne serois pas au monde, Emilie auroit-elle quelque chose à se promettre? Non, assurément. L'Office de Tuteur, que votre Frere exerce avec tant de bonté, suffiroit seul pour lui ôter les vues de cette nature. Cependant il est vrai que je me suis senti le cœur pénétré de pitié, en lisant le récit que vous me faites de la tendre affection d'Emilie. Soit qu'elle soit venue de son respect pour sa Mere, ou de son amour, ou d'un mélange de ces deux sentimens, cette charmante simplicité m'a touchée aussi vivement que vous. J'ai pleuré un quart d'heure entier sur cette partie de votre Lettre, car je me trouvois seule, & j'ai regardé plus d'une fois autour de moi, en souhaitant de trouver cette chere Pupille sous mes yeux, & de pouvoir la serrer entre mes bras.

Aimez-moi toujours, autant & plus que jamais, chere Mylady; ou, quelque situation que le Ciel me réserve, il manquera une partie essentielle à mon bonheur. J'écris à Mylady L..., pour la remercier de sa bonté à vous dicter ce qu'elle pense en ma faveur; & je vous rends graces aussi, ma chere, de lui avoir prêté votre main. Il seroit

difficile que ma santé fût parfaite. Ecrivez moi. Je ne vous demande qu'une ligne. Soignez mon cœur d'une de ses inquiétudes en m'assurant qu'il ne m'est échappé aucune petiteffe qui puisse diminuer votre affection pour votre fidelle

HENRIETTE

LETTRE XCIV.

My lady G... à Miss BIRON.

27 Septembre

VOLEZ, Lettre d'une ligne, sur les ailes du Vent & de l'Amitié, pour assurer Henriette que je la mets dans mon cœur au-dessus de toutes les Femmes du monde, & des Hommes aussi, à l'exception de mon Frère. Apprenez-lui que ma tendresse est même augmentée, parce que je l'aime à présent pour elle & pour Sir Charles.

De la petiteffe, Henriette! Vous êtes toute ce qu'il y a de grand & de bon dans une Femme. La petiteffe des autres ajoute à votre grandeur. Mes foibles n'en ont-ils pas toujours été la preuve? Oui, ma chère, vous êtes grande, & aussi grande que Clémentine; & je vous aime, s'il est possible, plus que moi-même.

Quelques lignes, je vous prie, sur d'autres sujets, car je ne puis vous faire une Lettre

DU CHEV. GRANDISSON. 61
tre si courte. La Comtesse de D... est venue
voir mon Frere : ils ont passé près d'une
heure ensemble. En sortant elle m'a pris la
main. Toutes mes espérances, m'a-t-elle
dit, s'évanouissent comme une ombre, mais
je n'en aimerai pas moins Miss Byron ; & Sir
Charles, au jour de son pouvoir, ne me
refusera pas l'amitié de l'heureux couple ; ni
vous, Madame, une tendre liaison avec ses
deux Sœurs.

Mylady Anne.... pauvre Mylady Anne !
Je n'ose dire à mon Frere jusqu'ou va sa ten-
dresse pour lui ; je serois sûre de lui causer
du chagrin.

Belcher me charge de ses complimens
pour vous. Il est dans l'affliction. Son Pere
est si mal, que les Médecins n'en espèrent
plus rien.

Adieu, mon Amour. Adieu, toutes mes
Grands-Mamans, mes Tantes & mes Cou-
sines de Northampton-Shire.

LETTRE CXV.

Miss BYRON à Mylady G....

3 Octobre.

MILLE remercimens, chere Mylady, pour
votre derniere Lettre. Vous m'avez rassurée.
Il me semble que je ne serois pas heureuse,
avec l'affection même de Sir Charles, si je

remarquois de la diminution dans l'amitié de ses deux Sœurs. Qui peut vous connoître toutes deux, & se contenter d'être aimé de vous à demi ?

J'ai reçu de la Comtesse de D... une longue Lettre, où sa générosité n'éclate pas moins que son amitié. Elle me félicite sur sa conversation avec votre Frere, & le détail qu'elle m'en fait est extrêmement flatteur pour ma vanité. Je serai heureuse, ma chere, si vous continuez de m'aimer, & si j'apprends que Clémentine n'est pas malheureuse. J'allois dire que cette derniere certitude est nécessaire à ma tranquillité, car votre Frere peut-il se promettre quelque bonheur, s'il voit manquer quelque chose à celui d'une Femme dont la maladie a tenu son cœur en suspens, dans le temps même qu'il n'avoit aucune vue sur elle ?

Je plains du fond du cœur Mylady Anne S... Quel sort, d'aimer sans espérance ! d'aimer un objet que tout le monde en reconnoît digne, & dont on n'entend retentir que les louanges ! Combien de Femmes verront échouer leurs premières amours, par la préférence de votre Frere pour une seule, quelle, ma chere, qu'elle puisse être ! Cependant, sur un mille, qu'il y en a peu qui obtiennent l'Homme de leur choix !

Mylady D... pousse la bonté, dans sa Lettre, jusqu'à me demander la continuation de notre correspondance. Je serois bien

ingrate, & j'entendrois mal mes intérêts, si je n'allois pas au-devant de ses offres. J'ai reçu une Lettre du Chevalier Meredith, elle ressemble à celles que vous avez vues. Même cœur, même honnêteté, mêmes assurances d'un amour paternel. Vous aimez ce vieux Sir Roland, & vous apprendrez avec joie que la santé de son digne Neveu se rétablit. Cependant je ne puis me réjouir du dessein qu'ils ont de me voir encore une fois. Monsieur Fowler se flatte, dit-il, quoiqu'il n'espère rien de cette visite, que le reste de sa vie en fera plus tranquille. Etrange maniere de penser, en supposant que sa maladie soit de l'amour. N'en jugez-vous pas de même ? J'ai reçu aussi une Lettre de M. Fenwich, qui m'annonce une visite dans des vues qu'il n'explique point. Si c'est pour solliciter ma protection auprès de Lucie, je ne veux pas qu'elle ait ce reproche à me faire. Il n'est pas digne d'elle.

M. Greville est le plus opiniâtre, comme le plus audacieux des hommes. Les autres emploient la politesse pour gagner l'affection d'une Femme ; mais pour lui, l'orgueil, le mauvais naturel & l'impétuosité sont des preuves d'amour. Il se croit maltraité, surtout depuis l'augmentation de sa fortune, parce qu'on ne la regarde pas du même œil. M. Deane, qu'il a forcé d'entendre ses plaintes, lui ayant dit nettement qu'il s'intéressoit pour un autre, il s'est emporté en insolentes menaces contre tous ceux qu'il

pourra trouver dans son chemin. " Il ne
 „ doute pas, dit-il, que le favori de M. Deane
 „ ne soit le Chevalier Grandisson ; mais si
 „ des Amans si froids obtiennent la préfé-
 „ rence sur un homme aussi ardent que lui,
 „ il se trompe dans les idées qu'il a toujours
 „ eues de la conduite & du jugement des
 „ Femmes en amour. Un Amant discret
 „ ajouta-t-il, est un caractère qui blesse la
 „ nature. Les Femmes, suivant cet odieux
 „ Personnage, veulent être dévorées : que
 „ dites-vous, ma chere, d'un tel monstre
 „ & si Miss Byron se contente des restes
 „ d'une autre Femme, car il est, dit-il, bien
 „ informé, il fait ce qu'il devra penser de sa
 „ fierté „. De-là il s'est jetté, à l'ordinaire
 dans les plus malignes réflexions sur notre
 sexe. Les menaces de cet homme-là me cau-
 sent de l'inquiétude. Plaise au Ciel que
 votre Frere ne trouve point, à mon sujet
 d'autres embarras de la part des Insolens !

Des visites qui nous surviennent, &
 l'heure de la poste, m'obligent de finir plu-
 tôt que je ne l'aurois souhaité.

N.B.M. Deane écrit à Sir Charles pour lui
 expliquer l'origine, la fortune & les espé-
 rances de Miss Byron. Son bien, qui n'étoit
 que d'environ douze mille livres sterling de
 capital, devient plus considérable des deu-
 tiers par les donations de ses Parens, & sur-
 tout par celle d'un homme qui ne se nomme
 point, mais qu'on reconnoît aisément pour
 M. Deane même. Il ajoute que Miss Byro-

DU CHEV. GRANDISSON. 65
ignore ce qu'ils font en sa faveur. Sir Charles répond avec toute la noblesse & le désintéressement possible. Il promet d'envoyer l'état de son bien, &c. Une Lettre de Miss Byron à Mylady G... lui apprend qu'on a cessé de lui cacher les arrangements de sa Famille. On lui a fait voir celle de M. Deane, & la réponse de Sir Charles. Elle s'exalte de la générosité de l'un, & de la noblesse de l'autre. Son embarras est extrême; c'est de l'admiration, de la reconnoissance, &c. Mylady G... lui répond plaisamment qu'elle trouve les deux Lettres excellentes, & parle d'un présent magnifique que la Signora Olivia vient d'envoyer à Sir Charles.

LETTRE XCVI.

Miss BYRON à Mylady G...

12 Octobre.

J'ATTENDS votre Frere à chaque heure. Il a reçu, dites-vous, des nouvelles d'Italie. Puissent-elles ne rien diminuer à la joie que j'espère de son arrivée!

Le hasard nous a fait apprendre qu'il est en chemin, par un Fermier de mon Oncle, qui a vu descendre à Stratford, un très-bel homme, avec un train fort lesté, dans la même Hôtellerie où nous nous arrêta mes à notre retour de Londres. Pendant qu'on lui

préparoit à dîner, (peut-être aura dans la même chambre où nous aussi) le Fermier a eu la curiosité de voir qui il étoit. Les Domestiques civils, dit-il, qu'il ait jamais vus, ont répondu qu'ils avoient l'honneur de servir à Sir Charles Grandisson; & l'ayant dit qu'il étoit de Northampton, j'ai demandé à quelle distance le Château de Selby étoit de cette Ville. Ses affaires m'ont obligé de partir, il a rencontré Mr. & M. Deane qui prenoient l'air à cheval, leur a parlé de la visite à laquelle ils s'attendoient. Mon Oncle nous a dépêché tôt son Valet avec cette nouvelle, & a fait dire qu'il alloit au-devant de Sir Charles pour lui servir de guide jusqu'à Selby, pas trop bien auparavant, je me suis si émue, que ma Tante m'a conseillé de me retirer dans mon Cabinet, pour me rafraichir un peu mes esprits.

C'est de-là que je vous écris, & dans ce moment, vous jugez que m'est impossible de vous écrire sur ce sujet. Il me semble qu'en m'amusant à gouverner, je trouve mon cœur à se dévouer à gouverner. Il est heureux que nous n'apprenions qu'il vient, avant que de le voir, mais, en vérité, Sir Charles Grandisson ne devoit pas tenter de nous surprendre, n'est-ce pas, ma chere? N'y trouvez-vous pas l'air d'un homme qui se croit digne de plaisir qu'il va causer? J'ai lu que l

après avoir envoyé leur portrait à leurs Dames, & s'être mariés par Procureurs, se sont approchés de leurs Frontières, incognito & sous un déguisement, pour surprendre une jeune & timide Princesse. Mais ici, non-seulement les circonstances sont différentes, puisque l'échange n'est pas encore fait, mais quand il seroit du Sang Royal, j'aurois attendu de lui un traitement plus délicat.

A quoi la fierté ne s'abandonne-t-elle pas pour justifier ses caprices ? Je suis coupable, ma chere. Un des gens de Sir Charles vient d'arriver, avec un billet pour mon Oncle Selby. Ma Tante n'a pas fait difficulté de l'ouvrir. Il est daté de Stratford. Votre cher Frere, après des complimens & des informations de notre santé, marque à mon Oncle qu'il va coucher cette nuit à Northampton, & qu'il demande la permission de venir déjeuner demain avec nous. Ainsi, ma chere, il n'a pas voulu se donner l'air que mon caprice me faisoit appréhender. Cependant, comme si j'avois été résolue de le trouver en défaut, n'y a-t-il pas ici, ai-je pensé, un peu trop d'appareil pour un caractère si naturel ? ou s'imagine-t-il que nous ne pussions pas survivre à notre surprise, s'il ne nous donnoit pas avis de son arrivée, avant que de nous avoir vus ? O Clémentine ! Ange, Déesse, que tu ravales Henriette Byron à ses propres yeux ! Qu'elle craint de

paroître après toi ! Le sentiment que j'ai de ma petiteffe me rend petite en effet.

Fort bien. Mais je juge, que si mon Oncle & Monsieur Deane le rencontrent, ils le forceront de venir ici dès ce soir. N'aura-t-il pas le temps, quand il voudra, d'aller à Northampton ? ... Mais le voici, le voici. Oui, ma chere, c'est lui-même. Mon Oncle est avec lui dans son carrosse. Monsieur Deane, me dit ma Femme de chambre, a déjà mis pied à terre. Cette Fille adore Sir Charles. Laisse-moi, Sally. Ton émotion, Folle que tu es, augmente celle de ma Maîtresse !

Pour éviter toute apparence d'affectation, je descendois, & j'allois au-devant de lui, lorsque j'ai rencontré mon Oncle sur les degrés. Chere Nièce, m'a-t-il dit, vous n'avez pas rendu justice à Sir Charles. J'aurois cru que dans votre langueur d'amour, (quels termes, ma chere, & sur-tout à ce moment !) vous auriez dû vous sentir plus partiale pour lui. Il m'a pressée d'aller jusqu'à la voiture. Vous êtes fort heureuse, m'a-t-il dit. Pendant l'espace de quinze milles entiers, il n'a parlé que de vous. Je vais vous conduire, je veux vous présenter à lui.

Il n'y avoit pas une demie heure que je m'étois efforcée de rappeler mes esprits. Rien ne déplaît tant, qu'une plaisanterie hors de saison. Me présenter à lui ! ma langueur d'Amour ! O mon Oncle ! ai-je pensé. Les

forces m'ont manqué pour le suivre. Je me suis hâtée de retourner à mon cabinet, aussi déconcertée qu'un enfant. Vous savez, ma chere, que depuis quelque temps, je n'étois pas bien. J'étois foible, & la joie m'étoit presqu'aussi difficile à supporter que la douleur.

Ma Tante est montée. Mon Amour, qui vous empêche donc de descendre ? Quoi ! vous êtes en larmes ? Vous paroîtrez singuliere au plus aimable homme que j'aie vu de ma vie. Monsieur Deane en est amoureux... Chere Tante, je ne suis déjà que trop humiliée, lorsque je me compare à lui. Je serois fâchée de paroître singuliere ; mais mon Oncle m'a tout-à-fait déconcertée. Cependant je connois ses bonnes intentions, & je ne dois pas m'en plaindre. Je vous suis, Madame.

Ma Tante est descendue devant moi. Sir Charles, au moment que j'ai paru, s'est avancé vers moi d'un pas fort animé, mais d'un air tendre & respectueux. Il a pris ma main, & se baissant dessus : Quelle joie, m'a-t-il dit, de revoir ma chere Miss Byron, & de la revoir en si bonne santé ! Vos moindres peines, Mademoiselle, seront toujours partagées.

Je l'ai félicité de son retour. Il ne m'a pas été possible de parler haut. Mon désordre ne peut lui être échappé. Il m'a conduit vers un fauteuil ; & sans cesser de tenir ma main, il s'est assis près de moi. Je ne l'ai pas

retiré d'abord , de peur qu'il ne me crût de l'affectation ; mais devant un si grand nombre de témoins , j'ai pensé que Sir Charles étoit un peu libre. Cependant , comme je ne la retirois point , il ne pouvoit pas honnêtement la quitter : ainsi la faute pouvoit venir de moi , plutôt que de lui. J'ai demandé ensuite à ma Tante , si ses regards ne lui avoient pas paru ceux d'un homme sûr du succès ? Elle m'a dit qu'elle avoit remarqué dans son air une liberté mâle , mais avec un mélange de tendresse qui lui donnoit une grace infinie. Pendant qu'il étoit contraint par sa situation , a-t-elle ajouté , il n'est pas surprenant qu'il vous traitât avec le simple respect d'un Ami ; mais à présent qu'il est libre de s'expliquer , sa conduite doit être celle d'un Amant , c'est-à-dire , précisément celle qu'il a tenue.

Il m'a rendu l'usage de la voix , en me parlant de vous , ma chere , de Mylady L... , de vos deux Maris , & de sa Pupille. Mon Oncle & ma Tante sont sortis , pour délibérer ensemble , autant que j'en ai pu juger , s'il convenoit que mon Oncle offrît à Sir Charles un appartement au Château , pour le séjour qu'il avoit à faire dans le Canton ; ses gens étoient demeurés dans la cour pour attendre ses ordres. Ma Tante , qui est exacte , comme vous le savez , sur les bienséances , a représenté à mon Oncle , que graces au soin de Monsieur Greville , tous nos Amis étoient bien informés que c'étoit la premiere

fois que Sir Charles paroïssoit penser à moi ; & que , par conséquent , s'il devoit être traité comme un homme , dont l'alliance nous faisoit honneur , nous n'étions pas moins obligés de garder quelques mesures , du moins en apparence , pour ne pas faire juger qu'il avoit été sûr de sa conquête à la première vue ; d'autant plus que le mauvais esprit de Monsieur Greville est assez connu. Mon Oncle s'est échauffé. J'ai toujours tort , a-t-il dit , & les Femmes ont toujours raison. Il s'est jetté dans tous ces lieux communs , & ces expressions singulieres , dont vous l'avez si souvent raillé. Son espérance , a-t-il dit , étoit de saluer sa Nièce avant quinze jours , sous le titre de Mylady Grandisson. Quels pouvoient être les obstacles , lorsque toutes les volontés étoient d'accord ? Si proche du dénouement , il avertissoit ma Tante , comme il l'exhortoit à m'avertir , de ne pas donner dans l'affectation. Sir Charles ne prendroit pas une bonne idée de nous , s'il nous échappoit quelque grossièreté. Enfin , son sentiment étoit qu'il ne falloit pas le laisser sortir du Château , & prendre son logement dans une Hôtellerie , autant pour l'honneur de toute la Famille , que par égard pour sa propre invitation. Ma Tante a répliqué que Sir Charles attendoit lui-même de la délicatesse dans nos procédés ; qu'il étoit évident , par l'ordre qu'il avoit donné à ses Domestiques de tenir les chevaux à sa Voiture , qu'il ne se proposoit point de passer la

nuit avec nous ; que son dessein n'avoit pas même été de nous voir ce jour-là , mais d'aller coucher à Northampton , suivant l'aveu qu'il en avoit fait à mon Oncle , en le rencontrant avec Monsieur Deane. En un mot , a dit ma Tante , je suis aussi jalouse de l'opinion de Sir Charles que de cellé du Monde : cependant vous savez que nos Voisins attendent l'exemple de nous. Si Sir Charles n'habite point ici , plus ses visites seront fréquentes , plus elles paroîtront respectueuses. J'espere que nous le verrons tous les jours , & tout le long du jour ; mais ses assiduités ne seront pas celles d'un Hôte , & ne doivent passer que pour des visites.

Mon Oncle s'est rendu avec peine. Lorsqu'il est rentré avec ma Tante , il m'a trouvée en conversation sérieuse avec Sir Charles & Monsieur Deane. Notre sujet étoit le bonheur de Mylord & Mylady W , avec lesquels Monsieur Deane , qui avoit ouvert le discours , est lié fort étroitement. Sir Charles s'est levé , en voyant ma Tante. La nuit s'approche , a-t-il dit. J'aurai l'honneur , Madame , si vous me le permettez , de venir déjeuner demain avec vous. Il a fait une révérence à chacun , une plus profonde à moi , en baissant ma main ; & sans ajouter un mot , il est retourné à sa Voiture. Pendant que nous le suivions , jusqu'à la porte qui donne sur la Cour , mon Oncle a proposé encore de l'arrêter. Maudite délicatesse , lui ai-je entendu dire tout bas à ma Tante. Elle nous

Nous a confessé qu'elle s'étoit sentie pressée de parler à Sir Charles, mais qu'elle n'avoit su que lui dire. Nous étions, elle & moi, dans une sorte d'embarras, qui alloit jusqu'à l'inquiétude. Il nous sembloit que quelque chose n'étoit pas bien, & nous n'aurions pu dire ce qui étoit mal. Mais après le départ de Sir Charles, & lorsque nous avons repris nos chaises pour attendre le souper, personne n'a pu dissimuler son mécontentement. Mon Oncle, surtout, a paru de fort mauvaise humeur. Il auroit donné volontiers, nous a-t-il dit, mille guinées pour apprendre le lendemain qu'au lieu de venir déjeuner ici, Sir Charles eût repris le chemin de Londres.

De mon côté, je n'ai pu supporter ces récriminations, & j'ai demandé la permission de ne pas assister au souper. Je n'étois pas bien, & cette bizarre situation ajoutoit l'inquiétude à mon indisposition; mélange, comme j'ai commencé à l'éprouver, qui n'empoisonne que trop nos plus chers contentemens. La Compagnie que j'avois quittée n'étoit pas plus heureuse. On y a poussé les réflexions avec tant de chaleur, que le souper n'a été levé que fort tard, & tel qu'il étoit venu.

Je vous demande, ma chere Mylady, ce que vous croyez que nous eussions dû faire. Avions-nous eu tort ou raison? Les excès de délicatesse, comme je l'ai entendu observer, méritent le nom opposé. Vous, ma

chere, votre Mari, notre Emilie, & le Docteur Barlet, qui touchez tous de si près à Sir Charles Grandisson, nous vous avons reçus avec ouverture de cœur. En devons-nous moins au Frere? Oh non! Mais il semble que l'usage, le tyrannique usage, & la crainte des discours du Monde, surtout après ce qui m'est arrivé de la part de certains Hommes audacieux & violens, nous obligeoit de lui faire voir... Quoi, ma chere? de lui faire voir en effet que nous attendions de lui ce que nous ne pouvions attendre de sa Sœur & de son Beau-Frere: & par conséquent, plus nous souhaitions de le voir proche, plus nous devons le tenir éloigné. Quelle déclaration indirecte en sa faveur, s'il y avoit quelque lieu pour lui au moindre doute! Que ne donnerois-je pas à ce moment, m'a dit ma Tante, pour savoir ce qu'il en pense?

Ma Grand-Mere & mes deux Cousines seront ici à dîner. Je reçois d'elles trois billets de félicitation, où la joie regne, avec toute la tendresse de leur amitié. Nous sommes à présent dans l'attente. Tout le monde s'est levé de grand matin, pour mettre chaque chose dans son plus grand ordre. Ma Tante assure que si c'étoit le Roi qui dût nous faire une visite, elle n'auroit pas un plus grand désir de plaire. Je vais descendre, pour éviter toute apparence d'affectation lorsqu'il arrivera.

Votre pauvre Henriette est rentrée dans son Cabinet. Il est certain qu'il n'y a point de condition plus heureuse que le Célibat, pour les jeunes personnes qui ont assez de grandeur d'ame pour se mettre au-dessus de l'admiration & des flatteries de l'autre Sexe. Quel tumulte, quelle contrariété de passions, dans une Femme qui abandonne une fois son cœur à l'Amour ! Point de Sir Charles Grandisson, ma chere ! Cependant il est dix heures. Que votre Frere est homme prudent ! l'attente ne lui cause aucun trouble. Charmante tranquillité d'ame ! Charmante du moins pour lui ; mais fort différente pour une Femme, lorsqu'elle voit l'Homme si fier. Peut-être me demandera-t-il, en prenant encore, une de mes mains passives, sous les yeux d'une douzaine de mes Amis, si son absence ne m'a pas causé beaucoup de chagrin ?

Mais je veux lui chercher des excuses. Ne peut-il pas avoir oublié son engagement ? Le sommeil ne peut-il pas l'avoir arrêté au lit ? Quelque agréable songe, qui lui a rappelé Boulogne. . . Réellement je suis offensée. A-t-il pris cette humeur tranquille en Italie ? Oh non, non, ma chere !

Dans ce moment je ne puis me défendre de tourner les yeux en arriere, sur d'autres fautes que je crois avoir à lui reprocher par rapport à moi. Ma mémoire, néanmoins, ne sera pas aussi malicieuse que je le souhaiterois. Mais croyez-vous que d'autres Hom-

mes, dans la même situation, se fussent arrêtés à Stratfort pour y dîner seuls ? Il n'y a que votre Frere au monde, qui puisse être heureux avec lui-même. S'il ne le pouvoit pas, qui le pourroit ? Mais pour ce point, ses chevaux avoient peut-être besoin de repos. Nous ignorons combien il avoit employé de temps pour s'avancer si loin. Celui qui ne veut pas que les plus nobles des Animaux soient privés d'un ornement, doit être porté à les traiter avec douceur. Il dit qu'il ne peut souffrir d'indignité de la part de ses Supérieurs : nous pensons de même, & c'est dans ce jour que nous le considérons. Mais pourquoi donc, s'il vous plaît ? Mon cœur, chere Mylady, commence à s'enfler, je vous assure, & je le crois deux fois plus gros qu'il n'étoit hier au soir.

Mon Oncle, avant que j'aie pris le parti de remonter, s'est assis, sa montre à la main, depuis neuf heures & demie jusqu'à dix, comptant les minutes. M. Deane nous regardoit souvent, ma Tante & moi, pour examiner sans doute comment je prenois cette aventure. J'ai rougi, j'ai paru embarrassée, comme si les fautes de votre Frere étoient les miennes. Je parlois de quinze jours, a dit mon Oncle, il se passera une demi-année, Dieu me pardonne, avant qu'on en vienne à la question. Mais il faut assurément que Sir Charles soit choqué : voilà l'effet de vos délicates attentions.

Mon cœur s'est soulevé. Choqué ! a pensé

la fiere Henriette. Qu'il le soit, s'il l'ose. Fasse le Ciel, a repris mon Oncle, qu'il soit retourné à Londres! Peut-être que s'étant trompé de chemin, a dit M. Deane, il se fera rendu chez Madame Sherley. Nous avons tâché alors de nous rappeler les termes dans lesquels il s'étoit invité lui-même. Quelqu'un a proposé d'envoyer à Northampton pour s'informer de ce qui pouvoit le retenir. Quelque accident, peut-être.... N'a-t-il pas des Domestiques, a demandé ma Tante, dont il auroit pu nous dépêcher un? Cependant, Henriette, enverrons-nous? a-t-elle ajouté.

Non, en vérité, lui ai-je répodu d'un air colere. Mon Oncle prenant plaisir à m'agaçer, a fait un grand éclat de rire, dans lequel néanmoins il y avoit plus d'humeur que de de joie. Comptez, Henriette, qu'il est retourné à Londres. Je l'avois prévu, Madame Selby. Il vous écrira de Londres, ma Niece, j'y engage ma vie: & recommençant à rire de toutes ses forces, que va dire votre Grand'Mere? Quel sera l'étonnement de vos deux Cousines? Le dîner d'aujourd'hui, comme le souper d'hier, pourra bien être servi & levé sans qu'on y touche.

Je n'ai pu soutenir cette scene. Je me suis levée, & faisant à mon Oncle, quoique civilement, un reproche de sa dureté, j'ai demandé la permission de me retirer. Tout le monde l'a blâmé. Ma Tante me suivant jusqu'à la porte, & prenant ma main, m'a

tr'aider s'ils le pouvoient. Cependant M. Deane parieroit tout ce qu'il possède, dit-il, que nous ferons satisfaits des excuses de Sir Charles.

Mais convenez, ma chere, que cette visite, quelle qu'elle soit, doit être d'une prodigieuse importance, pour lui avoir fait remettre un engagement que je m'étois flatté qu'il regarderoit comme le premier. Il la traite néanmoins d'impertinente. Au fond ce doit être un accident bien étrange, qui lui attire un obstacle de cette nature, dans une Province où l'on peut dire qu'il est étranger. Cependant nous n'en devons pas être surpris, observe mon Oncle, dans une Hôtellerie où nous avons jugé à propos de l'envoyer.

A présent que j'y pense, j'ai passé toute la nuit dernière dans un trouble extraordinaire, sans pouvoir presque fermer les yeux. Je me suis crue menacée de quelque chose qui pouvoit m'empêcher d'être pour jamais à lui. Mais loin, fâcheux souvenir ! je te chasse de ma mémoire. Cependant lorsque les réalités nous blessent, des ombres prennent officieusement la force des réalités dans notre brûyante imagination.

Ma Grand'Mere, Lucie, Nancy, viennent d'arriver. Que notre aventure cause de chagrin à mes deux Cousines ! Ma Grand'Mere juge favorablement de tout, comme M. Deane. Je me suis dérobée un moment... Mais qu'entends-je ? C'est lui, ma chere,

• DU CHEV. GRANDISSON. 81
c'est Sir Charles qui arrive . . . Comment
ferai-je pour soutenir ma colere ? Il faut
qu'il me trouve en bas. Je veux voir quel air
il va prendre en entrant. S'il est froid, s'il
fait de légeres excuses. . .

Je me suis encore dérobée, à deux heures
après midi, pour vous informer de tout. Ja-
mais, jamais je ne retomberai dans de pa-
reilles impatiences. Pardon, Sir Charles !
Quelle méchanceté (je n'excepte que ma
Grand'Mere & M. Deane) d'avoir osé blâ-
mer un homme qui n'est pas capable d'une
faute volontaire. C'est ma Tante & moi qui
sommes coupables. Ma Tante l'avoit-elle
jamais été avant cette occasion ? Nous étions
tous rassemblés lorsqu'il a paru. Il s'est pré-
senté de cet air noble, qui engage tout le
monde en sa faveur à la premiere vue. Que
j'ai souffert, a-t-il dit en saluant toute l'As-
semblée, de me voir dans l'impuissance
d'arriver plutôt !

Vous voyez, ma chere, qu'il ne m'a
point fait d'excuse, comme dans la suppo-
sition que je fusse mécontente de son délai :
c'étoit toute ma crainte. Je sais que j'ai paru
très-grave.

Il s'est adressé alors à chacun, d'abord à
moi, ensuite à ma Grand'Mere, & prenant
une de ses mains entre les deux siennes, avec
une profonde inclination dessus : Heureux
jour, Madame, lui a-t-il dit, qui me pro-
cure l'honneur de vous voir ! Le souvenir de

vos dernières bontés excitera toujours reconnoissance. Je crois voir que vous en bonne santé ; celle de votre chère Byron sera certaine , lorsqu'il ne manquera rien à la vôtre , & nous en partagerons la joie.

Madame Sherley , ma Tante & mes Cousines ont été fort satisfaites de son compliment. Il me restoit encore un peu de chagrin , sans quoi j'aurois été contente de ce qu'il faisoit dépendre ma santé de la vôtre de ma Grand'Mere.

Madame , a-t-il repris en se tournant vers ma Tante , je crains de m'être fait attendre pour le déjeuner. La faute vient d'une mauvaise portune visite. Elle m'a causé le plus grand chagrin , quoique je n'aie pas osé l'exprimer dans mon Biller. La colere est une passion d'effroyable forme , que lorsque j'aurai quelque chose à dire sur moi , je n'en ferai jamais paraître aux yeux des personnes que j'aime.

Je suis fâchée , lui a dit ma Tante , que vous soiez arrivé quelque chose qui vous ait déplu. Mon Oncle , qui conservoit encore un peu de ressentiment en faveur de votre Niece , a demandé d'un ton sérieux ce que c'étoit donc arrivé à Sir Charles ? Au même moment , ma Tante lui ayant dit que j'étois allée visiter mes deux Cousines , il leur a dit civilement qu'il les connoissoit sur les traits qu'on lui avoit fait d'elles , & qu'en leur montrant le crédit qu'elles avoient auprès de Miss Byron , il leur demandoit leur ap

bation , sur laquelle il fonderoit l'espoir d'obtenir la mienne. Ensuite se tournant vers mon Oncle & M. Deane , & leur prenant une main à chacun : M. Deane , a-t-il dit , me regarde avec complaisance , mais je crois remarquer un air sérieux à M. Selby. Mon Oncle a répondu , avec quelque embarras , qu'il brûloit seulement d'apprendre ce qui avoit pu chagriner Sir Charles. Il faut vous satisfaire , lui a dit votre Frere. Je ne vous cacherai donc pas que j'ai trouvé à Northampton , un homme qui a voulu employer la violence pour m'arrêter. Me connoissez-vous capable de chercher querelle ? Cet homme , jusqu'alors inconnu pour moi , a eu la hardiesse de me déclarer qu'il avoit sur une Dame de cette Compagnie , des prétentions qu'il étoit résolu de soutenir à toute sorte de prix.

Oh ! ce Greville , sans doute , s'est écriée ma Tante.

Mes forces étoient prêtes à manquer. Malheureuse Henriette ! ai-je pensé à l'instant ; ne causerai-je donc jamais que du trouble au meilleur des Hommes ? Madame Sherley , M. Deane , mon Oncle , mes Cousines , ont marqué tous à la fois leur étonnement & leur impatience.

Tout s'est terminé fort heureusement , a-t-il repris d'un air & d'un ton tranquilles. Il n'est plus question de Téméraire. Je le plains. Il aime éperdument Miss Byron.

Les réflexions de mon Oncle , tendres &

civiles, mais un peu hors de saison, nous ont fait perdre ce que Sir Charles alloit ajouter. Et j'ai remarqué ensuite qu'il en prenoit adroitement occasion de suspendre le récit de son affaire, pour éviter de le faire en ma présence.

- Mais je suis obligée de descendre, ma chere. On me demande, & je crois l'heure du dîner fort proche. Peut-être aura-t-on réussi à le faire parler.

Que je vais être fiere, chere Mylady ! Pendant mon absence il a dit mille choses à la gloire de votre Henriette. On n'a point encore tiré de lui son aventure. Il suppose, a-t-il répondu, que M. Greville la publiera lui-même. Il veut voir, par son récit, s'il est réellement homme d'honneur. Graces au Ciel, a-t-il ajouté, je n'ai pas fait le moindre mal à un homme qui vante sa passion pour Miss Byron, & ses liaisons avec cette Famille.

- N'espérez pas, ma chere, que je puisse vous exprimer l'air de joie & d'amitié avec lequel tout le temps du dîner s'est passé. En sortant de table, ma Grand-Maman, toujours complaisante pour les amusemens de la Jeunesse, a proposé à Lucie de s'asseoir devant son claveffin, dans la vue, comme je l'ai remarqué, de m'y attirer après elle. Nous lui avons obéi toutes deux. La même m'a manqué dans une piece Italienne. Avec quelle douceur Sir Charles s'est-il offert à m'aider, portant la main lui-même

DU CHEV. GRANDISSON. 85
touches ? Chacun l'a pressé de conti-
ner, mais il s'en est excusé avec une poli-
esse charmante.

Mon Oncle & M. Deane étoient trop en-
têtés de le voir & de l'entendre, pour
oser à se retirer, comme l'occasion pour-
roit le demander. Après quelques momens
de conversation générale, il s'est approché
de ma Grand'Mere & de ma Tante, & leur
a demandé s'il ne pouvoit pas se flatter
d'obtenir un quart d'heure d'entretien avec
M. Byron. Nous n'avons ici, a-t-il ajouté,
ni des Amis & des Parens pour témoins ;
mais ce que j'ai à vous dire, Mesdames, je
s' imagine que Miss Byron aimera mieux
qu'ils le tiennent de votre bouche que de la
sienne. Ma Grand'Mere a fort approuvé
sa proposition. Pour moi, dès que j'ai vu
Charles, je me suis levée, & je suis sortie
de la chambre, suivie de mes deux Cousines.
M. Deane & mon Oncle, s'excusant de n'a-
voir pas prévenu ses desirs, sont passés aussi
dans un autre appartement. Ma Tante est
venue à moi : cher Amour ! mais comme
je tremblez ! il faut rentrer avec moi. Elle
a dit alors ce que Sir Charles desiroit
de moi & de ma Grand'Mere. Le courage me
manquoit ; ai-je répondu ; il me manque ab-
solument. Si la timidité, si l'embarras sont
des signes d'amour, je les ai tous. Sir Char-
les Grandisson n'en a pas un. A-t-il dit un
mot de sa Clémentine ? Ne faites point la
crainte, a repris ma Tante, vous êtes ordi-

pour tant de mérite , étoit capable de m'engager dans une autre passion : car il ne pouvoit me rester alors aucune espérance raisonnable , du côté de la Dame étrangere ; quoique les circonstances , où je me trouvois par rapport à elle , fussent une sorte de lien qui m'obligeoit d'attendre le succès de certains événemens. En faisant l'examen de mon cœur , je fus sérieusement allarmé d'y trouver les charmes de Miss Byron , déjà trop bien établis pour ma tranquillité. L'honneur & la justice me déterminèrent à faire tous mes efforts , pour arrêter une passion si vive. Mes affaires ne me laisserent pas manquer de prétextes pour de fréquentes absences , pendant que Miss Byron étoit à la campagne avec mes Sœurs. Osant à peine me fier à moi dans sa présence , je pris le parti de me livrer à divers soins , dont j'aurois pu me décharger sur le ministère d'autrui. Je reconnus plus d'une fois que ma compassion, pour certaines disgraces , n'auroit pas tenu longtemps contre les nouveaux sentimens de mon cœur , si ces disgraces , que je plaignois de la meilleure foi , avoient pu finir heureusement. Il ne m'étoit pas difficile , non plus , d'observer que mes Sœurs & Mylord L... qui ne savent rien de ma situation , auroient préféré Miss Byron , pour leur Sœur , à toutes les autres Femmes.

Quelquefois , je vous l'avoue , cet amour propre , cette vanité , qui n'est que trop naturelle aux caractères vifs , me portoit à me

DU CHEV. GRANDISSON. 89
er que par le crédit de mes Sœurs, il ne
eroit pas impossible de faire agréer mes
mens à une jeune Personne, dont les
tions ne me paroissent point engagées:
s je ne me suis jamais permis de m'arrê-
ong-temps aux espérances de cette natu-
Chaque regard de complaisance, cha-
fourire, que je voyois rayonner sur cet
able visage, je l'attribuois à la bonté
relle, à la franchise, à la reconnoissance
i cœur généreux, qui attachoit trop de
à un service commun, que j'avois eu le
heur de lui rendre. Quand j'aurois été
libre, je me serois bien gardé de me
er d'un spectacle si doux, par une dé-
ition trop précipitée. Je savois, par l'ex-
ence de plusieurs autres Hommes, que si
ouceur naturelle & la politesse de Miss
on engageoient tous les cœurs, le sien
étoit pas plus facile à vaincre.
ependant, malgré tous mes efforts pour
rompre une concurrence de sentimens
s'étoit formée si vite, j'éprouvois encore
mon embarras croissoit avec ma nouvel-
ssion. De mille moyens que j'avois ten-
jour ma défense, je vis alors qu'il ne
re estoit qu'un seul, c'étoit de fortifier
cœur dans la cause de Clémentine, par
stance de Miss Byron même; en un mot,
ormer Miss Byron de ma situation, d'in-
ser sa générosité en faveur de Clémen-
, & de me priver ainsi de l'encourage-
t dont j'aurois pu me flatter, si j'avois

toute ma considération & ma tendresse ; dois-je souhaiter, quand j'en aurois l'espérance, d'engager le cœur de Miss Byron ? Pourrois-je me croire heureux du succès ? Ne seroit-ce pas manquer de reconnoissance pour l'une & de générosité pour l'autre ? Le bonheur de Miss Byron ne peut dépendre de moi. Elle ne doit en attendre que d'un homme de son choix, quel qu'il puisse être.

Nous gardions toutes trois un profond silence. Ma Grand'Mere & ma Tante paroissoient déterminées à le garder ; & moi, je n'aurois pu le rompre. Sir Charles a continué.

Vous ne savez pas, chere Miss Byron, qu'en me séparant de vous pour le voyage d'Italie, je n'aurois pas voulu que vous connussiez les agitations de mon cœur. Je ne voyois que de l'incertitude dans ma destinée. On m'invitoit à partir : la guérison du Seigneur Jeronimo étoit désespérée. Il souhaitoit mourir, & ne desiroit la prolongation de sa vie que jusqu'à mon arrivée. Ma présence étoit demandée comme une dernière tentative pour le rétablissement de sa Soeur. Vous-même, Mademoiselle, vous applaudissiez au dessein où j'étois de partir : mais pour n'être pas soupçonné, dans ces circonstances, de vouloir vous engager en ma faveur, j'insinuai que j'étois sans espérance de vous appartenir jamais par d'autres liens que ceux de l'amitié.

Il me fut impossible de prendre congé de

DU CHEV. GRANDISSON. 93

Je partis. Les nouvelles méthodes qui employées pour le rétablissement de l'antiquité, eurent le succès qu'on s'en étoit promis. Celles qu'on employa pour Jeronime eurent pas moins. On en revint aux anciennes institutions. Clémentine en retrouvant la sienne parut briller d'un nouvel éclat. Toute sa famille consentit à récompenser, par sa main, l'homme auquel on attribua la guérison. Je ne vous dissimulerai pas, Mesdames, que ce qui n'avoit mérité alors que le nom d'honneur & de pitié, & d'admiration; & j'aurois manqué même de justice, je ne pouvois pas dire Amour. Je regardai déjà comme le Mari de Clémentine. Cependant il auroit été étrange que le bonheur de Miss Byron n'eût pas fait un grand desir de mon cœur. Je me félicitai de ne l'avoir prétendu qu'à son amitié, & me dévouai entièrement à Clémentine. On m'aveu que je dois à la vérité, Mesdames: si j'avois refusé mon cœur à cette aimable Etrangere, j'aurois cru me voir sous la double tache d'ingratitude & d'ingratitude; car si vous savez toute son Histoire, vous ignorez pas ce qu'elle a tenté contre elle-même, & quel glorieux triomphe elle a remporté.

Le silence est arrêté ici. Notre silence n'a point de fin. Ma Grand'Mere & ma Tante se regardent alternativement, mais à chaque partie de discours, leurs yeux, comme les

miens, marquoient leur sensibilité. Il pris, en baissant gracieusement la vue d'abord avec un peu d'hésitation :

Je sens, Mesdames, que, refusé, ce la justice m'oblige d'en convenir, rejet Clémentine, quoique par les plus motifs, j'ai fort mauvaise grace, & après son refus, de faire l'offre de mon à Miss Byron. Si je n'avois égard qu'à caractere, il auroit sans doute été plus ble de prendre du moins le temps qu loix prescrivent au veuvage ; mais lorsque bienfiance n'est pas négligée, les grâmes, telles que les vôtres, sont au-des formalités vulgaires. Pour moi, fais aujourd'hui que déclarer une pa qui, sans un obstacle qui ne subsiste auroit été la plus ardente dont le cœur homme ait jamais brûlé. Je fais, Madefelle, que vous avez lu, vous & mes Se les Lettres que j'écrivois d'Italie : mes nieres, & celles que j'ai laissées à Mad Sherley, n'ont dû vous laisser aucun de la constance de Clémentine dans sa rieuse résolution. Celle-ci, que j'ai depuis deux jours, (en la tirant de sa po & qui étoit écrite, comme vous le ver avant qu'on ait pu recevoir les mien vous fera voir que pour donner l'exe à Clémentine, je suis pressé par toute l mille, d'adresser mes vœux à quelque I de ma Patrie. C'est un motif qui m'ob

quelque sorte, de hâter l'offre de mes
 ombles vœux. Quoiqu'elle puisse paroître
 un peu précipitée dans ma situation, ne
 l'accuseriez-vous pas d'une négligence
 excusable, ou d'une indifférence apparen-
 te, si, pour observer des vaines formalités,
 j'étois capable de différer la déclaration de
 mes sentimens, & de laisser croire que je
 m'engage dans mon choix ? De votre côté,
 Mademoiselle, si vous pouvez prendre assez
 de bonté pour vous-même pour traiter avec quelque
 bonté un homme qui s'est trouvé, comme
 je ne le désavoue point, mais sans le vou-
 loir, & sans avoir pu l'éviter, dans l'embar-
 ras de ce qu'on pourroit nommer un double
 amour, vous lui imposerez, par cette gran-
 deur d'ame, des obligations dont sa plus
 parfaite tendresse ne sera jamais capable de
 se décharger.

Il m'a présenté alors la Lettre. J'y ai déjà
 répondu, a-t-il ajouté, & j'ai fait connoître
 mon Ami, que m'étant offert à la plus
 honorable personne de l'Angleterre, & la plus
 chère de l'amitié de sa Sœur, mes offres
 ont pas été rejetées. Votre bonté, Made-
 moiselle, m'autorisera, j'ose l'espérer, à
 vous en donner de plus fortes assurances : ils
 ont celle d'établir une partie de leur bonheur
 sur le mien.

Avec une santé assez foible auparavant,
 il craint plus d'une fois, ma chère, de
 s'évanouir pendant son discours. Ma

Grand-Maman & ma Tante me voyant changer de couleur , sur-tout lorsqu'il s'est adressé particulièrement à moi , ont mis la main, chacune de leur côté sur une des miennes, tandis que de l'autre je tenois mon mouchoir devant mes yeux pour cacher l'altération que je sentoís moi-même sur mes joues ; mais en cessant de parler , il a pris nos trois mains unies dans les siennes , & les a pressées de ses levres ; la mienne deux fois , avec mouvement passionné. Ma Grand'Mere & ma Tante , charmées , quoique les larmes aux yeux , se regardoient l'une l'autre , & se tournoient ensuite vers moi , comme attendant qui parleroit la première. Peut-être a-t-il repris avec quelque émotion , mais suis-je trop étendu dans une première ouverture. Je vous demande la permission de venir dîner demain avec vous : Miss Byron desire peut-être que l'important sujet soit remis à demain. Vous me ferez la grâce alors de m'apprendre le résultat de vos délibérations. Je vais rejoindre la Compagnie qui nous a quittés. Puissent tous ceux qui j'ai eu la satisfaction de trouver ici , me servir de Protecteurs & d'Avocats auprès de Miss Byron ! Ils ne peuvent m'en croire digne à présent , mais toute l'étude de ma vie sera de le mériter.

Il est sorti avec une grâce qui n'est propre qu'à lui. Aussi-tôt ma Grand'Mere m'a serrée entre ses bras. J'ai reçu les mêmes caresses

rs de ma Tante, & toutes deux m'ont
 itée avec les plus tendres expressions.
 Nous n'avons pu lire, sans une vraie peine
 cœur, la Lettre qu'il m'avoit laissée. Elle
 du Seigneur Jeronimo, qui presse votre
 re de donner à sa Sœur l'exemple qu'ils
 lent de lui voir suivre. Vous la trouverez
 , ma chere, mais n'oubliez pas de me la
 voyer. Pauvre Clémentine ! Il paroît que,
 s avoir vu la dernière de Sir Charles,
 s'est laissée engager à la complai-
 ce. Comme je vous envoie la sienne, je
 vous dis pas la moitié de ce qui me vient
 esprit sur sa situation. Il s'en faut bien que
 dernières explications de votre Frere ré-
 dent à ses espérances. Pauvre Clémen-
 ! Puis-je lui refuser ma compassion ?
 en mérite d'autant plus, que nous con-
 fions mieux que jamais ce qu'elle perd.
 J'ai demandé à ma Tante la liberté de me
 irer, mais j'ai su que Sir Charles avoit
 oint la Compagnie, avec une vivacité,
 s l'air & les manieres, qui a charmé
 t le monde, pendant que votre sotte
 nriette n'a pu retrouver la force de paroî-
 le reste de la soirée. Il me manquoit, à
 vérité, le motif de sa présence, car, au-
 nd regret de l'Assemblée, il s'est excusé
 demeurer à souper.

Cette longue Lettre partira demain au
 tin, & de fort bonne heure, par une
 asion qui se présente pour Londres. De-
 in..... aujourd'hui pouvois-je dire,

puis que la nuit est fort avancée. Si je n'avois pas eu pour ressource l'agréable occupation de vous écrire, je suis sûre que le sommeil n'auroit guere approché de mes yeux. Votre Frere, je m'imagine, aura dormi plus tranquillement.

LETTRE XCVII.

*Le Signor JERONIMO au Chevalier
GRANDISSON.*

A Boulogne, 24 Septembre.

A La fin, cher Grandisson, nous commençons à nous flatter que notre Clémentine se conformera aux desirs de sa Famille. Le Général & sa femme sont venus exprès de Naples, dans la résolution de faire ce qu'ils appellent un effort décisif, & de ne la quitter qu'après l'avoir disposée à nous obliger. Le Prélat est arrivé en même temps, accompagné de deux autres Evêques; & dans une conférence qu'ils ont eue tous trois avec elle, ils lui ont déclaré qu'elle ne peut penser à prendre le voile sans le consentement formel de son Pere & de sa Mere. Madame Bémont, qu'on a priée de venir passer quelque temps avec elle, s'est déclarée ouvertement pour nous; & Jeudi dernier, Clémentine fut encore plus vivement poussée. Toute la Famille s'étant assemblée dans ma cham-

bre, on lui fit proposer d'y venir; elle vint: nous réunimes nos instances. Le Général fut d'abord le plus pressant, il fut secondé par le Prélat; la jeune Marquise fit le troisième rôle. Ma Mere, prenant les mains de sa Fille entre les siennes, ne put faire entendre que des soupirs, & votre Jeronimo ne s'expliqua que par ses larmes; mais pour dernière scene, mon Pere mit un genou à terre devant elle: ma Fille, lui dit-il, mon cher Enfant, obligez-moi.

Elle se laissa tomber à genoux: O mon Pere! s'écria-t-elle, quittez cette posture, ou je meurs à vos peids. Non, ma Fille, jusqu'à ce que vous ayez consenti à m'obliger. Mon Pere! le plus indulgent de tous les Peres! accordez-moi du moins quelque temps. Le Général croyant remarquer dans cette demande une flexibilité qu'elle n'avoit pas encore fait voir, la pressa de se déterminer sur le champ. Un Pere, lui dit-il, se fera-t-il humilié en vain? Une Mere aura-t-elle fait parler inutilement ses pleurs? C'est à ce moment, ma Sœur, qu'il faut se rendre, ou.... Il s'est arrêté, en la regardant d'un œil fier. Prenez patience, a-t-elle dit timidement, jusqu'aux premières Lettres du Chevalier, elles ne peuvent tarder longtemps: & portant la main à sa tête.... levez-vous, mon Pere, ou j'expire à vos pieds.

Il me sembla que le Général alloit trop loin. Je demandai que les premières Lettres fussent attendues. Eh bien! j'y consens, dit

mon Pere, en quittant sa posture, & lui faisant quitter la sienne. Mais quelques nouvelles qu'elles puissent apporter, souvenez-vous, très-chere Fille, que je suis votre Pere, un Pere indulgent, & que je souhaite d'être obligé. Quoi ! reprit le Général, cette bonté paternelle ne fera point d'impression sur vous ? Votre Pere, votre Mere, vos Freres, nous sommes prêts à nous jeter tous à vos pieds. Serons-nous tous méprisés ? Un Etranger, un Anglois, un Hérétique ; oui, tout grand, tout noble qu'il est, un Hérétique ; un homme encore que vous avez glorieusement refusé, emportera-t-il la préférence sur votre Famille entiere ? Et souvenez-vous, ma Sœur, interrompit le Prélat, que vous connoissez déjà son sentiment. Il vous l'a marqué en quittant l'Italie. Croyez-vous que le Chevalier Grandisson puisse en changer, après une explication si formelle ?

Elle répondit qu'elle ne se sentoit pas bien ; qu'elle se trouvoit coupable, de résister aux volontés d'un Pere & d'une Mere, & qu'elle ne pouvoit disputer contre ses Freres ; mais qu'elle ne se sentoit pas bien. Elle pria ses Freres de l'épargner ; & revenant à demander du temps, elle conjura son Pere de lui accorder cette grace. Ma Mere, craignant une rechute, lui permit de se retirer, en ajoutant qu'on ne pensoit point à forcer ses volontés, & qu'on ne vouloit employer que la persuasion. Elle se retira, mais ce fut pour chercher Madame Bémont ; & se jet-

DU CHEV. GRANDISSON. 101
tant entre ses bras : O Madame ! je suis per-
fécutee , opprimée , & c'est ce qu'on nomme
persuasion. Un Pere à genoux ! Une Mere
en larmes ! Des Freres supplians ! Cruelle ,
cruelle persuasion !

Madame Bémont , entrant alors en rai-
sonnement avec elle , lui représenta l'infle-
xibilité du Général , l'indulgence de son
Pere & de sa Mere , les desirs de ses deux au-
tres Freres ; elle fit valoir votre sentiment ,
expliqué sans partialité , indépendamment
même de la différence de Religion. Elle lui
parla d'une jeune & charmante personne de
votre Pays , capable de vous rendre heu-
reux , dont elle avoit entendu vanter les gran-
des qualités par divers Anglois. Ce dernier
point la frappa d'autant plus , qu'elle sait
combien vous êtes lié avec Madame Bémont.
Elle répondit , que pour le monde entier ,
elle ne traverseroit point les desirs du Che-
valier Grandisson , & qu'elle souhaitoit de
vous voir heureux , de quelque maniere que
le Ciel disposât d'elle. Le Pere Marescotti
vint à la charge , & lui conseilla de ne pas
attendre l'arrivée de vos Lettres , pour pren-
dre une résolution ; parce qu'elle ne pouvoit
douter que votre premier sentiment ne s'y
trouvât confirmé. Les argumens des trois
Evêques furent rappelés avec une nouvelle
force. On lui nomma un jour , pour repa-
roître dans l'assemblée de sa Famille. Madam-
e Bémont applaudit à sa grandeur d'ame ,
dans le sacrifice qu'elle avoit déjà fait au

Ciel, & l'exhorta beaucoup à ne se pas moins distinguer dans la soumission qu'elle devoit à ceux dont elle tenoit la vie.

Toutes ces considérations lui paroissant d'un grand poids, elle prit du temps pour les méditer encore. Après avoir passé trois heures dans son cabinet, elle remit à Madame Bémont l'Ecrit suivant, qu'elle croyoit propre, lui dit-elle, à la faire dispenser de paroître dans l'Assemblée qu'on lui proposoit.

„ Je suis excédée, ma chere Madame
 „ Bémont, de vos tendres, mais fatigantes
 „ instances, aussi bien que des importunités,
 „ des prieres & des raisonnemens de mes
 „ Freres. O ma Mere ! quelle obéissance,
 „ quelle aveugle soumission ne méritez-vous
 „ pas, d'une Fille qui a troublé le repos de
 „ vos heureux jours ! Vous n'avez jamais
 „ connu la tristesse, avant les peines que je
 „ vous ai causées. Le sacrifice de ma vie se-
 „ roit une foible expiation pour tout ce que
 „ je vous ai fait souffrir. Et qui peut résis-
 „ ter aux instances d'un Pere à genoux ? En
 „ vérité, mon tendre & respectable Pere,
 „ je tremble de vous revoir. Que jamais,
 „ du moins, je ne vous revoie dans la pos-
 „ ture où je vous ai vu jeudi dernier.

„ J'ai refusé, à mon cœur, l'homme qu'il
 „ estimoit ; & par un motif, qui ne doit,
 „ qui ne peut me permettre de m'en repen-
 „ tir. Il est impossible que je sois jamais à
 „ lui. Le Pere Marescotti, quoiqu'il le juge

„digne aujourd'hui de son affection, me
 „suggere que toutes mes disgraces peuvent
 „être un châtement du Ciel, pour avoir
 „souffert que mon cœur fût engagé par un
 „Hérétique. Il m'est absolument défendu de
 „penser à réparer ma faute, par la seule
 „démarche que j'en aurois cru capable.

„Vous me dites, Madame Bémont, &
 „toute ma Famille m'assure comme vous,
 „que l'honneur, la générosité & l'estime
 „dont je fais profession pour le Chevalier,
 „m'obligent également de contribuer au
 „bonheur d'un homme, dont j'ai trompé
 „les espérances, & vous êtes persuadés qu'il
 „existe, dans sa Patrie, une femme capable
 „de le rendre heureux; mais je dois, dites-
 „vous, lui donner l'exemple. Moi? Il est
 „impossible. Non, l'honneur & ma juste
 „délicatesse ne me le permettront jamais.

„Mais pressée, comme je le suis, trem-
 „blante encore de voir un Pere à genoux,
 „une Mere noyée dans ses larmes; & jugeant
 „avec raison que je ne puis vivre long-tems,
 „qu'une rechute dans la plus terrible des
 „maladies peut devenir la punition de ma
 „désobéissance, & qu'à ma dernière heure,
 „ce sera une consolation pour moi, de pen-
 „ser que je me suis soumise à la volonté de
 „mes Parens, sur un point auquel ils paroif-
 „sent invariablement attachés; d'ailleurs
 „apprenant d'eux-mêmes, qu'ils regarde-
 „ront mon obéissance comme une compen-
 „sation pour toutes les peines que je leur

„ cause depuis si long-temps ; je supplie le
 „ Ciel de me donner la force de leur obéir.
 „ Cependant , si cet effort m'est impossible ,
 „ serai-je encore pressée , encore persuadée ?
 „ J'espère que non. Enfin je m'efforcerai de
 „ me déterminer à l'obéissance ; mais quel
 „ que soit le succès de mes combats , Gran-
 „ disson doit donner l'exemple „.

Combien nous sommes-nous félicités, cher
 Ami, en lisant cette déclaration, quoiqu'elle
 ne donne encore que de si foibles espérances !
 Toutes nos mesures se réduisent maintenant
 à la traiter avec tant de douceur , qu'elle ne
 puisse changer de résolution. Nous ne lui
 proposerons pas même de voir la personne
 que nous favorisons , sans être bien surs que
 vous lui donnerez l'exemple : & s'il existe en
 effet une femme assez aimable , pour vous
 faire espérer d'être heureux avec elle , cette
 raison , soutenue par les soins d'un homme
 tel que vous , ne peut-elle pas être un motif
 pour l'engager ?

Comme il n'y a plus d'espérance , moi
 cher Grandisson , que vous deveniez moi
 Frere par le mariage, je ne vois dans le mon-
 de entier , que le Comte de Belvedere , à qui
 je puisse souhaiter d'appartenir à ce titre. Il
 est Italien. Ma Sœur , qui nous a toujours été
 si chère , ne s'éloignera point de nous. Il fait
 de quel malheureux état elle est sortie ; &
 loin de s'en faire une objection , il se seroit
 cru le plus heureux des hommes , d'obtenir
 sa main , dans le fort même de sa maladie.

avec l'espérance que les Médecins lui donnoient, de pouvoir servir à sa guérison par cette voie. Il n'ignore pas qu'il vous aime; il l'adore pour les motifs qu'elle a de vous refuser, il fait profession d'une tendre amitié pour vous, & d'une parfaite confiance à votre honneur: toutes ces considérations ne doivent-elles pas nous faire désirer son alliance?

Je ne puis douter, cher Ami, qu'il ne dépende de vous de donner l'exemple; de vous, qui avez triomphé, sans varier sur votre Religion, d'une Famille de zélés Catholiques, & qui avez su engager le cœur d'une des plus délicates & des plus vertueuses Filles du monde. Quelle femme, qui a un cœur à donner, quelle Famille peut être capable de vous résister, lorsque la Religion & la Patrie seront les mêmes?

Laissez-nous donc espérer, mon cher Grandisson, que vous ferez cet effort: assurez-nous que vous ne ferez pas difficulté de donner l'exemple; & dans cette confiance, nous presserons ma Sœur de remplir les espérances qu'elle nous donne. Alors, alors, vous nous verrez en Angleterre, pour vous remercier des faveurs infinies dont nous croyons vous avoir obligation. Mes instances sont celles de toute une Famille que vous ne cesserez jamais d'aimer, j'en suis sûr; comme je vous promets que vous lui serez toujours, cher. Madame Bémont y joint les siennes. Elle est persuadée, dit-elle, elle me prie de:

vous assurer de sa part , que vous serez plus heureux , Clémentine & vous ; elle avec le Comte de Belvedere , qui est de son Pays & de sa Religion ; vous , avec une Angloise , que vous ne le seriez jamais l'un par l'autre. Madame Bémont m'a dit en confidence, que lui ouvrant votre cœur , dans le temps même de vos espérances , vous aviez déploré la malheureuse situation de ma Sœur & la votre , du côté de la Religion ; & que vous lui aviez déclaré plus d'une fois , comme vous l'avez fait aussi à toute notre Famille , que vous n'auriez pas fait les mêmes offres pour la première Princesse du monde. Que ne devons-nous pas attendre de votre grandeur d'ame ? Encore une fois , nous nous flattons qu'il est en votre pouvoir de contribuer à notre honneur , & nous ne pouvons douter de votre volonté ; mais quel que soit l'événement , ne cessez pas , mon cher Ami , d'aimer votre , &c.

LETTRE XCVIII.

Miss BIRON à Mylady G. . . .

14. Octobre.

NOUS venons d'apprendre toutes les circonstances de l'affaire , qui a retenu Sir Charles à Northampton. Monsieur Fenwick , qui nous en a fait le récit , les tenoit de la bouche même de cet odieux Gréville.

Hier, vers huit heures du matin, l'audacieux Personnage descendit à l'Hôtellerie où votre Frere étoit logé, & lui fit demander un moment d'entretien. Sir Charles achevoit de s'habiller, & ses ordres étoient déjà donnés pour arriver ici de bonne heure. Il reçut la visite qu'on lui annonçoit.

Monsieur Gréville avoue que sa conduite fut un peu hautaine, c'est-à-dire apparemment, fort insolente. J'apprens, Monsieur, dit-il, en entrant, que vous êtes ici pour nous enlever le plus riche trésor que nous ayons dans cette Province. Il n'est pas besoin de son nom pour me faire entendre. Le mien est Gréville. Il y a long-temps que j'adresse des soins à Miss Byron : quand j'aurois un Prince pour compétiteur, j'ai fait vœu de disputer mes prétentions sur elle.

Vous paroissez un homme supérieur, lui répondit Sir Charles, offensé sans doute de son air & de son langage. M. Gréville auroit pu se dispenser de me dire son nom. J'ai entendu parler de lui. J'ignore, Monsieur, quelles sont vos prétentions. Votre vœu n'est rien pour moi. Je suis maître de mes actions, & je n'en dois compte à personne.

Je suppose, Monsieur, que le dessein qui vous amène, est celui dont j'ai parlé. Je ne demande votre réponse que sur ce point ; & je vous la demande comme une faveur, de Gentilhomme à Gentilhomme.

Vous ne vous y prenez pas bien, Monsieur,

pour me mettre dans la disposition de vous obliger. Cependant je ne vous dissimuler point, que je suis venu dans l'intention de rendre mes devoirs à Miss Byron : j'espère qu'ils seront acceptés, & je ne connois personne dont je doive respecter les prétentions.

Chevalier Grandisson, je connois votre caractère. Je vous connois homme de cœur. C'est sur cette connoissance que je vous regarde comme un homme, avec lequel il me convient de m'expliquer. Je ne suis pas un Pollexfen, Monsieur.

Je n'entre point, Monsieur, dans ce que vous êtes, ou ce que vous n'êtes pas. Votre visite me fait honneur ; mais elle ne m'est point agréable à ce moment. Je vais déjeuner avec Miss Byron : je serai ici ce soir, & j'aurai le temps d'entendre tout ce qu'il vous plaira de me dire sur ce point, ou sur tout autre sujet.

Nous pourrions être écoutés, Monsieur : me ferez-vous la grace de descendre au Jardin avec moi ? Vous allez déjeuner, dites-vous, avec Miss Byron ? Cher Chevalier Grandisson, accordez-moi une audience de quatre minutes seulement, au fond du Jardin.

Ce soir, Monsieur Greville, vous me trouverez prêt à faire tout ce que vous désirez ; mais à ce moment, je ne veux point être arrêté.

Je ne vous laisserai pas, Monsieur, la liberté de faire votre visite, sans avoir obre-

DU CHEV. GRANDISSON. 109
ou de vous quelques minutes de conférence
au jardin.

Pardonnez donc, M. Greville, si je donne
ici mes ordres comme si vous n'y étiez point.
Sir Charles sonna. Un de ses Gens monta
aussi-tôt. Ma voiture est-elle prête ? Elle le
fera bientôt, fut la réponse. Qu'on se dépê-
che. Il tira une Lettre de sa poche & la lut,
se promenant dans la chambre avec beau-
coup de tranquillité, sans regarder M. Gre-
ville qui se mordoit, comme il l'avoue, les
levres, près d'une fenêtre, dans l'impatience
que le Domestique fût sorti. Alors prenant
le ton du reproche, il se plaignit d'un pro-
cédé si méprisant. Monsieur, lui dit Sir
Charles, peut-être avez-vous quelques gra-
ces à rendre d'être ici dans mon Apparte-
ment ; cette obstination n'est pas d'un ga-
lant homme. Son sang commençoit à s'é-
chauffer malgré lui. Il marqua une vive
impatience de partir. M. Greville avoue
qu'il avoit peine à se contenir, en voyant à
son Rival tant d'avantages dans l'air & dans
la figure. Je répète ma demande, Sir Char-
les ; j'insiste sur une conférence de quatre
minutes. Vous n'avez aucun droit de l'exi-
ger, M. Greville. Si vous croyez en avoir, il
sera tems de m'en instruire à la fin du jour ;
mais alors même vous prendrez, s'il vous
plaît, une autre conduite, si vous souhaitez
d'être regardé de moi sur un pied d'égalité.

Sur un pied d'égalité, Monsieur ! Il porta
la main sur son épée. Un Gentilhomme y est

avec le Prince , Monsieur , dans une affaire d'honneur.

Allez donc , & cherchez vos Princes , M. Greville. Je ne suis pas Prince , & vous n'avez pas plus de raison de vous adresser à moi , qu'à l'homme que vous n'avez jamais vu. Un de ses Gens étant venu l'avertir alors que sa voiture étoit prête : Monsieur , ajouta-t-il , je vous laisse en possession de cette chambre. Votre Serviteur. Ce soir je serai à vos ordres.

Un mot , Sir Charles ; de grace , un mot.

Que me veut M. Greville ? (en se tournant vers lui.)

Avez-vous fait des propositions ? Sont-elles acceptées ?

Je répète , Monsieur , qu'il falloit vous y prendre autrement pour être en droit d'attendre une réponse à ces questions.

Je vous la demande néanmoins , Monsieur ; je la prendrai pour une faveur.

Sir Charles , tirant sa montre neuf heures passées ! Je les fais attendre . . . Mais voici ma réponse , Monsieur : J'ai fait des propositions , & comme je vous l'ai déjà dit , j'espère qu'elles seront acceptées.

Si vous étiez tout autre au monde , l'homme que vous voyez pourroit douter du succès de vos prétentions avec une Femme dont les difficultés semblent augmenter par les soumissions qu'on lui rend. Mais , dans l'opinion que j'ai de vous , je me persuade que

us ne seriez pas venu au hasard. J'aime ardemment Miss Byron. Je ne pourrois me montrer dans ma Province, si je souffrois que ce trésor en fût enlevé.

Votre Province, Monsieur! vous prenez des bornes bien étroites. Mais je vous plains d'aimer avec cette violence, & si. . . .

Vous me plaignez, Monsieur? en interrompant Sir Charles. Je n'aime point ces airs de supériorité. En un mot, vous renoncerez à Miss Byron, ou vous me la disputerez par les voies de l'honneur.

Votre Serviteur, M. Greville.... & votre sœur, ma chère, se mit à descendre.

Le misérable ne balança point à le suivre; le voyant prêt à monter dans sa voiture, l'arrêta par la main à la vue de plusieurs personnes. Nous sommes observés, lui dit-il à l'oreille, sortez avec moi pour quelques minutes. Par tous les Dieux, vous ne me trahirez point. Je ne puis supporter que vous partiez ainsi triomphant pour l'affaire que vous appelle.

Sir Charles se laissa conduire, & lorsqu'ils furent parvenus à l'écart, M. Greville tira l'épée, en pressant votre Frere de tirer la langue.

Sir Charles y porta la main sans la tirer. M. Greville, dit-il à son Ennemi, ne vous exposez point inutilement. Il voulût retourner vers sa voiture, mais le Misérable jura qu'il n'admettoit pour alternative qu'un renoncement absolu à Miss Byron. Sa rage,

comme M. Fenwick le rapporte d'après lui-même, le rendant fort dangereux, Sir Charles mit l'épée à la main. . . . Je ne fais que me défendre : Greville, vous êtes maître en garde ; & par une passe qui le rendit maître de son épée, sans allonger un seul coup, il la lui fit sauter du poignet. Vous voyez ce que je puis, dit-il, en lui mettant sur l'estomac la pointe de la sienne. Recevez la vie & votre épée ; mais par prudence ou par honneur, ne tentez plus votre fort.

Me revois-je maître de mon épée, & sans blessure ? L'action est généreuse. A ce soir, dites-vous ?

Je répète encore que je serai ce soir à vos ordres, soit chez vous-même, ou dans cette Hôtellerie. Mais ne me parlez point de duel, Monsieur, si vous connoissez mes principes.

Comment est-il possible ! (en jurant.) Comment oublierai-je cette cruelle aventure ? . . . Ne m'exposez pas au Château de Selby . . . Comment, Diable, est-il possible ! Nous nous reverrons ici ce soir. Il se retira d'un air consterné.

Sir Charles, au lieu de retourner droit à sa voiture, monta dans son appartement, écrivit son billet d'excuse à ma Tante, parce qu'il étoit trop tard pour arriver ici à l'heure qu'il s'étoit proposé ; & se trouvant un peu ému, comme il n'a pas fait difficulté de nous l'avouer, il prit l'air dans son carrosse jusqu'à l'heure du dîner.

Quelles auroient été nos alarmes, si nous

ons su qu'il ne s'étoit excusé de demeurer
 ouper, que pour rejoindre le violent Per-
 nage à Northampton? M. Fenwick ra-
 te que Greville le fit consentir à l'accom-
 pner le soir. Sir Charles leur fit des excuses
 civiles pour s'être un peu fait attendre.
 and M. Greville auroit eu de mauvaises
 entions, son bras droit se ressentoit si
 t de l'action qui l'avoit désarmé, qu'il
 uroit pu s'en servir. Mais il avoua de
 me grace que Sir Charles en avoit usé
 lement, en lui rendant son épée dans la
 leur même où il le voyoit encore, & sans
 ir fait d'autre usage de la sienne. Ce ne
 pas tout d'un coup, à la vérité, qu'il prit
 parti de s'expliquer avec cette modéra-
 n, & rien ne contribua tant à le calmer,
 e d'apprendre de son Adversaire qu'il ne
 is avoit pas fait le récit de l'aventure, &
 il s'en étoit reposé sur lui-même. Ce géné-
 x procéda le frappa jusqu'à lui arracher
 éloges & des remercimens. Fenwick,
 uta-t-il, fera cette relation au Château
 Selby, sans rien déguiser, quoiqu'elle
 t à ma honte autant qu'à votre honneur.
 elle ne m'attire point la haine de Miss
 on. Mon emportement m'a donné du
 avantage. Je m'efforcerai de vous hono-
 , Sir Charles, mais je ne pourrai me
 rendre de vous haïr si vous réussissez. Ce-
 idant je fais une condition, c'est que
 is me rétablissiez au Château de Selby &
 is l'esprit de Miss Byron, & que si vous

obtenez le succès que vous desirez, il me so permis de publier que c'est avec mon consentement.

Ils se séparèrent civilement, & ce ne fi même qu'après avoir passé ensemble ur partie de la nuit. Sir Charles, comme M Belcher & le Docteur Barlet nous l'ont d plusieurs fois, a toujours eu l'art de se fai des Amis zélés, de ses plus mortels Ennemi Remercions le Ciel que le dénouement n'a pas été malheureux. M. Fenwick ajoute qu cette aventure a fait peu de bruit. Je n'e rends pas moins de graces au Ciel. M. Gr ville a désavoué tout lorsqu'on lui en parlé. Il déclare à présent qu'il veut renonc à toute espérance du côté de Miss Byron mais que Sir Charles est le seul Homme d'Angleterre auquel il puisse résigner si prétentions. Que j'ai de joie, ma chere My lady, de voir toutes les fougues de ce violent Homme si heureusement dissipées!

Nous attendons votre Frere d'heure e heure. Le nouveau danger qu'il a cour pour moi, nous le rend à tous plus cher qu jamais. Comment pourrez-vous vous em pêcher, m'a dit mon Oncle, de vous jett dans ses bras, lorsqu'il viendra demande le résultat de nos délibérations? Si je suis l conseil de M. Deane, je dois lui offrir m main du premier mot. Celui de mes deu Cousines est de ne me la pas faire demande deux fois; celui de ma Grand'Mere & d ma Tante, qui sont toujours la bonté même

DU CHEV. GRANDISSON. 115
d'agir suivant l'occasion, & de consulter
ma prudence, à laquelle elles me font la
grace de se fier, mais d'éviter principalement
toute affectation. Dans une si douce attente,
chere Mylady, quelque chose me tient en-
core au cœur (& croyez-vous qu'il en puisse
être autrement?) du côté de la tendre &
noble Clémentine.

LETTRE XCIX.

Miss BIRON à la même.

Même jour au soir.

A PRESENT, mes très-cheres Dames, car
il est inutile de répéter que je n'écris rien
pour l'une qui ne soit également pour l'autre ;
je dois exposer à votre approbation, ou
votre censure, tout ce qui s'est passé entre le
meilleur des Hommes & votre Henriette : je
serai heureuse si j'obtiens le suffrage de ses
Sœurs.

Sir Charles est arrivé un peu avant midi.
Nous l'avons tous félicité sur ce que nous
avons appris de M. Fenwick. Il nous a dit
qu'il étoit dans les meilleurs termes avec
M. Greville.

Après s'être expliqué modestement sur
cette affaire, il a baissé la voix pour s'adres-
ser à ma Grand'Mere : J'espère, Madame,
qu'il me sera permis de reprendre en votre

présence la conversation d'hier avec Miss Byron. Non, Monsieur, lui a-t-elle répondu avec un sérieux affecté, c'est ce qu'on ne permettra point. Il a paru fort surpris, & même un peu ému. ... Ma Tante l'a paru aussi, mais moins qu'elle ne l'auroit été, si elle n'avoit su quel agréable tour cette excellente Mere donne quelquefois à ses idées. C'est ce qu'on ne permettra point! a répété Sir Charles. Non, Monsieur, lui a-t-elle dit encore. Mais ajoutant aussi-tôt qu'elle ne vouloit pas le tenir long-temps suspendu dans les affaires de cette nature, a-t-elle continué, nous nous en sommes toujours rapportés à notre Henriette. Elle a de la prudence; elle a le cœur très-reconnoissant. Nous vous laisserons ensemble, elle & vous lorsqu'elle voudra vous entendre sur ce grand sujet, Henriette est au-dessus de toutes sortes de déguifemens. Elle sera obligée de parler pour elle-même, lorsqu'elle n'aura ni Tante ni moi pour témoins. Vous ne vous connoissez pas d'hier. Je me flatte, Monsieur, que vous ne serez pas fâché d'avoir l'occasion. ...

Et miss Byron & moi, nous ne saurions désirer, Madame, l'absence de deux Témoins si chers & si respectés. Mais j'ose regarder votre idée comme un favorable augure: & se tournant vers ma Tante, il lui a demandé si par son entremise, il pouvoit espérer de m'entretenir sur le champ. Ma Tante m'a prise à l'écart pour m'informer

la commission. Je n'ai pas été peu surprise, mais en me confessant qu'elle l'étoit si, & que le compliment de ma Grandere lui avoit paru venir de l'excès de sa le, elle m'a fait remarquer qu'il étoit trop tard pour s'y refuser. Quoi! Madame, n'ai-je pas laissé de répondre, vous me menez à Sir Charles sur sa demande, comme s'il s'attendoit à se voir suivi? Voyez déjà comment mon Oncle me regarde. Tout le monde a les yeux sur moi. Nous nous verrons, s'il est nécessaire, dans l'après-midi, comme par accident, mais j'aiderois mieux que vous & ma Grand'Mere, vous fussiez présentes. mon dessein n'est pas de donner dans l'affection. Je connois mon cœur, & je ne veux pas le déguiser. Il peut arriver des circonstances où j'aurai besoin de vous. Je serai embarrassée; je n'ose me fier à moi-même. Peut-être souhaiterois-je, m'a dit ma tante, que le compliment n'eût pas été fait. Mais, ma Niece, il faut me suivre. Je l'ai suivie, avec un peu de répugnance néanmoins, d'un air assez déconcerté, comme ma tante m'en assure, pour faire connoître à tout le monde que je sortois pour être engagée dans un tête-à-tête avec Sir Charles. Ma tante m'a menée jusqu'à mon Cabinet, & y a fait asseoir. Elle alloit me quitter: Fort bien, Madame, lui ai-je dit. Je dois apparemment rester ici jusqu'à ce qu'il plaise à Sir Charles de venir. Clémentine en auroit-elle fait autant?

Pas un mot de Clémentine , du moins dans ce sens , a répliqué ma Tante. Ce langage auroit l'air ingrat & puéril. Je vais vous amener Sir Charles. Elle est sortie ; mais pour revenir à l'instant , l'Homme des Hommes avec elle ; & ne faisant que tourner, elle s'est retirée aussi-tôt.

Il m'a pris la main , avec un compliment qui m'auroit rendue fiere dans toute autre circonstance. J'étois résolué de rappeler tout mon courage, & s'il étoit possible, toute ma présence d'esprit. Pour lui , je n'ai rien vu manquer à la fienné; cependant la modestie & la politesse adoucissoit son air naturel de dignité. D'autres, je m'imagine, auroient commencé par admirer quelques-unes de mes Peintures, qui font, comme vous savez, le seul ornement de mon cabinet : mais Sir Charles, après un autre petit compliment sur le rétablissement de mon teint , comme dans la vue de me rassurer (car je me sentois effectivement le visage en feu) , est venu directement au sujet.

Il est inutile, j'en suis sûr, de répéter à ma chere Miss Byron ce que je dis hier d'une situation, qui pourroit passer pour une division de cœur, ou pour un double amour. Je ne répéterai pas les témoignages de la haute estime dont je fais gloire, & que je conserverai toujours, pour une admirable Etrangere. Son mérite & votre grandeur d'ame, Mademoiselle, rendent ici tout les apologies inutiles. Mais ce qui est néce



faire, & ce que je puis dire avec une parfaite vérité, c'est que mon ame ne m'est pas plus chere que Miss Byron. Vous voyez, Mademoiselle, que je suis tout-à-fait libre du côté de l'Italie, libre par le choix & la volonté de la vertueuse Clémentine, & que toute sa Famille fonde une partie de son bonheur sur le succès des soins qu'il m'est permis de vous rendre. Clémentine souhaite de me voir marié, & demande seulement que mon choix ne la fasse pas rougir des sentimens qu'elle a eus pour moi. Lorsqu'elle aura le plaisir de vous connoître sous le nom de Mylady Grandisson, elle confessera que mon choix ne pouvoit lui faire plus d'honneur.

Il s'est arrêté, comme pour attendre ma réponse, en me regardant avec une apparence de doute. J'ai baissé les yeux. Lui seul peut dire ce que j'ai paru, & comment je me suis conduite: mais hésitant, & la voix aussi tremblante que les genoux, je crois lui avoir fait à peu près la réponse suivante, sans retirer ma main d'entre les siennes, quoique pendant mon discours il la pressât quelquefois de ses lèvres: L'honneur de Sir Charles Grandisson n'a jamais été suspect, & ne peut jamais l'être. J'avoue... Je confesse...

Eh! qu'avoue, que confesse ma chere Miss Byron? Comptez également, Mademoiselle, sur mon honneur & sur ma reconnaissance. S'il vous naïssoit quelques doutes, faites-moi la grace de les expliquer. Je ne désire votre cœur, qu'autant que j'éclairc

cirai vos doutes. Je souhaiterois de pouvoir les expliquer pour vous. Je l'ai déjà fait. J'ai reconnu qu'ils pouvoient être tels, qu'il n'y avoit que votre généreuse bonté & votre confiance à mon honneur qui pussent vous les faire surmonter ; & je reconnois encore, au désavantage de mes espérances, que si le cœur d'une Femme, dont je rechercherois l'estime, avoit été dans la situation où s'est trouvé le mien, ma propre délicatesse en seroit blessée. Parlez à présent ; avouez, confessez, très-chere Mifs, ce que vous étiez prête à me dire.

Mon aveu, Monsieur, l'aveu d'un cœur aussi sincère que le votre, c'est que je suis éblouie, dirai-je confondue, du mérite, de la supériorité de l'illustre Etrangere que vous faites gloire d'estimer.

La joie me parut rayonner dans ses yeux. Il s'est baissé sur ma main ; il l'a pressée encore de ses lèvres, mais sans prononcer un mot ; soit qu'il se tût à dessein, soit que la voix lui manquât réellement pour parler. J'ai continué, quodique d'un ton foible, la rougeur au visage, & les yeux baissés. Je ne me défie pas plus qu'elle, Monsieur, de votre honneur, de votre justice, ni de votre indulgente tendresse. Votre caractère, vos principes, sont une bonne caution pour toute Femme qui s'efforcera de mériter votre estime. Mais j'ai une si haute opinion de Clémentine, & de sa conduite, que je crains... Ah ! Monsieur ; je crains qu'il ne soit impossible....

Ma langue m'a refusé son office. Je suis sûre que je parlois de bonne foi, & que les apparences y répondoient; ou bien, ma chere, mon visage & mon cœur ne s'accordoient gueres.

Que craint ma chere Miss Byron ? Que craint-elle d'impossible ?

Pressée avec cette tendresse, Monsieur, & par un Homme tel que vous, pourquoi n'acheverois-je pas de m'expliquer ? La pauvre Henriette Byron, dans la justice qu'elle se rend, dans l'idée qu'elle a de cette incomparable Etrangere, craint, Monsieur, craint, avec raison que tous ses soins, tous ses efforts, ne la rendent jamais, à ses propres yeux, ce qu'elle doit être pour son repos & le bonheur de sa vie, avec quelque générosité que vous vous efforciez de la rassurer vous-même. Telle est ma crainte, Monsieur, & toute ma crainte.

Généreuse, noble, excellente Miss ! (d'un ton & d'un air de transport) est-ce donc là votre seule crainte ? il ne manquera rien au bonheur de l'Homme qui est devant vous ; car il ne doute point que, si la vie lui est accordée, il ne vous rende une des plus heureuses Femmes de la Terre. Clémentine a fait une action glorieuse, en préférant sa Religion & son Pays à toute autre considération : c'est un témoignage que je lui rendrai toute ma vie. Ma reconnoissance ne doit-elle pas être double pour Miss Byron, qui, sans avoir passé par les mêmes épreuves, avec le plus délicat néanmoins de tous

les cœurs , montre en ma faveur une franchise , qui l'éleve au-dessus des petites formalités , au-dessus de toute affectation ; & tout à la fois pour Clémentine , une générosité dont il n'y a peut-être aucun exemple ?

Alors , il a mis un genoux à Terre devant moi ; il a pris une de mes mains dans les deux siennes ; il l'a baissée une , deux & trois fois. Répétez , répétez , très-chere Mifs , que c'est là votre seule crainte. Que mon rôle est aisé ! Soyez sûre , Mademoiselle , que je défavouerais toute action de ma vie , toute pensée de mon ame , toute parole de ma bouche , qui ne tendra point à dissiper cette crainte.

J'ai tout approuvé par une inclination de tête. Il ne m'auroit pas été possible de parler. Mon mouchoir , que j'ai porté à mes yeux , m'a fort bien servi.

Chere Mifs Byron , a-t-il continué , avec une ardeur que je n'entreprends point de représenter ; vous êtes la bonté même ! Je ne me suis point approché de vous sans défiance , sans crainte , parce que personne ne connoît mieux que moi la délicatesse de votre cœur ; & je tremblois que dans cette occasion , elle n'eût de fâcheux scrupules à m'opposer. Que le bonheur de ma vie soit mesuré par ma reconnoissance !

Sa bouche s'est collée encore une fois sur ma main , en se levant avec autant de graces que de dignité. Si j'avois suivi le mouvement de mon cœur , j'aurois reçu ses vœux à genoux. Mais j'étois comme immobile. Cependant il m'a paru que je marquois assez de

DU CHEV. GRANDISSON. 123
joie pour lui en causer beaucoup ; de la joie à
votre Frere, chere Mylady ! à Sir Charles
Grandisson !

Il a remarqué que j'étois fortement émue ;
& mes sentimens croissoient en effet par la
réflexion. Il m'a dit d'un ton tranquille ; je
vous laisse, très-chere Miss ; je descens pour
aller recevoir les félicitations de tous nos
Amis communs. Après tant d'incertitudes
& d'étranges événemens , c'est de ce jour
que je date mon bonheur.

Il m'a quittée, avec un regard tendre &
respectueux. Je n'en ai pas été fâchée. Cepen-
dant mes yeux l'ont suivi. J'ai pris plaisir à
voir jusqu'à son ombre , pendant qu'il des-
cendoit l'escalier.

Ma Tante est montée quelques momens
après. Elle m'a trouvée fort pensive. Je m'é-
tois reproché d'abord un excès d'empresse-
ment ; ensuite je m'étois justifiée moi-même,
ou du moins j'avois cru le pouvoir : & mê-
lant cent délicieuses circonstances à mes re-
proches & à mes justifications , j'y trouvois
de quoi bénir éternellement mon partage.
Telle étoit , par exemple, l'idée des Parens
& des Amis que je vais acquérir , & celle du
même avantage pour les miens. Mais mon
Emilie ; ma chere Emilie ! Je la considérois
comme ma Pupille , autant que la sienne.
C'est dans ces méditations , que ma Tante
m'a trouvée. Elle m'en a fait sortir en m'em-
brassant , en m'applaudissant ; elle a levé tous
mes scrupules sur l'empressement dont je
m'accusois ; elle m'a fait le récit des félicita-

sions mutuelles de tous nos Amis , & la vive peinture de leur joie. Quelle confiance n'ai-je pas tirée de son approbation ? Et m'ayant assurée que mon Oncle me loueroit , au lieu de me railler , je suis descendue avec plus de courage que je n'en avois en montant.

Sir Charles & ma Grand-Maman étoient à parler ensemble , assis l'un près de l'autre lorsque je suis entrée. Toute la Compagnie s'est levée à ma vue. O ma chere ! Quelle Princesse l'amour déclaré d'un tel Homme a fait de moi ! Combien l'importance que l'amitié me donnoit dans ma Famille n'est-elle pas augmentée. Mon Oncle n'a pas eu de repos , qu'il ne m'ait comblée de caresses. Il s'est avancé le premier , pour me dire mille choses tendres. Sir Charles , lui ayant laissé le temps de se satisfaire , est venu à moi de l'air du plus respectueux amour ; & prenant ma main , il m'a placée sur un fauteuil , entre ma Grand-Maman & lui. Fille adorée m'a dit cette chere & tendre Mere , en me embrassant , vous avez répondu à l'opinion que j'ai de vous. J'étois bien sûre de pouvoir confier à un cœur , qui a toujours été au-dessus de l'affectation & du déguisement. Je lui ai répondu que la générosité de Sir Charles Grandisson m'avoit encouragée dans mes embarras & dans mes doutes. Il a justifié tout ce que je disois en me tenant une de mes mains dans les siennes , tandis que ma Grand-Mere tenoit l'autre. Je ne sçavois que si le Ciel ne lui avoit pas donné Byron pour objet de ses espérances , mais il n'avoit jamais pensé au Mariage , après qu'il étoit arrivé en Italie. Je vous s

une grace, a repris ma Grânde-Mère : c'est, Monsieur, de n'user jamais de ces termes vagues, pour exprimer les personnes par leur Pays ; en un mot, de ne jamais parler de l'admirable Clémentine avec réserve. Ne faites pas difficulté, Monsieur, de prononcer son nom devant Henriette, devant moi, & ma Fille Selby. Vous le pouvez librement. Nous l'avons toujours respectée, & nous ne cesserons point de lui rendre l'hommage qu'elle mérite pour le glorieux exemple qu'elle a donné à son Sexe. Monsieur, ai-je dit, en me baissant vers lui, je me joins à cette prière. Ma Tante qui avoit entendu une partie de notre conversation, s'est approchée pour lui tenir le même langage. Mylady G... a-t-elle ajouté, vous rendra témoignage, Monsieur, qu'en vous demandant toutes ces choses, nous n'avons point le cœur si bas, que nous pensions à vous en faire un compliment. Il a répondu qu'il lui étoit impossible de se l'imaginer, & que notre générosité nous faisoit autant d'honneur qu'à Clémentine ; qu'il marqueroit, au Seigneur Jeronimo, quelques-unes des circonstances qui faisoient la joie de son cœur ; qu'elles seroient le bonheur de ce cher Ami ; & que l'excellente Clémentine en auroit d'autant plus de satisfaction, qu'elle desireroit uniquement d'être assurée que, pour la naissance & les perfections de l'ame, l'Homme qu'elle avoit honoré de son affection ne perdroit rien au choix qu'il faisoit dans sa Patrie.

Demandons au Ciel, ma très-chère My-

lady, que rien ne puisse former de nouveaux nuages. Mais je suis sans crainte. Je veux jouir avec reconnoissance du moment présent, & laisser la disposition de l'avenir au grand Moteur de tous les événemens. Si votre Frere est à moi, s'il répond à mes sentimens par les siens, que peut-il m'arriver à quoi je ne me soumette avec résignation? Mais permettez, charmantes Sœurs, que je vous fasse une ou deux questions.

Dites-moi, vous souvenez-vous que la crainte ou l'incertitude m'aient jamais causé quelque tourment? A-t-il réellement existé un homme qui s'appelle Sir Hargrave Pollexfen? Ne vous ai-je pas raconté mes songes, lorsque je vous ai dit ce que je croyois avoir souffert de ses persécutions? Il est bon, pour me conserver dans un juste sentiment d'humilité, que toutes ces souffrances, tous ces tourmens subsistent par écrit dans mes Lettres, sans quoi je pourrois oublier aujourd'hui que je me sois jamais crue malheureuse.

Et de grace, Mesdames, pourriez-vous m'apprendre ce qu'est devenue ma maladie? J'étois en fort mauvaise santé, vous vous en souvenez, Mylady G..., lorsque vous nous avez fait l'honneur de venir passer quelques jours ici; si mauvaise que je ne pus la cacher, comme je l'aurois souhaité, ni à vous, ni à mes autres Amis. Il ne me sembloit point que le mal fût de la nature de ceux dont la guérison dépend du contentement du cœur. J'étois si convaincue du mérite de Clémentine, & de ses droits à la qualité de Mylady

DU CHEV. GRANDISSON. 127
Grandisson, que, dans cette attente, je
voyois avoir tranquillisé assez raisonnable-
ment le mien. Je veux croire encore que je
m'étois pas flattée trop tôt. Cependant,
ma chere, je me sens aujourd'hui si aisée, si
sereine, si heureuse, que je ne comprends
rien à ce changement, & j'espere que per-
sonne ne trouvera la maladie que j'ai perdue.
Qu'aucun cœur trompé ne s'en laisse saisir !
Qu'elle ne voyage point sur-tout en Italie !
Ma chere personne que nous y connoissons,
a déjà que trop souffert d'un mal encore
plus terrible. Si elle s'arrête dans notre Isle,
qu'elle ne s'approche point du tendre cœur
de mon Emilie ! Cette chere Fille sera heu-
reuse si son bonheur est en mon pouvoir.
Avertissez-vous, Mesdames, de l'en assurer.
Mais non, n'en faites rien. Je prendrai ce
mal moi-même par la première Poste. Que
même mal, j'en supplie le Ciel, n'attaque
point Mylady Anne S. . . . ni aucune des
dames dont je me souviens que j'entendois
parler avec si peu de plaisir !

LETTRE C.

Miss BRON à la même.

15 Octobre.

E ne vous ai pas dit, ma chere, que Sir
Charles ayant promis à M. Greville de faire
réconciliation au Château de Selby, avoit

différé deux jours à nous en parler sérieusement, & que sa proposition, quoiqu'embrassée avec toutes les graces & les ménagements possibles, avoit trouvé quelques difficultés de la part de mon Oncle & de mes Cousins. Mais que peut-on refuser ici à Sir Charles ? Enfin l'on étoit convenu qu'ils se tro- roient ensemble à l'Eglise, le Dimanche matin, & qu'ils nous y feroient les civilités qui pouvoient nous conduire à recevoir sa visite après midi.

Personne n'ignorant dans le Pays, que le Chevalier Grandisson étoit venu pour agréer à ma Famille ses vues sur une personne à qui tout le monde fait la cour, & de souhaiter beaucoup de bien, l'Eglise étoit remplie d'une foule de Curieux qui étoient fort impatiens de le voir. Ils se crurent trompés dans leur attente, lorsqu'ils n'ont vu paroître que ma Tante, accompagnée par M. Deane, & moi, par mon Oncle & comme mes deux Cousines l'étoient parvenues ; mais on n'a pas été long-temps à voir entrer Sir Charles avec M. Greville & M. Fenwick. Ils se sont placés tous trois sur un banc qui est vis-à-vis le nôtre. Messieurs Greville & Fenwick ont commencé par saluer, tandis que Sir Charles s'est cru obligé de donner le premier rang à d'autres de sa Famille. Il a toujours été, comme vous le dites, très-richeur à la fausse honte. J'ai pris plaisir à voir donner l'exemple. Son second compliment s'est adressé à nous, avec une grâce que je ne saurois représenter mal. La rougeur étoit montée au visage, du murmure d'ad-

tion qui se faisoit entendre autour de nous. J'ai cru voir ce sentiment dans les yeux de tout le monde, au travers même des éventails de quelques Dames. Quelle différence entre lui & les deux autres, dans leur conduite pendant le service ! Cependant, qui a jamais vu deux des trois, si décens, si attentifs, & je puis dire si respectueux ! Que tous ceux qui ont quelque supériorité sur les autres, se conduisent comme votre Frere, & je ne doute pas que le monde ne devînt meilleur. Après l'office, M. Greville a tenu la porte de son banc ouverte pour régler ses mouvemens sur les nôtres, & lorsqu'il nous a vu presque sortis, prenant officieusement la main de Sir Charles, il s'est avancé vers nous. Sir Charles nous a rencontrés à la porte de notre banc. Il s'est approché de la meilleure grace, & m'a offert respectueusement sa main. C'étoit l'équivalent d'une déclaration publique. Aussi tout le monde en a-t-il pris cette idée. M. Greville, hardi dans sa bassesse, a fait un mouvement, comme s'il eût cédé à votre Frere la main qu'il prenoit : & plus subtil qu'un serpent, mon maudit cheval, a-t-il dit en regardant son bras, que sa dernière aventure l'obligeoit de tenir encore dans l'ouverture de sa veste, n'a pas été fort docile pour son Maître. Je m'invite, Mademoiselle, à prendre le thé avec vous cet après-midi, vous me ferez la grace d'aider vous-même au pauvre manchot.

Il ne faut point espérer, quand on le vou-

droit, que les moindres démarches puissent demeurer cachées dans une Province. Nos gens nous ont rendu témoignage de l'applaudissement général. C'est une extrême satisfaction, ma chere, de se voir recherchée par un Homme auquel tout le monde applaudit.

Dimanche au soir.

O chere, chere Mylady ! Que ce Greville m'a déconcertée ! L'étrange Homme !

Il n'a pas manqué de venir avec son Ami Fenwick : nous l'avons reçu fort civilement. Vous savez qu'il se pique de bel esprit, & qu'il affecte de faire le Plaisant. Il se trouve des gens qui ne peuvent paroître avec avantage sans un second qui sert de but à leurs plaisanteries. Fenwick & lui se sont exercés long-temps à badiner aux dépens l'un de l'autre. Votre Frere leur accordoit quelques fourires, & de quelque maniere qu'il pensât d'eux, il ne leur a pas marqué de mépris. Mais à la fin, ma Grand'Mere & ma Tante l'ont engagé dans une conversation qui a rendu ces deux hommes si muets & si attentifs, que s'ils ne s'étoient pas oubliés plus d'une fois entr'eux, on auroit pu les croire capables de quelque discrétion.

Personne n'avoit encore touché à ce qui s'étoit passé à Northampton, lorsque Monsieur Greville a commencé lui-même un sujet si sérieux. Il m'a demandé une audience de dix minutes : ce sont ses termes. Comme il a déclaré aussi-tôt que ce seroit la dernière qu'il me demanderoit jamais sur le même point, ma Grand'Mere m'a dit : Obligez

M. Greville, ma chere; & j'ai consenti à me retirer avec lui vers une fenêtré. Je crois pouvoir me rappeler son discours, sans changer presque rien aux expressions. Il n'a pas parlé si bas qu'il ne pût être entendu de tout le monde, quoiqu'il m'eût dit tout haut qu'il ne vouloit l'être que de moi.

Je dois me croire bien malheureux, Mademoiselle, de n'avoir jamais obtenu de vous le moindre témoignage de faveur! Vous m'accuserez de vanité, je n'en suis pas exempt. Mais pourquoi défavouerois-je des avantages & des qualités que tout le monde m'accorde? Je jouis d'un bien qui me permet d'adresser mes vœux aux Femmes du plus haut rang: il est clair & libre. Je ne suis pas un homme d'un mauvais naturel. J'aime la plaisanterie, j'en conviens, mais je suis capable d'attachement pour mes Amis. Vous autres Femmes vertueuses, vous n'en aimez pas moins un homme, pour quelques défauts qu'il vous offre à corriger. Je pourrois ajouter mille choses en ma faveur, si le Chevalier Grandisson (en jettant les yeux sur lui) ne m'éclipsoit entièrement. Le Diable m'emporte si j'ai la moindre opinion de moi devant lui. Je l'ai toujours redouté. Mais lorsqu'il eut quitté l'Angleterre pour suivre d'autres Amours, je me flattai d'en pouvoir tirer de l'avantage.

D'un autre côté néanmoins, j'avois quelque chose à craindre aussi de Mylord D... Sa Mere a l'habileté d'un Machiavel. Il possède une fortune immense, un titre. Il a

de fort bonnes qualités pour un Seigneur. Mais voyant qu'il n'étoit pas moins rejeté que moi, il faut, me suis-je dit à moi-même, qu'elle ait quelqu'un dans le cœur. Fenwick ne vaut pas mieux que moi, ce ne peut être Fenwick. Orme, pauvre Chrétien ! il est encore plus impossible que ce soit le doux Orme.

Je vous prie, Monsieur....., ai-je interrompu, & j'allois prendre la défense de M. Orme : mais se hâtant de me couper la voix, il m'a dit effrontément qu'il vouloit être entendu, que c'étoit son discours de mort, & que j'avois mauvaise grace de l'interrompre. Eh bien, Monsieur, ai-je répondu en souriant, venez donc vite à la péroraison !

Je vous ai dit autrefois, Miss Byron, que je ne pouvois supporter vos sourires. Aujourd'hui souriez ou faites la sévère, peu m'importe. J'ai perdu tout espoir, je suis résolu de vous maltraiter avant que nous finissions.

Me maltraiter ! J'espère, Monsieur...

Vous espérez ! Que signifient vos espérances, vous qui ne m'en avez jamais donné l'ombre ? Mais écoutez moi, j'ai à vous dire, Mademoiselle, plusieurs choses qui vous déplairont, & d'une nature toute différente. Je continuois de chercher qui pouvoit être l'heureux Mortel. Ce second Orme, Foulter ; ce ne sauroit être lui, me disois-je. Est-ce le nouveau venu, le sage Belcher ? (je faisois observer tous vos pas, comme je vous en avois avertie.) Non, répondois-je à moi-même, elle a refusé Mylord D.... & des légions entières, avant que Belcher eût remis

le pied dans l'Isle. Qui Diable est-ce donc ? Mais lorsque ce dangereux homme, que j'avois cru parti pour remplir sa destinée conjugale avec une Etrangere, est revenu sans être engagé, & lorsque j'ai su qu'il prenoit sa route vers le Nord, j'ai commencé à tout craindre de sa part. Jeudi dernier je reçus avis qu'on l'avoit vu le matin à Dunstable, marchant vers notre Canton. Le cœur me manqua. J'avois mes espions autour du Château de Selby. De quoi l'Amour & la Jalousie ne sont-ils pas capables ? J'appris que votre Oncle & M. Deane étoient allés au-devant de lui. Ma rage ne peut se concevoir. Combien ne m'échappa-t-il pas de juremens & d'imprécations ? Cependant je jugeai que dans une première visite, il ne feroit point accordé à mon Rival de prendre sa résidence sous un même toit avec cette charmante *Sorciere*.

Quelle expression, Monsieur !

Sorciere, oui Sorciere. Dans ma fureur, je lui donnai mille noms de cette force. Will, Tom', Georges, vite, qu'on m'apporte une douzaine de torches ardentes, je veux embraser le Château de Selby, en faire un feu de joie pour l'arrivée de l'Usurpateur de mon bien. J'aurai des crocs & des fourches pour repousser dans les flammes jusqu'au dernier de la Famille. Il n'en échappera pas un à ma vengeance.

Horrible Personnage ! Je ne veux pas vous écouter plus long-temps.

Vous m'entendrez jusqu'à la fin. Vous m'écoutez, vous dis-je, c'est mon discours.

de mort : Faut-il que je le répète ?

Un Mourant devoit penser à la pénitence.

Moi ! Et dans quelle vue , s'il vous plaît ? J'ai perdu l'espérance. Qu'attendez-vous d'un malheureux désespéré ? Mais je fus averti que mon Rival ne passeroit pas la nuit au Château ; c'est ce qui sauva votre maison. Alors toute ma malice se tourna vers l'Hôtellerie de Northampton. L'Hôtelier , dis-je en moi-même , m'a mille sortes d'obligations , & n'en donne pas moins retraite au plus mortel de mes Ennemis ! Mais il est plus digne de moi d'aller lui demander compte en personne de l'intérêt qu'il prend au château de Selby , & de le faire renoncer à toutes ses prétentions , comme j'y ai déjà forcé plus d'un Galant par mes rodomontades. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Ma visite fut rendue le matin à l'Hôtellerie. Je prétens savoir , autant qu'aucun autre homme du monde , tout ce qui concerne la civilité & les bons usages ; mais je connoissois le caractère de l'homme à qui j'avois à faire. Je savois qu'il avoit autant de sang froid que de résolution : ma rage ne me permettoit point d'être civil ; & quand elle me l'auroit permis , j'étois persuadé qu'il falloit être brutal pour l'irriter : je le fus , je ne gardai aucune mesure.

Jamais homme ne fut traité avec un mépris plus froid & plus phlegmatique. J'en vins au défi. Il me déclara qu'il ne vouloit pas se battre. J'étois résolu de l'y forcer : je le suivis jusqu'à sa voiture , & je parvins à l'attirer dans un endroit écarté , mais j'avois

à faire au Diable. Il m'avertit, d'un ton que je trouvai insultant, de me tenir mieux en garde. Je profitai du conseil sans m'en trouver mieux, car il favoit toutes les ruses du métier. Dans un instant je me vis sans armes, & ma vie fut au pouvoir de mon Adversaire. Il me rendit mon épée, en me conseillant de ne pas m'exposer à d'autres risques. Il remit la sienne au fourreau. Il me quitta. Je me trouvai dans une abominable situation, sans usage du bras droit. Je me dérobai comme un Voleur. Il monta dans son char de triomphe pour continuer sa route au Château de Selby. Je me retirai dans le mien, je maudis le monde entier, je me jettai à terre, & je la mordis.

Ce long & furieux récit impatientoit mon Oncle. Votre Frere paroissoit incertain, mais attentif. M. Greville a continué :

J'engageai Fenwick à m'accompagner le soir au rendez-vous. Manchot, comme je l'étois, j'aurois souhaité de pouvoir l'irriter encore. Il ne voulut point être irrité ; & lorsque j'eus connu qu'il m'avoit ménagé au Château de Selby, lorsque je me souvins que je devois mon épée & ma vie à sa modération ; lorsque je me représentai son caractère, la conduite qu'il avoit tenue avec le Chevalier Pollexfen, & tout ce que Bagenhall m'avoit dit de lui ; pourquoi, pensai-je en moi-même, sans espoir comme je suis, soit qu'il vive ou qu'il meure, de réussir auprès de ma charmante Byron ; pourquoi m'obstiner contre un Ennemi si noble ? Cet homme est également incapable d'arrogance

& d'insulte. Il faut m'en faire un Ami (j' dois l'idée à Fenwick) pour mettre mon orgueil à couvert; & que le Diable emporte le reste, Miss Byron, & tout.....

Méchant Homme! Vous étiez mourant il y a deux minutes. Que je suis lassé de vous!

Ho! Mademoiselle, vous n'êtes pas à fin de mon discours de mort; mais je veux pas vous effrayer. L'êtes-vous un peu?

Je ne le suis que trop.

(Sir Charles a fait un mouvement, comme s'il avoit voulu s'approcher de nous; mais s'est arrêté, néanmoins, à la prière de son Grand-Maman, qui lui a dit de laisser passer cet accès, & que Monsieur Greville étoit toujours singulier).

Effrayée, Mademoiselle! Eh qu'est-ce que votre effroi, si vous le comparez à ces cruelles nuits, aux jours insupportables que vous m'avez fait passer? Nuits maudites! Maudits jours, & maudit moi-même! Impitoyable Fille, (en grinçant les dents) quels tourmens vous m'avez causés!... Mais c'est assez je veux hâter ma conclusion, par compassion pour vous, qui n'en avez pourtant jamais pour moi.

Quoi, Monsieur? Pouvez-vous me reprocher de la dureté?

Oui, & de la plus barbare, sous les plus charmantes apparences. C'est à cette trop peuse douceur que je dois ma ruine; c'est elle qui m'avoit fait naître des espérances; ou cette physionomie brillante, & ce cœur glacé. O visage imposteur! Mais il est temps de finir mon discours de mort. Donnez-moi la main.

je le veux absolument. Ne craignez point que je la mange, comme il s'en est peu fallu dans un autre temps. (Il m'a pris la main, & je n'ai pas résisté.) A présent, Mademoiselle, écoutez mes dernières expressions : Vous aurez la gloire de donner au meilleur des Hommes, la meilleure des Femmes. Que le jour n'en soit pas retardé long-temps, pour l'amour de ceux qui conserveront jusqu'alors un reste d'espoir. Comme votre Amant, je dois de la haine à cet heureux Homme; mais je l'aimerai comme votre Mari. Il sera pour vous, tendre, affectionné, reconnoissant; & vous mériterez toute sa tendresse. Puissiez-vous vivre, ornemens de la Nature humaine, comme vous l'êtes tous deux, pour voir les Enfans de vos Enfans, tous aussi bons, aussi parfaits, aussi heureux que vous-mêmes! Et, pleins d'années, comblés d'honneur & de satisfaction, puissiez-vous, dans la même heure, être transportés au Ciel, seul terme où vous puissiez être plus heureux que vous ne le ferez par votre mariage, si vous l'êtes autant que je le désire, & que je le demande à l'Auteur de tous les Biens!

Les larmes sont tombées de mes yeux, en recevant cette bénédiction imprévue, si semblable à celle de cet ancien Prophète, qui bénissoit, lorsqu'on le croyoit prêt à maudire (1).

Il tenoit encore ma main. Je ne le ferai point sans votre permission, Mademoiselle... Puis-je, avant que de la quitter... Il me regardoit, comme pour attendre mon consente-

(1) Balaam.

tement , en penchant la tête dessus. M
cœur étoit ouvert. Que le Ciel vous com
de biens , Monsieur Greville ! Je fais po
vous tous les vœux que vous avez faits po
moi. Ils seront exaucés , si vous prenez
chemin de la vertu. Je n'ai pas retiré r
main. Il a mis un genou à terre, pour la pr
fer plus d'une fois de ses levres. Lui- mêm
avoit les larmes aux yeux. Il s'est levé , il n
traînée vers Sir Charles ; & lui présenta
ma main , que la surprise ne m'a permis d
tendre qu'à demi : Que j'aie la gloire , Mc
sieur , de remettre cette chere main dans
votre. C'est à vous seul que je suis capab
de la céder. Heureux, trois fois heureux co
ple ! La valeur mérite seule d'obtenir
beauté (2).

Sir Charles a pris ma main. Que ce pi
cieux gage m'appartienne pour jamais ! a-t
dit en la baisant ; & se tournant vers r
Grand-Mere & ma Tante , il m'a présent
à elles. J'étois toute effrayée, du mouveme
que l'étrange Homme m'avoit fait faire.
ne souhaite de vivre , a répondu ma Gran
Mere , dans une espeece de transport , q
pour voir ma Fille à vous !

Après avoir mis ma main dans celle
votre Frere , Monsieur Greville est sorti de
chambre avec la derniere précipitation.
avoit quitté le Château , lorsqu'on a co
mencé à demander ce qu'il étoit devenu ;
tout le monde en étoit inquiet , jusqu'à

(2) Ce sont deux fameux Vers de Dryden.
Happy, happy, happy Pair !
None, but the Brave, deserves the Fair.

on a vu d'un Domestique, qu'il avoit pris
 sagement son épée & son chapeau dans
 ti-chambre; & d'un autre, qui l'avoit
 contré, son Laquais derrière lui, qu'il
 oit retiré à grands pas, en poussant de
 fonds soupirs.

Ne le plaignez-vous pas, ma chere Amie ?
 re Frere a marqué généreusement de
 quiétude pour lui. Lucie, qui l'a toujours
 d'assez bon œil, a remarqué qu'il nous
 it souvent surpris par ses singularités ;
 s que la dernière partie de sa conduite
 oit faire juger, qu'il n'étoit pas aussi
 ourvu de principes, qu'il affectoit quel-
 fois de le paroître. Moi-même, ma che-
 e me flatte que Sir Charles a mieux connu
 nous son caractère, lorsqu'il nous a pro-
 é de recevoir sa visite.

Sir Charles s'est offert le soir à reconduire
 Grand-Mere. Ainsi, nous ne l'avons pas
 souper; mais nous sommes tous invités
 er chez elle, & nous supposons que votre
 e fera un des principaux Convives.

Lundi matin, 16 Octobre.

Je reçois une Lettre de mon Emilie, qui
 apprend qu'elle est avec vous, quoi-
 sans date de temps & de lieu. Vous
 vez sensiblement obligée, en témoignant
 te chere Fille, que toutes les surabon-
 ces de mon cœur sont pour elle. Emilie
 a tendresse & la bonté même. Je lui écri-
 aientôt, pour lui répéter que tout mon
 voir sera toujours employé à lui faire
 ir. Mais dites-lui, comme de vous-

même, qu'elle doit un peu modérer son impatience. Je ne puis proposer à son Tuteur de la prendre avec moi, jusqu'à ce que je sois sûr du succès. Voudroit-elle que je lui fisse une demande, par laquelle il sembleroit que je me suppose déjà sa Femme? Nous ne sommes point encore au dénouement. Cependant, ce qu'on me dit qu'il insinua hier au soir à ma Grand-Maman, en la reconduisant au Château de Sherley, me fait juger qu'il veut aller plus vite, que je ne me crois peut-être capable de le suivre; & je vois, sans aucun dessein d'affectation, que pour la seule bienséance, je serai obligée de prendre sur moi le ménagement de ce point. Car, ma chere, tout le monde est si amoureux de lui dans cette Maison, qu'aussitôt qu'il aura déclaré ses desirs, on me pressera de le satisfaire, ne m'accordât-il qu'un jour ou deux; comme si l'on craignoit qu'il ne renouvelât point sa demande.

Monsieur Belcher m'a fait l'honneur de m'écrire. Il m'apprend que la maladie de son Pere augmente, jusqu'à faire perdre toute espérance. . . . J'en suis sincèrement affligée! Il ajoute qu'il me demande de la consolation. Sa Lettre est charmante; si pleine de tendresse filiale! Excellent Jeune Homme! Tout y respire les principes de son Ami! Je ne doute point que Sir Charles, M. Belcher, & le Docteur Barlet, ne continuent leur ancienne correspondance. Que ne donnerois-je point, pour voir tout ce que Sir Charles écrit de nous?

Monsieur Fenwick vient nous apprendre

que M. Greville est assez mal , & qu'il garde a chambre. Le Ciel est témoin qu'il a tous nes vœux pour sa guérison. Plus je pense à sa dernière scene , plus elle me surprend dans un homme tel que lui. Je ne m'attendois pas qu'elle dût finir par des souhaits si généreux. Nancy , qui ne l'aime point , prétend que sa maladie ne vient que de la violence qu'il a faite à son naturel. Auriez - vous cru Nancy capable d'une réflexion si sévère ? Mais elle se souvient d'avoir reçu de lui quelque offense , & la bonté même à ses petits ressentimens.

Nous nous disposons à partir pour le château de Sherley. Nos deux Cousines Holles y seront à dîner. Elles étoient depuis quelques Semaines à Daventry chez leur Tante. Leur impatience est extrême de voir Sir Charles. Adieu , mes très-cheres Amies. Ne me dérobez rien à votre affection.

N. B. Le dîner du château de Sherley , & les agrémens dont il fut accompagné , font le sujet d'une longue Lettre . . . Sir Charles déploie dans cette occasion tous ses charmes & ses talens. Il dit les plus jolies choses du monde. Il chante , il danse avec Miss Byron & Miss Lucie , &c. On propose aux Dames une promenade dans quelques Villes voisines , pour la santé de Miss Byron , à qui les Médecins avoient ordonné cet exercice. Sir Charles offre sa compagnie : le départ n'est pas remis plus loin qu'au jour suivant. Miss Byron ne manque point de faire dans d'autres Lettres une relation de leur course . . . Mais ce récit n'a d'intéressant que deux articles , dont l'un regarde son mariage , l'autre ,

la demande d'Emilie , & qui peuvent tous deux être détachés.

A Trapston , 19 Octobre.

JE ne fais comment il est arrivé qu'à la fin du déjeuner , chacun est sorti l'un après l'autre , & m'a laissée seule avec Sir Charles. Lucie a disparu la dernière ; & dans le moment qu'elle nous quittoit , lorsque je me préparois à sortir moi-même pour m'aller faire coëffer , il est venu s'asseoir près de moi : Ne vous offensez point chere Miss Byron , m'a-t-il dit , si je prens l'unique occasion qui se soit encore offerte , pour vous entretenir d'un sujet qui me touche beaucoup.

La rougeur m'est montée au visage. Je suis demeurée muette.

Vous m'avez permis d'espérer , Mademoiselle , & tous vos Amis , que j'aime & que je respecte , encouragent cet espoir. Ce que j'ai à vous demander aujourd'hui , c'est de le confirmer avec la même bonté. Je connois toute votre délicatesse , & j'ose vous faire une question : Dans l'inégalité où vous pouvez vous croire , avec un homme qui ne vous cache point ce qu'il a pensé en faveur d'une autre Femme , votre cœur vous fait-il sentir que cet homme ne laisse pas d'être le seul qu'il puisse préférer , & qu'il préfere effectivement à tout autre ?

Il s'est arrêté pour attendre ma réponse.

Après avoir hésité quelques momens : Ces mêmes Amis , Monsieur , lui ai-je répondu , ces Amis , que vous honorez d'une juste estime , m'ont accoutumée dès l'enfance à

ne dise que la vérité. Sur un point de cette importance je serois inexcusable, si...

La voix m'a manqué. Ses yeux étoient sur les miens. Pour la vie, il m'auroit été impossible de dire un mot de plus : cependant je souhaitois de pouvoir parler.

Si... vous n'achevez point, Mademoiselle ! & prenant ma main, sur laquelle il a panché son visage, il est demeuré dans cette attitude, sans lever les yeux vers moi. J'ai retrouvé la force d'ouvrir la bouche. Si, pressée, comme je le suis, ai-je continué, & par Sir Charles Grandisson, je faisois difficulté de lui ouvrir mon cœur. Je répons ; Monsieur, que cette préférence est telle que vous la desirez.

Il a baisé ma main, avec un mouvement passionné. Il a mis un genou à terre, & m'a baisé encore une fois la main. Vous me liez pour jamais, Mademoiselle ; & permettez-vous qu'avant que je quitte la posture où je suis, charmante Mifs ! permettez-vous que je vous supplie de hâter le jour ? J'ai beaucoup d'affaires ; j'en prévois encore plus, à présent que je suis revenu pour m'établir solidement dans ma Patrie. Toute ma gloire sera de vivre avec honneur dans une condition privée. Je n'ambitionne point les emplois publics. Il faudra que mes services soient bien nécessaires à l'Etat, si j'entreprends jamais rien qui paroisse me donner en spectacle. Hâtez-vous, Mademoiselle, de me rendre un heureux Mari, comme je ne puis manquer de l'être avec vous. Je ne vous prescris point le temps : mais vous êtes au-dessus des

vaines formalités. Puis-je me flatter que ce soit la fin du mois ?

Il s'oublioit un peu , ma chere ; car il venoit de dire qu'il ne vouloit pas me prescrire le temps.

Après un peu d'embarras involontaire : Dans cette occasion , Monsieur , lui ai-je dit, je ne crains rien tant, avec un homme tel que vous, que de marquer la moindre affectation. Levez-vous, je vous en supplie ; je ne puis vous voir dans une posture. . .

Je la quitterai , Mademoiselle ; & je la reprendrai encore pour vous remercier , lorsque vous m'aurez fait la grace de me répondre.

J'ai baissé les yeux. Il ne m'a pas été possible de les lever. Je craignois de paroître affectée. Cependant pourrois-je penser si tôt à l'obliger ?

Il a repris : Vous ne me répondez point, Mademoiselle ; votre silence m'est-il favorable ? Permettez que je le sache de votre Tante . . . Je ne vous presserai pas plus longtemps. Je me livre aux plus douces espérances.

Je dois vous représenter , Monsieur , que la précipitation ne convient point à mon Sexe. Le terme dont vous parlez est extrêmement proche.

Je voulois en dire beaucoup plus ; mais je me sentoie la langue embarrassée. Je ne pouvois trouver mes expressions. Surement, ma chere , il me propoioit un terme trop court. Une Femme peut-elle négliger tout-à-fait l'usage & les loix de son Sexe ? On doit quelque chose à sa parure, aux modes, quel-

que

ue ridicules que celles du temps eussent pu paroître dans le dernier siècle, ou qu'elles eussent devenir pour celui qui nous succédera. Ces Coutumes, qui ont leur fondement dans la modestie, & qui assujettissent réellement les Femmes, ne sont-elles pas une bonne excuse?

Il a remarqué ma confusion. Que je ne vous cause pas la moindre peine, m'a-t-il dit. Quelques charmes que je trouve dans votre émotion, je n'en puis jouir, si vous ne l'approuvez point. Cependant la demande que je vous fais est si importante pour moi; mon cœur est si vivement intéressé à votre réponse, qu'à moins que vous n'aimez mieux me faire déclarer vos volontés par Madame Selby, je ne dois pas laisser échapper cette occasion. Je ne fais même si l'entremise de votre Tante est à souhaiter pour moi; je me promets plus de faveur de votre bouche, que vous ne m'en accorderez par la sienne, après une froide délibération. Mais je vais me retirer pour quelques instans, pendant lesquels vous serez, s'il vous plaît, ma prisonnière. Vous ne serez interrompue de personne, à moins que vous n'appelliez quelqu'un vous-même. Je reparoîtrai devant vous; je recevrai vos loix; & quelle sera ma satisfaction, si c'est pour fixer mon heureux jour.!

Tandis que je débatois en moi-même, si je devois paroître contente ou fâchée, il est revenu, & m'a trouvée debout, me promenant avec assez d'embarras dans la cham-

bre. Il m'a pris respectueusement la main : je me flatte à présent, m'a-t-il dit, que vous ne me refuserez pas un mot d'explication.

Que vous êtes pressant, Monsieur ! Mais je vous demande à mon tour de ne pas attendre ma réponse avant l'arrivée des premières Lettres d'Italie. Vous voyez combien l'admirable Etrangere est pressée, avec quelle répugnance elle a donné des espérances éloignées. Je souhaiterois d'attendre du moins la Réponse aux dernières Lettres, par lesquelles vous avez fait connoître qu'il existe une Femme avec laquelle vous croyez pouvoir être heureux. Cette demande est sérieuse, Monsieur. Ne me soupçonnez pas d'affectation.

Je ne résiste point, Mademoiselle, la Réponse tardera peu. Loin de vous attribuer de l'affectation, je pénétre aisément votre généreux motif, mais il me convient de vous dire aussi que ces Lettres ne peuvent plus causer aucun changement de ma part. N'ai-je pas déclaré mes sentimens à votre Famille, à vous, au Public ?

Elles en peuvent causer de la mienne, Monsieur ; quelque prix que j'attache à l'honneur que je reçois de Sir Charles Grandisson : car, supposons que la plus excellente des Femmes pense à reprendre une place dans votre cœur. . .

J'ose vous interrompre, Mademoiselle. Il est impossible que Clémentine, poussée par des motifs de Religion, ni ses Parens, qui la pressent maintenant en faveur d'un autre, puissent changer de résolution. J'aurois man-

qué pour elle de justice & de reconnoissance si je n'avois pas mis sa fermeté à toutes sortes d'épreuves; & je me croirois plus coupable encore, si je vous avois fait l'ouverture de mes sentimens sans avoir reçu de sa propre main la confirmation des siens, depuis mon retour en Angleterre. Mais s'ils pouvoient varier, & si cet incident vous faisoit suspendre votre détermination en ma faveur, qu'arriveroit-il? Qu'aussi-long-temps que je vous verrois incertaine, je ne serois le Mari d'aucune Femme au monde.

Je me flatte, M. que mon discours n'a rien d'offensant pour vous. Je ne m'attendois pas à une conclusion si sérieuse. Mais voici la mienne: Epargnez-moi le chagrin de penser que mon bonheur puisse faire l'infortune d'une Femme que je mets au-dessus de moi, & tous mes efforts seront employés à faire celui du seul Homme qui peut faire le mien.

Il m'a serrée dans ses bras avec une ardeur . . . qui ne m'a pas déplu, lorsque j'y ai fait réflexion, mais qui m'a causé d'abord une émotion fort vive. Ensuite il m'a remerciée, un genou à terre. J'ai tendu la main pour le relever, il l'a reçue comme une faveur, il l'a baisée avec passion; & se levant, il a pressé ma joue de ses levres. L'excès de ma surprise ne m'a pas permis de le repousser. Mais dites, ma chere, n'a-t-il pas été trop libre? Dites, je vous le demande encore une fois. Il faut que je vous dise moi-même d'où me vient ce doute. Votre Frere m'ayant quittée, je n'ai rien eu de si pressant

que de raconter à ma Tante & à Lucie tout ce qui venoit de se passer entre lui & moi ; mais en finissant mon récit , je n'ai pas eu la force de leur apprendre la dernière scène : cependant vous voyez , Mesd. que je ne fais pas difficulté de vous l'écrire à toutes deux.

Sir Charles , M. Deane & mon Oncle sont sortis ensemble pour faire un tour de promenade avant le dîner. A leur retour , mon Oncle m'a prise un peu à l'écart ; & ne perdant jamais le goût de la plaisanterie , il m'a félicitée de ce que la glace étoit rompue. On vient , a-t-il ajouté , de nous en faire l'aveu. Comme il me sourioit en face , tout le monde avoit les yeux sur moi. Je m'imagine que Sir Charles a cru voir dans les miens que j'appréhendois la raillerie de mon Oncle. Il s'est avancé : chere Miss Byron , m'a-t-il dit , je n'ai pas caché à M. Selby ce que j'ai pris la liberté de vous demander en grace , & je crains bien que cette démarche ne lui paroisse , comme à vous , trop précipitée & trop hardie. Si c'est l'idée que vous en avez , Mademoiselle , je vous en demande pardon : vos desirs seront toujours la règle des miens. Ce compliment a produit un fort bon effet. Il m'a rassurée. C'étoit un secours qui ne pouvoit arriver plus à propos.

[Dans un autre tête-à-tête qui suivit bientôt , Sir Charles , après mille expressions de tendresse , l'entretient à cœur ouvert de ses affaires domestiques , & finit par un discours si touchant , qu'elle en est attendrie jusqu'aux larmes. Pourquoi pleurer , se demande-t-elle ?]
Sir Charles s'en aperçoit.

Charmante sensibilité, s'est-il écrié ! Il a jetté ses bras autour de moi, mais il les a retirés aussi-tôt, comme il s'étoit reproché cette liberté. Pardon, Mademoiselle ! l'admiration se mêle quelquefois avec le respect. Ma reconnoissance n'a que les voies humaines pour s'exprimer. Quand verrai-je l'heureux jour qui n'y mettra plus de bornes ? Il a pris ma main, & l'a pressée encore de ses lèvres. Mon cœur, m'a-t-il dit, est à vous, comme au Ciel même !

Nancy est venue alors : pourquoi venoit-elle nous dire qu'on nous attendoit à déjeuner ? Déjeuner ! Hé ! qu'importe, ai-je pensé ? Le Monde entier, chere Mylady . . . Mais je me livre trop . . . Cœur passionné, je ne t'abandonnerai pas ma plume ! La plus chere Amie pourroit-elle me pardonner des mouvemens si vifs, & dont l'aveu ne peut être justifié que par l'ardeur présente qui le renouvelle en les écrivant.

N. B. [*Après le déjeuner, elle reprend sa plume.*] Je viens de lire toute cette Lettre à ma Tante & à Lucie. Elles m'ont embrassée toutes deux, en m'assurant qu'elle leur cau-
soit autant d'admiration que de joie. Vous, ma chere, apprenez-moi le moyen de marquer ma reconnoissance, j'ai presque dit mon amour, sans aller jusqu'à laisser le jour, l'heure & tout le reste à sa détermination.

Mais, en lisant à ma Tante ce que j'avois écrit, je me suis apperçue, avec honte, que dans l'énumération qu'il m'a faite des Amis dont il veut composer sa société, j'ai oublié

de lui faire compter Emilie. Quelle ingratitude ! Gardez-vous bien de dire à cette chère Fille que j'étois si absorbée en moi-même, & que la conversation étoit si intéressante, qu'alors mon cœur n'étoit qu'une machine passive. Je retrouverai bientôt l'occasion de solliciter pour elle... Vous avez jugé autrefois que, pour son propre intérêt, elle ne devoit pas souhaiter de vivre avec nous, mais c'est un projet auquel son cœur s'obstine. Chère Enfant ! je l'aime. Je veux adoucir ses peines. Je la prendrai dans mon sein. J'aurai pour elle une compassion de Sœur. Elle m'accordera sa confiance. Je lui donnerai la mienne. Et son Tuteur ne soupçonnera rien : je serai aussi fidelle à son secret que vous & votre Sœur, grâces à votre amitié, vous l'avez été au mien. Ne pensez-vous pas, chère Charlotte, que si Clémentine avoit eu une véritable Amie, à qui son cœur eût pu s'ouvrir dans la naissance de sa passion, elle se feroit garantie de la cruelle disgrâce qui a fait long-temps le malheur de sa Famille ?

O ma chère ! Je suis perdue ! Emilie ne l'est pas moins ! Nous le sommes tous ! Que je l'apprehende du moins ! Mon insupportable négligence... Je veux fuir Sir Charles. Je ne pourrai plus le regarder en face... Mais c'est pour Emilie, pour ma chère Emilie, que je suis mortellement alarmée. En me promenant dans le jardin avec Lucie, j'ai laissé tomber le dernier feuillet de cette Lettre que j'avois prise avec moi. Je ne m'en suis point aperçue jusqu'à ce moment, que

ma Tante m'est venu dire qu'elle a vu Sir Charles s'arrêter, en traversant l'allée que je viens de quitter, & ramasser un papier. Mon cœur s'est défié aussi-tôt de l'accident. J'ai pris ma Lettre, que je croyois avoir toute entiere. Mais le fatal feuillet manqué. C'est sans doute ce qu'il a ramassé. Que faire, chere Emilie? A présent vous permettra-t-il jamais de vivre avec lui? Quelles sont aussi mes affections de cœur! Quel langage! Non, je ne pourrai le regarder en face! Comment ferai-je pour me réfugier au Château de Sherley, & m'y cacher dans le sein de ma Grand-Mere? Toutes mes difficultés pour le jour ne lui paroîtront-elles pas autant d'affectations?... Mais il me fait demander un moment d'entretien. O chere Emilie! pouvoit-il rien arriver de plus mortifiant pour votre

HENRIETTE BYRON?

LETTRE C I.

A la même.

20 Octobre.

J'ÉTOIS dans une confusion extrême, lorsqu'il est entré dans mon Cabinet, le visage ouvert, comme il l'a toujours. Le mien s'est tourné. Il a paru surpris de mon embarras. Miss Byron ne se trouve pas mal? Seroit-il arrivé quelque chose...?

Mon papier, mon papier! Vous l'avez, Monsieur. Pour ma vie, je ne voudrois pas..

Pauvre Emilie ! Rendez, rendez-moi . . . Et mes larmes m'ont empêché de finir.

A-t-on jamais vu de pareille Folle ? Qu'avois-je besoin de nommer Emilie ?

Il a tiré le papier de sa poche. Je venois pour vous le rendre (en me le mettant entre les mains). J'y ai reconnu votre écriture, Mademoiselle. Je l'ai plié aussi-tôt. Il n'a pas été ouvert depuis, & je ne me suis pas permis d'en lire un mot.

Etes-vous sûr, Monsieur, de ne l'avoir pas lu ?

Je vous le jure, Mademoiselle.

J'ai repris courage. Heureuse récompense, ai-je pensé, pour m'être refusé, malgré les instances de Charlotte, de lire une Lettre qu'elle s'étoit procurée par des voies clandestines !

Mille, mille remerciemens, Monsieur, d'une action si noble. Vous m'auriez rendue malheureuse pour long-temps, si vous aviez lu ce papier.

Oh ! Mademoiselle, vous excitez à présent ma curiosité. Peut-être votre générosité vous permettra-t-elle de la satisfaire, quoique je ne me fusse point pardonné d'avoir tiré avantage d'un simple accident.

Je consens, Monsieur, à vous en communiquer une partie.

Celle qui regarde Emilie, je vous la demande en grace, Mademoiselle. La pauvre Emilie, dites-vous . . . vous m'avez alarmé. Peut-être doit-il manquer quelque chose à mon bonheur. Qu'est-il arrivé à la pauvre Emilie ? Auroit-elle commis quelque im-

DU CHEV. GRANDISSON. 153
prudence? Auroit-elle déjà... Son visage
rougissoit d'impatience.

Je ne fais rien à lui reprocher. Il n'est
question que d'une prière qu'elle me fait.
(Quel meilleur parti, ma chère, pouvois-je
tirer de mon effroi?) Mais je n'aurois pas
voulu, pour le monde entier, que vous
eussiez vu dans quels termes j'en parlois.

Votre inquiétude, Mademoiselle, m'en
avoit causé beaucoup. Mais si vous ne cessez
point d'aimer Emilie, je suis sûr, en effet,
qu'il n'y a rien à lui reprocher.

Qu'il me soit permis, Monsieur, d'admi-
rer votre complaisance, votre bonté, votre
humanité!

Ce qui me manque de ces qualités, l'ex-
emple de Miss Byron me l'apprendra. Mais
que souhaite mon Emilie?

De vivre avec son Tuteur, Monsieur.

Avec moi, avec vous, Mademoiselle?

C'est ce qu'elle desire.

Et ma chère Miss Byron croit-elle que
cette demande puisse être accordée? Con-
sent-elle à servir d'Amie, par ses instruc-
tions, de Sœur par ses exemples, à une Fille
de cet âge, c'est-à-dire, dans la saison de la
vie où les affections d'une jeune personne
sont moins gouvernées par le jugement que
par les yeux?

J'aime cette chère Fille. Je me sens portée
à souhaiter de l'avoir toujours avec moi.

Charmante bonté! Je suis donc quitté
d'un de mes soins. Une jeune Fille, entre
quatorze & vingt ans, est souvent incom-

65

mode pour ses Amis. Je ne vous aurois jamais demandé cette grace, mais votre proposition me charme. Ecrirai-je, en votre nom, à notre chere Emilie?

Voilà, Monsieur, une plume & du papier.

En votre nom, Mademoiselle?

J'ai consenti par un signe de tête, sans me défier de rien.

Il s'est mis à écrire, & pliant le papier, il ne m'a fait voir que ces mots: " Chere Mifs Jervins, j'ai obtenu pour vous la faveur que vous désirez. Ne continuerez-vous pas d'être aussi bonne, que vous l'avez été jusqu'à présent? C'est l'unique demande que fait à mon Emilie, sa très-affectionnée Servante.

J'ai souscrit aussitôt, *Henriette Byron*. Mais, Monsieur, vous avez plié votre papier.

Adorable confiance, s'est-il écrié. Eh! qui seroit jamais tenté d'en abuser? Lisez, Mademoiselle, ce que vous avez signé.

J'ai lu. Que mon cœur a palpité!... Sir Charles Grandisson, me suis-je écriée à mon tour, est donc capable de tromper? Sir Charles Grandisson est capable de ruse? Graces au Ciel, qu'il n'est point un méchant homme!

Après les mots, *J'ai obtenu pour vous ce que vous désirez*, suivoient ceux-ci: „ Il faut être „ bonne. Il faut vous résoudre à ne me donner que de la joie, une joie égale à l'affection que j'ai pour vous, & au sacrifice que je fais pour vous obliger. Rendez-vous, ma chere, aussitôt qu'il sera possible, au „ Château de Grandisson. Ce sera une de

„ mes trois Sœurs, que j'y trouverai pour
 „ me recevoir. Si vous y êtes avant quinze
 „ jours, je m'efforcerai de vous y joindre,
 „ environ quinze jours après. Je sacrifie la
 „ petite bienséance d'une quinzaine de plus,
 „ pour avancer votre satisfaction. *Ne contri-*
 „ *nuerez-vous pas, &c.*

Donnez - moi ce papier, Monsieur ;
 (en avançant la main pour m'en saisir.)

Ai-je blessé mon caractère, Mademoiselle ?
 (en retirant le papier vers lui, d'un air
 de gaieté.)

Il faut que j'y pense, Monsieur, ayant
 que de répondre à votre question.

Le mal est fait : pourquoi n'enverrois-je
 pas cette Lettre ? Et puisque Miss Byron ne
 sauroit désavouer sa main, pourquoi ne ti-
 retois-je point davantage de ce qu'elle nomme
 une ruse ? sur-tout lorsqu'il n'en peut résulter
 que de bons effets, tels, par exemple, que
 l'exécution de ses propres desirs en faveur
 d'Emilie, & l'accroissement du pouvoir
 qu'elle a d'obliger, & l'avancement du bon-
 heur d'un homme qui n'aspire qu'à la ren-
 dre heureuse.

N. B. Cette conversation est beaucoup
 plus longue, & contient, de la part de Miss
 Byron, des objections auxquelles Sir Char-
 les est obligé de se rendre. Mais la faveur,
 accordée pour Emilie, subsiste. Mylady G.,
 dans une Lettre d'immense longueur, badi-
 ne bien & mal sur la situation de son Amie,
 se raille de ses scrupules, conserve le même
 ton sur tout ce qu'elle traite, sans en excep-

ter son Mari, ses plus proches Parens, & les affaires de sa Famille, informe Miss Byron de ce qui se passe à Londres, ou dans les Cantons voisins, toujours à l'honneur de Sir Charles. Elle reconnoît elle-même qu'elle s'est fort oubliée dans ses railleries, & ne s'en attire pas moins une Lettre de reproches & d'explications, de la même longueur que la sienne. Ensuite reviennent des entretiens de Miss Byron avec Sir Charles, où les sollicitations recommencent pour l'heureux jour. Elle est pressée de faire dépendre cette grande affaire du jugement de sa Grand-Mere & de sa Tante, qui décident contre elle, après une délibération dans les formes. Elle ne se rend point encore; mais on sent que sa fermeté, ou plutôt son incertitude, ne vient que du souvenir de Clémentine & de l'attente des Lettres d'Italie.

Après le petit voyage, entrepris pour la santé de Miss Byron, tout le monde se retrouve au Château de Selby. Miss Orme y fait connoissance avec Sir Charles, & prend, comme son Frere, beaucoup d'estime & d'amitié pour lui. Au contraire, M. Greville change de disposition; & tourmenté par l'amour, il tient un langage qui donne à Miss Byron de nouvelles alarmes pour Sir Charles. Elle a d'affreux songes, qui semblent lui annoncer les plus grands malheurs. La scene devient encore plus triste par une Lettre de Sir Hargrave Pollexfen, dangereusement malade, qui écrit ses remords au Docteur Barlet, & par les funestes circonstances de la Mort de Bagenhall.

Enfin une Lettre du Seigneur Jérónimo apprend à Sir Charles, dans un très-long détail, comment Clémentine est parvenue à ne souhaiter rien plus ardemment que son mariage. Elle veut faire le voyage de Londres, aussi-tôt qu'elle en sera informée. On a pris le parti de remettre à d'autres tems les propositions du Comte de Belvedere; & pour la calmer entièrement, on lui a promis tout ce qu'elle désire. Elle est si tranquille, qu'elle écrit, *en prose quarrée*, ses vœux pour le bonheur de Sir Charles & de Miss Byron. La Lettre de Jérónimo est signée de toute sa Famille. Sir Charles, que diverses raisons avoient fait retourner à Londres, sans avoir pu obtenir que le délai de son heureux jour fût de moins d'un mois, mais après avoir fait à Miss Byron des présens dignes d'elle & de lui, prend occasion de cette Lettre, en l'envoyant au Château de Selby, pour renouveler ses plus vives instances. Entre les motifs qu'il donne à Miss Byron, il lui dit :

„ Si vous insistez, Mademoiselle, sur le
 „ mois entier, faites-moi la grace de m'ap-
 „ prendre de quelle partie de notre vie nup-
 „ tiale, heureuse comme elle doit l'être,
 „ vous voulez déduire les jours que vous
 „ nous faites perdre par vos délais. Pour
 „ moi, mon espérance, lorsque nous serons
 „ l'un à l'autre, est de ne pouvoir vous dire,
 „ d'année en année, que, des heures passées
 „ & des heures futures, il n'y en a pas une que
 „ je voulusse retrancher de mon bonheur. „

Miss Byron lui fait cette réponse.

Que je suis touchée, Monsieur, de la Let-

tre de votre Ami ! Elle me convainc de plus en plus que Clémentine est seule digne de vous. Quelle seroit ma vanité, si je pensois autrement ! & le pensant, comme je fais, qu'il y auroit de bassesse à ne le pas reconnoître ! Je ne puis mal interpréter votre sensibilité. La mienne m'apprend ce que je dois accorder à la vôtre. Je vous regarde avec Clémentine, comme le meilleur des hommes ; mais l'ambition d'Henriette sera remplie, en occupant le premier rang après elle. Est-il possible qu'elle souhaite de me voir à vous ! Noble & généreuse Ame ! Grandisson, dit-elle, fera mon bonheur ! Mais tendre & vertueuse Clémentine ! mon respectable modèle ! Henriette peut-elle être heureuse, même avec son Grandisson, si vous ne l'êtes pas vous-même ! Croyez-moi, votre bonheur est nécessaire au sien. Que le Ciel vous comble de ses faveurs ! C'est la prière d'Henriette. N'en doutez pas ; mon étude sera de le rendre heureux. Mais excellente Fille ! Fille parfaite ! avez-vous des regrets ! des regrets qui ne puissent être diminués que par la joie que vous ressentirez de son bonheur, & d'un bonheur qui sera l'ouvrage d'un autre ? Incomparable bonté ! Pourquoi, pourquoi, lorsqu'il vous accordoit la liberté de votre Religion, & qu'il ne faisoit pour lui que la même demande, vous est-il resté des obstacles invincibles !

O Monsieur ! je ne puis pousser plus loin ces réflexions. C'est un mouvement irrésistible qui me les a fait commencer. Mais comment serois-je capable de paroître devant

DU CHEV. GRANDISSON. 155
elle, si le voyage qu'elle médite en Angle-
terre s'exécute jamais? D'un autre côté, avec
quel plaisir ne rendrois-je pas mes respects à
sa grande ame, sous la charmante figure que
M. Barlet nous a représentée!

Elle, sa Famille, vous, Monsieur, vous
souhaitez donc de me voir bientôt à vous?
N'êtes-vous pas content du terme accordé?
Un mois, Monsieur, n'est-il pas un terme
bien court, après une déclaration si récente?
Et c'est sérieusement que vous me deman-
dez, de quelle partie de la vie nuptiale je
voudrois déduire les délais que je suppose?
O Monsieur, quelle question! Voici ma
réponse... de nulle de ces heureuses par-
ties! Mon honneur est votre honneur. Pro-
noncez, vous le plus généreux des Hom-
mes, pour votre

HENRIETTE BYRON.

L E T T R E C H.

Miss BYRON à Mylady G.....

2 Novembre.

VOUS avez reçu, ma très-chère Amie,
sous une même enveloppe, les Lettres de
votre Frere & du Seigneur Jerónimo avec
ma réponse à votre Frere. Jamais je ne me
suis trouvée dans une situation plus inégale;
livrée tantôt à la joie, tantôt à la plus mor-
telle crainte. On m'assure que ce Greville a
l'air si sombre! il me hait, dit-il. N'arrivera-
t-il rien... O non, non! le Ciel protégera
votre Frere. Cependant le trouble regne au

fond de mon cœur. Il n'est pas question de mes affreux songes; je ne suis pas superstitieuse. Mais un récit de Miss Orme me fait trembler.

Ce matin elle a rencontré Greville chez une Dame de nos voisines. Il lui a parlé dans ces termes: J'apprens, Mademoiselle, que votre Frere est revenu depuis peu. Je l'en félicite. Il est arrivé fort à propos, pour voir le mariage de Miss Byron. Fenwick est un Misérable. Il est allé hurler de l'aventure à Carlile. Votre Frere & moi nous hurlerons ici.

Je suis sûre, a répondu Miss Orme, que mon Frere tiendra dans cette occasion la conduite d'un Galant Homme; & je ne connois à Monsieur Greville aucune raison de *hurler*, puisqu'il emploie ce terme. N'est-il pas devenu fort ami du Chevalier Grandisson?

Il a répliqué avec un sourire forcé; qu'il s'étoit cru capable en effet de tourner l'affaire en plaisanterie; mais que, ~~il~~ ~~près~~ du dénouement, il avoit peine à dévorer tant d'affronts. Le morceau est dur, a-t-il ajouté en portant la main au col, & faisant quelques grimaces; je crains qu'il n'ait peine à passer, & je désespere de la digestion. Mais votre Frere se donnera-t-il le plaisir de prêter l'oreille au son des Cloches, qui ne manqueront point, dans peu de jours, de se faire entendre à la ronde? J'apprens que Sir Charles va grand train. Qu'il sache pourtant que je veux mourir avec décence. Nous ne nous laisserons point enlever, sans conditions, la fleur de notre Province. Vous voyez quelquefois la Sirene, Mademoi-

« elle. Dites-lui que je n'espère de repos
 « qu'en la haïssant de tout mon cœur ;
 « mais ne lui conseillez pas (en se baissant à
 « l'oreille de Miss Orme) de croire le sien
 « trop assuré.

Ces derniers mots ont fait une étrange impression sur moi ; car je n'étois pas déjà fort tranquille. Je les ai répétés : j'y ai réfléchi , & j'ai pleuré , Folle que j'étois ! Mais je me suis remise aussitôt , & j'ai supplié Miss Orme de ne pas faire attention à ma folie.

Vers la fin du jour , j'ai reçu la visite de son Frere. Elle m'a fait plaisir , & je ne crois pas qu'il m'accuse d'avoir augmenté sa mélancolie. Il m'a fait diverses questions , auxquelles je n'aurois pas répondu , de toute autre part que de la sienne. J'estimerai toujours M. Orme. Avec quelle ouverture de cœur n'a-t-il pas loué Sir Charles Grandisson ? Il a fini par des vœux pour lui & pour moi , d'un ton bien différent de celui de Balaam Gréville. Ses bénédictions ont été suivies de quelques larmes. Excellent homme ! Il m'a mise dans un véritable embarras , pour lui faire mes remerciemens.

Lucie me conseille de me rendre auprès de ma Grand-Mere , avant le retour de Sir Charles : mais , ma Tante & moi , nous ne sommes point de son opinion. Il nous semble , au contraire , que c'est lui qui doit se rendre au Château de Sherley , & nous rendre de-là ses visites : car celui de Selby n'est-il pas ma résidence ordinaire ? Ma Grand-Mere sera charmée de sa compagnie & de sa conversation. Mais comme il ne peut penser

à revenir avant la fin de la semaine prochaine, au plutôt, il y a du temps de reste pour tous ces arrangemens. Cependant une jeune Créature, si proche du grand jour, avec un homme qu'elle préfère à tout autre, peut-elle trouver place dans sa tête pour d'autres réflexions ?

Ma Cousine Reves m'écrit. Ils sont si pleins de cet agréable Sujet, elle & son Mari qu'ils s'invitent d'eux-mêmes à se rendre ici. Cet empressement est fort singulier mais ma Tante ne croit pas qu'on puisse le lui dire, non. Votre présence, Charlotte, m'en causeroit, je vous l'avoue, une vive satisfaction. Je ne puis espérer de voir Mylady L. Pauvre Emilie ! ma Tante souhaiteroit qu'elle fût avec nous. Cependant, pour son propre intérêt, il n'y faut pas encore penser. Combien de fois ne me suis-je pas rappelé cette réflexion de votre Frere, que dans nos plus heureuses perspectives, les soupirs du cœur décelent quelques imperfections ?

NB. La Lettre suivante est de Sir Charles, qui fait de vifs remerciemens à Miss Byron de sa dernière Lettre, avec une apologie raisonnée de l'empressement qu'il a marqué pour son heureux jour. Il ne veut pas tarder deux fois vingt-quatre heures à se rendre, soit au Château de Sherley, soit celui de Selby, dont il espere qu'il lui sera permis de ne plus s'écarter, avec des espérances si prochaines d'obtenir rang dans la chere Famille. Il parle de ses Equipages qui sont fort avancés, & des articles qu'il a remis tout dressés entre les mains de M

DU CHEV. GRANDISSON. 163
cane. S'il ne reçoit pas d'ordre contraire,
présentera, dit-il, Mardi au matin, si ce
est pas Lundi au soir, le plus sincère & le
plus ardent des Hommes à la plus aimable
e toutes les Femmes.

LETTRE CIII.

Miss B T R O N à Mylady G...

Lundi matin, 6 Novembre.

J E vous envoie, ma chère, une copie de la
dernière Lettre de Sir Charles, transcrite pour
vous par Lucie, qui veut se faire un mérite de
ces petits services, pour obtenir votre amitié.

Ne me croyez vous pas en droit de faire
quelque reproche à votre Frère, du retour
récipité qu'il m'annonce. Ce soir, peut-
être, ou demain au matin. Je ne suis pas
contente, ma chère, qu'il m'ôte le pou-
voir de l'obliger au-delà de son attente.
Néanmoins ma joie sera extrême de le revoir.
Au moment qu'il paroîtra dans le lieu où je
suis, je n'aurai plus rien à lui reprocher.

Ma Tante, qui l'accuse d'un peu de pré-
cipitation, est allée dîner chez ma Grand-
Mère, pour lui faire préparer un apparte-
ment au Château de Sherley. Nancy est avec
M. Mon Oncle qui est prié, depuis deux
jours, à dîner aujourd'hui chez M. Orme,
est rendu à l'invitation.

Lundi après midi.

O Très-chère Mylady! que vais-je deve-
nir. Toutes querelles sont terminées! toute

pétulance ! toute folie ! Peut-être , peut-être ne ferai-je jamais à lui. Peut-être , avant son arrivée , ferai-je la plus malheureuse de toutes les Femmes ! Votre Frere , le meilleur des Hommes , peut avoir été . . . Ah ! chere Char.

Dans l'excès d'une mortelle épouvante, ma plume est tombée de mes doigts. Je me suis évanouie. Personne n'est venu à mon secours. Je sais que je n'ai pas été long-temps sans connoissance. Mes terreurs ont eu la force de la rappeler. La mort seule étoit capable de me l'ôter plus long-temps, dans une occasion de cette nature. Que je vous cause d'effroi ! ma très-chere Mylady ! Mais Lucie arrive enfin. Qu'elle vous apprenne la cause de mes tourmens.

NB. Ce qui suit étoit de la main de Lucie,
 „ A la priere de ma Cousine , pendant
 „ qu'on la porte sur son lit , je continue,
 „ Madame , de vous expliquer ses terreurs
 „ & les miennes. Cependant que les vôtres
 „ n'aillent pas trop loin. Le Ciel , nous l'es-
 „ pérons , nous l'en prions , protégera votre
 „ Frere, M. Greville ne sauroit être capable
 „ de la barbare , de l'infâme action , dont
 „ on le soupçonne. Le Ciel protégera votre
 „ Frere,

„ On vient d'apporter ici un Billet anony-
 „ me , (je ne fais ce que j'écris) un Billet ,
 „ veux-je dire , d'une main inconnue , por-
 „ tant , que plusieurs personnes ont entendu
 „ sortir de la bouche de M. Greville , de
 „ menaces contre la vie de Sir Charles ; &
 „ nous savions déjà , de bonne part , qu'il

a l'humeur sombre & l'esprit fort agité.
 Il a quitté sa maison, ce matin; c'est ce
 que dit le Billet; & cela, nous le savons
 certainement. On lui a vu prendre la route
 de Londres, avec plusieurs Domestiques,
 & d'autres personnes; & la chere Hen-
 riette se tourmente mortellement par ses
 craintes. Ma Tante n'est point au logis;
 mon Oncle est absent; nous n'avons ici
 que des Femmes. Henriette, que je viens
 de trouver dans un triste état, promet de
 faire ses efforts pour se composer, jusqu'au
 retour de mon Oncle, qui est allé dîner
 chez M. Orme. On est allé l'avertir. Gra-
 ces au Ciel! je vois mon Oncle arriver.

N. B. Par Miss Byron.

Eh! de quelle utilité sera son retour, ma
 chere Mylady. Lucie est allé lui montrer le
 Billet. O Sir Charles! Cher objet de mes
 affections! Pardon pour tous mes caprices!
 Revenez avec la protection du Ciel: revenez
 sans accident! Et cœur, & main, je suis à
 vous, si vous le desirez, dès demain, à la
 pointe du jour.

Voici la Copie du Billet. J'avois rompu
 le cachet, quoiqu'il fût adressé à mon
 Oncle.

A M. Selby.

En toute diligence.

UN respectueux Admirateur du plus gé-
 nèreux & du plus noble des Hommes (j'en-
 tends le Chevalier Grandisson) se hâte,
 Monsieur, de vous informer que sa vie est en
grand danger. J'ai entendu dire à M. Gre-

ville, & d'un ton furieux : " Je ne souffrirai
 ,, jamais qu'on m'enlève mon unique bien,
 ,, j'aurai la vie. Il a joint un serment à cette
 menace. A la vérité, il étoit échauffé par le
 vin, & je m'arrêteroïis peu à ses discours, si
 je n'apprenois qu'il est parti ce matin avec des
 gens armés. Faites l'usage qu'il vous plaira de
 cet avis. Vous ne saurez jamais de quelle part
 il vous vient. Mais le respect & l'affection que
 j'ai conçus pour le jeune Baronnet sont mes
 seuls motifs. J'en prends le Ciel à témoin.

Deux Fermiers de mon Oncle ont vu
 successivement le méchant Homme sur le
 chemin de Londres, avec son Escorte. Que
 deviendrai-je avant le matin, si votre Frere
 n'arrive pas ce soir ? *

A onze heures de nuit.

MON Oncle a dépêché deux Domesti-
 ques, avec ordre de suivre la route de
 Londres jusqu'au jour. Il s'est rendu lui-
 même chez M. Greville. On lui a confirmé
 qu'il étoit parti dès le matin, bien accom-
 pagné, pour revenir le soir, a-t-on ajouté...
 dans la vue, peut-être, de se disposer à la
 fuite, après la plus noire de toutes les ac-
 tions. Ma Tante est en larmes. Mon Oncle
 rappelle & compare les circonstances. Nancy
 se tort les bras. Votre Henriette languit dans
 une douleur muette. Elle n'est plus capable
 de pleurer ni d'écrire.

Mardi 7 à 8 heures du matin.

QUELLE nuit j'ai passée ! Je n'ai pas fermé œil.

Personne ne remue encore. Chacun s'appréhende de paroître, dans la crainte de se voir l'un l'autre. Je me sens les yeux enflés, et larmes & d'insomnie. Il est surprenant que mon Oncle ne descende point. Il pourroit donner des ordres.... mais hélas ! sur quoi ?

Quels auroient été mes songes, si j'avois pu m'assoupir assez pour donner quelque apparence de réalité à de vaines ombres ! J'ai vu assez de phantômes en veillant, car je n'ai pas cessé d'avoir les yeux ouverts. Ma femme de chambre a passé la nuit près de moi. Elle m'a remarqué des treffaillemens, des absences d'esprit ! Jamais je ne m'étois trouvée dans cet état. Dieu me garde d'une telle nuit ! Il ne me reste que la force d'écrire. Mais que sert d'écrire ? A quelle fin ? Pargnez-vous de lire des inutilités.... Je vais changer de posture.... A présent je suis sur mes genoux, priant, faisant des vœux au ciel... Mais je vois entrer Lucie !

Elle est venue. Nancy est entrée après elle. Elles n'ont fait que me tourmenter toutes deux par le récit de leurs songes. Ma Tante est fort mal. Mon Oncle vient de s'endormir, après s'être abandonné toute la nuit à ses réflexions : ma Grand'Mere ne saura pas la cause de nos peines aussi long-temps qu'on pourra les lui cacher, du moins, si... Cruel ! j'abandonne ma plume.

LETTRE CIV.

*Miss BYRON à la même.**7 Novembre à midi.*

(1) JE vous demande en grace, ma chere, de lire ma premiere page, avant que d'ouvrir la terrible Lettre que je vous envoie, sous cinq cachets que j'ai cousus à l'enveloppe, dans la crainte qu'elle ne tombât d'abord entre vos mains. Lucie a voulu que cette choquante Lettre vous fût envoyée toute entiere. J'ai cédé, contre mon opinion.

Nous nous sommes rassemblés ce matin, sans ame, sans force, également incapables de recevoir & de donner de la consolation. Le Billet d'avis a repassé sous les yeux de tout le monde. On l'a laissé, on l'a repris; chacun s'est efforcé de deviner la main. Enfin l'on s'est accordé de dépêcher un homme sûr chez M. Greville pour se procurer des informations.

Mais quelle joie ! Avant que le Messager fût revenu, votre noble Frere est arrivé dans la Salle, en habit de campagne. Il étoit descendu à la grande Porte. Il m'a vue la premiere, & je suis la premiere aussi qui l'ai vu. Je m'étois levée pour sortir, sans trop avoir mes propres intentions, mais dans la vue

(1) Ces quatre lignes étoient écrites sur un Billet à part.

vue néanmoins d'aller jusqu'à l'allée d'Ormes ,
au-devant du Courrier que nous attendions.

• Sir Charles s'est jetté à mes pieds. Il m'a dit quelques mots d'excuse sur sa précipitation , & de remerciemens pour ma dernière Lettre . . . A peine l'ai-je entendu ; & l'excès d'une si délicieuse surprise ne m'a pas moins ôté le pouvoir de lui répondre. J'étois réellement hors de moi : & que direz - vous , ma chère , si j'ajoute , qu'en revenant à moi-même , je me suis trouvée dans ses bras , les deux miens passés autour de son cou. Mon transport n'a pu manquer de le surprendre. A l'instant il s'est vu environné de tout le monde. Ma Tante s'est hâtée de l'embrasser ; & pendant quelques momens on n'a pu entendre que le bruit des félicitations. Moi , tremblante , & ne me fiant pas à mes pieds , j'ai voulu passer dans une chambre voisine. Personne n'a fait d'attention à moi , jusqu'à ce que ma Femme de chambre s'est présentée pour me soutenir , & m'a conduite sur un fauteuil. Votre Frere s'est dégagé aussi tôt pour me suivre , & tout le monde s'est empressé de passer avec lui. Il a pris ma main , assise comme j'étois ; & l'ayant serrée entre les deux siennes , il l'a pressée de ses lèvres , en me conjurant de calmer mes craintes. On lui avoit déjà expliqué la cause de toutes nos émotions : ils avoient tous autant de sujet que moi de rougir. Nancy , comme je l'ai su , Nancy même avoit saisi sa main , & l'avoit baisée dans son transport. Qu'il nous est cher à tous ! il le voit bien à ce moment. Les réserves seroient à présent de mauvaise grace. Formalités , délicatesses de Familles , comme il les appelle dans ses Lettres : nous n'y prétendons plus.

- Pendant qu'il me disoit mille choses tendres , mon Oncle & ma Tante lui ont demandé un moment d'entretien , pour me laisser le tems sans doute de rappeler entièrement mes esprits. Ils l'ont informé de toutes les circonstances. Le Mes-

sager, qui est revenu dans l'intervalle, a rapporté que M. Greville étoit retourné chez lui fort tard; qu'il étoit encore au lit, quoiqu'il ne fût pas moins d'onze heures, lorsque le Messager avoit quitté sa maison; qu'on ne le croyoit pas en bonne santé, & qu'en se couchant, il étoit de si mauvaise humeur, qu'aucun de ses Gens n'avoit osé lui parler. Plaise au Ciel . . . mais je veux garder pour moi même toutes les craintes qui ne sont fondées qu'en conjectures. Pourquoi ne me flatterois-je point de ce qu'il y a de plus heureux? Votre Frere n'est-il pas hors de danger? Et n'est-il pas le soin de la Providence? On ne m'ôtera point à présent cette confiance.

Il est rentré avec le Billet entre ses mains. Il me semble, a-t-il dit, que j'ai déjà vu cette écriture. Je me trompe beaucoup, si je ne parviens à découvrir l'Ecrivain. Mais on ne peut douter de ses bonnes intentions.

Comme nous ne laissons point de marquer des craintes; je ne vois pas, a-t-il continué d'un air paisible, qu'il y ait aucune raison d'en conserver. M. Greville aime Miss Byron. Il n'est pas surprenant que sa peine augmente, à mesure que ses espérances diminuent. M. Greville feroit un mauvais compliment à ce qu'il aime, & donneroit mauvaise opinion de sa propre sincérité, s'il paroissoit plus tranquille. Mais avec une fortune telle que la sienne il est impossible qu'il ait des intentions désespérées. Je me rappelle ses derniers procédés; ils sont à son avantage. Je veux lui faire une visite. Il faut que je l'engage à me mettre au nombre de ses Amis.

Ce discours nous a rassurés. Je ne m'étonne point, ma chere, que les Femmes aiment le courage dans un Homme. Sir Charles nous a dit ensuite, qu'il seroit arrivé dès le jour précédent, s'il n'avoit été obligé de rendre une visite au Chevalier Belcher. Mon Oncle, ne perdant point de vue l'espérance qu'il avoit marquée de découvrir l'Auteur du Billet, l'a prié de revenir à cette idée.

Observez, lui a dit Sir Charles, que suivant les termes de l'avis, M. Greville étoit échauffé de vin. Je sais qu'il prend souvent plaisir à rassembler ses Amis dans l'Hôtellerie de Northampton où j'ai logé : & si je me rappelle bien l'écriture du Maître dans les comptes qu'il m'a fait, je crois la reconnoître ici. Fort bien, a remarqué ma Tante ; mais si vous ne vous trompez point, nous n'en devons être que plus alarmés de l'information. Les menaces de M. Greville sont réelles sans doute, & ne doivent pas être négligées. Votre Frere a demandé qu'on lui laissât le menagement de cette affaire. Que M. Greville, nous a-t-il dit, soit mon Ami d'aussi bonne foi que je suis le sien, ou qu'il soit dans une autre disposition, les termes où nous sommes ensemble m'autorisent à lui rendre une visite ; & je suis sûr, qu'à mon retour, il ne peut la prendre que pour une civilité. En vain mon Oncle lui a représenté que M. Greville étoit capable de l'insulter. Il a badiné de cette crainte.

L'heure du dîner ayant suspendu nos représentations, elles ont recommencé dans le cours de l'après-midi : mais il nous a donné de si fortes raisons, pour nous fier à la conduite qu'il veut tenir dans sa visite, qu'il est parvenu à nous rendre tranquilles sur un point qui nous avoit si vivement alarmés. Ma Tante l'a prévenu sur les arrangemens qu'elle a pris pour le loger au château de Sherley. Il a répondu que c'étoit un peu loin de Miss Byron ; mais que ne fut-il qu'à la porte voisine, il se plaindroit de l'éloignement : & me regardant avec un tendre sourire ; cette distance même, a-t-il ajouté, ne tournera qu'à mon avantage, car je suis sûr que la chere Henriette de Mme Sherley ne se dispensera point de rendre ses devoirs ordinaires à la meilleure des Meres. Comme elle étoit venue dîner avec nous, il est parti vers le soir avec elle. Ainsi, ma chere, nous avons perdu sa compagnie à souper.

te mon attention J'ai l'honneur, M. d'être, &c.
 Méchant Gréville! quoiqu'à plaindre, ma chère,
 s'il est capable des tendres sentimens qu'il s'attribue. Qu'il parte ! Qu'il se retire chez Mylady Frampton, ou dans toute autre lieu ; & qu'il y vive heureux , pourvu que ce soit à cinquante milles de nous ! Je ne cesserai pas de le craindre, jusqu'à ce qu'il ait quitté le Canton.

Quelle glorieuse qualité que le courage, lorsqu'elle est accompagnée de modération ! lorsqu'elle est fondée sur l'intégrité du cœur & sur le témoignage qu'il se rend de son innocence ! Dans toute autre supposition , ne mérite-t-elle pas plutôt le nom de férocité !

Mais que d'embarras , ma chere Mylady, que de trouble je cause à votre Frere ! A quels dangers ne l'ai-je pas exposé ? Jamais, jamais , il ne me sera possible de l'en récompenser.

N.B. Le temps de la récompense arrive enfin : c'est à dire, que le Mariage est célébré au Château de Selby. Ceux qui aiment les Descriptions de Fêtes, de Parties & de Cérémonies, les Complimens, les détails de plaisir & de joie, trouveront de quoi se satisfaire dans l'Original. L'attention de l'Auteur va jusqu'à rapporter le nombre & le rang des Carrosses, avec les noms & l'ordre des personnes qui étoient dedans. C'étoient, comme on se l'imagine, tous les Parens & les Amis des deux Familles. Après la célébration, l'heureux Couple se rend au Château de Grandisson, accompagné de M. & Mme. Selby, de leur Fille Lucie, &c. Autre Description de cette belle Terre, & de tous les agrémens dont on entre en possession. Mais il suffit de s'y représenter Miss Byron bien établie, sous le titre de Mylady Grandisson, que les Femmes des Chevaliers Anglois portent, comme celles de la haute Noblesse.

L E T T R E C V I.

Mylady GRANDISSON, à Madame SHERLEY.

Au Château de Grandisson, 6 Janvier.

SIR CHARLES reçut hier une Lettre de M. Lovther, qui se dispoit à quitter Boulogne. Suit

tes. J'y ai consenti, quoique je ne pusse douter que les amis ne fussent les mêmes auxquels il a confié ses menaces. J'ai su de lui qu'il étoit sorti hier au matin, dans l'espérance de me rencontrer; car il se vante d'avoir été bien informé de toutes les démarches de Miss Byron, & des miennes. Que ceux, Monsieur, qui croient avoir quelque intérêt à nous observer, aient les yeux curieusement attachés sur nous. Les cœurs honnêtes ont peu de secrets. Je ferois gloire de recevoir la main de Miss Byron devant mille Témoin.

M. Gréville avoit été en marche toute la nuit précédente : il ne dit point que ce fût pour me chercher; mais il savoit que j'étois attendu au Château de Selby, Lundi au soir, ou hier au matin. Ne m'ayant pas rencontré, il avoit passé la nuit avec ses Confidens à l'Hôtellerie de Northampton, d'où il partit hier avec eux, dans la résolution de m'engager à suspendre mon mariage : idée mal conçue, comme vous voyez, & dont il n'auroit pas espéré beaucoup de succès s'il avoit eu la tête plus libre. Mais nous allons passer, dit-il, un acte d'oubli & de parfaite réconciliation, en présence des Amis qu'il attend à dîner. Nous sommes déjà convenus que ce détail, & la connoissance même de son projet, ne sortira point de votre Famille. Je vous assure, Monsieur, que dans la disposition où il m'auroit trouvé, s'il m'avoit rencontré cette nuit ou l'autre, il n'auroit pu rien arriver de fâcheux; car je suis porté réellement à le plaindre.

Nous sommes à présent les meilleurs Amis du monde. Il forme mille desseins; & celui auquel il paroît s'arrêter, est d'aller passer un mois chez Mylady Frampton, qu'il nomme sa Confidente de ses peines. Je me suis étendu sur toutes les circonstances, pour n'avoir rien à mêler ce soir au délicieux sujet qui occupe tou-

J'avois crainc plus d'une fois que ses yeux ne la trahissent à ceux de son Tuteur, qui n'attribue, jusqu'à présent, son respect, qu'à la reconnaissance. Au moment qu'il est sorti, venez ici, mon Amour, lui ai-je dit avec la tendresse d'une Sœur. Elle est venue. Ma très chere Emilie, si vous regardiez tout autre homme, de l'air que je remarque souvent, & que vous aviez aujourd'hui en regardant votre Tuteur, cet homme, s'il n'étoit pas marié, pourroit espérer d'obtenir bieptôt une Femme.

Elle a soupiré. Mon Tuteur s'en est-il appercu? Je me flatte, Madame, qu'il n'y a pas fait sans d'attention que vous.

Tant que moi, ma chere?

Oui, Madame. Lorsque mon Tuteur est présent, je vois que vous m'observez beaucoup. Mais j'espere que vous n'avez rien remarqué dont vous soyez offensée.

Vous êtes sérieuse; Emilie.

Il me semble que ma chere Mylady Grandison l'est aussi.

Cette réponse m'a surpris, & m'a causé même un peu d'embarras. Son amour, ai-je pensé, peut la rendre trop hardie, sans qu'elle y fasse d'attention. En effet, ne s'appercevant pas qu'elle m'eût un peu déconcertée, elle a regardé un petit ouvrage d'aiguille dont je m'occupois: Que ne donnerois je pas, Madame, pour travailler dans cette perfection? Mais vous soupirez, Madame?

Oui, pour cette pauvre Clémentine! ai-je dit: & réellement, elle s'étoit présentée à mon souvenir.

Soupirez-vous, Madame, pour tous ceux qui aiment mon Tuteur?

Il y a différentes sortes d'amour, Emilie.

C'est ce que je m' imagine, Madame. Personne n'aime plus que moi mon Tuteur; mais ce n'est pas le même amour que celui de Clémentine: j'aime sa bonté.

Et croyez-vous que Clémentine ne l'aime pas aussi?

Oui, oui ; mais l'amour est différent.

Expliquez-moi donc la nature de votre amour.

Il m'est impossible ! (en poussant un soupir.)

Pourquoi soupirer ? Vous m'avez fait la même question : j'ai répondu que je soupirois de pitié.

Pour moi, Mme, j'ai pitié aussi de Clémentine, mais je ne soupire pas pour elle ; parce qu'elle a pu épouser mon Tuteur, & qu'elle ne l'a pas voulu.

Elle n'en est que plus digne de nos soupirs, Emilie. Un motif tel que le sien..

Fi, fi, son motif ! lorsqu'il lui laissoit la liberté de vivre dans sa Religion !

Ce n'est donc pas pour Clémentine que vous soupirez ?

Je ne le crois pas, Madame.

Pour qui donc ?

Je ne fais. Il ne faut pas me le demander, Habitude, & rien de plus.

Mais je vois que mon Emilie soupire encore.

Pourquoi vous en appercevoir, Mme ? Habitude, je vous l'ai dit. Cependant, croyez moi, ma chere Mylady, (en me passant les bras autour du Cou & cachant sa tête dans mon Sein) si la vérité étoit connue..

Elle s'est arrêtée, mais sans changer de posture ; & je sentois ses joues brulantes.

Eh bien, ma chere, si la vérité étoit connue ?

Je n'ose parler. Vous serez fâchée contre moi.

Non, mon Amour, je vous en assure.

Oh oui ! mais vous serez fâchée.

J'ai cru, ma chere, que nous étions deux Sœurs. J'ai cru qu'il n'y avoit point de secret entre nous. Dites-moi : de quoi est il question ? si la vérité étoit connue..

He bien, Madame, pour faire l'essai de votre bonté, dites moi, n'êtes-vous pas un peu sujette à la jalousie ?

A la jalousie, ma chere ! Vous me surprenez..

Pourquoi, de qui, de quoi, jalouse ? La jalousie suppose un doute : De qui puis je douter ?

On doute quelquefois sans cause, Madame.
Expliquez-vous mieux, ma chère.

N'êtes-vous pas fâchée, Madame?

Je ne le suis point. Mais pourquoi me croire jalouse?

Vous n'avez aucune raison de l'être, en vérité. Mon Tuteur vous adore. Tout le monde convient que vous méritez d'être adorée. Mais pourquoi trouver mauvais qu'un Enfant, tel que moi, regarde quelquefois son Tuteur avec des yeux de reconnoissance? Les vôtres, ces yeux charmans, sont toujours si prêts à surprendre les miens! Si je me connois moi-même, je ne suis qu'une jeune innocente. J'aime mon Tuteur, je n'en disconviens pas. Je l'ai toujours aimé, vous le savez bien, Madame; & si vous me permettez de le dire, long-temps avant qu'il ait su qu'il y eût au monde une Dame aussi charmante que vous.

J'ai quitté mon ouvrage; & la serrant entre mes bras; ne cessez pas de l'aimer, chère Emilie! Vous ne sauriez l'aimer autant qu'il mérite de l'être. Vous me verrez toujours approuver une affection si pure. Mais de la jalousie, ma chère! vous m'attribuez de la jalousie! C'est une chimère de votre imagination. Ma seule crainte, c'est que les mouvemens du cœur se devinant par les yeux, sur tout dans les jeunes personnes, qui sont encore remplies d'innocence, vous ne donniez sujet à ceux, qui savent aussi bien que moi, que votre affection pour votre Tuteur est un respect filial, de l'attribuer à la naissance d'une autre espèce de sentimens, qui dans votre cœur néanmoins, s'ils venoient à s'y fortifier, produiroient une flamme aussi pure, qu'il s'en soit jamais allumé dans un cœur *virginal*.

O Madame, quelles expressions vous employez! Elles me pénètrent le cœur. Je ne puis vous expliquer ce qui s'y passe: mais, de jour en jour, mon respect augmente pour mon Tuteur. Mon respect... Oui, c'est le vrai terme. Je vous remercie de me l'avoir dicté. Un respect filial, je n

puis le nommer mieux. Et jamais je ne l'ai tant respecté qu'à présent, depuis que je vois avec quelle douceur, avec quelle affection, il cherche à faire le bonheur de ma chere Mylady. Cependant, Madame, pour ne vous rien dissimuler, si j'étois mariée, & que ce ne fût pas avec un homme tout-à-fait semblable à lui, je craindrois d'être assez foible pour vous porter envie : je serois du moins une très-malheureuse Femme.

Ne doutez pas, ma chere, que si vous étiez capable d'envie, cette noire passion ne vous rendît malheureuse. Mais vous ne devez jamais recevoir les soins d'un homme, à qui vous ne croirez pas plus d'amour pour vous que pour toute autre Femme, qui ne sera point honnête homme par principes, homme sensé, & qui n'aura pas un peu vu le monde.

Où trouve-t-on, Madame, des hommes de ce caractere ?

Reposez-vous de ce soin sur votre Tuteur. Si vos yeux ne vont pas plus vite que votre jugement, comptez, ma chere, qu'il vous fera trouver un homme avec lequel vous puissiez être heureuse.

Oh ! Madame, ne craignez rien de ma précipitation : premierement, parce que mon respect pour mon Tuteur & ses grandes qualités feront paroître tous les autres hommes fort petits à mes yeux. Ensuite, j'ai tant de confiance à son jugement, que s'il allongeoit le doigt, en me disant, Emilie, voilà l'homme qui vous convient, je m'efforcerois d'aimer celui qu'il m'auroit montré. Mais je crois qu'il me sera impossible de prendre jamais du gout pour aucun homme.

Il y a du tems de reste, mon Amour. En attendant, n'en connoissez vous aucun, que vous puissiez préférer aux autres, si vous étiez dans l'âge de vous marier ?

Je ne fais que répondre à cette question. J'ai dit, comme vous dites. Je ne suis qu'une très-

jeune Fille : mais on a ses pensées à tout âge. Je vous avouerai , Mme , que l'homme qui a passé quelques années avec Sir Charles Grandisson, qui a mérité son amitié par un caractère éprouvé... Elle s'est arrêtée.

Belcher , sans doute ?

Belcher, Madame. De tous les hommes que je connois , c'est le plus semblable à mon Tuteur. Mais il est homme fait ; & je suppose qu'il a vu quelques Femmes qu'il peut aimer.

Je ne le crois pas , ma chere.

Pourquoi ne le croyez vous pas , Madame ?

Parce qu'à parler franchement, comme je souhaiterois que vous le füssiez avec moi , il me parroit marquer pour vous , toute jeune que vous êtes, un respect & des attentions extraordinaires.

C'est par considération pour mon Tuteur. Mais quoiqu'il en soit , si je conserve l'amitié de mon Tuteur & la votre , je n'aurai rien à desirer.

L'arrivée de son Tuteur, du mien, de mon ami, de mon Amant, de mon Mari, & tous les noms chers ensemble, a terminé cette conversation. Je l'abandonne à votre jugement, ma très-chere Mme mais j'en conçois de fort grandes espérances.

L E T T R E C V I I .

My lady GRANDISSON, à la même.

3. Février.

JEUS hier un autre entretien avec Emilie. Elle avoit été plus sérieuse & plus grave qu'à l'ordinaire, depuis le dernier, dont je vous ai fait le récit.

Anne, sa Femme de Chambre, que vous connoissez, avoit observé du changement dans l'humeur de sa jeune Maîtresse. Ne sachant plus, dit-elle, comment lui plaire, & voyant que, d'un des meilleurs naturels du monde, elle étoit devenue un des plus difficiles, elle avoit pris la liberté

de lui dire que, si cette humeur continuoit, elle seroit obligée de quitter son service.

Partez donc, fut sa réponse. Je ne veux pas être menacée par une Servante. Vous commencez à prendre des airs importans. Partez, Anne, lorsque vous le souhaiterez. Je ne veux point de menaces. Je n'ai que trop de chagrins, sans en recevoir de vous.

Cette honnête Fille, qui lui est tendrement attachée, qui la sert depuis l'âge de sept ans, & dont son Pere approuvoit la bonne conduite & la fidélité, versa un torrent de larmes, & voulut lui représenter humblement ses peines. Elle lui en demanda même la permission. Mais elle n'obtint que denouvelles marques de colère, avec un refus obstiné de l'entendre. Je ne veux rien écouter: vous avez commencé par le mauvais bout. Il falloit faire marcher les plaintes avant les menaces. Et se retirant dans son cabinet, elle ferma la porte sur elle.

Ma Femme de Chambre, de qui je tiens ce récit, offrit à la pauvre Anne de m'apprendre ce qui s'étoit passé. Mais loin d'y consentir, cette prudente Fille répondit que sa Maîtresse, comme toutes les jeunes personnes, étoit si jalouse de son autorité, qu'elle ne lui pardonneroit jamais d'avoir porté son appel à ma Tante ou à moi; & que se plaindre d'ailleurs sans espérances de succès, c'étoit exposer sa jeune Maîtresse, tandis que le mal présent pouvoit être guéri par le tems & la patience.

Emilie m'a fait pitié. Je n'ai deviné que trop facilement d'où venoit l'altération de son humeur. L'excessive bonté, que son Tuteur a pu elle, ne fait qu'augmenter son amour. Ne fais-je pas moi-même que rien n'est si naturel? Cependant, ai je pensé, il la feroit mourir de chagrin, s'il prenoit d'autres manieres avec elle: & pour elle même, je ne voudrois pas qu'il pût s'imaginer de la nécessité à changer de conduite.

J'ai brûlé l'une & l'autre dans un accès de colère contre moi même, pour en être ridi-
ment exposée; car il a certainement deviné
jeune Fille; je les ai jetées au feu.

Mais vous pouvez m'expliquer le cas. Vous
pouvez me dire la réponse en substance.

Comment le puis-je? Vous, Mme, que je
plus que toutes les autres Femmes enfe-
vous.. Mais vous devez me haïr, me mépriser.

Confiez-moi votre secret, ma chère. Si
est un que je crois déjà pénétrer, comptez
ne sortira jamais de mon sein.

Elle a tréssailli. Que vous pénétrez, Mad.
Ne vous effrayez point, mon Amour.

Oh! non, non. Il est impossible. Si
l'aviez pénétré.

Eh bien, qu'arriveroit il?

Vous banniriez pour jamais l'odieuse Es-
de votre présence. Vous obligeriez mon Ta-
de renoncer à moi.

Vous dirai-je, ma chère, ce que je crois
pénétré?

Dites - le moi donc à l'oreille (en jettan

que cet aveu me donnera quelque droit à vos conseils. C'étoit mon dessein, mais je craignois votre haine. Dans les mêmes circonstances, je doute si je serois aussi généreuse que vous. Ah ! que je regrette d'avoir proposé ma question au Docteur !

Le Docteur, ma chere, est la bonté même. Il gardera fidelement votre secret.

Et m'assurez-vous, Mme, qu'il ne le révélera point à mon Tuteur ? J'aimerois mieux mourir, que de lui voir quelque défiance de moi. Il me haïroit, Madame, si vous ne le faisiez pas.

Jamais il n'en fera informé, ma chere. Vous avez déjà demandé le secret au Docteur, je n'en doute point.

Oui, Madame.

Il le gardera, ne craignez rien; sur tout, lorsque votre charmante ingénuité m'aura mis en état, mon Amour, de trouver des expédiens pour la sûreté de votre honneur & pour vous conserver l'estime de votre Tuteur.

Hé oui, Mme. C'est précisément ce que je desire.

Ouvrez - moi donc ce cœur innocent. Regardez-moi, comme votre Amie, comme votre Soeur; comme si je n'étois pas l'heureuse Femme de votre cher Tuteur.

Je vous le promets, Madame. . . Hélas ! je ne m'étois pas défiée de moi-même, jusqu'au jour de votre mariage. C'est alors que j'ai commencé à sentir du trouble dans mon cœur, d'autant plus que je m'efforçois de le cacher à mes propres yeux, car j'étois réellement effrayée de les tourner sur moi. D'où me vient cette crainte ? me demandois-je à chaque moment. Ai-je quelque chose à me reprocher ? Quels sont mes desirs ? Quelles peuvent être mes espérances ? N'est-il pas certain que j'aime Mylady Grandisson ? Oui, sans doute. Cependant, par intervalles . . . Ne me haïssez pas, Madame. Je veux vous découvrir le fond de mon cœur & toute ma foiblesse.

Continuez, chere Emilie : vous ne sauriez me

donner une meilleure preuve de votre tendresse & de votre confiance.

Cependant, par intervalles, je croyois qu'il s'élevoit dans mon cœur, quelque chose semblable à l'envie : Ah ! vous souffrez, vois, de m'entendre prononcer ce nom ?

Si je souffre, c'est de pitié pour vos peines chères Emilie. Vous ne savez pas combien votre cœur est dilaté, par votre charmante confiance. Continuez-donc, mon cher Amour.

Un jour, dans la résolution d'examiner mes propres sentimens; je lui ai demandé, pensai-je moi-même, la permission de vivre avec eux & leur mariage : Eh ! que me suis-je proposé cette demande ? Rien que d'innocent, croyez-vous. Ce que je desirois me fut accordé. C'étoit une chose que j'avois crue nécessaire à mon bonheur pendant, me demandois je mille fois le jour, je heurte-t-elle ? Non. Aimerois-je moins mon Tuteur ? Non. Mylady m'en est-elle plus chère, pour avoir fait obtenir cette faveur ? Il me semble que j'admire de plus en plus, & que je ressens sa bonté ; mais je ne sais ce que je ressens encore. Il me semble qu'en l'aimant beaucoup, je haïrois quelquefois de l'aimer moins. Ingrate Emilie ! & je me faisois alors les plus sévères reproches. Sûrement, Mère, la pitié ressentie beaucoup à l'amour ; car, pendant que vos irritations ont duré, j'ai cru vous aimer plus que jamais même : mais lorsque je vous ai vue heureuse, qu'il n'est point resté de motif pour la pitié odieuse. Fille que je suis, il m'a semblé que j'aurois été quelquefois bien aise de pouvoir vous rabaisser : ne me haïssez-vous pas à présent ?

Non, non, Emilie. Ma pitié, comme vos peines, augmente ma tendresse pour vous. Continuez, chère Fille. Votre âme est le pur livre de la nature. Faites m'en lire une autre page ; & continuez sur ma plus tendre indulgence. Je savois, avant vous-même, que vous aimiez votre Tuteur. Avant moi-même ! comment cela se pe

me? ... Je ne me laissois donc pas de me faire ces questions. Quoi, Emilie? Ta tendresse augmente pour ton Tuteur, & n'augmente pas pour M^{lady} Grandisson, qui te comble d'amitié! L'Envie se mêleroit-elle dans ton cœur avec l'Admiration? Ah! imprudente Fille, & plus qu'imprudente! où tes folies doivent elles finir? Juste Ciel! si je me laisse entraîner comme je fais, ne serai-je pas la plus ingrate des Créatures? Ne m'attirerai-je point la haine de mon Tuteur, au lieu de son affection? Ne me rendrai-je pas méprisable au monde entier? Et quelle sera la fin de toutes ces malheureuses suppositions? Cependant je ne laissois pas de m'excuser aussi, car j'étois sûr qu'il n'entroit point de mal dans mes intentions; je savois que mon unique desir étoit de me voir aimée de mon Tuteur, & de pouvoir l'aimer. Mais quoi? pensai-je à la fin; puis-je me permettre d'aimer un Homme marié, & marié avec son Amie? Quelquefois cette idée m'a fait trembler; car je jetois les yeux en arrière, & je me disois: Te serois-tu permis, il y a un an, Emilie, d'aller aussi loin que tu es déjà? Non, répondois-je à ma propre question. N'est-ce donc pas un vermillon bien clair, du chemin que tu auras fait dans l'espace d'une autre année? Là-dessus, j'ai pris la résolution de proposer un cas au Docteur Barlet, au nom de trois personnes; que j'ai supposées être de la connoissance de ma Femme de Chambre; deux jeunes Filles & un jeune Homme, vivant dans la même maison; le jeune Homme engagé à l'une des jeunes Filles; l'autre ayant connoissance; & quoiqu'incapable d'une pensée criminelle, sentant néanmoins croître son estime pour le jeune Homme, & commençant à craindre qu'il n'y ait quelque chose à condamner dans son cœur. Quel seroit, ai-je demandé en son nom, l'avis du Docteur sur ce cas?

Et quel est en effet son avis, ma chère?

Je suis une imbécille, de lui avoir fait cette question. Il doit m'avoir devinée, je le répète.

Si vous l'avez pu, vous Madame, sans cas vous ait été proposé, il doit l'avoir faite avec peine. Nous autres jeunes Filles, nous craignons que personne ne peut nous voir, lorsque nous avons la main devant nos yeux. En un moment le Docteur a prononcé que l'augmentation de la flamme étoit un commencement d'amour. La suite étoit, que tôt ou tard la jeune Filles forceroit de supplanter son Amie, quoiqu'elle sent la seule pensée lui en fût peut-être honteuse. Il a voulu qu'Anne l'avertît de se précautionner contre une flamme naissante, qui pouvoit lui causer des grands ravages dans son cœur sans la conduire à son but, faire le malheur d'un heureux couple, qui, suivant mon expérience méritoit le sort dont il jouit. Enfin il lui a conseillé d'abandonner la maison; & pour son propre honneur, pour son repos, de s'éloigner à la plus grande distance qu'il sera possible. C'est moi, Mme, cette décision m'a fort effrayé, j'ai jetté les papiers au feu; & depuis que je les ai je n'ai pas eu de repos. Ma chère Mylady dit, ai-je pensé continuellement, si votre avis m'encourage un peu, je vous ouvrirai mon cœur. Il faut bien qu'un jour ou l'autre vous en parlez de ma folie, de ma foiblesse. Ayez pitié, chère Mme, pardonnez-moi: gardez mon secret, & dites-moi ce que j'ai à faire.

Et que puis-je vous dire, ma chère Enfant, vous aime. Je vous aimerai toujours. Je prendrai soin de votre honneur, autant que du mien, m'efforcera d'entretenir, pour vous l'avis de votre Tuteur.

Je me flatte, Madame, qu'il n'a jamais eu le moindre soupçon de ma folie.

Il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec respect.

J'en loue le Ciel! mais dites, Mme, d'écouter moi quelque conseil. Mon cœur sera de vous servir. Vous le guiderez comme il vous plaira. Quelle est votre propre opinion, m'

Je ne dois plus penser, Mme, à vivre avec vous.

Pourquoi ? Vous me trouverez toujours votre véritable Amie.

Mais je suis sûre que l'avis du Docteur est juste. Je dois vous avouer, Mme, que chaque jour, chaque heure du jour, où je vois sa tendresse pour vous, le plaisir qu'il prend à faire du bien, & l'admiration que tout monde a pour lui, je l'admire de plus en plus. Je vois que j'ai moins de pouvoir sur moi-même que je ne me l'étois promis; & si son mérite ne fait que se répandre sans cesse avec un nouveau lustre, foible comme je suis, il me fera impossible de soutenir l'éclat de sa gloire. O Madame ! je dois fuir. Quoiqu'il m'en puisse coûter, je suis résolue de fuir.

Que d'admiration, que de pitié, que de tendresse j'ai ressenti pour cette chère Créature ! Je l'ai prise dans mes bras; & la serrant contre mon sein; Que vous dirai-je, mon Emilie ? Que puis-je vous dire ? Apprenez moi vous même ce que vous attendez de moi !

Vous êtes prudente, Mme. Vous avez le cœur tendre & généreux. Ah ! que ne suis je aussi bonne ! Prescrivez-moi quelque chose. Je vois qu'il y auroit de la folie à souhaiter de vivre avec vous & mon Tuteur.

Est-il nécessaire, ma chère, pour régler vos sentimens, que vous cessiez de vivre avec nous ?

Absolument nécessaire, j'en suis convaincue.

Si vous alliez à Londres, ma chère, vous mettre sous la protection de la Tante ?

Quoi, Madame ? Encore dans la maison de mon Tuteur ?

J'espère qu'un peu d'absence, avec le secours de cette disposition, dont vous me donnez de si fortes preuves; produira l'effet que nous désirons; car enfin, ma chère, vous ne pouvez jamais penser qu'à admirer, dans l'éloignement, les grandes qualités de votre Tuteur.

Il est vrai que je ne me connois que d'aujourd'hui. Je n'aurois jamais cru que je pusse former

d'autre espérance, que d'être regardée comme une Fille ; & je crois que ma découverte ne vient pas encore trop tard : mais je ne dois pas habiter la même maison. Je ne dois pas vivre avec lui dans une société continuelle.

Admirable discrétion ! charmante innocence Hé bien , ma chere, si vous vous adressiez à My lady L... ou My lady G... ?

Ah non , non ! je n'y gagnerois rien non plus. Mon Tuteur seroit le continuel sujet de notre conversation : & souvent, trop souvent, sa bonté fraternelle l'ameneroit chez ses Sœurs.

Quel courage ! je vous admire, Emilie. Je voi que vous avez fait de profondes réflexions sur ce point. Quelles sont donc vos idées ?

Ne les devinez-vous pas ?

Je fais ce que j'aurois à souhaiter... Mais vous devez parler la première.

Ne vous souvenez-vous pas de ce que la bonne Mme Sherley m'a dit le jour de votre Mariage, que je serois regardée , dans la Famille, comme une seconde Henriette ?

Je m'en souviens , très-chere Emilie. Et votre inclination vous porteroit-elle... ?

Ah Mme ! si j'obtenois cette faveur, toute mon ambition seroit de marcher sur vos traces au Château de Selby, d'apprendre de vos nouvelles de vous écrire, de me former sur les modèles qui ont servi à vous former vous-même, de recevoir de Mme Sherley & de Mme Selby le nom de leur Emilie. Mais vous entreprendrez donc, Mme , de me procurer le consentement de mon Tuteur. J'y employerai tous mes efforts.

Vos efforts ? Le succès est donc certain. Il ne vous refusera rien.

La bonne Mme Sherley y consentira-t-elle ?

Je n'en doute pas , si votre Tuteur y consent. M. & Mme Selby voudront-ils me recevoir comme leur Nièce ?

Nous pouvons les consulter , ils sont heureusement ici.

Mais il reste une objection, Madame, une grande objection.

Eh ! quelle est-elle, mon Amour ?

Votre Cousin, le jeune M. Selby. Je le respecterois comme votre Cousin, & comme le Frere des deux Miss Selby ; mais c'est tout.

Jamais, ma chere, je n'ai eu cette idée, & ma Famille n'y pense pas non plus.

Ainsi, Madame, si vous faites réussir mon projet, j'accompagnerai M. & Mme. Selby à leur départ ; & je ne doute point que je ne sois bientôt une heureuse Fille. Mais souvenez-vous toujours que je dois aimer mon Tuteur. Ce sera, Madame, d'un amour qui n'exclurra point Mylady Grandisson d'une grande part, & de la plus grande, s'il m'est possible. A présent (en me jettant ses bras autour du cou) permettez que je vous demande pardon de tant d'étranges propos que je vous ai tenus. J'aurai le cœur plus tranquille, avec une Confidente telle que vous. Cet exemple de bonté vous rend plus qu'égale à Clémentine même. Que je vous dois de remerciemens pour votre patience, & sur un sujet de cette nature ! Cependant assurez-moi, chere Mylady, que vous ne haïssez pas une petite Fille qui a la vanité de vouloir imiter vous & Clémentine.

J'ai pleuré de joie, de compassion & de tendresse. N'aurez-vous pas, ma chere Grand-Maman, plus d'affection que jamais pour cette chere Fille ? Ne l'appellerez-vous pas votre Emilie ? Et ne penserez-vous pas d'elle, comme votre Henriette ?

Lundi 5.

J'AI déjà obtenu de mon Oncle & de ma Tante une haute approbation pour les desirs d'Emilie. A sa priere ils ont demandé le consentement de Sir Charles, comme une faveur. Il a souhaité de la voir là-dessus. Elle est venue d'un air timide, & les yeux baissés. Il a pris sa main : j'appréhends, Emilie, que vous souhaitez de rendre à Mme Sherley, à M. & Mme Selby, la petite Fille

& la Niece que je leur ai dérobée. Ils s'en r
sent. Vous serez heureuse sous leur prot
Mylady ne vous verra pas partir sans regre
elle y consent en leur faveur : & nous aur
plaisir de plus dans nos visites à Northa
Shire. Est-ce une résolution déterminée, ma

Oui, Monsieur ; & j'espère que vous n
mettrez de partir avec Madame Selby.

Vous vous arrangerez entre vous, Mes
Je n'ajoute qu'une chose : vous avez une
Emilie ; nous ne devons pas prendre de
tion, sans sa participation. Il faut faire a
compliment à mes Sœurs, à leurs Maris &
Tante. Ils vous aiment : ma Pupille doit s
server l'estime & l'amitié de tous les ho
Gens.

La chere Fille a fait une profonde révé
Elle a répondu, en pleurant, que son
étoit la bonté même.

Si vos idées changent, a-t-il repris, ne cr
point de nous le faire connoître. Notre
mutuelle sera de contribuer au bonheur l
des autres. Songez, dans l'intervalle, s
quelque chose de plus en quoi je puisse
obliger.

O Monsieur ! votre bonté. . . Elle est acc
à moi, & penchant la tête sur mon sein, e
fini sa phrase. . . ne doit pas aller trop po
malheureuse Fille ! je lui ai baisé le front. I
que Emilie ! l'ai-je nommée tout bas, p
confirmer dans son Héroïsme.

Ainsi, ma chere Grand-Maman, cet in
tant article est réglé. Ma Tante nous ga
votre approbation, & vous recevrez la
une Lettre de Sir Charles. Mon Oncle
Tante commencent à s'ennuyer de nous
du moins ce que nous leur disons, Sir Cha
moi. Ils prétendent que nous ne somme
raisonnables, & n'en pensent pas moins
départ.

Fin du septieme Volume.

HISTOIRE

DU CHEVALIER

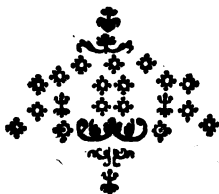
FRANÇOIS.



NOUVELLES
LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMELA ET DE
CLARISSE.

TOME HUITIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 354

LECTURE 1

THE CLASSICAL LIMIT

WAVELENGTH

DE BROGLIE WAVELENGTH

CLASSICAL LIMIT

WAVELENGTH

DE BROGLIE WAVELENGTH

CLASSICAL LIMIT

WAVELENGTH

DE BROGLIE WAVELENGTH

CLASSICAL LIMIT

WAVELENGTH

DE BROGLIE WAVELENGTH

CLASSICAL LIMIT

WAVELENGTH

DE BROGLIE WAVELENGTH

CLASSICAL LIMIT



HISTOIRE

D U CHEVALIER

G. R. A. N. D. I. S. S. O. N.

LETTRE CVII.

*Mylady GRANDISSON à Mylady L. &
Mylady G.*

Au Château de Grandisson, 13 Février.

UN E Lettre que je vous envoie, du Seigneur Jeronimo, vous donnera des nouvelles fort surprenantes. Pauvre, pauvre Clémentine ! Je remets à vous dire, dans ma prochaine, combien nous avons été touchés. Tout ce que je puis ajouter à présent, c'est que je demeure votre, &c.

 LETTRE CVIII.

Le Seigneur JERONIMO au Cher
GRANDISSON.

VOUS serez surpris, mon cher Clémentine; vous tomberez dans le plus grand oubli d'elle-même elle a terni toute sa gloire. Une Fille si délicate sur l'honneur Dieu! faut-il que moi, son Frere, que Jeronimo expose l'imprudence d'une si chere!

Nous avons donné dans presque tous les désirs de son cœur. Elle nous avoit demandé un mois, pour voyager de Ville en Ville de l'autre côté des Apennins, sous prétexte de fortifier sa santé; & nous n'étions pas sans espérance qu'à la fin de ce terme elle sentiroit à recevoir la main du Comte de Belvedere, pour lequel elle marquoit une reconnoissance & de la pitié. Nous avons approuvé, pendant son absence, différentes excuses sur lesquelles elle avoit différé son retour. Cependant nous avons été plus faciles pour la permission de visiter Rome & Naples, & nos raisons l'avoient contentée. Elle nous demanda la permission de prendre à son service, en qualité de Page, un jeune Anglois, Neveu d'un Négociant de votre ville, & bien recommandé par son C

sur les recherches de Madame Bémont, qui s'étoit chargée de ce soin. Nous ne fîmes point difficulté d'y consentir, dans la supposition que son unique motif étoit une reconnoissance innocente pour un Homme du même Pays, dont nous lui permettions de respecter la mémoire. Ce jeune Homme la suivit à Pistoie, à Prato, à Pise, à Sienne, &c. & dans quelques-unes de ces courses, elle eut la compagnie de Madame Bémont. Mais ayant souhaité de voir la Côte maritime, depuis Piombino jusqu'à Luques, & parlant d'aller jusqu'à Gènes, d'où elle devoit revenir après avoir achevé son mois, elle quitta cette Dame, pour continuer sa marche avec ses seuls Domestiques. Bien-tôt elle trouva le moyen d'en disperser une partie, avec ordre de la rejoindre à Luques : ma Sœur capable de cette pensée ! & ne retenant que Lucie, sa femme de Chambre & le Page, elle prit le plus court chemin pour se rendre à Livourne. Là, elle est montée dans un Vaisseau, prêt à faire voile pour Londres ; & sa navigation a duré trois jours, avant qu'on ait eu la moindre nouvelle de son embarquement. Mais une Lettre, adressée à Madame Bémont, que cette Dame nous communique par un Exprès, nous jette dans le dernier étonnement, en nous apprenant les circonstances de sa fuite & de son départ pour l'Angleterre. Lisez-la, dans les propres termes.

„ Pardon, très-chère Madame ! mille fois
 „ pardon ! Je m'engage dans une entreprise,

„ qui suffit pour mon châtement. Ainsi je
 „ vous demande à la fois grace & pitié. Le
 „ mal prochain est toujours le plus terrible
 „ Mon aversion est extrême pour le mariage
 „ Je vois toucher à sa fin le terrible mois
 „ après lequel on s'attend à me livrer au pou-
 „ voir d'un homme, contre lequel je n'au-
 „ rois pas d'objection à faire, si je me sentoi-
 „ capable de le rendre heureux, & de trou-
 „ ver quelque bonheur avec lui. Mais que
 „ moyen ! Persuasion ! cruelle persuasion !
 „ Un Pere à genoux, une Mere en larmes,
 „ des Freres généreux, mais pressans ; com-
 „ ment, comment résister, si je retourne à
 „ Boulogne ? Vous, mes chers Parens, mes
 „ Amis, à Boulogne, à Urbino, grace &
 „ pardon. Que n'ai-je pas souffert, avant
 „ que d'en venir à la résolution qu'il faut que
 „ j'exécute, quand elle devrait être suivie
 „ du repentir. O Comte de Belvedere ! je
 „ vous demande grace aussi. Changez d'at-
 „ tachment. Vous méritez une meilleure
 „ Femme, que la conscience, l'honneur, la
 „ justice, termes qui signifient la même cho-
 „ se, ne peuvent vous la donner dans la
 „ malheureuse Clémentine elle n'ose
 „ ajouter della Porretta. Ah, ma Mere !

Clémentine a laissé cette Lettre à Livouf-
 ne, avec ordre de ne pas la faire partir avant
 que le Bâtiment eût mis à la voile. Nous
 sommes tous dans une mortelle consterna-
 tion, mais sur-tout ma Mere. L'espérance
 d'adoucir un peu ses peines nous fait pren-
 dre la résolution d'anticiper sur notre visite

DU CHEY. GRANDISSON. 5
d'Eté ; & malgré l'obstacle de la saison ,
notre dessein est de partir dans huit jours.
Que le Ciel donne , à ma Mere , la force de
soutenir ce voyage !

Nous jugeons que le plan de ma Sœur
étoit formé de long-tems. Elle avoit congé-
dié sa fidelle Camille , parce qu'elle la trou-
voit trop pressante pour lui faire changer de
condition. Je crains en effet que cette hon-
nête Fille n'ait exécuté avec trop d'affection
l'ordre de mon Frere , qui lui avoit recom-
mandé de ne pas perdre une occasion , pour
inspirer de tendres sentimens à sa Maîtresse ,
en faveur du Comte de Belvedere. Depuis
quelque tems , Laura étoit devenue sa Ser-
vante favorite.

On ne peut douter que ce ne soit le jeune
homme qui a ménagé toute cette intrigue. Il se
nomme Edouard *Dagley*. Madame Bémont
se rappelle aujourd'hui diverses circonstan-
ces , qui lui auroient été suspectes , si elle
avoit pu soupçonner Clémentine d'une en-
treprise de cette nature. Le Vaisseau qu'elle
a pris se nomme le Colchester , commandé
par le Capitaine Henderfon.

Comment cette chere Créature pourra-t-
elle soutenir vos regards , en arrivant en An-
gleterre ; les vôtres , ceux de Mylady Gran-
disson & de vos deux Sœurs ? Que n'aura-
t-elle point à souffrir dans un tel voyage , &
dans une telle saison ? A quelles insultes n'est-
elle pas exposée ? avec si peu de connoissance
de la Langue Angloise ; avec Laura , qui n'en
fait pas une syllable ; dans la dépendance

d'un jeune Etranger ; sans autres habits que ceux qu'elle avoit emportés pour son voyage ! Si l'argent ne lui manque point , c'est ce que nous ignorons ! L'Angleterre , dans ses idées , un Pays d'Hérétiques ! Juste Dieu ! Ma Sœur peut-elle avoir été capable de cette témérité !

Mais quel doit être son aversion pour le mariage ! Il est certain que nous nous sommes trop précipités. Le changement de votre fort est une bonne garantie ; cependant , j'ose le dire , vous n'auriez jamais soupçonné Clémentine d'une si folle démarche. Hélas ! nous jugeons qu'il faut l'attribuer aux dernières atteintes de sa maladie , plus qu'à toute autre cause. Lorsque le désordre est une fois dans la tête , les remèdes sont sans force , & la guérison est toujours imparfaite. Mais je répète que nous nous sommes trop hâtés. Le Général. . . Cependant il est le plus désintéressé des hommes ; sans quoi , il n'auroit pas été si pressant pour son mariage.

Chère , chère Clémentine ! Que mon cœur saigne des peines dont elle est menacée ! Mais elles ne peuvent approcher de celles de sa Mere. Ma Sœur n'ignore point que la vie de son Pere & de sa Mere est liée à la sienne. Je le dis encore : il faut qu'elle soit retombée dans son ancienne maladie , pour avoir fait une démarche qui nous pénètre jusqu'au fond du cœur.

Sur les lumieres que nous avons pu recueillir , nous nous flattons que vous parviendrez à la découvrir , avant qu'elle soit exposée à toutes les disgrâces que nous redoutons pour

elle, avant qu'elle se trouve dépourvue d'argent & d'autres commodités. Si je ne me trompe point dans cette espérance, vos Sœurs auront la générosité d'accorder leur protection à l'Imprudente, jusqu'au moment de notre arrivée. Notre compagnie fera, mon Pere, ma Mere, l'Evêque mon Frere, le Pere Marefcotti, nos deux Cousins Julien & Sebaſte, & votre Jérónimo. Madame Bémont, par de purs motifs d'humanité, a promis d'accompagner ma Mere. La pauvre Camille, presque aussi inconsolable que ma Mere, ne manquera point d'être à sa suite.

Nous vous prions familièrement de nous faire trouver une maison à louer, la plus grande qu'il sera possible. Les circonstances nous obligent de nous borner aux simples commodités. Aussi n'aurons-nous que les Domestiques nécessaires. Le Comte de Belvedere s'accommodera du logement qui pourra s'offrir. Si M. Lowther est de retour à Londres, il se donnera volontiers les soins, dont je prends la liberté de vous charger. Avec des vents favorables, notre Patron ne demande que trois semaines pour nous rendre dans la Tamise.

Que le Ciel, mon cher Grandisson, éloigne de notre entrevue tout ce qui pourroit en troubler la douceur ! Puissions-nous trouver la chere Fugitive en sûreté sous votre protection, ou sous celle d'une de vos nobles Sœurs ! J'espère que ce malheureux incident ne produira rien de désagréable entre Mylady Grandisson & vous. Si ce malheur ar-

8 HISTOIRE
trivoit, de quel surcroît de disgraces ma téméraire Sœur n'auroit-elle point à répondre?

Le Général est trop irrité contre cette malheureuse Fille, pour penser à nous accompagner, quand il pourroit en-obtenir la permission de son Souverain. La moindre réparation, dit le Prélat, que la chere Créature puisse faire à sa Famille, est de tendre la main de bonne grace au Comte de Belvedere, qui regarde d'avance l'issue de cet événement comme la crise de son sort.

Je fais à peine ce que je viens d'écrire, & comment quitter la plume. C'est vous, notre cher Ami, notre Consolateur, notre Frere, &, dans cette occasion, notre refuge après Dieu, qui servirez de guide à nos démarches, & qui mettrez à couvert la gloire de notre Sœur & la nôtre. Nous attendons cette grace du Ciel & de vous. Adieu, le plus noble des Amis!

LET TRE C I X.

My lady GRANDISSON, aux mêmes Dames.

14 Février.

JE vous ai promis le détail des circonstances. Nous étions hier à dîner, avec toute la joie & l'harmonie possibles, Emilie comptant les jours heureux qu'elle espere de passer

en Northampton Shire, Sir Charles employant de généreuses raisons pour engager mon Oncle & ma Tante à faire un plus long séjour avec nous; lorsque la triste Lettre fut remise entre ses mains. C'est de mon cher Jérónimo, dit-il, en jettant les yeux sur l'adresse. Il l'ouvrit, après un mot d'excuse; & dès les premières lignes, il tréfaillit. Ensuite, sans donner la moindre explication, il salua la Compagnie, il quitta la table, & se retira dans son cabinet.

Nous n'avions pas achevé de dîner. Je pressai nos Amis, mais je ne pus leur donner l'exemple. Nous nous levâmes du consentement de tout le monde, & nous passâmes dans la salle voisine. Sir Charles nous y rejoignit bientôt, mais le visage enflammé. Il sembloit avoir fait effort pour le composer, quoiqu'il n'y eut pas réussi. Je le regardai, avec des yeux qui parloient sans doute, puisqu'il me dit aussi-tôt en prenant ma main: Ne vous alarmez point, mon Amour; nous recevrons bien-tôt une visite d'Italie. D'Italie, Monsieur! Oui, ma chère. Qui? qui, Monsieur?

Le Docteur Barlet étoit avec nous. Il le pria de traduire la Lettre. Le Docteur s'étant retiré pour cette commission, Sir Charles nous dit qu'il n'étoit pas impossible que Clémentine ne fut bientôt en Angleterre, & peut-être avant le reste de sa Famille. Ne soyez pas surpris, ajouta-t-il, en voyant que nous nous regardions les uns les autres; le Docteur Barlet vous lira sa Traduction: &

me tendant la main, il me pria de sortir
moment avec lui.

Il me conduisit à son cabinet, où il m'expliqua, dans les termes les plus tendres
fond de la Lettre. Chere Henriette, me
il, en passant ses bras autour de moi,
ne douterez jamais de la constance de
Amour. La démarche que je vous approuve
me cause autant d'inquiétude que de
prise. Que le Ciel protege la chere Clér
tine ! Joignez vos prieres aux miennes.
Vous êtes capable de pitié pour cette
heureuse Fille. Je me la représente désolée
sans protection ; votre pitié s'étend, j'en
sûr, jusqu'à ses tristes Amis. Ils la suivent
sont pleins de vertu & d'honneur ; ils ont
meilleures intentions : mais des instances
cessives ont un air de persécution. Dans
fâcheuses circonstances que vous connoissez
ils devoient lui accorder du tems. Le
triomphe de tout.

Je vous supplie, Monsieur, répondit
de lui accorder sur le champ votre secours.
Ma seule inquiétude est pour sa sûreté, pour
son honneur, & pour le chagrin que
ressentez vous-même, dans une occasion
touchante ; heureuse si je puis le diminuer
en le partageant.

Il me serra plus ardemment encore
n'ai, me dit-il, aucun doute de votre
généreuse bonté. Je ferois injustice à
mentine, à mon cœur, à vous, qui en
la Maîtresse absolue, si je me croyois obligé
de vous renouveler aujourd'hui les pro

tations de mon inviolable amour. Vous serez informée de chaque pas que je vais faire. Vous m'aidez de vos conseils. Les ames aussi délicates que la votre & celle de Clémentine, doivent avoir entre elles une sorte d'alliance. Je me fierai à mes mesures, lorsqu'elles seront approuvées de mon Henriette. Toutes mes démarches seront communiquées à nos Amis: leur discrétion nous est connue. Je ne laisserai à personne aucun sujet de douter; qu'autant qu'il est en mon pouvoir, mon Henriette ne soit la plus heureuse des Femmes.

Quelle est, Monsieur, la date de votre Lettre? Il avoit déjà remarqué, me dit-il, qu'elle étoit sans date; la douleur de Jérónimo... Clémentine, interrompis-je, est peut-être arrivée. Laissez-moi dans cette Maison avec mon Oncle & ma Tante, que j'engagerai à rester un peu plus long-temps, qu'ils ne se le proposoient, & partez promptement pour la Ville. Si vous pouvez rendre service à une pauvre malheureuse Etrangère, destituée, comme vous le craignez, de toute protection, & peut-être exposée à mille sortes de dangers, vos Lettres me seront, s'il est possible, plus agréables que la présence même de l'homme qui m'est plus cher que moi.

J'étois élevée, mes cheres Dames. C'étoit m'aggrandir, que de me trouver dans le pouvoir de convaincre Sir Charles Grandisson, que tous mes sentiments pour la plus noble des Femmes étoient réels.

Je suis trop heureux ! me dit-il , en m'embrassant ; votre bonté me prévient. Je pars pour la Ville. Vous retiendrez nos amis. Un amour fondé comme le mien sur les perfections de l'ame, de quelques charmes qu'elles soient accompagnées dans l'aimable figure que je tiens entre mes bras, est le comble du bonheur !

Il rejoignit avec moi la Compagnie qui nous attendoit. Tous se leverent à notre arrivée , par un mouvement comme involontaire ; dans l'impatience d'entendre nos résolutions. Le Docteur n'avoit pas achevé de traduire la Lettre : mais Sir Charles la fit demander , & pria le Docteur , qui l'apporta lui-même , de nous la lire en Anglois ; ce qu'il fit très-facilement. Mon Oncle , ma Tante , Lucie & M. Deane , n'attendirent point que Sir Charles eut parlé , pour le prier de ne faire aucune attention à ses Hôtes , & de suivre librement toutes ses vûes. Il leur dit que s'ils vouloient promettre de me tenir compagnie , il partiroit le lendemain pour Londres. Ils s'y engagerent , & sans bornes , pour laisser une carrière plus libre à sa générosité.

Il me reste , lui dis-je , une chose à vous demander : Ne souffrez point , si vous pouvez l'empêcher , que la Fugitive soit traînée malgré elle à l'Autel. Qu'on ne prenne point avantage de sa téméraire démarche , comme on y paroît disposé dans quelques endroits de la Lettre , pour lui faire acheter sa réconciliation par une prompte complaisance. Il

DU CHEV. GRANDISSON. 13
m'a nommée sa généreuse, sa noble Henriette, en me répétant qu'il se gouverneroit par mes avis.

Il est parti ce matin. Joignez, mes cheres Myladys, vos plus ardentès prieres aux mientes, pour l'heureuse fin des afflictions de Clémentine. Que je suis impatiente de la voir! mais c'est avec un mélange de crainte. Croiez-vous que je puisse la voir, en effet, sans appréhender qu'elle ne me regarde comme l'usurpatrice de ses droits? Elle est indubitablement son premier amour.

Votre Frere est parti dans le dessein d'achever promptement de faire meubler la nouvelle maison qu'il a prise dans *Grasvenor-Square*, pour y recevoir ses nobles Hôtes. Il nous informera de ses autres vûes dans l'occasion. Adieu, mes très-cheres Sœurs! Que je suis fiere de pouvoir vous donner ce titre, en prenant celui de

HENRIETTE GRANDISSON!

LETTRE CX.

Le Chevalier GRANDISSON à sa Femme.

Londres Jeudi 15 Février.

HI ER en arrivant, ma très-cherè vie, je trouvai une longue Lettre de la personne que nous admirons & que nous plaignons tous deux, datée de Dimanche dernier. Son stile,

dans le récit qu'elle me fait des aventures de son voyage , ne confirme que trop l'égarément de son esprit. Je vous enverrai la Lettre même , aussi-tôt qu'elle m'aura permis de la voir , & que j'aurai pu lui faire accepter ma protection. Cette lecture vous affligera , du moins jusqu'à d'autres éclaircissémens , qui pourront nous donner de meilleures espérances. Il y a déjà dix jours qu'elle est en Angleterre. Je lui écrivis sur le champ , pour lui demander la permission de la voir.

Elle témoigne , dans sa Lettre , une généreuse joie de notre bonheur , & de toutes les perfections qu'elle entend vanter , dit-elle , dans le cher objet de mon immortelle tendresse. Au milieu de ses touchantes évagations , elle conserve la grandeur d'ame qui a toujours distingué son caractère. Elle souhaite de vous voir , mais sans être connue.

Peut-être ne me seroit-il pas difficile de trouver son logement ; mais elle attend de mon honneur que je n'entreprendrai pas de la découvrir. Clémentine veut être scrupuleusement respectée : dans sa situation , il faut la flatter , & la contredire le moins qu'il est possible. L'excessive opinion qu'elle a de moi , lui fait craindre de s'être avilie à mes yeux ; elle paroît sensible à tout ; & quelquefois elle s'égare dans des minuties. Cependant je ne suis pas sans espérance de la ramener à elle-même. Il ne me paroît pas que sa raison soit profondément blessée. Que le Ciel me rende capable de calmer un cœur si noble !

DU CHEV. GRANDISSON. 15

J'espère que nos Amis vous feront trouver de l'agrément au Château de Grandisson, & qu'ils n'en manqueront point avec vous. Ce nuage passé, tous les jours de notre vie doivent être clairs & serains. Ce sera du moins l'étude constante de la mienne. Les protestations seroient indignes de mon amour & de votre mérite. Tout ce que vous pouvez désirer que je sois, c'est ce que je veux être; car ne suis-je pas l'heureuse moitié de la meilleure & de la plus généreuse des femmes?

LETTRE CXI.

CLEMENTINE au Chevalier GRANDISSON. (*)

Dimanche, 11 Février.

IL y a beaucoup d'apparence que vous êtes déjà informé de la plus téméraire démarche; où celle qui vous écrit se soit jamais engagée; quelques persécutions, quelques malheurs qu'elle ait essuyés dans les dernières années de sa vie. Elle n'ignore point que c'est une démarche téméraire. Elle se condamne. Elle ne doute point qu'elle ne soit condamnée de tout le monde. Et si vous n'étiez pas un des plus sévères Censeurs, peut-être n'en auroit-elle pas meilleure opinion de votre justice; car vous êtes un excellent homme: j'apprends que dans votre Pays même, tout le

(*) On doit faire attention que cette Lettre vient d'un cerveau blessé.

monde fait l'éloge de votre bonté ; & je vois que ce n'est pas la moindre de vos louanges, d'avoir fidelement rendu ce que vous deviez à un Pere, qui sembloit avoir oublié ce qu'il devoit lui-même à sa Famille. Votre principe, je le sais, est que dans les obligations mutuelles, la négligence de l'un ne justifie pas l'autre. Hélas ! comment pourrai-je donc paroître devant vous ? Je rougis de cette seule pensée moi qui viens d'abandonner les meilleurs & les plus tendres Parens ! Ciel, je t'en demande pardon ! Cependant puis-je dire que j'ai du repentir ? Il me le semble. Mais non, non, ce n'est au plus qu'un repentir conditionnel.

Je suis dans votre Angleterre. Ah ! ne me demandez pas ma demeure. J'y suis dans une basse condition ; sans fortune ; dans un logement assez incommode ; avec deux seuls Domestiques à ma suite ; Laura, dont vous vous souvenez sans doute, qui pleure à chaque moment d'avoir quitté l'Italie ; un autre que vous ne connaissez pas, qu'on nommoit mon Page dans un tems qui n'est plus, & qui me sert maintenant à tout. Pauvre jeune homme ! mais il est honnête, il est fidèle ! Qu'il soit récompensé par le Ciel ! le pouvoir me manque.

Le croirez-vous ? Dans cet étrange abaissement de fortune, quelquefois de force & d'esprit, je ne laisse pas de me croire heureuse : heureuse, de la seule pensée que je suis encore Fille.

Que dirai-je de plus ? J'ai mille choses à

dire : tant de choses , que je ne fais par laquelle je dois commencer. Il vaut mieux me condamner au silence. D'ailleurs , je ne suis pas sûre de faire partir cette Lettre , ni de vous en écrire jamais d'autre.

J'ai déjà passé dix jours dans cette grande Ville , qui me paroît une Ville fort laide ; très-peuplée assurément , & le Peuple fort actif. J'avois cru que tous les Habitans de votre Londres étoient riches. . . . Mais de quoi vous entretiens-je ici ? . . . je ne suis sortie qu'une fois , & cela pour prendre l'air dans un de vos Parcs. Je ne saurois dire que l'Angleterre me plaise , ni ses Habitans : mais je n'ai encore vu personne.

Je mene une vie fort mélancolique : mais c'est celle qui me convient le mieux.

On me dit que vos Eglises sont pauvres & nues. Vous faites plus pour vous-mêmes , que pour votre Dieu. Mais , dans cette simplicité de vos lieux de dévotion , peut-être avez-vous plus d'égard au cœur qu'à l'œil. . . Mais que veut dire tout ce que j'écris ? Je sens que je suis fort sujette à m'écarter.

La vérité est que je ne suis pas en bonne santé. Ma tête a besoin d'excuses.

Mais ne me direz-vous pas comment il est arrivé , qu'ayant le meilleur des Peres , la meilleure des Meres , les Freres les plus affectionnés , je puisse les regarder comme autant de Persécuteurs ? Comment moi , qui les aime , qui les honore autant qu'une Fille & une Sœur l'aient jamais fait , j'ai pu les quitter , pour venir dans une Terre étrangere ,

une Terre d'Hérétiques; moi qui ne passois pas pour manquer de religion & de piété? Me direz-vous comment ce changement peut être arrivé?

Il étoit un homme. . . Mais j'ai renoncé à lui; & j'ai eu de bonnes raisons pour y renoncer. Croyez-vous donc que je m'en repente? Non, Chevalier, en vérité. Jamais je ne m'en suis repentie. Cependant je ne pense à personne, ni si souvent, ni avec la moitié tant de plaisir. Quoiqu'Hérétique, il est le meilleur des Hommes. Mais quelle hardiesse! Oser dire ici qu'il est Hérétique! Peut-être nous y donne-t-on le même nom. Je sais qu'on nous traite même d'Idolâtres. Pour moi, j'avoue que j'ai eu de l'idolâtrie à me reprocher. . . Mais je passe sur ce point. Il se peut que les Catholiques pensent plus mal des Protestans, & les Protestans des Catholiques, qu'ils ne méritent les uns & les autres. Je suis portée à le croire. Mais il ne me paroît pas moins que vous êtes une étrange Nation.

Il me semble, Chevalier, qu'il y a quelque chose qui me causeroit beaucoup de joie. . . On m'assure ici que vous êtes marié: c'est ce que je savois avant que de quitter l'Italie; sans quoi vous devez croire que je ne serois jamais venue à Londres. Cependant j'aurois plutôt pris la fuite, que de consentir à me marier; mais peut-être me serois-je retirée dans un Pays Catholique. Que voulois-je dire? . . . Qu'il y a quelque chose que je souhaiterois beaucoup; ce seroit de

voir votre Femme.... à condition néanmoins qu'elle ne pût me voir elle-même. Je suis venue avec peu d'habits : & ce ne sont pas même les meilleurs que j'eusse à Florence. Tout est demeuré à Boulogne. Mon Pere & ma Mere aimoient à me voir parée. J'y consentois, pour leur satisfaction plus que pour la mienne. Je ne suis, ni fiere, ni vaine. Vous me connoissez, & miëux que je ne fais moi-même. Mais, hélas ! Vous ne me reconnoissez plus. Je suis une Fugitive, & je sais que vous ne me le pardonnerez jamais. Que faire ? c'est un mal sans remede. Cependant je prendrois plaisir à voir votre Femme ! elle se met richement, je suppose. Elle a raison sans loute, & je l'approuve beaucoup. On m'a dit que c'étoit une des plus belles Femmes d'Angleterre. . . . A l'égard de sa beauté, je sais qu'elle n'a rien d'égal. J'en loue le Ciel. Vous savez bien, Chevalier, que dans toutes mes prieres, j'ai demandé que la meilleure des Femmes tombât au meilleur des Hommes. Je crois avoir entendu qu'Olivia parle d'elle avec éloge. Elle l'a vue en Angleterre, lorsqu'elle y étoit une vagabonde, hélas ! elle que je le suis à présent. Mais le motif qu'Olivia étoit fort différent du mien. Elle étoit venue en Angleterre, dans l'espérance d'y obtenir un Mari. Pauvre Italienne ! je la plains du fond du cœur.

Mais est-il impossible, Chevalier, que je voie votre Femme sans qu'elle me voie ? Je n'ai pas besoin de me déguiser. Si vous étiez avec elle, lui donnant la main, par exemple,

à l'Eglise ou dans quelqu'autre lieu ferois pas difficulté de me glisser dans quelque coin peu observé, habillée comme simple Angloise, moins proprement moitié que la Femme de Chambre de Mylady; & dans cet état, vous pourriez voir vous-même sans me reconnoître une grande satisfaction pour moi, qui n'avez pas démenti l'estime que j'avois fois pour vous. Cette espérance m'a nue. Oui, Monsieur, je vous remercie de voir fait tomber votre choix sur une fille de tant de mérite & de beauté. Je me réjouis qu'il ne manque rien non plus à sa naissance.

Je ne vous dissimulerai pas qu'en arrivant à Londres, je fus extrêmement déçue de d'apprendre que vous n'y étiez point. J'étois promis de trouver facilement l'occasion de vous voir tous deux, ne fût-ce que dans votre carrosse, à quelque passage; car lorsque je fus informée de la réputation que vous êtes faite ici par toutes sortes de personnes, moi, pauvre Fugitive, j'aurois tremblé de paroître devant vous. Tant d'excellentes qualités que vous m'avez prodiguées me font fruit! Ah! malheureuse Clémentine!

Où votre *Seigneurie* desire-t-elle de aller? me demanda Edouard, en débattant. Mais je lui ai défendu ce style, & je ne sais pas que vous le connoissiez lui-même par son nom de sa famille. Laura répondit poliment. Quelque part, proche du Chevalier de la Croix: n'est-ce pas votre dessein, Mademoiselle? Je ne veux pas vous dire quelle

réponse, car je ne puis souhaiter que mon aïeul soit connu. Je vous en supplie, Chevalier ; ne prenez aucune peine pour moi : je suis une fugitive. Ne vous avilissez pas vous-même, en avouant la moindre liaison avec une pauvre & malheureuse Fille, qui mérite l'abbaissement où elle est tombée. N'a-t-elle pas abandonné les meilleurs Parens ? Mais c'est pour éviter, & non pour obtenir un Mari ; ne l'oubliez pas, Monsieur.

Dois-je vous envoyer cet informe Ecrit, que j'ai commencé pour m'amuser de mes sombres réflexions ? Je ne le ferois pas, si je le croyois capable de vous causer le moindre chagrin. . . Le Ciel préserve votre ancienne Pupille, de répandre des nuages sur les premiers jours de vos heureuses nôces. Cependant si vous permettiez à votre Secrétaire, car je ne souhaite point cette faveur de votre main, si vous lui permettiez d'envoyer quelques lignes dans un lieu sûr, où mon Edouard pourroit la prendre sans être connu de personne, simplement pour m'informer si vous avez reçu quelques nouvelles de Boulogne, de Naples ou de Florence, (Je me reproche de l'ingratitude pour cette bonne Madame Bémont), & pour m'assurer de la santé de mon Pere, de ma Mere, (Que mon cœur saigne pour eux !) de celle de mon cher Jérónimo, de mes deux autres Freres, & du vertueux Pere Marefcotti, & de ma Belle-Sœur que j'ai tant de raisons d'aimer ; ce seroit un délicieux soulagement pour mon cœur, du moins s'il n'étoit pas question d'un

récit trop affligeant ; car dans cette triste supposition , les jours de la pauvre Clémentine pourroient être comptés par le nombre de ses doigts.

Je suis tombée sur un sujet. . . Ma Lettre sera portée à votre maison de Londres. Vous donnerez ordre à votre Secrétaire que la sienne soit adressée à M. Trimbell , au Caffé de *White* , rue S. James , pour attendre qu'on vienne la demander. Votre honneur, Chevalier , me répond que vous n'opposerez rien au desir que j'ai de demeurer inconnue, jusqu'à ce que je consente à vous apprendre ma demeure, ou à vous voir dans quelque autre lieu. Je signe seulement ,

CLEMENTINE.

LET TRE CXII.

LE CHEVALIER GRANDISSON,
à sa Femme.

17 Février.

N'AYANT reçu hier aucune nouvelle de Clémentine, je passai tout le jour dans l'inquiétude ; & je cherchai à l'adoucir dans la compagnie de mes Sœurs & de leurs Maris. Que de bénédictions ils répandirent sur mon Henriette ! Qu'ils témoignèrent de compassion pour la chere Fugitive , & qu'ils ont d'impatience de la voir ! Aujourd'hui , un

La connu m'a remis une Lettre d'elle. Vous trouverez ici la copie de la mienne, & de sa réponse, avec celle de ma réplique, & celle de la sienne. Ne faites pas difficulté de les lire à nos Amis. La dernière vous apprendra que la permission de la voir m'est accordée. J'aurois remis à vous écrire après l'entrevue, si je pouvois manquer une poste. Livrez-vous aux meilleures espérances, mon très-cher Amour. J'ose me promettre que dans peu de jours, le nuage, qui menace une Famille respectable, & qui intéresse notre compassion, sera heureusement dissipé. Répondez de moi à tous mes Amis.

LET T R E C X I I I.

*Le Chevalier GRANDISSON à
C L E M E N T I N E.*

Mercredi au soir, 14 Février.

LA généreuse, la noble Clémentine en Angleterre depuis dix jours, sans avoir fait l'honneur à son quatrième Frere de l'informer de son arrivée ! Pardon, Mademoiselle, si je vous reproche de la cruauté. Vous pouvez faire, du plus heureux homme du monde, un homme très-malheureux ; & ce sort est infailible pour lui, si vous lui dérobez l'occasion de se jeter à vos pieds, pour vous marquer toute la joie qu'il ressent de votre heureuse arrivée. Votre Jeronimo & le mien

m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai mille chose à vous dire de votre Famille; mais elles ne peuvent être confiées au papier, ni renfermées dans les bornes d'une Lettre. Permettez, Mademoiselle, que j'aie l'honneur de vous voir, accompagné d'une de mes Sœurs, ou seul si vous le désirez; vous avez en moi un Ami fidèle, indulgent; éloigné, ne le savez vous pas, de toute sorte de sévérité. Si vous souhaitez que votre demeure soit inconnue à tout autre, je garderai inviolablement votre secret. Vous serez aussi libre dans toutes vos volontés, dans toutes vos actions, que si j'ignorois moi-même où vous demeurez. En un mot, si vous avez jamais pensé favorablement de votre Frere, si vous avez jamais souhaité de le voir heureux, accordez-moi la liberté de vous voir; car je répète que son bonheur en dépend. -

Je ne reçus qu'hier la Lettre de notre cher Jérónimo. Elle contient des explications fort tendres.

L'espérance d'apprendre de vos nouvelles m'a fait prendre la poste, pour être ici ce soir. Sur le champ j'aurois pris des informations. Mais j'étois fort éloigné de croire que ma Sœur fut à Londres depuis dix jours. Ne différez pas un moment, à soulager le cœur de votre très-humble, très-fidèle & dévoué Serviteur,

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE

LETTRE CXIV.

LEMENTINE au Chevalier GRANDISSON.

ON me remet votre Lettre. Que puis-je vous répondre. Je souhaite de vous voir, mais je n'en ai point la hardiesse. Votre bonheur, dites-vous, en dépend. Pourquoi ce langage? Je souhaite de vous voir heureux. Cependant, si vous souhaitiez que je le fusse aussi, vous ne m'auriez pas laissée dans l'incertitude sur la situation de ma Famille. Votre silence n'est pas sans dessein. Il n'est pas digne du Chevalier Grandisson. Vous m'avez cru propre à m'arracher un consentement, que vous n'espériez point d'obtenir par d'autres voies. Mais pouvez-vous faire grâce à la téméraire Clémentine? Le Ciel est pitoyable, comme il est juste. Vous l'imitiez; cependant, tout humiliée que je suis, comment paroître aux yeux d'un homme dont j'ai toujours respecté le caractère, & pour lequel mon admiration ne fait qu'augmenter depuis que je suis en Angleterre?

Mais vous croyez-vous capable, Monsieur, me promettez-vous d'engager ma famille à me laisser vivre dans le célibat? Pouvez-vous répondre en particulier que je ne serai plus importunée par le Comte Bel-

vedere ? Me garantissez-vous le pardon, non-seulement pour moi , mais pour ma pauvre Laura ? Vous chargez-vous de prendre à votre service, ou de placer honnêtement le jeune homme qui s'est conduit sans reproche au mien ? car il ne souhaite point retourner en Italie.

Répondez à des questions si simples ; & vous aurez d'autres éclairciffemens de

CLEMENTINE.

LETTRE CXV.

Le Chevalier GRANDISSON à
CLEMENTINE.

16 Février.

ME s réponses seront aussi simples que les questions. Je m'efforcerai , Mademoiselle , d'obtenir de votre Famille , la liberté que vous désirez dans le choix de votre condition. Mais qui peut ôter l'espérance au Comte de Belvedere ? Laissez - le espérer. Lorsqu'il ne sera plus secondé par les instances de votre Famille , il dépendra de vous d'encourager ou de rejeter ses soins. Je m'engage à votre réconciliation avec tous vos Proches , & je suis sûr du succès. Non-seulement Laura obtiendra son pardon , mais elle peut compter sur une pension égale à ses gages , si la continuation de ses servi-

DU CHEV. GRANDISSON. 27
ces n'est point acceptée. Je me charge de
votre jeune homme, & je lui promets une
place convenable à ses talens.

A présent, Mademoiselle, accordez l'hon-
neur de vous voir à votre Frere, votre Ami,
votre très-humble, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LET T R E C X V I.

CLEMENTINE au Chevalier GRAN-
DISSON.

17 Février

J E compte sur votre honneur, Monsieur,
pour l'exécution des articles auxquels vous
vous engagez. Cependant, plus je pense à
votre visite, plus je sens croître ma confu-
sion. Je regrette extrêmement qu'à mon ar-
vée vous ne vous soyez pas trouvé à Londres.
J'avois le cœur plein alors; j'aurois pu vous
voir, vous parler avec plus de fermeté que
je ne m'en promets à présent. Cependant je
vous verrai. Demain, Monsieur, vers cinq
heures du soir, vous trouverez à la porte du
Parc, du côté de la rue S. James, Laure,
qui vous conduira au logement de

CLEMENTINE.

 LETTRE CXVII.

*Le Chevalier GRANDISSON à sa
Femme.*

Lundi 19 Février.

VOUS me demandez des circonstances, mon très-cher Amour; & maintenant qu'après avoir vu Clémentine, j'ai de fortes espérances d'un prompt rétablissement pour son repos & pour sa santé, j'en aurai plus de satisfaction à vous obéir.

Hier, vers cinq heures, j'étois dans ma chaise-à-porteurs, au lieu qu'on m'avoit nommé. Laure, ayant reconnu ma livrée, s'avança pour se faire appercevoir; & lorsqu'elle crut avoir rencontré mes yeux, elle courut vers une porte voisine, en joignant affectueusement les mains. Je la suivis aussitôt. Graces au Ciel, graces au Ciel! répéta-t-elle plusieurs fois, lorsqu'elle me vit derrière elle. Hâtez-vous, chere Laura, lui dis-je avec quelque émotion, de me conduire à votre Maîtresse; & je m'arrêtai à la porte, pour attendre les ordres de Clémentine. Laure ne fut qu'un instant à reparoître. Elle me tint la porte ouverte, & me salua sans ouvrir la bouche.

Les rideaux, qui étoient tirés, donnoient un air fort sombre à la chambre. Mais la dignité de l'air & du mouvement de Clé-

mentine ne me laissa aucun doute. Elle étoit debout, appuyée sur le dos d'un fauteuil.

Un genou à terre, prenant sa main tremblante, quelle joie, lui-dis-je, quel ravissement, Mademoiselle, de vous voir en Angleterre ! Je pressai sa main de mes levres ; & me levant, je la priai de s'asseoir ; car elle trembloit, elle soupiroit ; elle s'efforçoit de parler, & pendant quelques momens elle n'en avoit point la force.

J'appellai Laure, dans la crainte qu'elle ne tombât sans connoissance.

Oh ! cette voix si chere ! s'écria-t-elle. Et pouvez-vous sentir quelque satisfaction de me voir ? Moi, une Fugitive, une Ingrate, une Fille dénaturée ? O Chevalier ! ne souillez point votre caractère, en approuvant une démarche telle que la mienne.

Je vous vois, Mademoiselle, avec la plus vive joie. Votre Frere, votre Ami, se félicite de votre heureuse arrivée.

N'ajoutez pas un mot, Chevalier, sans m'avoir appris si j'ai un Pere... si j'ai une Mere !

Graces au Tout-Puissant, Mademoiselle, vous les avez tous deux.

Elle leva ses deux mains jointes. Graces, en effet, graces te soient rendues, ô Ciel ! que j'ai toujours imploré pour eux. Le désespoir auroit été mon partage, si je ne les avois plus. Je tremblois de vous le demander. Je me serois regardée comme la plus détestable des Parricides, si j'avois perdu l'un ou l'autre.

Ils font, à la vérité, dans la plus mortelle inquiétude pour vous. Ils se croiront heureux, lorsqu'ils apprendront que vous êtes en bonne fanté, & sous la protection de votre Frere.

Hélas ! en êtes-vous sûr ? Quelle contrariété ! Eux, si bons, & néanmoins si cruels ! moi, si respectueuse, & cependant une Fugitive ! Mais dites-moi, Monsieur ; déterminée, comme je l'étois, à ne pas entrer dans un état que j'honore trop pour l'embrasser avec répugnance, me restoit-il une autre ressource que de me dérober à leurs *cruelles persuasions* ? Ah ! que ne m'accordoient-ils un cloître ? Mais répondez à ma question, Chevalier.

Jamais, Mademoiselle, jamais ils ne vous auroient forcée. Ils m'ont déclaré cent fois, qu'ils n'avoient pas ce dessein.

Ils ne m'auroient pas forcée, Monsieur ! N'ai-je pas vû mon Pere à genoux devant moi ? Les yeux de ma Mere m'en disoient plus que sa bouche n'auroit pû prononcer ; l'Evêque étoit parvenu à détacher le Pere Marescotti des intérêts . . . de la Religion, ai-je pensé dire, mais de ceux du moins d'une vocation irrésistible. Jérónimo même entroit dans leurs mesures. Quel secours me restoit-il ? Le Général sans pitié ! Je devois trouver, à mon retour de Florence, le Comte de Belvedere & tous ses Parens, le Général à leur tête. J'étois informée de tout, & qu'on ne m'attendoit à boulogne que pour la célébration. Ma Belle-Sœur, ma

seule Avocate en Italie, s'est laissée attendrir, il est vrai, par la pitié; mais on l'a sû, & cette raison même lui a fait ôter la liberté de quitter Naples. Dans d'autres temps, on m'a refusé celle d'aller à Urbin, à Naples, à Rome. Avois-je le choix d'un autre parti que la fuite, pour éviter la profanation d'un Sacrement?

Ma chere Sœur ne laisse pas de se reprocher, à elle-même, de la témérité dans une démarche si extraordinaire. A ce moment même, ne reçoit-elle pas son Frere dans une Chambre obscure? D'où peut venir cette douce confusion? Mais ce qui est fait, est fait. Votre conscience est une Loi pour vous. Le repentir suivra infailliblement, si votre conscience vous accuse: & si vous croyez qu'elle vous justifie, qui pourra vous condamner? Jettons les yeux devant nous, Mademoiselle. Je n'approuve point, dans vos Amis, la véhémence de leurs persuasions. Cependant quels Parens ont jamais traité leur Fille avec plus d'indulgence? quels Freres ont eu, pour leur Sœur, une affection plus désintéressée?

J'avoue, Monsieur, que mon cœur prend quelquefois parti contre moi. Mais, répondez à cette question: Pensez-vous que contre mon inclination, contre la justice, contre le mouvement de ma conscience, j'aie dû me marier par soumission pour mes parens?

Non, Mademoiselle.

Hé bien, Monsieur, je m'efforcerai de

moins d'être tranquille sur cet article. Mais une Femme a besoin d'un Protecteur : voulez-vous entreprendre, Monsieur, de soutenir cette vérité pour moi ?

J'y consens, Mademoiselle ; & mon espérance augmentera pour le succès, si vous promettez de renoncer à l'idée du Cloître.

Ah, Chevalier !

Ma chere Sœur me permet-elle une question à mon tour ? N'espérez-vous pas qu'à force de résistance, l'opposition pourra se refroidir, & qu'à la fin vous ferez entrer votre Famille dans des vues pour lesquels vous lui avez trouvé jusqu'ici une extrême aversion ?

Ah, Chevalier ! s'ils pouvoient consentir

Très-chere Sœur ! leur raisonnement n'est-il pas le même ? s'ils pouvoient obtenir votre consentement . . .

Ah, Chevalier !

Verroit-on la fin d'un débat de cette nature ? & jamais

Je vois votre conclusion, Monsieur. Vous jugez que dans un débat entre des Parens & leur Fille, c'est la Fille qui doit céder. N'est-ce pas ce que vous voulez conclure ?

Non, Mademoiselle, si c'est contre la justice & la conscience. Mais il est des cas, où, ni l'un, ni l'autre parti ne doit pas être son propre Juge.

Mais enfin, Monsieur, vous vous rendez au motif de la conscience : que le Ciel ne cesse jamais de vous bénir !

Admirable Clémentine !

Et vous êtes propre à nous servir de Juge. Soyez le mien, si jamais il m'est permis de plaider ouvertement ma cause.

Alors, Mademoiselle, il n'y aura point de considération qui puisse me faire trahir un sentiment que je crois juste. Mais n'obtiendrai-je point la permission de voir les traits d'une chere personne, dont j'ai toujours respecté l'ame ?

Laura, dit-elle alors à sa Fille, faites préparer le Thé. J'ai pris, Monsieur, l'usage du Thé depuis mon arrivée. La Dame de cette Maison est fort obligeante. Mais permettez-moi de sortir pour quelques momens.

Elle sortit avec un soupir, appuyée sur Laure.

Cette Fille étant bientôt revenue avec de la lumiere, elle plaça les flambeaux sur la table, & se tourna d'un air fort ému. O Monsieur le Chevalier, me dit-elle d'un ton qui ne l'étoit pas moins, au *nom de tous les Saints du Ciel*, engagez ma Maîtresse à retourner promptement en Italie !

Un peu de patience, chere Laure. Tout prendra une heureuse face.

C'est moi, Monsieur, c'est la malheureuse Laure qui en sera la victime. Le Général ne tuera. Hà ! pourquoi me suis-je laissée persuader de partir avec ma Maîtresse ?

Un peu de patience, vous dis-je. Si vous avez tenu une bonne conduite, je vous assure que ma protection. Votre navigation a-t-elle été favorable ? Le Patron du Vaisseau, & les

Officiers, ont-ils eu des manieres c

Oui, Monsieur, Sans cela, ma M
& moi, nous ne serions pas vivants
sent. O Monsieur! que nous avons
pendant ce voyage, à la réserve
derniers jours! Mais le Patron a
été le plus civil des hommes.

Je lui demandai pourquoi je n
point son jeune compagnon, en le n
d'après la Lettre de Jeronimo. Il e
me dit-elle, pour acheter quelque
sions. O Monsieur! nous menons
bien triste. Ne sachant point la lan
les usages du Pays, notre unique
est dans ce jeune homme.

Je m'informai de la conduite & d
tere des Gens de la Maison, dans la
y avoit le moindre sujet de plain
prendre occasion pour solliciter plu
ment Clémentine d'accepter un le
chez Mylady L... Laura leur rendi
témoignage. C'est une Veuve, avec
Filles. Le Patron du Vaisseau est de
rens, & les avoit recommandées à
tite, lorsqu'il avoit su dans quel qu
la Ville elle vouloit se loger. A com
dangers ne s'est-elle pas vue exposée
bonheur qu'entre tant de Gens,
mains desquels son entreprise l'a fait
elle n'ait trouvé que des Gens d'h
Pauvre Infortunée! Avec quel oubli
fort s'est-elle hâtée de faire le mal q
cru le plus pressant! Mais elle n'éto
éat de peser tous les risques auxquels
solation l'exposoit.

Souvent, Monsieur, reprit Laure, souvent je l'ai conjurée à deux genoux de prendre une plume & de vous écrire. Mais elle n'avoit pas toujours la tête assez tranquille, pour se déterminer; & lorsqu'elle devenoit plus calme, elle me disoit qu'elle craignoit de vous voir; que vous n'approuveriez point sa téméraire démarche, & qu'elle ne pourroit supporter votre mécontentement. Elle se reprochoit sans cesse de s'être engagée dans une folle entreprise. Si vous vous étiez trouvé à Londres, Edouard auroit pris des informations de loin, & peut-être auroit-elle consenti à vous voir; mais pendant plusieurs jours sa tête n'a pas été assez composée pour écrire. Cependant l'impatience d'apprendre des nouvelles de sa Famille, l'a forcée enfin de demander une plume.

Pourquoi demeure-t-elle si long-temps absente? Allez, chere Laure, & dites-lui que j'attends l'honneur de la voir.

Laure étant sortie, je vis bientôt paroître sa Maîtresse, la vûe baissée & d'un air de dignité timide. Je m'empressai d'aller au-devant d'elle... Ma Sœur, mon Amie, ma très-chere Clémentine (en baissant sa main), quelle joie, je le répète, de vous voir en Angleterre! Regardez donc votre Frere, votre Protecteur? Honorez-moi de votre confiance. Acceptez ma protection. Votre honneur, votre repos, me sont aussi chers que ma propre vie.

Elle trembloit, elle soupiroit, & sa langue demouroit sans mouvement. Je la conduisis

sur un fauteuil, & m'asseyant près d'elle, je pris ses deux mains dans les miennes. Elle fit quelques efforts pour parler. Remettez-vous, Mademoiselle : comptez sur les plus tendres attentions, sur tout le zele d'un véritable Frere.

Généreux homme, me dit-elle enfin ; êtes-vous capable de me pardonner ? Est-ce du fond du cœur que vous me témoignez de la joie ? Je veux m'efforcer de me remettre. Vous m'avez parlé du reproche que je me fais à moi-même. Hélas ! je m'en fais réellement. Ma démarche porte une triste apparence ; cependant je ne puis condamner, ni consentir que vous condamniez mes motifs.

Je ne les condamne point, Mademoiselle. Tout ne sauroit manquer de tourner heureusement. Reposez-vous sur mes conseils & sur ma protection. Mes Sœurs, leurs Maris, toutes les personnes que j'aime, sont remplies d'admiration pour vous. Vous allez vous trouver dans une Société de cœurs tendres, qui se feront honneur de votre confiance.

C'est verser du baume dans les blessures du mien. Qu'est-ce qu'une Femme, lorsqu'elle croit avoir des difficultés à combattre ? Ma terreur a commencé trop tard ; j'étois embarquée, le Vaisseau avoit déjà mis à la voile ; je ne fus pas capable de changer les ordres que j'avois donnés, jusqu'à ce que le vent, qui avoit été favorable à mon départ, mit un obstacle invincible à mon retour. Alors je n'osai m'abandonner trop à mes tristes ré-

flexions , dans la crainte de voir renaître mon ancienne maladie. Mais il n'est pas juste que je vienne troubler votre bonheur. Cependant permettez-moi d'observer qu'entre les personnes dont vous me promettez un si tendre accueil , vous ne nommez point la principale Que pensera-t'elle de Clémentine. Mais assurez-là , Monsieur , & soyez bien persuadé vous-même , que jamais je n'aurois mis le pied sur le rivage d'Angleterre , si vous n'aviez été marié. O Chevalier ! si j'apporte quelque trouble à votre repos , personne n'aura plus d'horreur pour moi , que moi-même.

Généreuse , noble Clémentine ! le Ciel m'est témoin que votre bonheur est essentiel au notre. Mon Henriette Byron est une autre Clémentine. Vous êtes une autre Henriette. Je vous ai nommées cent fois des Sœurs en perfections & en vertus. Dans les dernières Lettres dont vous m'avez honoré , vous paroissiez souhaiter de la connoître. Vous la connoîtrez , & je suis sûr pour elle de votre affection. Les vœux que vous avez faits pour me voir à elle , l'ont déterminée à me rendre heureux. Elle fait toute notre Histoire. Elle est préparée à vous recevoir , comme la plus chère de ses Sœurs.

Divine Mylady Grandisson ! On m'a parlé de son caractère. Je vous félicite , Chevalier. Vous avez cru avec raison que j'aurois été vivement affligé , si vous aviez fait un choix indigne de vous. Vous voir heureux avec une Femme de cet ordre , &

perfuadée que je ne mérite aucun blâme pour avoir refusé votre main, rien ne contribuera tant à rétablir le calme dans mon esprit. Lorsque je me sentirai plus de courage, & que mon cœur sera soulagé de quelques parties de ses peines, vous me présenterez à Mylady Grandisson. Jusqu'alors, dites-lui que je l'aimerai, & que je croirai lui devoir une éternelle reconnaissance pour avoir fait le bonheur d'un homme que je me flattois autrefois de pouvoir rendre heureux aussi, si des motifs supérieurs ne s'y étoient opposés.

Elle tourna la tête pour cacher apparemment une douce rougeur dont son visage s'étoit couvert, & les larmes qui couloient sur ses deux joues... Mon admiration pour une grandeur d'ame, à laquelle je ne connois d'égale que celle de mon Henriette, ne permit point à mon cœur de s'exprimer par des paroles. Je me levai, & reprenant ses deux mains, je panchai la tête dessus. Les pleurs sortirent encore plus abondamment de ses yeux, & nous fumes tous deux quelques momens sans parler. Il seroit injurieux pour une ame aussi grande, aussi noble que celle de Clémentine, que je voulusse excuser ces tendres émotions de deux cœurs, l'un aussi pur que celui de mon Henriette, & l'autre entièrement à elle.

Je rompis notre silence pour la presser de prendre un appartement chez Mylady L... Demain, Mademoiselle, aussi matin que vous le permettrez, je serai ici avec cette

Frere Sœur pour vous conduire chez elle. Je vais prévenir là-dessus les Femmes de cette maison, & je me charge de voir l'honnête Patron, dont Laure m'a vanté la conduite & les soins, pour le remercier au nom de tous nos Amis communs.

Vous m'encouragez à lever les yeux, Monsieur, & je me croirai fort honorée de la visite de vos Sœurs. Mais ne commencerons-nous pas par examiner ensemble s'il convient que j'accepte vos offres? Je suis prête à me conduire par vos conseils. Quoique dans ma téméraire démarche j'aie marqué peu d'égard pour mon honneur, je ne voudrois pas, s'il étoit possible, qu'une première erreur en entraîât une seconde. Vous, Monsieur, en qualité de Frere & d'Ami, éclairez-moi sur ma conduite.

Votre honneur, Mademoiselle, sera mon premier soin. Je crois très-sincèrement que je ne puis vous donner à présent de meilleur conseil. *A présent!* interrompit-elle avec un soupir. Ce point fut encore débattu quelques momens. Les motifs de son scrupule étoient une délicatesse au-dessous d'elle, & dont je la fis rougir. Enfin j'eus le bonheur de la convaincre que la protection d'une Sœur de son quatrieme Frere étoit ce qu'elle avoit de plus convenable à choisir.

Je descendis pour informer ses Hôteffes du changement qui devoit arriver le lendemain. Ensuite étant remonté à son appartement, j'y passai avec elle une partie de la soirée. Dans tout le cours de notre entretien,

ma joie fut extrême de ne remarquer de sa part que de la sérénité d'esprit. Cependant je ne jugeai point à propos de l'informer encore du voyage de la plus chere partie de sa Famille, & je me réduisis à lui marquer l'espérance où j'étois, que si nous pouvions lui faire trouver quelque agrément en Angleterre, j'engagerois quelques-uns de ses Proches à me rendre, avant son départ, la visite qu'ils m'avoient promise.

Vous avez, ma très-chere vie, toutes les circonstances de notre entrevue. Un des plus délicieux plaisirs que je connoisse, est d'obéir aux tendres & généreux ordres de mon Henriette.

Ce matin je me suis rendu avec Mylady L... chez l'excellente Clémentine. Ma Sœur & son Mari paroissent charmés de leur dépôt. Oui, Clémentine est actuellement chez eux, & ne paroît pas moins charmée de s'y voir. D'heure en heure, elle sent de plus en plus les dangers dont elle est heureusement délivrée; elle condamne de bonne grace une démarche qu'elle traite librement de téméraire. Mais elle est tout à la fois impatiente & confuse de paroître devant vous; & je crois qu'elle écoute avec délices les justes louanges que Mylord L... & sa femme donnent à mon Henriette.



LETTRE CXVIII.

de Chevalier GRANDISSON à la même.

Samedi 24 Février.

La Frégate de Livourne est attendue de jour en jour. On fait, par la voie des Néscians, qu'elle a relâché au Port d'Antibes.

La route par terre d'Antibes à Paris, de Paris à Calais, ne paroît pas trop commode au Seigneur Jeronimo, je ne désespere pas de voir arriver la chere Carane au moment qu'on s'y attendra le moins. La Maison de Grosvenor - Square est déprête à les recevoir. Comme ils se proposent de vivre ici sans éclat, je me figure qu'elle pourra suffire pour loger le Marquis et la Marquise, Madame Bémont, qui sera son Interprete, les deux Freres & le Pere arefcotti. J'ai déjà fait louer un appartement commode, pour le Comte de Belverre. Je souhaiterois comme vous, mon cher, que le Comte n'eût pas pensé à venir accompagner. La pauvre Clémentine veut l'ignorer, s'il est possible. Les deux autres Neveux, que j'avois invités pendant que j'étois en Italie, n'auront pas d'autre objection que le notre, si vous n'y voyez point d'objection.

Comptez ma généreuse Henriette, que si ses conseils ont quelque poids dans la Fa-

mille, Clémentine ne sera, ni forcée ni pressée même avec trop de force. Ils sauront sa demeure, ils ne la verront que de son consentement, & lorsque j'en croirai disposés à la traiter comme elle le désire. Que je trouve de noblesse, dans la tranquillité que vous marquez pour son retour.

Je n'ai point encore eu la force de faire une ouverture, que je me reproche au moins de suspendre trop longtemps. Mon courage me manque, pour l'informer de mon voyage de sa Famille; & je l'ai tenté plusieurs fois, sans l'avoir exécuté. Chère Fille, son air d'innocence, sa confiance pour moi, & les craintes néanmoins dont elle paraît quelquefois agitée... Je ne fais comment je dois m'y prendre. Elle dépend de ma médiation. Elle me presse de commencer un Traité de réconciliation avec eux. Je mets, lui dis-je, à leur écrire, jusqu'à de nouvelles que j'attens de Madame de Mont. Elle ne se défie point de leur entreprise. N'avez vous jamais éprouvé, chère Henriette, ce que souffre un cœur ouvert tel que le votre, de l'impatience, & de la crainte néanmoins, de révéler à un Ami de nouvelles désagréables, qu'il lui est important de savoir? Qu'on regrette de trouver une tranquillité qui porte sur l'ignorance de l'événement? Et cette tranquillité ne s'augmente-t-elle pas la peine de l'Ami compatissant, qui considère qu'après l'explication, il n'y aura que le temps & la Philosophie, dont le cœur de son Ami pu

recevoir du soulagement ?

Mylord & Mylady L... s'efforcent de divertir leur mélancolique Etrangere, en lui procurant la vue de tout ce qu'ils croient capable de l'amuser. Mais jusqu'à présent, il ne paroît pas qu'elle prenne une haute idée du País. Si le calme pouvoit renaître dans son cœur, elle verroit tout d'un œil différent.

Je reçois à ce moment votre Lettre d'hier. Si les affaires, qui rappellent nos Amis, sont si pressantes qu'ils ne puissent demeurer plus longtemps, partez avec eux, mon cher Amour, comme vous le proposez, & venez passer quelques jours à Londres. Ils sont extrêmement obligeans, de vouloir vous accompagner jusqu'ici. *Mon consentement*, chère Henriette ! Pourquoi cette demande, lorsque votre inclination vous y porte ? Suis-je capable de ne pas approuver ce qui peut vous plaire ? Si j'étois certain de votre résolution, j'irois au-devant de vous. Mais vous serez avec un bon nombre de chers Amis. Dites à Emilie que j'ai reçu la visite de sa Mere & de M. Ohara : je suis satisfait d'eux, que je me propose de la leur rendre Lundi.

A présent que j'ai l'espérance de revoir bientôt mon Henriette, je lâche la bride à tous mes désirs, & je mets au premier rang celui de n'être jamais séparé d'elle.

 LETTRE CXIX.

*Mylady GRANDISSON à Madame
SHERLET.*

A Londres , 2 Mars.

C'EST à votre Henriette, Madame, qu'il appartient maintenant de reprendre la plume. Ma Tante & Lucie vous ont rendu compte, entr'elles, de tout ce qui s'est passé depuis ma dernière Lettre. Nous arrivâmes hier au soir. Avec quelle tendresse votre Fille fut-elle reçue, par le meilleur des Hommes & des Maris ?

Cet après midi, je dois être présentée à Clémentine, chez Mylady L... Vous vous figurez, sans peine, que dans cette attente le cœur me bat, & je ne le désavoue point. Sir Charles confesse aussi que son émotion ne cede rien à la mienne. Qué d'honneur il fait à son Henriette ! Il me consulte sans cesse, comme si son jugement avoit besoin d'être confirmé par le mien.

Mon Oncle, ma Tante, & Lucie sont déterminés à partir Mercredi prochain pour Northamptonshire. Sir Charles demandoit ce matin à notre Emilie, si son dessein est toujours de les accompagner ? Assurément, lui a-t-elle répondu ; & rien n'étoit capable de la faire changer de résolution. Elle est partie à l'instant, pour la communiquer à

sa Mere, & pour faire quelques emplettes nécessaires à son voyage. Chere petite Créature ! Elle me coute quelquefois une larme. Ne me souviens-je pas d'avoir été dans la même situation ? Mais j'écris bien froidement, pour une femme impatiente, qui s'attend bientôt à voir une Clémentine.

Vendredi au Soir.

CLEMENTINE, ma très-chere Grand-Maman, ne sera point, & ne doit pas être forcée. Si je l'admirois, si je l'aimois déjà, mon admiration, ma tendresse, sont augmentées du double, depuis que j'ai eu le bonheur de la voir & de l'entendre. Elle est réellement d'une figure charmante ; de taille moyenne, extrêmement bien prise, avec un air de dignité, & même de grandeur, dans tout ce qu'elle fait & ce qu'elle dit. Elle a le teint admirable, sans que l'art paroisse y contribuer : réellement elle est charmante. Elle a les plus beaux yeux noirs que j'aie jamais vûs ; les cheveux & les sourcils de même couleur. Ses yeux, néanmoins, ont quelquefois un air de distraction & de langueur, qui rappelle, à ceux qui savent son Histoire, que sa tête n'a pas toujours été tranquille. Comment se fait-il qu'on puisse prendre avantage de son Sexe, pour la traiter avec une sorte de tyrannie ; pendant qu'elle l'emporte peut-être sur ses Freres par l'esprit & le jugement ?

Lorsque nous sommes arrivés chez My-

lady L.... j'ai supplié Sir Charles de me conduire d'abord dans un Appartement où elle ne fût pas. Je me suis assise sur la première chaise. Mylady L... est accourue à moi... Très-chère Sœur, vous trouvez-vous mal ? Le cœur manque à Mylady Grandisson !

Sir Charles, qui n'avoit pas remarqué mon émotion, m'a quittée pour entrer chez Clémentine. Il paroît qu'elle se trouvoit aussi dans quelque désordre.

Une Sœur, lui dit-il, attend la permission de se présenter devant vous.

Ah ! ne m'honorez pas du nom de sa Sœur, Ne suis-je pas une Fugitive ? Je crains, Chevalier, qu'il ne me soit impossible de la voir. Elle doit me regarder avec dédain. Je ne serai pas moins effrayée de sa présence, que je l'ai d'abord été de la votre. Sa vertu est-elle sévère ?

C'est la douceur & la bonté même. Ne vous ai-je pas dit qu'elle est la Clémentine d'Angleterre ?

Toujours bon, Monsieur, toujours indulgent. Mais je ne dois pas être impolie. Je ne suis qu'une Etrangere, dans cette généreuse Maison ; sans quoi, je serois allée au devant d'elle jusqu'à la première porte. N'est-elle pas Mylady Grandisson ? Heureuse, heureuse Femme !

Ses yeux étoient inondés de pleurs. Elle s'est un peu tournée pour les cacher. Ensuite, faisant quelques pas en avant ; allons, je suis prête à la recevoir. De grace, Mon-

seigneur, conduisez-moi.....

Elle n'est pas non plus sans quelque émotion. Elle se dispose à vous voir. La tendresse, la compassion agissent fortement sur son cœur. Je vais l'avertir.

Myaldy L... est passée auprès d'elle. Sir Charles est venu à moi, & me trouvant sur la même chaise : D'où vient donc cet embarras? Vous verrez une Femme que vous ne sauriez craindre, & que vous serez forcée d'aimer. Elle a ressenti les mêmes agitations. Souffrez que je vous conduise....

Non Monsieur, ce seroit l'insulter....

Ma très-chère vie, n'oubliez point ce que vous vous devez (*j'ai tressailli*) ; & ne me relevez pas trop aux yeux d'une personne, qui, comme vous, est toute ame. Ma gloire est dans ma femme : Je ne puis me manquer à moi-même.

Ce langage m'a causé un peu d'effroi dans le moment ; mais après notre retour, & lorsque je me suis trouvée seule avec lui, j'y ai reconnu tout à la fois de la grandeur & de la bonté.

Il m'a introduite. Mylady L... est restée à sa priere. La noble Etrangere s'étant avancée vers moi, je me suis hatée d'aller à elle, les jambes tremblantes. Sir Charles nous a baisé la main à toutes deux, & les a jointes ensemble : Sœurs en vertu, comme je vous ai mille fois nommées ! couple cher & respectable ! aimez-vous l'une l'autre, autant que je vous admire toutes deux.

Elle m'a jetté ses deux bras au tour du

Je l'ai embrassée Des Parens c
méprennent, c'est, Mademoiselle, le
que je leur ai toujours donné. Je les p
mais je vous dois ma plus tendre cor
sion. Honorez-moi de votre amitié
Charles m'a déjà donné deux Sœurs :
me soit permis d'en compter trois!

Consentez-y, chere Mylady L . . .
Sir Charles à sa Sœur, en la faisant a
cher : & passant ses bras en cercle a
de nous; vous répondez, a-t-il ajouté,
Charlotte qui est absente; c'est une
duple chaîne, que rien n'aura le po
de rompre.

Il nous a placée sur un Sopha; il n
remis les mains l'une dans l'autre, &
assis devant nous; Mylady L . . . à c
lui. Nous sommes demeurées toutes de
silence. Il ne l'a pas laissé durer trop.
Henriette, comme je vous l'ai dit
toute votre Histoire, Mademoiselle, &

l'avez entendu nommer si souvent la premiere des Femmes.

Nous pleurions toutes deux : mais ses larmes paroissent venir de tendresse & d'estime. J'ai mis, sur son bras, la main que je n'avois pas dans la sienne. Le courage ne manquoit, ou du moins, il étoit lié par son respect, qui ne me permettoit point d'être assez libre pour l'embrasser une seconde fois : Croyez-moi, Mademoiselle, (parlez-moi pour le peu d'usage que j'ai de votre langue), j'ai répété souvent, mille fois répété qu'heureuse comme je suis, votre bonheur est nécessaire pour la perfection du mien.

Tant de bonté pour une Etrangere, pour une Fugitive. . . O Mylady Grandisson ! tout ce qu'on m'a dit de votre ame doit être vrai, comme je vois la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vos charmes. Recevez mes félicitations, mes remerciemens, pour avoir fait le bonheur de l'homme qui mérite le plus d'être heureux. Il étoit mon Frere, Madame, avant qu'il vous ait connue : permettez que je conserve le titre de sa Sœur, & faites-moi la grace de me l'accorder aussi.

Sir Charles, Mademoiselle, croit trouver de l'alliance entre nos ames. C'est me faire honneur. Si l'avenir me fait paroître avec autant d'avantage à vos yeux, que tout ce que je fais de vous vous en donne aux miens, je serai la plus heureuse des Femmes.

Vous le ferez donc. J'étois préparée à vous aimer. Je crois déjà sentir que je vous aime, avec une passion que l'avenir ne peut au-

gner. Mais est-il possible, Madame, vous me regardiez d'un œil de Sœur? J'avez-vous me plaindre d'une démarche, toutes les apparences sont si contraires à gloire? Pouvez-vous me croire malheureux, sans me croire trop coupable? O Madame! ma raison a beaucoup souffert, le savez-vous? C'est à cette cruelle disgrâce qu'il attribuer une partie de mes fautes.

Le Ciel connoît seul, Mademoiselle combien votre malheur m'a coûté de mes. Dans les plus difficiles situations, j'ai préféré votre bonheur au mien. Vous ne verrez tout de moi-même & de mon cœur ne vous cacherais rien, quoiqu'il me cache des secrets que le plus cher des Hommes ignore encore. Nous serons de véritables Sœurs, de vraies Amies, jusqu'au dernier de nos jours.

Noble Henriette! a dit le généreux Henri. La franchise, ma chère Clémentine est son caractère. Elle ne dit rien qu'elle pense. Vous lui verrez remplir tout ce qu'elle vous promet. Et se tournant vers moi; inutile, mon Amour, de vous rappeler qui vous est si présent. Vous connoissez votre Clémentine pour la plus noble des Femmes. Donnez-lui les preuves de confiance que vous lui promettez; & de quelque nature qu'elles soient, elles ne feront que resserrer ce cher nœud qui nous lie à jamais.

Avec ces encouragemens, c'est à vous, Madame, que je dois m'adresser, pour me justifier dans le cœur de Sir Charles la

DU CHEV. GRANDISSON. 51
que je me flatte d'avoir à son amitié. Ne souffrez pas, Monsieur, je vous en conjure tous trois, que ma main soit forcée pour le mariage. Soyez tous trois mes garants; & je jeterai les yeux devant moi, avec plus de plaisir que je n'en oserois attendre de l'avenir.

Sir Charles a répondu qu'elle devoit peut-être se relâcher de quelque chose, & que vraisemblablement la Famille se relâcheroit aussi. Plût au Ciel, a-t-il ajouté, qu'ils fussent assez proche de nous, pour me donner le pouvoir de les consulter!

Quel souhait, Monsieur! Vous voulez donc ma peine? Résisterez-vous en faveur d'une Fugitive, contre l'autorité d'une Famille? Chère, chère Madame! (en passant ses deux bras autour de moi), obtenez de votre cher Grandisson, qu'il me protège, qu'il plaide pour moi. Il ne vous refusera rien. Si vous lui parlez en ma faveur, en vain mon Père, ma Mère, mes Frères, le sollicitent de m'abandonner.

Il ne doit rien manquer, lui ai-je dit, à votre confiance pour Sir Charles. Votre bonheur nous est si cher, que je ne fais pas d'autres vœux pour le mien.

Généreuse, noble, excellente Mylady! que je vous admire! si vous me promettez ses services, Madame, alors, Chevalier, je les exige.

Regardez-les, ma très-chère Clémentine, comme une inviolable obligation. J'ai besoin de quelque explication avec vous sur toutes vos vues. Elles seront les miennes,

sans exception, dans tout ce qui sera possible à mon zèle.

Oui, Monsieur, je m'expliquerai Demain seroit peut-être trop tôt, pour mes forces.

Faites donc l'honneur à mon Henriette de venir passer le jour d'après avec elle. Les Amis, qui l'ont accompagnée, consentiront volontiers à dîner ce jour-là chez Mylady G & nous ne serons que vous, Mademoiselle, Mylady L . . . , mon Henriette & moi. Vous nous déclarerez vos intentions, qui seront une loi sacrée pour moi. Aujourd'hui cette tendre entrevue n'a pû se passer sans un peu d'émotion, & nous vous demandons la liberté de nous retirer.

Toujours attentif, Monsieur! vous êtes en Angleterre, ce que vous étiez en Italie. Pardon, Madame. Vous m'avez vû de l'émotion, & peut-être ma tristesse vous en a-t-elle causé. Je suis née pour donner de la peine à mes Amis. Autrefois . . . que j'étois heureuse! . . . J'espère, Madame, en s'adressant à Mylady L . . . , que Lundi, votre présence me soutiendra chez votre Frere.

Mylady L . . . , qui entend l'Italien sans le parler, a marqué son consentement par une révérence.

La noble Etrangere s'est levée, mais d'un air un peu tremblant: Mesdames, Monsieur, je ne demeurerai pas plus long-temps, puisque vous le permettez. Je me sens la tête (en y portant la main) comme serrée d'une corde. Elle a passé ses bras autour de moi;

& pour adieu, elle m'a dit d'une voix plus haute : Femme Angelique ! tout ce qu'il y a de bon, de grand & de cher pour moi ! je vais attendre impatiemment Lundi ! Elle m'a pressé la joue de ses levres. Chere & respectable Clémentine ! ai-je répondu en la serrant aussi dans mes bras. Je n'ai pu finir. Mes larmes & la tendresse de mon accent m'ont ôté l'expression. Mylady L... lui a donné la main jusqu'à son appartement, où elle l'a laissée avec Laure.

J'ai repris un moment ma place sur le Sofa. Cher, cher Amour, ai-je dit à Sir Charles en lui pressant la main ; Clémentine ne sera point, ne doit pas être forcée. La persuasion même est une violence. Pourquoi nous amener le Comte de Belvedere ? Si malheureusement elle le fait, je ne réponds point que sa tête y résiste.

Mon Oncle, ma Tante, Lucie, Emilie, ont marqué une extrême curiosité pour les circonstances, lorsque nous sommes rentrés à l'heure du souper. Ils brûlent de voir cette admirable Fille, qui a pu renoncer à un homme de son choix, par des motifs de Religion, qui l'aime encore, qui vient implorer sa protection, qui est capable néanmoins de le féliciter de son mariage & d'aimer sa Femme. Que de grandeur ! a dit ma Tante. Lucie vante ma générosité, mais quelle comparaison entre la mienne, moi qui suis en pleine possession de tous mes desirs, & celle de Clémentine ?

Joignez, ma chere Grand-Maman, vos

prieres aux miennes pour le bonheur de sa vie, d'autant plus que dans le sien, par une sincere affection, est renfermé celui de votre

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXX.

Mylady GRANDISSON à la même,

Lundi 5 Mars.

MYLADY L. . . & Clémentine sont arrivées, lorsque nous étions prêts à déjeuner. Ma nouvelle Sœur, car mon goût ne fait qu'augmenter pour un nom si tendre, a fait en Langue Françoisé un compliment fort civil à toute l'Assemblée. Elle n'a point attendu qu'on lui ait nommé M. & Madame Selby, Lucie, Emilie, pour les reconnoître, sur le seul récit de Mylady L. . . ; & ses obligeantes remarques ont été placées avec autant de jugement que de politesse. C'est tout ce que je puis écrire à présent, dans un instant que je dérobe à mes chers Amis, qui se préparent à se rendre chez Mylady G. . . , pendant que Sir Charles est engagé dans un entretien particulier avec notre charmante Etrangere.

Au moment que les Convives de Mylady G. . . sont partis, Sir Charles est venu à moi ; & me conduisant dans l'Appartement, où il

DU CHEV. GRANDISSON. 55
voit laissé Clémentine : Consolez votre
cœur , m'a-t-il dit ; elle a besoin de vos plus
tendres consolations.

Je me suis avancée , les bras ouverts. Elle
est venue s'y jeter , en versant une abondan-
ce de larmes , & laissant même échapper
quelques sanglots. Prenez courage , ma très-
chère Sœur ; ne vous livrez point à cet excès
d'affliction.

O Madame ! mon Pere & ma Mere sont
tendus ici de jour en jour ; j'ignore quelle
est leur Compagnie. Comment soutiendrai-
je la vue de mon Pere & de ma Mere !

Sir Charles est sorti , pour se soulager ap-
paremment du trouble où il étoit. Il a pris
soin de nous envoyer Mylady L. . .

Votre Frere , Madame , ai-je repris , votre
ami & le mien , sera votre protecteur. Il
n'est pas vraisemblable que votre Pere &
votre Mere eussent entrepris un voyage si
dangereux , s'ils n'étoient résolus de tout faire
pour vous obliger.

Hélas ! c'est ce que le Chevalier me dit.
Dans cette saison , Mademoiselle , avec
une santé si foible , avec tant d'aversion pour
la Mer , le motif de la Marquise ne peut être
qu'une vive tendresse pour vous. Elle préfère
votre santé , votre tranquillité à la sienne.

Eh ! cette considération même n'est-elle
pas un tourment pour une ame reconnoissan-
te ? Indigne Clémentine ! quels chagrins
as-tu pas causés à ta Famille ? Je ne puis ,
non , je ne puis soutenir leurs regards. O

Mylady Grandisson ! je n'ai jamais été qu'une Fille perverse. Tout ce que j'avois commencé à désirer , je n'étois pas tranquille, si je ne me croyois sûre de l'obtenir. Mon orgueil & mes caprices me coûtent cher. Mais, dans les derniers tems , n'ai-je pas été plus perverse que jamais ? J'avois conçu l'envie de venir en Angleterre ; je suis déjà lassé de mon entreprise. L'Angleterre me déplaît, lorsque je n'y puis être à couvert. Mais, depuis des années entières , j'étois remplie d'un autre projet : il m'occupoit seul, il m'avoit aidé à faire le plus grand des sacrifices ; & je suis venue dans un lieu , presque le seul de l'Europe , où ce cher projet est impraticable. Que ne suis-je passée en France j'avois assez d'argent pour obtenir l'entrée du premier Couvent qui pouvoit s'offrir. Le tems de la profession seroit arrivé..... Mais je crois qu'il n'est pas trop tard encore. Je veux partir. Aidez-moi , très-chere Sœur ! je ne puis, je ne puis soutenir la vue de ma Mere.

Sir Charles est rentré alors. Mademoiselle, a-t-il dit d'un ton paisible, j'ai entendu ce qui vient de vous échapper. Calmez-vous, je vous en conjure. J'avois appréhendé de vous déclarer l'arrivée de vos Proches ; mais ne connoissez-vous pas leur indulgence ? Vous n'avez rien à craindre , & vous avez au contraire tout à vous promettre de leur présence.

Rien à craindre ! Et vous engagez-vous ,

Monsieur, à leur faire approuver que je me consacre au Ciel ? Me promettez-vous de plaider cette cause pour moi ?

Je ne puis dire ce qui sera dans mon pouvoir, avant que de les avoir vus. Mais fiez-vous à mon zèle. La maison de Mylord L... je le répète, sera votre azile, jusqu'à ce que vous ayez consenti à les voir. Je leur avouerai que je fais où vous êtes; mais, si vous l'exigez, vous ne serez pas moins cachée pour eux, que vous l'étiez pour moi dans votre première retraite.

Quelle consolation, a-t-elle dit en levant les mains, que le secours d'un homme d'honneur pour une Femme affligée ! Mais dites-moi maintenant, par cet honneur, auquel vous n'avez jamais manqué, dites-moi qui vous attendez avec mon Pere & ma Mere.

Votre Frere Jérónimo, Mademoiselle, votre Frere l'Evêque...

Dieu ! Dieu ! s'est-elle écriée en serrant les mains avec une grace inimitable, que vous m'effrayez ! Mais qui encore ?

Le Pere Marefcotti.

Vertueux homme ! m'a-t-il crue digne de cette attention ! Mais c'est en faveur de mon Pere & de ma Mere. Eh, qui encore ?

Madame Bémont, qui ne pensoit plus à remettre le pied en Angleterre : mais elle a changé de résolution, pour obliger votre Mere.

Excellente Madame Bémont ! Mais ne dois-je pas la craindre aussi ? Ensuite, Monsieur ?

Camille; votre Camille, Mademoiselle.

Pauvre Camille! Je l'ai traitée durement: mais elle ne se laissoit point de me tourmenter. Souvenez-vous, Monsieur, qu'ils ne doivent pas savoir où je suis. Votre Maison, Madame, (à Mylady L. . .) sera mon azile. (Et me voyant affectée) Cœur tendre & compatissant, quel droit ai-je de troubler ainsi votre repos? Hé bien, Monsieur, (en s'essuyant les yeux, avec des regards trop empressés, pour l'état de son ancien mal) n'attendez-vous personne de plus?

Vos deux Cousins arrivent aussi; mais le Général n'est pas du voyage.

J'en remercie le Ciel! J'aime ce Frere; mais il est d'un caractère si dur! Sa Femme seule est capable de l'adoucir.

Enfin Sir Charles est parvenu à lui faire envisager plus tranquillement l'arrivée de sa Famille, & l'a soutenue dans cette situation pendant le dîner, avec une adresse que je n'ai pas cessé d'admirer. Elle a confessé une fois qu'elle verroit son Pere & sa Mere avec des transports de joie, s'ils laissoient paroître sur leur visage un peu de disposition à lui pardonner.

Sir Charles a voulu que nous ne fussions servis à table, que par le Valet de chambre qu'il avoit en Italie. Elle l'a remercié de cette attention; mais elle a souhaité qu'il fût permis à Laura de se tenir derriere sa chaise. . . Il lui échappoit par intervalles une larme involontaire. Quelle scene pour elle en effet! Ses réflexions n'étoient point difficiles

à pénétrer. Elle souffroit, m'a-t-elle dit plusieurs fois, de la peine qu'elle étoit venue me causer; & souvent elle s'est efforcée de supprimer un soupir. Une fois, après une rêverie de quelques minutes: Eh! suis-je ici s'est-elle écriée; en Angleterre, à la table du Chevalier Grandisson! N'est-ce pas un songe?

Après le dîner, étant passée avec Mylady L... & moi dans une autre Salle: que j'admire votre générosité! m'a-t-elle dit. Je tremblois avant que de vous avoir vue; mais au premier regard, j'ai connu, & j'ai embrassé une Sœur. Me passez-vous mon estime pour votre cher Grandisson?

Dites votre tendresse, ma chere Clémentine, & je vous en fais mes remerciemens. Un honnête homme n'a-t-il pas droit à l'affection de tous les bons cœurs?

Sir Charles est entré; & s'étant assis avec nous, il nous a demandé, après quelques momens d'entretien, la permission de s'absenter une heure, pour l'aller passer avec ses Amis chez Mylord G... Notre conversation n'a pas languie dans cet intervalle; elle a tourné sur divers sujets. Les usages des Dames Italiennes, & l'ignorance surprenante où la plupart des Femmes du Pays sont élevées, nous ont occupées long-tems. Une Femme en Italie, qui savoit plus que sa langue, passoit pour un prodige, jusqu'à ces derniers tems, où les usages de France semblent avoir prévalu. Si l'on en cherche la

raison, c'est qu'avec autant de génie qu'il y en ait jamais eu dans un Climat ami des Lettres, elles y sont comme noyées dans les plaisirs sensuels. Le chant, la danse & la galanterie prennent tout leur tems. A considérer le peu de soin qu'on apporte à leur former le jugement, on s'imagineroit que leurs Maris & leurs Peres les regardent comme des enfans dans ce monde, qui n'ont aucune prétention à l'héritage de l'autre. Si la Religion ne leur donnoit pas de meilleures idées, elles pourroient se regarder elles-mêmes comme des Idoles passagères, proposées pour un tems à l'adoration des hommes. Cependant on remarque assez, dans leur commerce, de quoi elles seroient capables avec une autre éducation. La culture du Pays est aussi négligée que celle de l'esprit des Femmes. Le jardin du monde, comme on nomme l'Italie, est couvert de ronces; & faute de soins, la richesse même du terroir en cause la maladie. Ces réflexions, ma chere Grand-Mere, ne sont point l'aveu direct de Clémentine; car elle est passionnée pour son Pays, tel qu'il est. Je ne fais que les recueillir de ses diverses peintures. Mais tous nos Voyageurs éclairés en parlent comme je viens d'écrire.

Sir Charles est revenu à l'heure qu'il s'étoit prescrite. Il a raison de vouloir être partout; car il fait le charme de toutes les Compagnies. Nous avons passé une des plus agréables soirées du monde; & Clémentine, si malheureuse en elle-même, a trouvé la

DU CHEV. GRANDISSON. 61

rece de contribuer par toutes les graces à la satisfaction commune. Sir Charles a reconnoit les deux Dames.

N. B. Une Lettre suivante contient le détail de l'Oncle , de la Tante , de Lucie , Emilie & de M. Deane. Les adieux d'Emilie sont touchans. Mylady Grandisson lui promet une correspondance de Lettres. Sir douard Belcher , en possession du titre & des biens , depuis la mort de son Pere , avoit commencé à prendre de l'inclination pour cette jeune personne , & s'en étoit même ouvert à Sir Charles , qui lui avoit objecté l'exême jeunesse d'Emilie. Quelqu'amitié que le sage & généreux Ami eut pour Belcher , il souhaitoit que sa Pupille , qu'il croyoit moins avancée fût en état de se déterminer par goût , & que son Ami même ne courût pas les risques de l'inconstance naturelle aux jeunes Filles. Belcher ne laisse pas de demander la permission d'accompagner Emilie dans son retour , & l'obtient sans difficulté , titre de politesse.



 LETTRE CXXI.

*Le Seigneur JERONIMO au Chevalier
GRANDISSON.*

A Douvres , Lundi au soir , 12. Mars

N O U S arrivons , cher Ami. La santé de mon Pere & de ma Mere est si douteuse , que nous prendrons quelques jours pour attendre ici vos informations. Ma Mere s'est trouvée si mal , qu'elle a pris le parti de relâcher à Antibes. Nous sommes venus à petites journées jusqu'à Paris , & de-là droit à Calais , où nous avons loué un Vaisseau pour nous rendre ici. Mon Frere & le Pere Marescotti sont indisposés. Camille n'est pas mieux. Madame Bémont , à qui nous avons des obligations infinies , nous ranime tous par ses soins & son affection.

Avez-vous appris quelque chose de la chere Fugitive , qui nous cause tant d'alarmes , & dans la saison où nous sommes , une si mortelle fatigue ? Fasse le Ciel qu'elle se retrouve sous votre protection , avec une tête tranquille ! Dans l'état que je lui souhaite , elle n'auroit jamais formé le dessein d'une fuite si honteuse & si peu sensée. Le cœur du Comte de Belvedere est déchiré par l'impatience. Il suivra bientôt le Courier que nous dépêchons avec cette Lettre. Notre cousin

DU CHEV. GRANDISSON. 63
Sebaste veut l'accompagner. Jules ne nous
quittera point. La fatigue passoit un peu les
forces de votre Jérónimo; mais il se réjouit
d'être en Angleterre, le Pays où son cher
Grandisson est né, & de l'espérance d'em-
brasser M. Lowther, le Dieu de sa vie & de
sa santé. Que le Ciel nous accorde une heu-
reuse entrevue! & qu'il ne permette pas que
votre bonheur conjugal soit troublé par l'ex-
travagance d'une jeune Créature, dont la
conduite ne peut être expliquée que par le
malheureux désordre de son esprit! Adieu,
adieu, très-cher Chevalier.

LETTRE CXXII

My lady GRANDISSON à Madame
SHERLET.

Mardi au matin, 13 Mars.

SIR Charles a reçu, depuis deux heures,
une Lettre du Seigneur Jérónimo. Le Mes-
sager a couru toute la nuit. Ils sont tous à
Douvres.

Sir Charles est déjà parti, déjà en che-
min, avec quatre Carrosses à six chevaux
(les nôtres & ceux de nos Amis) pour eux &
pour les personnes de leur suite. Il a pris
avec lui M. Lowther. Son Valet de chambre
est resté pour conduire le Comte de Belve-
dere au logement qu'on a retenu pour lui.

dans la disposition de souhaiter que
crise fut passée. C'est une crise en effet
suis presque aussi touchée pour elle, qu'
peut l'être pour elle-même. Cependant
n'a pas des Parens cruels. Puisse-t-elle
server quelque présence d'esprit !

Avec quelle agitation je vous écris !
n'en serez pas surprise. Je n'ai pas votre
meté d'ame. Non, non, ma chere Gr
Maman, je ne vous ressemblerai jamais

Mardi à deux he

C'EST du Cabinet de Mylady L...
je vous écris. J'ai fait, aussi doucement
je l'ai pu, mon ouverture à la chere Clén
tine. Elle avoit commencé le sujet, en
disant qu'elle prioit nuit & jour pour la
reté de ses Amis, & qu'elle trembloit
des santés si cheres n'eussent beaucoup
souffrir. Je lui ai répondu qu'elle seroit

Elle nous a regardées alternativement, Mylady L... & moi, dans une terreur, qui lui ôtoit la respiration. A la fin; je suis donc sûre, m'a-t-elle dit, qu'ils sont arrivés! Dites, Madame, dites-moi s'ils le sont. Sont-ils tous en bonne santé?

Je n'ai pas fait difficulté d'avouer qu'ils étoient à Douvres, & qu'ils vouloient s'y reposer quelques jours, en attendant des informations sur l'état de leur chere Fille.

Elle a pleuré. Ses larmes ont même été mêlées de sanglots. Elle s'est emportée contre elle-même. Cependant j'ai remarqué plus d'attendrissement que d'affection. Elle s'est fortifiée, en se rappelant les promesses de Sir Charles, qui étoit capable, m'a-t-elle dit, d'adoucir leurs plus vifs ressentimens.

Mylord est plein de bonté & de compassion pour elle. Il l'admire beaucoup. Mais nous avons observé qu'il y a quelques traces de désordre dans son langage. Puisse-t-elle se calmer! puisse-t-elle retrouver sa raison toute entière, pour les importantes scènes qui approchent! On me demande sur le champ au logis.

Mardi au soir.

IL me semble qu'à cette distance, je suis à demi effrayée, ma chere Grand-Maman, de vous dire pour qui l'on m'est venu demander; c'étoit pour le Comte de Belvedere. Le Seigneur Sebaste étoit avec lui. Le hazard avoit conduit Mylord G... chez nous, lorsqu'ils y sont arrivés; & me faisant aver-

rir, il leur a tenu compagnie jusqu'à mon retour.

En entrant, je l'ai fait appeller, & je lui ai demandé, toute hors d'haleine, s'il avoit parlé de Clémentine. Non, m'a-t-il dit. J'ai évité de répondre aux questions. Les deux Etrangers sont dans une grande impatience d'apprendre de ses nouvelles, & c'est ce qui m'a porté à vous faire avertir, dans la crainte de laisser échapper quelque indiscretion. Honnête, modeste, charmant Mylord G...!

Après les premières civilités, j'ai obtenu d'eux qu'ils me feroient l'honneur de demeurer à souper. A ma prière, Mylord G... s'est hâté d'envoyer son excuse à sa Femme.

Ils sont tous deux d'une figure fort noble, extrêmement polis. On nous avoit dit que le Comte étoit bel homme: il mérite cet éloge. Avec le caractère qu'on lui attribue, il n'y a point de Femme, sans prévention, qui ne puisse prendre du goût pour lui. Je lui trouve un air de qualité. Son âge ne paroît point au-dessus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il a la physionomie étrangère, le teint un peu brun, mais sain. Cependant la connoissance, peut-être, que j'ai de sa situation, m'a fait trouver quelque chose d'égaré dans ses yeux.

J'ai pris, avec eux, des manières fort ouvertes. Je leur ai dit qu'en recevant la Lettre de Douvres, Sir Charles étoit parti pour ce Port. Ils ne m'ont pas représenté, sous de bonnes couleurs, la santé de la Marquise

Mais la moindre espérance, a dit le Comte...
l s'est arrêté.

Sir Charles, ai-je répondu, n'épargnera rien pour leur mettre l'esprit en repos.

M'est-il permis, Madame, a repris le Comte, de vous faire une question? Je vois que nous avons l'honneur d'être connus de vous, & que vous n'êtes pas moins informée de nos affaires. Nous n'ignorons pas non plus, en Italie, que vous êtes remplie de bonté, & nous voyons qu'on n'a point exagéré vos perfections: ce n'est point un compliment, a-t-il ajouté, en étendant la main sur sa poitrine.

Je l'ai interrompu en François, parce qu'il n'avoit parlé dans cette Langue; & prévenant sa question: J'ai le plaisir, Monsieur, ai-je dit, de vous informer que Clémentine a fait l'honneur à Sir Charles de lui écrire, & que le compte qu'elle rend d'elle-même ne doit plus tant nous affliger.

Nous! s'est-il écrié, en Italien, & levant ses mains avec transport. Bonté du Ciel!

Je me suis imaginé qu'il ne me croyoit aucune connoissance de sa langue; & pour ne pas l'exposer à quelque méprise, je lui ai dit, en Italien, que tous les Amis de Clémentine, en Angleterre, s'intéressent autant que ceux d'Italie à sa santé & à son bonheur. Il m'a répondu, en baissant les yeux avec un peu de confusion, que personne ne pouvoit refuser ces sentimens à toutes ses perfections réunies. Quelques mots mal entendus lui auroient-ils fait goûter, un

exécutés moins fidèlement; que nous
une seconde Maison, destinée pour
l'usage du Marquis, de la Marquise,
Fils, du vertueux Pere Marefcotti.

Il m'a interrompue, d'un air d'indignité.
Le vertueux Pere.... a-t-il dit.
Mais vous lui rendez justice, Madame.
Pere Marefcotti est un Homme d'honneur.
Je sais par cœur, Monsieur, les caractères
de tous les Amis Italiens de Sir Charles.

Les deux Etrangers se sont regardés
l'un l'autre, en paroissant m'admirer. Quant
à moi, ma chere Grand-Maman, que toutes les
Nations du monde, quoique de Religions
différentes, ne se considerent pas comme
deux Créatures d'un même Dieu, Souvenez-vous
de mille Mondes!

Le Comte est revenu à marquer son
impatience, d'apprendre quelque chose
de la situation de Clémentine. J'ai pu
seulement de lui dire, sans être informée.

Il a poussé un profond soupir : mais, évitant d'abord de s'expliquer, il s'est contenté de répondre qu'il étoit venu presque sans suite, pour se faire remarquer le moins qu'il seroit possible ; que de puis long-temps, il étoit dans le dessein de visiter l'Angleterre ; que la Famille de Clémentine, Jeronimo en particulier, avoit promis à Sir Charles de faire le même voyage ; qu'à la vérité ils auroient pû choisir une meilleure saison, si de justes inquiétudes pour l'objet de toute leur tendresse ne leur avoient fait avancer leur résolution. Ensuite, après s'être arrêté un moment, il a déclaré qu'il entroit tout-à-fait dans mon opinion, & qu'il ne jugeoit pas que Clémentine dût être informée sitôt de son arrivée. Alors, il m'a fait, & à Mylord G . . . , l'aveu de sa passion, dans des termes fort galâns, mais également modestes ; en disant que son sort dépendoit du succès de son voyage.

Je lui ai dit que j'avois été d'autant plus libre à lui donner mon avis sur la nécessité du secret, que sans ce motif, Sir Charles n'auroit pas souffert qu'il prît un logement hors de sa maison ; & j'ai parlé de la haute estime dont je savois que Sir Charles étoit rempli pour le Comte de Belvedere.

J'ai donné ordre que le souper fût avancé, dans l'idée qu'après la fatigue d'une longue journée, ils seroient bien aises de se retirer de bonne heure. M. & Madame Reves, que j'ai invités par un Billet, ont eu la complaisance de venir. Ils admirent les deux

jeunes Italiens ; car le Seigneur Sébaste n'a pas l'air moins prévenant que le Comte. Tous deux ont parlé , avec transport , de Sir Charles , & de sa conduite en Italie.

M. Reves s'est chargé de conduire le Comte à son logement , dans l'absence de tous nos équipages , que Sir Charles a pris avec lui.

LET TRE CXXIII.

Mylady GRANDISSON , à la même.

Mercredi matin , 14 Mars.

Pendant que M. Reves , suivant le projet formé hier au soir , est allé courir Londres avec les deux jeunes Italiens , pour me les ramener à l'heure du dîner , je suis allée chez Mylady L. . . . faire mes plus tendres complimens à Clémentine , & l'assurer qu'elle occupera tous nos soins. Ses craintes n'ont pas de bornes. Je ne lui ai pas caché l'arrivée du Seigneur Sébaste , & je lui ai dit ce que j'avois répondu à ses questions. Elle parloit de se retirer à quelque distance de Londres. Mylord & Mylady L. . . l'ont assurée qu'elle ne pouvoit être nulle part avec plus de secret que dans cette grande Ville ; ni plus décentement placée , si les circonstances l'obligent de révéler sa demeure , que sous la protection & dans la Maison du Frere & de la Sœur de Sir Charles.

Jeudi 15 Mars.

SIR Charles a l'attention de m'informer, par un Courrier, qu'il est arrivé à Douvres. Il a trouvé la Marquise & le Seigneur Jérónimo fort indisposés, de leurs fatigues d'esprit & de corps. Toute la noble Famille l'a reçu avec une joie inexprimable. Il suppose qu'ils passeront encore cette journée à Douvres. Demain, si la Marquise est en état de soutenir le voyage, ils partiront tous ensemble, pour s'avancer vers Londres, autant que leur santé le permettra. Ainsi je ne compte pas qu'ils puissent arriver avant Samedi. Mon cher Sir Charles a cru que son absence devant durer deux jours de plus qu'il ne s'y attendoit, elle causeroit trop d'inquiétude à son Henriette, s'il ne l'en informoit pas. Rien n'est plus sûr; & s'il ne lui rendoit pas cette justice, comme elle n'a pas d'autre règle pour s'estimer, que l'estime qu'il fait d'elle, elle se trouveroit extrêmement rabaisée à ses propres yeux.

Il me charge d'affurer Clémentine qu'elle trouvera ses Parens disposés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour la rendre heureuse. Le ressentiment, dit-il, n'a pas la moindre part à leur entreprise. Ils ne respirent que tendresse & réconciliation.

Cette Lettre, ma chere Grand-Maman, ne partira point, que je ne puisse vous apprendre leur arrivée.

Samedi au soir, 13

JE reçois à l'instant ce Billet de **St Cha**

Samedi, à 4 heures après

MON très-cher Amour apprendra vos
 tiers que nos Amis sont heureusement
 vés dans Grosvenor-Square. J'ai jugé qu'
 seroit épargner de la fatigue à mon F
 riette, & leur en causer moins, de les m
 tout de suite en possession de leur deme
 plutôt que de les conduire dans S. Jai
 Square, comme ils le desiroient, pou
 faire leurs premiers complimens. Mad
 Bémont s'est chargée de la distribution
 appartemens. Tout le monde sera fo
 l'aise. Le Seigneur Jules aura son loger
 chez nous. Quelle admirable attent
 quelle complaisance que la vôtre ! Un r
 fi élégant, préparé, comme je l'appr
 par votre propre direction, pour l'heure
 quelle ils souhaiteront d'être servis. On
 dit que vous avez emprunté une Servant
 chacune de nos Sœurs & une de Mad
 Reves, que vous joignez à deux des vi
 pour le service de cette Maison. Dans
 que occasion, sur chaque point, vous
 ravissez par votre bonté & votre gran

DU CHEV. GRANDISSON. 73
chere Grand-Maman? Le moindre petit
office devient un mérite auprès d'un cœur
noble. Mais si j'avois su qu'ils ne dussent pas
descendre d'abord à S. James-Square, je ne
me serois pas contentée de visiter, comme
j'ai fait, l'autre maison, dans le cours de la
journée, pour y mettre tout en ordre : ils
m'y auroient trouvée pour les recevoir.

Que je suis impatiente de voir chaque
Particulier de cette noble Famille! Je ne
veux qu'une preuve de la sincere affection
que je leur porte ; depuis près de huit jours
que l'Ami de mon cœur est absent, je n'ai
pas désiré une fois sa présence ; quoique s'il
ne m'eut pas écrit Jeudi, mon inquiétude
eût été fort vive pour sa santé & pour la
leur. Puissent-ils pardonner de bonne grace!
C'est alors que je les aimerai chèrement.
Pauvre Clémentine! dans quelle appréhen-
sion n'a-t-elle pas passé toute cette semaine.
Elle n'a pas mis le pied hors de sa Chambre
depuis Mercredi au matin ; & son dessein
est de n'en pas sortir de huit jours.

Dimanche.

MOn plus cher Ami, mon Amour, mon
Mari, tous les tendres noms ensemble, quitta
hier ses nobles Hôtes & revint de fort bonne
heure. Il me dit obligeamment que c'étoit
l'impatience de me voir, de me remercier,
de m'applaudir, qui l'avoit ramené sitôt. Il
avoit avec lui les deux Freres, auxquels nous
donnons un logement ici.

Ce matin, comme hier au soir, nous ne

nous sommes entretenus que de ce qui s'est passé entre la Famille & lui, depuis son arrivée à Douvres, jusqu'à leur entrée à Londres. Ils lui ont témoigné la plus vive reconnaissance, pour être venu lui-même au-devant d'eux & leur avoir amené M. Lowther. Mais lorsque, sur leurs pressantes questions, il leur a dit qu'il avoit eu des nouvelles de leur Clémentine, & qu'elle étoit entre des mains honorables & fidelles, le Marquis a levé les yeux, dans un transport de tendresse; la Marquise, joignant les mains, a voulu louer le Ciel & n'a pu remuer que les levres : tous les autres ont fait éclater leur joie, avec des expressions passionnées.

Sir Charles les a trouvés dans la sincère disposition de pardonner à leur chere Fugitive; c'est le nom que le Prélat lui donne toujours : mais comptez, a-t-il dit, qu'il n'y a d'espérance de rétablir sa tête, qu'autant que nous céderons au désir qu'elle a de s'enfermer dans un Couvent, ou que nous pourrions lui inspirer du goût pour le mariage; & si vous, Chevalier, vous avez la bonté de vous joindre à nous, je ne doute point du succès pour le second point. Sir Charles a blâmé leur précipitation. C'est en partie la faute du Général, a répondu le prélat, en partie la sienne; car elle leur a fait espérer plus d'une fois qu'elle pourroit se rendre.

J'ai supplié Sir Charles de ne pas se laisser persuader d'entrer dans leurs vues, si elle continue de marquer de l'aversion pour un

changement d'état. Il m'a dit qu'il avoit évité de s'expliquer, & qu'il garderoit la même conduite, jusqu'à ce qu'ils fussent établis & que Clémentine parût un peu composée; qu'il verroit alors ce qui seroit convenable aux circonstances, mais que dans l'interval, les argumens de part & d'autre étoient moins propres à lever les difficultés qu'à les fortifier.

Le Prélat s'est fort attendri, en lui racontant l'effet que les premières nouvelles de la fuite de Clémentine avoient produit sur sa Mere. Pendant deux jours, cette pauvre Dame n'avoit pas eu l'esprit dans une meilleure assiette que sa Fille; & lorsqu'on eut vérifié que Clémentine étoit partie pour l'Angleterre, elle insista si fortement à la suivre, que, pour modérer cette impétuosité, il fallut lui promettre que la visite qu'on se proposoit de faire à Sir Charles, seroit avancée. Son impatience ne la quitta point, mais elle se trouva un peu mieux, après cette promesse: c'est ce qui a déterminé la Famille à partir en plein hiver; & c'est aussi par un mouvement de compassion pour cette malheureuse Mere, que Madame Bémont a consenti à les accompagner.

Sir Charles est allé porter à Clémentine de nouveaux motifs d'espérance & de consolation. Il doit passer, de-là, chez le Comte de Belvedere, pour le féliciter de son arrivée, & se rendre ensuite à Grosvenor Square, où il saura, de la noble Famille, quand il me sera permis d'y paroître.

en avoir déjà remarqué quelques y
tômes.

Le Comte de Belvedere a reçu Sir Ch
avec des transports de joie, qui ont
menté, lorsqu'il a su que nous pouvions é
librement à Clémentine.

Je dois être présentée ce soir à la
quise.

Dimanche au soir

J'Ai vu la glorieuse Famille. Je les ad
tous.

Le Marquis & la Marquise sont deux
sonnes de haute apparence, dans le p
dans les manieres : la mélancolie par
xée dans leurs traits. Le Prélat a l'air
Homme de qualité : mais je lui ai tre
dans la contenance, plus de gravité c
Pere Marescotti même, que je ne sa
mieux comparer qu'au Docteur Barlet.
ressemble d'autant plus, que la model

Madame de Sforce & de Daurana sa Fille, La constance du Comte de Belvedere, malgré les accidens passés, qui peuvent renaître, lui fait un mérite extrême dans la Famille ; & les deux Cousins en sont si touchés, que non-seulement ils prennent parti pour lui, mais qu'ils déclarent que le Comte della Porretta, leur Pere, est autant dans ses intérêts que le Général même.

D'une autre côté, la tendre Mere a tant d'impatience de voir sa Fille, que si la scene ne change pas bientôt, on en craint des suites fâcheuses pour sa santé ; & Clémentine, n'étant pas moins impatiente de voir ses Parens, quoique cette idée la fasse trembler, s'afflige nuit & jour d'une situation qui l'oblige d'entrer en condition avec eux, avant que de pouvoir se jeter à leurs pieds. Quelquefois, & ce sont ses momens les plus calmes, elle blâme la démarche où elle s'est engagée : dans d'autres tems, elle s'efforce d'y trouver des excuses.

Dimanche matin,

A LA priere de toutes les Parties, Sir Charles a jeté sur le papier un Plan de reconciliation. Il en donna hier au soir une Copie à Clémentine, une autre au Comte, & une au Prélat. Demain est le jour marqué pour leur réponse. Il m'en abandonne aussi une copie que je vous envoie.

I. Que Clémentine, par soumission pour les dernières volontés de ses deux Grands-

II. Elle aura la liberté de choisir son de vie, celle de visiter son Frere, & sa B Sœur à Naples, son Oncle à Urbín, Ma me de Bémont à Florence. Elle sera mise médiatement, si elle le désire, en posses du revenu des Terres qui lui ont été légi pour être en état de faire tout le bien qu n'auroit pas le pouvoir de faire en prena voile.

III. Elle aura la liberté de nomme Domestiques, & même son Directeur, posé que la mort, ou quelqu'autre cha ment, la prive du Pere Marescotti; m droit d'exclusion sera réservé à son Pere sa Mere, pendant qu'elle continuera d meurer avec eux; & cette restriction ne pas lui paroître onéreuse, puisqu'elle n mais souhaité d'être indépendante d'un & d'une Mere, dont elle révere la b sans compter que la raison demande

Comte de Belvedere, pour contribuer au repos d'une personne qu'il fait profession d'aimer si tendrement, & par considération pour lui-même, consentira volontiers à discontinuer ses soins, & s'engagera même à ne les renouveler que dans une supposition plus heureuse, & du consentement de Clémentine.

V. Les respectables Parens, pour eux-mêmes & pour le Comte della Porretta leur Frere; le Seigneur Jérónimo, pour lui & pour son Frere le Général, auront la bonté de promettre que jamais ils n'emploieront de fortes instances pour engager, & bien moins pour forcer Clémentine à prendre le parti du mariage, & qu'ils ne feront agir, ni Camille, ni d'autres Confidens ou Amis, pour la faire changer de condition. Cependant ils se réservent le droit de lui faire les propositions qu'ils jugeront convenables, renonçant seulement à celui de la presser, parce qu'ils connoissent à leur chere Fille un naturel si doux, & tant de respect pour eux, qu'elle n'est pas plus capable de résister à leurs indulgentes sollicitations, qu'à leurs commandemens les plus absolus.

VI. Ces termes une fois accordés de part & d'autre, on propose que Clémentine obtienne la permission, comme elle le désire avec une vive impatience, de se jeter aux pieds de ce qu'elle a de plus cher au monde, & que tout le passé s'enfvelisse dans un éternel oubli.

L'humble Médiateur osant se promettre

avez le pouvoir de faire par le second article, si vous l'acceptez. Que Sir Charles a bien consulté vos généreuses inclinations ! Toute ma crainte est que vos Parens ne souffrissent point à la partiè qui dépend d'eux. S'ils le font, à quelles espérances ne renoncent-ils pas eux-mêmes ?

Elle a paru méditer. Ensuite, rompant le silence : Est-ce réellement votre opinion, Mylady ? Votre opinion jointe à celle du Chevalier. . . Permettez que je considère. . .

Elle s'est levée, elle a fait deux ou trois tours dans le cabinet. Ensuite, pensant au projet de Sir Charles pour son voyage d'Italie : avec quelle bonté, quelle complaisance, va-t-il au devant de mes desirs ! Et vous, Madame, pouvez-vous, voulez-vous entreprendre le voyage avec nous ? Oh ! que ces ouvertures sont flatteuses !

Elles me flattent beaucoup aussi, Mademoiselle. Si nous partons, ne m'aimez dans votre Italie, qu'autant que je vous aime dans notre Angleterre ; & je serai heureuse dans un Pays dont on vante d'ailleurs la beauté. Mais, très-chère Sœur, que ferons-nous, pour obtenir de vos Proches leur consentement à ces articles ? Me jetterai-je à genoux devant votre Pere & votre Mere, votre main dans la mienne, & toutes deux noyées dans nos larmes ?

Toujours bonne, toujours noble Mylady Grandisson ! Mais parviendrai-je d'abord à calmer mon propre cœur, pour céder la partie qui me concerne ?

Ah ! que l'obstacle ne vienne pas de vous, Mademoiselle. Clémentine ne fera-t-elle pas e quart du chemin ? On ne lui en demande pas davantage.

J'y penserai. Je saurai ce qu'ils auront fait. Votre avis, très-chere Madame, aura pour moi tout le poids que doit avoir celui d'une Sœur.

On est venu nous avertir qu'on avoit servi. Elle s'est excusée de descendre. J'ai pris congé d'elle pour le reste du jour, en lui disant que mon intention étoit de retourner au lojis, immédiatement après le dîner.

Lundi au soir.

SIR Charles est revenu, le visage brillant du plaisir d'avoir exercé toutes ses vertus. Il n'est pas sans espérance, de conduire cette affaire à la plus heureuse fin.

Le Comte de Belvedere, chez lequel il s'est rendu d'abord, l'a reçu avec beaucoup d'émotion. Que je brulois de vous voir ! lui a-t-il dit. J'avois prévu que je serois la victime.

O Chevalier ! si vous saviez les promesses, les assurances que j'ai reçues du Général & de toute la Famille !

Sir Charles s'est étendu sur toutes les raisons qui pouvoient servir à lui calmer l'esprit.

Veut-elle promettre, engager sa parole, que si jamais elle se marie, ce ne sera qu'a-

pérances. Si Clémentine renonce au Ciel il ne sera pas impossible, d'ici à ce tems là déterminer en faveur d'un homme d'un grand mérite. Si rien n'ébranle sa résolution vous ne ferez lié par aucun engagement vous empêche de faire un autre choix.

Un autre choix, Monsieur ! Comment pouvez-vous tenir ce langage à un homme qui l'adore depuis si long-tems, & qui dans les divers états de sa maladie, a toujours servi pour elle une affection sans parti. Mais nous saurons, s'il vous plaît, ce que votre Famille pense des articles.

Ils sont allés à Grosvenor-Square. Au dîner, l'importante affaire a fait le sujet d'une délibération solennelle. Le Seigneur Jérónimo & Madame Bémont ont d'abord embrassé le plan dans toutes ses parties. Le monde est revenu enfin à la même opinion. Le Ciel en soit loué ! A présent le bonheur de la chère Clémentine est en

bilité, dont il conservera l'espérance, tant que l'objet de sa passion sera sans engagement.

O Clémentine ! O la plus noble des Femmes ! Mais Henriette est-elle de fer ? Non, ma chere Grand-Maman ; elle répond aux souhaits que votre générosité vous a fait faire pour elle.

Mardi 27.

SIR CHARLES fit hier ses excuses à Clémentine par un Billet, de ne l'avoir pas vue de tout le jour. Ce matin, lorsqu'il étoit prêt à se rendre chez elle, il a reçu du Seigneur Jeronimo le Billet suivant, dont le but est de fortifier ses efforts, pour faire goûter les articles à Clémentine.

„ Vous faites, cher Grandisson, le bonheur de toute la Famille à la fois, si vous engagez Clémentine à souscrire, comme nous y sommes tous disposés. Rendez-vous dès-aujourd'hui, ma très-chere Sœur, aux embrassemens d'un Pere & d'une Mere, à ceux de deux Freres, qui vous répondent du troisieme. Avec quelle impatience allons-nous compter les heures, jusqu'à celle où nous recevrons du plus cher des Amis & du meilleur des hommes une Sœur si tendrement aimée !

Ne vous écriez-vous pas ici avec moi, ma chere Grand-Maman ; O Clémentine ! O la plus noble des Femmes ! refuserez-vous la branche d'olivier qui vous est offerte ?

Mardi à deux heures.

TRIOMPHE! Heureux jour! Heureuse nouvelle! Sir Charles m'apprend que Clémentine s'est enfin rendue. Demain après midi elle doit se jeter aux pieds de son Pere & de sa Mere. Réjouissez - vous avec moi, ma chere Grand-Maman! Tous mes Amis, prenez part à ma joie. Qu'on me félicite! Qu'on m'applaudisse! N'est-ce pas moi-même, qui vais être reconcilié avec la plus tendre & la plus indulgente Famille?

Mardi au soir.

TANDIS que nous étions à souper, Sir Charles & moi, tête-à-tête, le monde entier l'un pour l'autre, on m'a remis le Billet suivant, écrit en Italien, que je traduis pour vous en Anglois:

Demain, ma très-chere Mylady, comme le Chevalier vous l'aura dit sans doute, la pauvre Fugitive doit être introduite chez ses Parens. Priez pour elle. Mais si vous me faites la grace de me regarder en effet comme une Sœur, je vous demande plus que des prieres. Etoit-ce sérieusement que vous m'offriez hier votre bienfaisante main pour me soutenir, si je consentois à me jeter aux pieds de mon Pere & de ma Mere? Mylady L... a la bonté de vouloir confirmer, elle-même, la protection qu'elle m'accorde. Ma Sœur consentira-t-elle à l'être, dans cette

DU CHEV. GRANDISSON. 39
redoutable occasion ? Sa main est-elle réellement disposée à me soutenir ? Si , vous & Mylady L. . . , vous vouliez aider de votre présence la fugitive Pénitente , elle auroit plus de courage à lever les yeux devant ces tendres Parens , ces chers Freres , dans le sein desquels elle a répandu tant d'amertume.

Jusqu'à ce que le jour de demain soit passé , elle n'ose joindre l'addition respectable , au nom de

CLEMENTINE.

Si je le veux ! ai-je répété après ma lecture. Si je parlois hier sérieusement ! Oui , oui , n'en doutez pas. Lisez , cher Sir Charles , & permettez que ma réponse soit conforme aux desirs de cette charmante Sœur.

J'espère , m'a-t-il dit , que des scènes , qui ne manqueront pas d'être fort touchantes , n'affecteront pas trop mon cher Amour ; mais je trouve également , & de la bonté dans la demande de Clémentine , & de la générosité à l'accorder. Voici , ma chere , l'ordre que nous pourrons mettre dans notre entreprise. Après le dîner , vous irez prendre votre aimable Sœur & Mylady L. . . , que vous menerez à Grosvenor-Square. J'y serai pour vous recevoir , & pour la présenter à ses Amis , quoique je ne puisse douter de la joie avec laquelle ils la recevront. Demain au matin , je l'informerai de mon arrangement.

CLEMEN
Charles. Je
heures. Il p
parent pas.

NOUS IEN
Suisse. Je ve
es. Parven
sont pas. Il
à son époque



1111

Murray. T. A.

Vous en
à cette fin
sont pas. Il
en Suisse. Il
sont pas.

En Suisse
Murray. T. A.
sont pas. Il
sont pas. Il
sont pas. Il
sont pas. Il
sont pas. Il

Mylady ! Quel supplice que les remords, sur-tout pour un cœur fier !

Ensuite, jettant les yeux sur les articles, que je lise encore une fois ce que je dois signer : & voici les remarques qu'elle fit en lisant.

1. Dur, dur article, que le premier ! Mais votre Chevalier, Madame, mon quatrième Frere, mon Ami, mon Protecteur, assure qu'en le signant, je m'acquitterai de tout ce que je lui dois : Hé bien, je m'y soumetts.

2. Flatteuse perspective pour mon orgueil, pour l'espérance que j'ai de soulager les Pauvres, les Malheureux !

3. La liberté de nommer mes Domestiques, mon Confesseur même . . . Attentif, indulgent Chevalier ! Si je renonce au principal désir de mon cœur, je n'insisterai point sur ces conditions. Mes parens auront alors tous les droits. Il n'y a rien, assurément, sur quoi j'aspire à l'indépendance.

4. Je reconnois, Chevalier, votre protection & votre bonté.

5. Si mes Amis s'engagent ils seront fideles à leur promesse. Notre Famille est sans tâche sur l'honneur. J'espere que le général ratifiera la caution de ses Freres; mais il me haïra, je le crains.

Généreux Grandisson ! que votre conclusion est séduisante ! Et vous Mylady, vous, me dites que mon bonheur est nécessaire à la perfection du votre ! Quel motif ! Conduisez-moi ; je me livre à vous, Madame.

Machere Mylady L... ma seconde Protectrice, vous m'accorderez aussi votre Compagnie. Une Femme telle que vous, une Sœur du Chevalier Grandisson, qui me reconnoît pour son Amie, & qui répond de ma conduite, va relever l'humiliée Clémentine aux yeux de son indulgente famille.... Et Sir Charles, ne doit-il pas se trouver là, pour les disposer tous à recevoir favorablement la Fugitive ! Partons, conduisez-moi, je vous suis. Elle avoit néanmoins, dans les yeux, quelque chose d'égaré; & nous donnant une main à chacune, elle s'est laissée conduire au Carrosse. Mais, en y montant, elle trembloit, elle chancelloit, elle paroissoit dans un trouble extrême. Nous nous efforcions de la rassurer. Le Carrosse marchoit vers Grosvenor-Square. Lorsqu'il se fut arrêté, elle jeta ses deux bras autour de Mylady L... & cachant son visage dans son sein, elle invoqua le secours du Ciel. Comment, comment, s'écria-t-elle, pourrai-je regarder en face mon Pere & ma Mere ?

Sir Charles parut, au bruit du Carrosse. Il remarqua son émotion. Il est digne de vous, Mesdames, dit-il à Mylady L... & à moi, d'accompagner notre chere Clémentine. Vous allez trouver la récompense de votre bonté, dans le plaisir de la voir reçue avec des transports de joie, par de tendres Parens qui ne respirent que pour leur Fille.

Ah Chevalier ? c'est tout ce qu'elle put dire.

Je vais vous conduire, très-chere Clé-

assistance de Sir Charles; & la plaçant entre la Femme & lui, tous deux passerent un bras autour d'elle. Ses prieres furent répétées pour le pardon, d'une voix interrompue par des sanglots; & les benedictions coulerent de même, de leurs cœurs paternels à leurs lévres.

Après ces grandes émotions, lorsqu'ils eurent la force de parler, & que Clémentine se commença à lever les yeux, d'abord par intervalles, & les baissant aussitôt sous leurs; voyez Madame, voyez, Monsieur dit-elle, la généreuse Dame à qui... en regardant Mylady L...) Voyez (en se regardant) plus qu'une Femme.... Un ange.... Elle vouloit dire plus; mais les expressions semblerent lui manquer. Nous vous déjà vu, admiré, dit civilement le Marquis, la plus noble des Femmes, dans Mylady Grandisson.

Il se leva, pour s'approcher de Mylady... & de moi. Sir Charles nous conduisit toutes deux vers lui; & Clémentine, qui se tenoit proche de moi, saisit une de ses mains, qu'elle pressa de ses lévres. Elle paroissoit chercher des termes, qui ne se présentoyent point. Nos yeux félicitoient aussi beaucoup plus que nos expressions, le Pere, la Mere, & la Fille.

Sir Charles sortit alors; mais revint bientôt avec les deux Freres. Il me seroit difficile de dire s'ils marquerent plus de joie, que Clémentine ne témoigna de confusion. Elle recommença à parler de grace & de

pardon ; mais le Prélat l'interrompit : Pas un mot de nos afflictions passées. Personne ici n'est coupable. Nous nous revoyons heureux ; heureux , par les conditions dont nous sommes redevables à cet Ami du Genre humain , & de notre Famille en particulier.

Jéronimo avoit serré sa Sœur entre ses bras. Mon Frere dit-il à l'Evêque , que j'applaudis à vos tendres assurances ! chacun des articles aura son exécution. Nous nous réjouirons en Angleterre avec le Chevalier : & lui , & tout ce qu'il a de cher , nous accompagneront en Italie. Nous ne composerons qu'une Famille.

Sir Charles introduisit alors Madame Bémont ; & Clémentine se précipita aussitôt dans ses bras. Grace , grace , très-chere Madame ! si vous me l'accordez , je l'obtiens de la vertu. Pardonnez une malheureuse Fille , qui n'auroit jamais fait deshonneur à vos leçons , ni aux exemples de sa Mere , si d'épaisses ténèbres n'avoient obscurci sa raison. Dites que vous me pardonnez , comme les meilleurs des Peres & des Meres , & comme toute une indulgente Famille. Madame Bémont lui fit une réponse , digne de sa prudence & de son amitié.

Le Pere Marecotti fut introduit par le Marquis même , avec le respect dû à sa piété. Mon Pere , lui dit Clémentine , avant qu'il eût ouvert sa bouche , je me soumets à toutes les pénitences , que vous jugerez à propos de m'imposer. Il parla peu ; mais son action exprima , autant que ses termes , la joie dont il

Il étoit pénétré. Qui condamnera, dit-il modestement, lorsqu'un Pere, une Mere, & des Freres si zélés pour l'honneur de leur Famille, s'accordent à pardonner ?

Il fut réglé entre la Famille & Sir Charles, qu'on ne diroit point à Clementine un mot en faveur du Comte de Belvedere : mais on le pria de lui apprendre que le Comte est en Angleterre. Tout le monde ayant été vivement ému, Sir Charles proposa de se retirer, & de laisser retourner Clémentine pour cette nuit chez Mylady L... , en regardant sa visite comme une préparation pour le changement de sa demeure. Mais toute la Famille déclara d'une seule voix, qu'elle ne pouvoit se séparer d'une Fille & d'une Sœur, rendue à leurs espérances. Elle fit connoître elle-même que c'étoit flatter ses plus chers desirs ; avec un air de reconnoissance néanmoins, & le genou à demi courbé.

Dans le transport d'une joie générale, qui pense, dit Sir Charles, à la fidelle Camille ? Pourquoi Camille ne viendrait-elle pas féliciter sa Maîtresse & toute l'assemblée du plus heureux des événemens ? Tout le monde demanda Camille. Elle vint avec un empressement inexprimable. Elle se jeta aux genoux de sa chere Maîtresse. Elle répandit des larmes de joie. Ah ! Camille, lui dit Clémentine en l'embrassant, je vous ai traitée trop cruellement : mais ce n'est pas moi qu'il faut accuser ; hélas, hélas ! je n'étois plus à moi-même. Je m'efforcerais de vous en dédommager. Cette bonne Fille ne répondit qu'en re-

merçant le Ciel, de pouvoir serrer encore une fois contre son sein sa chere jeune Maîtresse, & protestant qu'elle ne se plaignoit de rien.

Sir Charles n'oublia point de demander grace pour Laure. Clémentine assura qu'elle ne méritoit aucun blâme, qu'elle lui avoit obéi avec répugnance, & qu'obtenant grace pour elle-même, Laure devoit l'obtenir aussi. Mon très-cher Amour, dit la Marquise, nous sommes convenus que vos Domestiques seroient de votre choix. Le Chevalier, nous n'en doutons point, pensoit à Laure, en proposant cet article. Le jeune Anglois n'y fera pas moins compris. Leur sort, chere Clémentine, est entre vos mains.

M'est-il permis, reprit Sir Charles, de faire pour moi-même une demande à Clémentine? une demande qui s'accordera parfaitement avec les articles?

Il n'y en a point, Chevalier répondit-elle, que je sois capable de vous refuser.

Je ne la ferai point aujourd'hui, Mademoiselle, ni même demain. Après les agitations que nous avons soutenues aujourd'hui, demain doit être un jour de repos. Toute la compagnie me fera l'honneur de dîner chez moi Vendredi. Les articles peuvent être signés ce jour-là, & je remets à vous demander alors une grace, que je me flatte d'obtenir.

L'invitation de Sir Charles fut civilement acceptée; & demain...

Clémentine & Madame Bémont, qui demandent à me voir. Charmante surprise!

Sir Charles étoit sorti, & ne faisoit que rentrer, lorsque les deux Dames sont arrivées. La joie que j'ai eue de les voir passe mes expressions, sur-tout en remarquant à Clémentine un visage serein, qui ne se resentoit plus de l'infortune. Nous sommes venues, a dit Madame Bémont, rendre nos premiers devoirs à ceux qui ont rétabli la paix & le bonheur dans une Famille entière. Clémentine n'a pas eu de repos, qu'elle n'eût fait ses vifs remerciemens à Mylady Grandisson, pour le secours qu'elle reçut hier de sa présence.

La reconnoissance, a dit Clémentine, est l'unique occupation de mon cœur. Mais, Chevalier, où trouverai-je des expressions? Je vous conjure de m'expliquer votre demande. Vous, chere Mylady Grandisson, dites-moi, si vous le savez, en quoi je puis obliger mon quatrieme Frere.

Ma très-chere Clémentine, a répondu Sir Charles, commencez par fortifier votre cœur contre une douce surprise; car je ne vous en prépare point d'autre. Vous n'avez pas encore signé les articles, & je me figure que vos Parens ne l'ont pas encore fait non plus.

Monfieur! Chevalier!

Que je ne vous allarme point, Mademoiselle, Il a mis une des mains de Clémentine dans la mienne; il a pris l'autre d'un air fort tendre: votre dessein est de les signer, a-t-il repris; ils le feront aussi, j'en suis sûr. Demain, lorsque nous serons tous rassemblés,

tout sera signé de part & d'autre.

Je l'espère assurément. Ils ne penseront point à se dédire ?

Non, non, Mademoiselle : & vous devez compter par conséquent, que le Comte de Belvedere ne vous sera jamais proposé avec la moindre instance.

Sans doute, sans doute ; a-t-elle vite ment répondu.

Auriez-vous de la répugnance, Mademoiselle, après votre retour en Italie, à voir le Comte de Belvedere, comme un Ami de votre Famille, comme un Admirateur de votre mérite, comme un homme de qualité du même pays.

J'aurai toujours pour le Comte la considération que je dois à un Homme d'honneur, à l'Ami particulier de mon Frere le Général ; & de toute ma Famille ; mais je ne puis le regarder sous un autre jour. Quelles sont les vues du Chevalier Grandisson ? Ne me tenez pas en suspens, Monsieur.

Votre Pere & votre Mere, Mademoiselle, vos Freres étoient venus dans l'espérance de vous fléchir en faveur du Comte. Ils ont renoncé à cet espoir . . .

Oui, Monsieur.

. . . . & vous laissent un pouvoir absolu sur vos volontés & sur tous vos desirs, aux conditions que vous avez promis de signer : mais je vous demande, si le Comte se trouvoit en France, lui permettriez-vous de se rendre ici, pour prendre congé de vous & de votre Famille, avant son départ pour la Cour de Madrid ?

DU CHEV. GRANDISSON. 101

Quoi, Monsieur ! à titre d'Homme, qui espere de moi quelque chose de plus ?

Non, Mademoiselle, à titre seulement d'Ami de toute votre Famille ; sans autre vue, à présent qu'ils vous verront si déterminée, que d'obtenir vos vœux, vos prieres pour le bonheur de sa vie, comme vous souhaitez sûrement les siennes.

J'y consentirois dans cette seule vue... Mais s'il attendoit de moi quelqu'autre faveur, s'il se flattoit... O Chevalier ! Mylady ! Madame Bémont ! qu'on ne me tente plus sur ce point ; ce seroit violer les articles. Toute persuasion ne seroit qu'une violence.

Il n'est question, Mademoiselle, de rien de cette nature. Les articles seront inviolablement observés du côté de vos Parens. Mais vous voyez que Madame Bémont, dont l'intention étoit de ne remettre jamais le pied dans cette Ile, y est revenue pour obliger votre Mere. Et si dans l'affliction que tout le monde a ressentie de votre absence, l'Homme, pour qui votre Famille a toujours eu de l'estime, avoit accompagné votre Pere, vos Freres...

Sir Charles s'est arrêté, en la regardant d'un air si sensible, & mettant dans ses yeux, lorsqu'ils ont rencontré les siens, une tendresse si modeste (Toutes les graces de la douce persuasion sont à lui !)

O Chevalier ! votre demande, votre demande ! Dites en quoi je puis obliger le plus obligeant des Amis, des Hommes.

Je vous le dis, Mademoiselle, (en se

penchant sur la main qu'il tenoit). Confentez, si ce n'est pas avec trop de répugnance, à voir le Comte de Belvedere.

Le voir, Monsieur ! Comment ? où ? dans quel tems ? à quel titre ?

A titre d'Ami, je le répète, d'Ami de toute votre Famille ; d'Homme qui souhaite votre gloire, votre bonheur, auquel il est prêt à sacrifier le sien... Il ne souhaite, pendant qu'il est ici...

Il est ici, Monsieur !

... que d'obtenir la liberté de voir votre Famille, de vous y voir, une, deux, trois fois, autant que vous le permettrez ; mais absolument sous les conditions, qui doivent être signées demain.

Est-il donc vrai que le Comte soit en Angleterre ?

Il y est, Mademoiselle. Il y est venu avec vos Amis & les siens. Il n'a pas désiré une fois de paroître devant vous. Il se tient renfermé dans un logement particulier. Jugez de la résolution où il est, de ne pas vous causer de trouble ou d'offense. Il quittera cette Isle sans vous avoir vuc, si vous lui en faites une loi. Mais je serois mortellement affligé qu'un si galant Homme fut obligé de partir honteusement, si j'ose le dire ; comme s'il ne méritoit pas de pitié, lorsqu'il ne peut obtenir aucune faveur.

O Chevalier !

Assurée, Mademoiselle, comme vous l'êtes par les articles, votre émotion ne sauroit être bien fondée, quand la sienne le

feroit : il n'y a point pour l'une, la même raison que pour l'autre. Je demande donc qu'il soit permis au Comte de Belvédère, en qualité d'Ami de votre Maison, & sans autre vue, car les articles s'y opposent, d'occuper demain une place à ma table.

Demain, Monsieur ! & vous voulez que j'y sois aussi ?

Il n'a répondu que par une révérence. Observez-vous avec quelle adresse, & par quels degrés, il a pris comme plaisir à la conduire ? Sa pénétration le faisoit lire dans un cœur si tendre. Je suis presque sûre qu'il pensoit à juger par son émotion, & par le plus ou moins d'importance qu'elle attacherait à la présence du Comte, s'il y avoit, dans l'éloignement, quelque chose à se promettre pour lui.

Elle a réfléchi. A la fin ; c'est donc là, Chevalier, la demande que vous aviez à me faire ?

Oui, Mademoiselle ; & si Mylady Grandisson n'avoit pas reçu l'honneur de votre visite, je vous aurois demandé demain, pour le soir, la grace que je vous demande aujourd'hui pour le dîner.

Hé bien, Monsieur, comme je ne puis soupçonner de double vue dans Sir Charles Grandisson....

(L'interrompant) Je ne pense point, Mademoiselle, à demander d'autre faveur pour le Comte. Je me crois lié moi-même par les articles, comme si j'étois une des Parties.

Hé bien, je consens à voir M. le Comte de Belvedere. Il sera prudent. Je compte-la-dessus. En Italie, je l'ai vu plusieurs fois après votre départ; & j'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

A présent, très chere Sœur, Amie charmante & respectable, j'ai l'esprit tranquille. Je ne pouvois supporter, dans mes idées, qu'on vous déguisât quelque chose qui vous concerne, pendant que j'en étois informé.

Elle avoit les larmes aux yeux. O Madame! m'a-t-elle dit, il n'y a que Dieu & vous, qui puissent récompenser cet excellent Sir Charles de la bonté qu'il a pour moi... Vous voyez votre ascendant, Chevalier. Ma reconnoissance ne résiste à rien. Mais jamais, jamais, ne me proposez de mariage.

Ah chere Fille! ai-je pensé en moi-même, en sentant couler une larme que je n'ai pu retenir; je m'imagine qu'ayant devant vous un Homme, auquel il n'y a rien d'égal, il vous est impossible de vous accoutumer à l'idée d'un autre.

Les deux Dames sont parties avec précipitation, pour rendre leur visite à Mylady L... dont le cœur n'a gueres été moins affecté que le mien, de toutes ces tendres scènes.

J'ai demandé à Sir Charles, dans la supposition qu'il pût engager demain Clémentine à recevoir la main du Comte, s'il profiteroit de l'occasion? Je m'en garderois bien, m'a-t-il dit; & cela pour l'intérêt de

DU CHEV. GRANDISSON. 107
 l'un & de l'autre. Clémentine a fait voir qu'elle peut se laisser vaincre par la générosité & la douceur; c'est au Comte à tenter ces deux voies. Si sa raison s'affermir, une suite d'idées joyeuses peut prendre la place de cette mélancolie, qui lui donne de l'aversion pour la Société. Les articles la mettront en état de faire plus de bien, qu'elle n'en feroit jamais dans un Cloître. L'exercice de ce pouvoir ouvrira, élargira une ame naturellement noble; & sa reconnoissance ne fera qu'augmenter, pour l'indulgence qui aura produit une si heureuse révolution. Mais si le Ciel ne lui rend pas une parfaite santé; qui plaindra le Comte de n'avoir pû obtenir sa main? Je compte, ma chere, de l'avoir rendu, sinon heureux, du moins plus tranquille; & j'espere qu'il sera capable de la voir sans une trop violente émotion.

NB. Si l'on est surpris de ne plus voir paroître Mylady G . . . j'apprens au Lecteur qu'étant dans une grossesse fort avancée, elle n'a pu quitter sa maison, ni prendre part à tout ce qui s'est passé autour d'elle ce qui n'a point empêché qu'elle n'ait beaucoup badiné sur sa propre situation. Aujourd'hui même, date de la Lettre précédente, elle accouche d'une charmante petite Fille, qui lui rend son Mari fort obéissant; & l'aveu qu'elle en fait est accompagné de ses plaisanteries ordinaires.

Sir Edouard Belcher, revenu du Château de Selby, fait une agréable peinture de la gaieté d'Emilie; & Mylady Grandisson en

tire un bon augure, pour le changement de ses inclinations. Il ajoute que M. Gréville s'est présenté pour Lucie, qui a rejeté absolument ses soins. Elle marque moins d'éloignement pour Mylord Reresby, jeune Pair d'Ecosse, qui aspire aussi à sa main.

LETTRE CXXVII.

My lady GRANDISSON à la même.

Samedi, 31 Mars.

ENFIN les articles sont signés. Mais vous ne me pardonneriez pas de vous en dérober les circonstances.

L'acte, signé de toute la Famille & des Témoins, fut mis, avec une plume, entre les mains de Clémentine, pour y écrire aussi son nom, à la vue de tous ses Amis, qui formoient un cercle autour d'elle. Jamais Femme n'a paru avec plus de dignité dans l'air & les manières. Cependant tout le monde fût surpris, & même inquiet, de lui voir une contenance extrêmement sérieuse. Elle signa son nom; mais aussitôt, & sans aucune apparence d'émotion, elle déchira ceux de sa Famille, elle baïsa le morceau de papier, & le mit dans son sein. Ensuite, se jettant à genoux devant le Marquis & la Marquise, & leur présentant l'acte: Qu'il ne soit jamais dit que votre Fille ait eu la présomption d'entrer en traité avec

son Pere & sa Mere. Mon nom demeure... Il déposera contre moi, si je viole jamais les articles que j'ai signés. Votre pardon, Monsieur, le votre, Madame, & mille excès d'indulgence, m'ont trop fait éprouver votre bonté pour m'en laisser aucun doute. Votre promesse est un acte. Je n'en demande point d'autre.

Ils l'embrassèrent. Ils la releverent tendrement, & l'embrassèrent encore.

Il me semble, Monsieur, dit-elle à Sir Charles, que pour la première fois, je souhaiterois de ne pas voir M. le Comte de Belvedere dans une si nombreuse assemblée. Est-il chez vous?

Il est dans mon Cabinet, Mademoiselle. Madame (en se tournant vers sa Mere) me ferez-vous la grace de m'accorder votre présence?

La Marquise donna la main à Sir Charles. Clémentine prit la mienne, & fit un signe d'invitation à Madame Bémont. Le Seigneur Jérónimo nous suivit avec elle. J'entendis le Marquis, qui disoit au Pere Marescotti, quoiqu'à voix basse; Ne trouvez-vous pas un peu trop de solemnité dans cette démarche?

Sir Charles ayant fait asseoir la Marquise dans une Salle voisine, prit l'aveu de Clémentine par une révérence, monta dans son Cabinet, où il n'employa qu'un moment à préparer le Comte aux circonstances, & revint aussitôt avec lui. Le Comte s'approcha respectueusement. Une douce rou-

geur se répandit sur les joues de Clémentine. Je vous mets, Monsieur, lui dit-elle, nombre des Amis à qui je dois des excuses pour ma téméraire démarche; parce qu'il vous a porté à vouloir accompagner mes Freres, que vous avez toujours honorés de votre amitié. Pardonnez-moi les inconvénients que vous avez pu souffrir à cette occasion.

Quel honneur vous me faites, Madame, de me compter au nombre de vos Amis! Croyez-moi.....

Oui, Monsieur, interrompit-elle, vous regarderai toujours comme l'Ami de ma Famille & comme le mien. Je souhaiterai votre bonheur; je le souhaite dès aujourd'hui; & je ne puis vous en donner une meilleure preuve, qu'en retirant cette marque que vous avez recherchée avec une si rare confiance, malgré les dégoûts d'une malheureuse maladie, qui ne devoit vous donner que de l'éloignement pour moi.... chere Mere, (en faisant un mouvement) la Marquise arrêta, pour se jeter à ses genoux devant-elle) pardonnez cet attachement à mes résolutions. Ce n'est point un aveugle opiniâtreté, qui me fait résister à vos desirs. J'ai eu deux raisons pour év

voue, devant mes plus chers Amis, & tous ceux qui s'y intéressent en doivent être informés, que la justice que je dois au Comte en est une. Ne ferois-je pas une Malheureuse, d'accorder ma main à un Homme, qui n'a pas, dans mon cœur, la préférence qu'une Femme doit à son Mari? Et lorsque je me suis crue obligée d'en refuser un par considération pour lui-même, ne le suis-je pas à la même justice en faveur d'un autre? En un mot, j'ai refusé de punir le Chevalier Grandisson, & vous savez tous mon Histoire: qu'a fait le Comte de Belvedere, pour mériter qu'on le punisse? Contentez-vous, Monsieur, de mes vœux pour votre bonheur. Je me sens quelquefois encore, dans un très-fâcheux état; & le passé n'a que trop vérifié la nature du mal. Pendant que j'ai cette opinion de moi-même, l'honneur, la justice, doivent m'attacher au Célibat. Mon respect, pour mes plus chers Parens, m'a fait abandonner un projet qui stattoit mes inclinations: il ne reste qu'à me rétablir par les voies qu'ils approuvent... Ma très-chère Maman, (en se laissant tomber à genoux, malgré elle) je vais m'efforcer de rendre tous mes Amis heureux. Priez tous pour moi, mes chers Amis!... (en regardant autour d'elle, & ses larmes coulant à grosses gouttes) Accordez-moi vos prières, Monsieur: je vous promets les miennes; & dans les plus ardentes, je demanderai pour vous au Ciel, une Femme plus digne de vous, qui vous rende toute justice que vous méritez.

Elle se déroba aussi-tôt, dans une espee de transport, comme si le pouvoir de ses sens n'eût pas répondu à l'élévation de son ame. Sir Charles pria Madame Bémont de la suivre; & je suivis Madame Bémont.

Nous trouvâmes l'admirable Clémentine dans un Cabinet voisin, à genoux & baignée de larmes. Elle se leva; nous nous hâtames de la soutenir. O ma chere Mylady! s'écria-t-elle, pardonnez-moi!... chere Madame Bémont, avez-vous quelque reproche à me faire? Dites, dois-je m'en faire à moi-même?

Nous lui applaudîmes toutes deux. Elle méritoit bien nos éloges. Si sa grandeur venoit d'une imagination échauffée, qui lui donnera le nom de maladie?

Elle consentit à se laisser reconduire vers sa Mere, qui la retint dans ses bras, lorsqu'elle vouloit se jeter encore à ses genoux. Ma chere Fille, ma Clémentine, nous nous rendons tous à la force de vos raisons. Soyez heureuse, ma chere, dans vos nobles sentimens. Je fais ma gloire d'une telle Fille.

Et moi, d'une telle sœur, ajouta le Seigneur Jeronimo. Ma tendresse pour elle, va jusqu'à l'adoration.

Elle prit ma main: Et vous, chere Mylady! voulez-vous être ma Sœur? Sir Charles serra-t-il mon Frere? Ferez-vous avec nous le voyage d'Italie? entretiendrons-nous des deux côtés une amitié de Famille, jusqu'à la fin de nos jours?

Je la serrai étroitement dans mes bras;

& nos larmes se mêlerent mutuellement sur nos joues : mon ambition , ma plus grande ambition sera de mériter la distinction que vous m'accordez. Ma Sœur , mon Amie , la Sœur de mon meilleur Ami ! aimez-le autant qu'il vous honore. Aimez-moi pour l'amour de lui , comme je vous aimerai pour l'amour de vous-même & de lui , jusqu'à ma dernière heure.

Sir Charles passa les bras autour d'elle & de moi. La tendresse & l'admiration respiroient dans ses yeux. Il nous donna le nom d'Ange. Ensuite , prenant le Comte par la main , il le fit avancer jusqu'à nous. Je vous présente le Comte de Belvedere , dit-il à Clémentine ; il mérite infiniment votre estime & votre pitié. Vous le voyez céder à votre grandeur d'ame , avec des sentimens dignes de vous. Recevez , reconnoissez un Ami. Il s'efforcera de suspendre toute autre espérance.

Je le reçois donc , & je le reconnois à ce titre. Oui , Monsieur , je suis sensible à l'honneur que vous m'avez fait depuis si longtems. Puissiez-vous être heureux avec une Femme , dont le mérite réponde au vôtre ! Voyez l'heureux couple qui est devant vous : Puissiez - vous être aussi heureux que Sir Charles Grandisson ! Quel plus grand bonheur puis-je souhaiter pour vous ?

Il prit sa main ; & mettant un genou à terre , il la porta respectueusement à ses levres : Je vais vous délivrer , Mademoiselle , d'un Persécuteur. Je ne dois rien vous demander ;

mais je puis promettre pour moi-même, dans les termes du Chevalier Grandisson, que je m'efforcerai de suspendre la plus chère de mes espérances.

Le Comte s'étant levé, sans ajouter un mot, & les yeux aussi pleins que le cœur, le Seigneur Jérónimo proposa de retourner à la Compagnie. Mais Clémentine souhaita de se retirer avec moi, pour laisser le tems au reste des Convives de se faire raconter ce qui s'étoit passé. Je la conduisis dans mon cabinet; & là, nous renouvelâmes le vœu d'une éternelle amitié. Sir Charles, jugeant que le Comte auroit quelque chose à souffrir du récit, le retint aussi pour quelques momens; tandis que Madame Bémont & le Seigneur Jérónimo allerent informer ceux qui n'avoient pas été présens.

A l'heure du dîner, Clémentine fut reçue de toute l'Assemblée, comme un Ange. Ses Parens applaudirent à la noblesse de sa conduite, & bénirent le Ciel de la résolution qu'il leur avoit inspirée de venir en Angleterre. Ensuite les remerciemens tombèrent sur Sir Charles, auquel ils se croyoient redevables de leurs plus heureuses espérances. Ils se promirent que leur Famille & la nôtre n'en formeroient qu'une, aussi tendrement liée, que si l'alliance, autrefois si proche de sa conclusion, avoit été réelle.

Après le dîner, Sir Charles ayant proposé à la Marquise l'exécution du dernier article de son Plan, qui étoit de lui faire connoître ce qui mérite à Londres la curiosité des

Etrangers, & de lui faire prendre ensuite l'air de la campagne, le Marquis répondit pour elle que l'arrivée de Clémentine ayant amené à la Ville Sir Charles & Mylady Grandisson, il ne doutoit pas que ce qui leur feroit le plus de plaisir, ne fût de retourner d'abord à leur Campagne. Il ajouta civilement que l'amusement le plus doux, pour sa Femme & pour lui, seroit la présence & la conversation de leurs Amis, & dans leurs Terres plutôt qu'en tout autre lieu; que les plaisirs de la Ville auroient leur tour; & qu'étant désormais tranquilles en Angleterre, ils n'avoient aucune impatience de la quitter, pourvu que Sir Charles & ses Amis remplissent l'espoir qu'ils leur avoient donné de les accompagner en Italie. Il me seroit difficile de répéter tout ce qui se dit d'agréable & de civil des deux parts. Enfin voici les arrangements dont on convint.

Le Comte de Belvedere, qui reçut de Clémentine, dans l'après-midi, les plus hautes marques d'attention & de politesse (remède, pour l'observer en passant, que je ne crois pas trop sûr pour sa guérison) se propose de passer un mois ou six semaines à Londres avec les Seigneurs Jules & Sebaste; de nous faire ensuite leur visite d'adieu, & de partir ensemble pour la Cour de Madrid, où le dessein du Comte est de s'arrêter quelques mois. Le nôtre est de partir tous, Lundi prochain, pour le Château de Grandisson. Mylord & Mylady L. . . nous suivront dans huit ou dix jours. Charlotte murmure beau-

coup des embarras qui la retiennent encore ; mais elle nous rejoindra , le plutôt qu'il sera possible , avec son Mari.

Clémentine m'a vanté plus d'une fois le plaisir qu'elle se promet dans nos courses, & ne doute point qu'elles ne servent à rétablir la santé de toute sa Famille. Elle ne cesse point de me dire mille choses tendres & obligantes. Surement cette démarche, qui paroissoit d'abord un peu téméraire, doit passer pour un heureux incident, puisqu'elle est devenue pour tout le monde, la source de tant de joie ; à l'exception néanmoins du pauvre Comte de Belvedere. Mais, en vérité, rien ne manque à celle de votre très-humble, &c.

HENRIETTE GRANDISSON.

N. B. Ceux qui aiment les dissertations tendres & morales, doivent regretter qu'on supprime quatre ou cinq grandes Lettres, où l'on voit le sentiment de plusieurs jeunes Filles & de quelques *Matrones*, sur la grande & vieille Thèse : S'il vaut mieux se marier par amour que par raison ? Dans une autre Lettre, on trouve la peinture des plaisirs que Sir Charles a pris soin de rassembler au Château de Grandisson.



L E T T R E C X X V I I I .

*My lady GRANDISSON à Madame
SHERLET.*

3 Avril.

MA chere Grand-Maman ne se plaindra point que mes dernieres Lettres ne soient pas assez remplies de nos amusemens & de nos conversations. Quelle scene de bonheur ! & qu'ai-je à desirer que sa continuation ? si ce n'est peut-être , que l'admirable Clémentine eût un établissement de son goût , & dont ses tendres Parens pussent tirer autant de satisfaction qu'elle. On s'apperçoit sans cesse qu'il manque quelque chose à la sienne , & par conséquent à la leur. Cependant les Amis , les Amis de sa réputation & de sa Famille , peuvent-ils deviner quoi ? Je dois être la dernière qui se mêle d'en juger ; moi , qui , après avoir connu Sir Charles Grandisson & m'être flattée de quelque espérance , n'aurois jamais pu me croire heureuse avec un autre homme. Observez que si Clémentine n'avoit pas rejeté volontairement le meilleur des Hommes , le malheur de le perdre auroit dû lui paroître insupportable. Mais la noblesse de ses motifs doit la soutenir glorieusement contre le chagrin de cette perte. Cependant , s'il faut que je le répète , le soin que je lui vois d'éviter la Compagnie , les excuses

fe le font proposé, & de tirer de moi la
messe de la suivre. J'étois présente. Elle
les larmes aux yeux, en faisant cette pro
tion. Nous avons parlé de Sir Charles
transport à l'occasion de quelques ac
généreuses, qui étoient venues à notre
noissance; & je vis clairement alors, qu
n'espéroit sa tranquillité que de l'éloi
ment. La chere Emilie a pensé de même
j'en loue le Ciel!

Clémentine n'a pas laissé de paroître
gaie depuis. Elle s'amuse à former des
pour sa vie future; quelques-uns assez a
bles, mais un peu trop fantastiques, si je
employer cette expression, & je les vois c
ger si souvent, qu'ils ne marquent p
cette consistance que je lui souhaiterois
l'esprit. Lorsque je la considère dans la
riété de ses inventions & de ses projets
suis quelquefois forcée de tourner la t

Marquis a souhaité de lui faire une visite, & de prendre cette occasion pour commencer à connoître un peu la Ville. Tous nos hommes se sont déterminés aussi-tôt à lui former un cortège, & vous jugez bien que Sir Charles n'a pas voulu être excusé. Le Docteur Barlet & le Pere Marefcotti, qui sont inséparables, ont formé une partie de leur goût : & les Dames ont déclaré qu'elles ne me quitteroient point. Les Hommes partirent hier au matin. Dans l'après midi, nous eumes la satisfaction de voir arriver une des plus obligantes Femmes, des plus tendres Meres, & des plus aimables Nourrices. Qui, s'il vous plaît ? Mylady G... avec son Mari. Indocile Charlotte ! A peine un mois est-il passé. Nous l'avons accablée de reproches. Nous en avons fait à son Mari, pour l'avoir laissée partir. Comment l'empêcher ? nous a-t-il dit fort naïvement. Mais ils sont si changés l'un & l'autre ! Réellement je suis charmée d'elle. Mylord, à présent que sa Femme le traite avec une juste considération, paroît, sous ses yeux mêmes, un Homme raisonnable & sensé. S'il a jamais eu quelque légéreté de conduite, elles ont tout-à-fait disparu. Pour elle, c'est toujours la même vivacité, mais sans excès. C'est celle d'une Femme judicieuse, entierement satisfaite d'elle-même, de sa situation & de ses espérances. En vérité je commence à croire comme elle, qu'une Femme peut être heureuse par un second choix, lorsqu'elle n'a pu satisfaire son goût par le premier : & cette idée me flatte, pour notre chere Emilie.

Mardi au soir.

MADAME Bémont a reçu de ses Amis de Florence une Lettre, où, dans la crainte qu'elle ne reprenne trop de goût pour sa Patrie, ils la pressent de hâter son retour.

Il paroît que cette Lettre contient quelques discours de la malheureuse Olivia, qui ne sont point à l'avantage de Clémentine. Camille, qui est folle de moi, m'en a dit quelque chose, & m'a confessé en même tems la passion que sa Maîtresse a de les voir, sur quelques mots d'indignation contre Olivia, qui sont échappés à Madame Bémont. Indigne Olivia! que peux-tu dire contre l'admirable Clémentine? Cependant je souhaiterois aussi de les voir. Mais il me semble que Madame Bémont veut ensevelir absolument tout ce qui pourroit faire une trop vive impression sur une ame si délicate.

Cette Mylady G. . . , toujours trop vive, s'est avisée de raconter à Clémentine toute l'histoire d'Emilie, dans la seule vue, dit-elle, de faire honneur à la résolution d'une Fille de cet âge. Elle avoue que Clémentine a souvent rougi pendant sa narration; ce qui n'a point été capable de l'arrêter. Comment a-t-elle pu . . . Je lui en ai fait honte, pour l'intérêt d'Emilie, pour elle-même, pour Clémentine, pour le Chevalier Belcher . . . Je ne crois pas qu'on puisse manquer de délicatesse à ce point. Cependant la chere Clémentine n'a pas laissé de louer beaucoup Emilie.

L'absence, a-t-elle dit, est d'un grand secours. Avec un Homme du commun elle sert moins que la présence même, qui peut faire découvrir ses défauts; mais avec un Homme tel que Sir Charles, l'absence est sans doute une sage ressource. Mylady G... ajoute qu'il étoit aisé de voir dans l'air de Clémentine, qu'elle se faisoit là-dessus quelque application.

Mercredi 3 de Mai.

MYLADY G... m'a fait le récit d'une conférence qu'elle vient d'entendre de son cabinet, entre Clémentine & Madame Bémont. A la vérité, le cabinet de Clémentine touche au sien, & n'en est séparé que par une légère cloison, ces deux pièces n'ayant fait autrefois qu'une même chambre. Je n'ai pu m'empêcher néanmoins de lui faire un reproche de son indiscretion. Vous n'étiez pas forcée, lui ai-je dit, de vous tenir dans votre cabinet. Rien ne vous empêchoit de vous retirer, lorsque vous avez entendu commencer leur conversation. Mais non; la curiosité est un clou, qui retient une Femme par le pied, quelque peine qu'elle ressente quelquefois de ce qu'elle entend.

Madame Bémont, sur les instances de Clémentine, lui avoit enfin communiqué la Lettre qu'elle a reçue de Florence. Cette lecture avoit ouvert une source de larmes. La pauvre Clémentine accusoit Olivia d'injustice & de cruauté. Des imputations, disoit-elle, d'une nature qui ne me permet plus de

lever les yeux devant Mylady Grandisson & ses Amis! De grace, que personne ne sache dans cette Famille, ni dans la mienne, qu'une Olivia même ait fait sur moi de si malignes réflexions.

Ma chere Clémentine, a dit Madame Bé-mont, je souhaite plus que jamais. . . .

Eh, que souhaite ma chere Madame Bé-mont?

Que vous changiez de système.

Les articles, Madame! les articles! Si je m'apperçois qu'on les viole, je reprends toute mon ardeur pour le Cloître. Au fond, c'est le seul remede à tous mes maux. Je me sens le cœur percé de l'audace & de la malignité d'Olivia.

Permettez-moi d'observer, ma très-chere Clémentine, que ce qu'Olivia pense, la même malignité peut le faire penser au Public. C'est à vous de considérer que le Mari de Mylady Grandisson ne doit pas tant occuper l'attention d'une autre Femme, qu'il puisse être un obstacle aux offres d'un homme réellement estimable.

Cruelle, cruelle Olivia! Sa noirceur est insupportable. Il n'y a qu'elle. . . . ne dites pas le Public; Olivia seule, Madame Bé-mont, est capable d'une imputation si noire. . . .

Pour moi, je suis persuadée que c'est une fausse imputation, & que si le Chevalier ne s'étoit pas marié, vous n'auriez jamais été sa Femme. Vos premieres objections auroient eu la même force. Vous voyez avec quelle

fermeté

fermeté il tient à sa Religion. Vous n'êtes pas moins ferme dans la vôtre. Cependant, au point où les choses sont parvenues, vos meilleurs Amis peuvent-ils s'empêcher de rejeter sur un premier amour le refus que vous faites d'un homme, contre lequel on ne connoît pas d'autre objection.

Les Articles, Madame Bemont ! les Articles !

Un mot encore, ma chère Clémentine, puisque c'est vous-même qui avez commencé le sujet. N'a-t-on pas droit de s'attendre, à présent que vous ne trouvez plus d'opposition, que vous commencerez à sentir d'où peut venir votre bonheur & votre repos ; c'est-à-dire que vous ne devez espérer l'un & l'autre qu'en tournant toutes vos idées aux vraies règles du devoir, car le Public ne leur donnera point d'autre nom ; & qu'aussi longtemps que vous vous occuperez d'autres objets, dont on ne manquera point de vous croire occupée tant qu'on vous verra dans la même situation, vous ne ferez qu'entretenir le trouble de votre cœur & les alarmes continuelles de vos Amis ?

Vous parlez avec force, Madame. Mais le Cloître n'est-il pas un expédient certain, & le seul possible, pour nous rendre tous tranquilles ?

Les articles, ma chère Clémentine ! les articles ! Vous m'avez conduite insensiblement à vous déclarer ce que je pense. Je n'ai aucune vue : Non, non, ne m'en soupçonnez point. Votre Famille, comme vous

voyez , s'en tient inviolablement aux articles ; mais remarquez , ma chere , que vous supposant libre d'embrasser le parti du Cloître , tous les souvenirs d'une premiere inclination , qui vous rendroient coupable dans l'état du mariage , ne seroient pas moins contraires à vos vœux de Religion. Croyez-vous qu'alors le Cloître vous rendit plus heureuse ?

Quoi , Madame ? me soupçonneriez-vous , comme Olivia , d'une coupable inclination ?

Rien n'est plus éloigné de mes idées ; mais vous me permettez aussi de ne pas vous croire absolument un Ange. Etes-vous bien persuadée , ma chere , que si certaine raison vous oblige de refuser vos vœux à M. le Comte de Belvedere , ou à tout autre homme , elle vous laisse la liberté de les offrir à Dieu ?

Cet argument , Madame Bémont , a-t-il quelque rapport au cas présent ?

Un moment , s'il vous plaît , ma chere ; vous en rappellerez aux articles , si vous permettez que je continue : & votre silence m'encourage. Quelles étoient tout à l'heure vos observations sur l'Histoire de Miss Jervins ? N'y a-t-il pas quelque ressemblance entre son cas & le vôtre ?

Surement , Madame , je ne ressemble pas tout-à-fait à Miss Jervins. O ! Madame , que je suis tombée dans votre opinion !

Vous ne l'êtes point , ma chere Clémentine. Vous n'êtes tombée dans l'opinion de

personne. Miss Jervins a des obligations, que vous n'avez pas, à son Tuteur.

Est-ce-là, Madame, toute la différence ? Il n'y en a donc point ; car mes obligations l'emportent sur les siennes. Comparerez-vous des obligations pécuniaires à la conservation de la vie d'un Frere, à mille autres témoignages effectifs de la plus haute bonté ? Miss Jervins mon modele ! Pauvre Clémentine, que tu es tombée ! Il faut que je quitte ce Pays, sans différer un moment. Je vois à présent, dans le plus grand jour, de quelle témérité je me suis rendue coupable en y cherchant un azile. Que le Chevalier Grandisson me doit de mépris lui-même ! Mais je vous proteste, Madame, que je suis incapable d'un desir, d'une pensée, contraire aux motifs qui m'ont déterminée, lorsque j'ai refusé la main du meilleur des hommes. Oh ! que ne suis-je dans mon Italie ! Quel tort une folle passion doit-elle faire aux jeunes Filles dans l'opinion de leurs Amis, si tous les sacrifices que j'ai faits ne me garantissent pas des plus humiliantes imputations ! Oh ! quel dédain j'ai pour moi-même !

C'est un heureux dédain, ma très-chere Clémentine. Je finis comme j'ai commencé, en souhaitant que vous puissiez changer de système ; mais tout doit être abandonné à vos propres réflexions. Votre Famille s'est liée les mains. J'attends votre bonheur du Ciel ; car vous n'oseriez dire encore que vous vous croyez heureuse : cependant personne ne combat vos volontés, ni ne pense à les

combattre. Tout le monde vous aime. Votre bonheur est l'objet de toutes nos prières.

Madame Bémont, trop éclairée pour ne pas juger que les agitations de Clémentine la trahissent quelquefois à mes yeux, vient de me faire un compliment sur ce qu'elle nomme ma généreuse tendresse pour cette chère Fille, & sur ma confiance à l'affection de Sir Charles. Où est le mérite, ai-je répondu, avec un homme dont les principes sont si bien établis, avec une Fille si délicate sur l'honneur ? Ils engagent tous deux mon cœur par l'amour & la pitié. A l'égard de Clémentine, ma consolation est que je ne me suis pas trouvée dans son chemin ; que Sir Charles n'a commencé à me déclarer son affection, qu'après avoir reçu d'elle, en termes exprès & par les plus nobles motifs, la liberté de choisir celle qu'il jugeroit la plus digne de lui succéder. Il m'a donné lieu de croire qu'il avoit cette opinion de moi ; & je puis ajouter, chère Madame Bémont, que dans les soins qu'il m'a rendus, il n'a pas cessé de lui rendre justice. Il s'est conduit avec moi si noblement, que si je ne l'avois déjà préféré à tous les autres hommes, j'aurois pris alors ces sentimens pour lui.

Jeudi, 3 Mai.

J'Étois avec Clémentine, lorsqu'on m'a remis une Lettre de Sir Charles. Elle s'est apperçue de qui étoit la Lettre ; & me la

oyant considérer avec impatience, elle m'a priée de l'ouvrir, sans quoi elle m'a menacé de se retirer. Je l'ai ouverte. Elle contenoit, ui ai-je dit, les plus tendres complimens pour elle & pour les autres Dames. Mais j'ai cru voir dans ses yeux un air d'empressement, qui m'a portée à lui en offrir la lecture : vous y trouverez, Mademoiselle, le plus obligeant des hommes. Sir Charles & moi, nous n'avons point de secret entre nous. Mais je vous prévien sur quelques endroits, qui regardent une personne. . . . Peut-être ne la liriez-vous pas sans chagrin. Elle m'a répondu : est-ce-là, Madame, votre seule objection ? Je serai bien aise, si vous l'approuvez, de voir comment le plus poli des hommes écrit à la plus aimable & la meilleure des Femmes.

Je lui ai donné la Lettre ; elle a eu la grandeur d'ame de prendre plaisir au style. Tendre délicatesse ! a-t-elle dit en lisant. Heureuse, heureuse Mylady Grandisson ! Les armes aux yeux, & jettant ses bras autour de moi, c'est ainsi, a-t-elle continué, que je veux vous féliciter. Que je dois m'applaudir de n'avoir pas écouté ses offres ! Je n'aurois pu juger mal de la Religion d'un homme, qui est capable d'agir, de parler, d'écrire, & de vivre comme lui.

J'ai panché la tête sur son épaule. Lui exprimer la moitié seulement de l'admiration que j'ressentois pour tant de noblesse, c'eût été lui rappeler son ancienne situation, &

» du pauvre Comte de Belvedere (c'est
» pression de Sir Charles) visite les di
» quartiers de Londres, & s'efforce
» trouver de l'amusement, tandis que
» ame est au Château de Grandisson. Il
» peut se résoudre à quitter l'Angleterre
» sans avoir pris congé de sa chère Cléa
» tine; cependant la crainte des nouve
» tourmens qu'il prévoit dans cette occa
» le fait balancer. Le Marquis, ses
» Neveux & moi, nous joignons nos eff
» pour le consoler; cependant nous lui
» seillons d'aller chercher plus de bonhé
» Madrid; & je le crois déterminé à retou
» avec nous, pour le redoutable adieu.
» plains du fond du cœur, mais je n'en
» pas moins l'inviolable attachement d
» Famille aux conditions qu'elle vient d
» cepter. »

En lisant ces dernières lignes, son vi
s'est couvert de larmes. D'accourir t

lui rends cette justice : mais son obstination n'est-elle pas étrange ? Ensuite , me rendant la Lettre : que nous connoissons peu , a-t-elle ajouté , ce qui nous convient le mieux L'Espagne a sans doute quelque Dame d'un mérite distingué , qui le rendroit beaucoup plus heureux qu'il ne peut jamais l'être , avec celle qu'il honore d'une affection si mal reconnue ; sans compter que la pauvre Daurana. . . .

Elle s'est arrêtée. Je n'ai rien dit qui pût la ramener au même sujet.

Sir Charles suppose qu'ils ne reviendront point avant la fin de la semaine prochaine , du moins si le Marquis persiste dans le dessein d'assister à un Bal de l'Ambassadeur de Venise , auquel il est invité. Une absence de quinze jours , après tout. O Dieu , Dieu !

N. B. Dans plusieurs Lettres suivantes , on s'efforce de nous intéresser pour Mylady Grandisson , qui revenant avec Clémentine , toutes deux à pied & sans suite , d'une promenade qui les avoit insensiblement éloignées du Château , est si mouillée par une pluie d'orage , que se trouvant incommodée à son retour , & voyant tout d'un coup paroître Sir Charles , qui arrive de Londres sans être attendu , elle ne peut résister à la double agitation de sa fatigue & de sa joie. Elle tombe évanouie. Que de mouvemens pour une tête si chere ! La fièvre suit , & dure peu à la vérité ; mais Clémentine , qui se reproche d'être la cause de cet accident , s'afflige d'autant plus qu'elle craint de fort injurieux soupçons.

 LETTRE CXXIX.

My Lady GRANDISSON. à la même.

Samedi au soir.

DEPUIS mon indisposition, Clémentine ne me quitte plus. Elle étoit inconsolable lorsqu'on m'a crue dans quelque danger. Elle se tordoit les mains : Oh ! pourquoi suis-je venue en Angleterre ! c'étoit son exclamation continuelle ; & tout le monde apprehendoit une rechute. Il s'en faut beaucoup qu'elle soit encore tranquille. Elle veut être seule, lorsqu'elle ne peut être avec moi. Souvent on la trouve noyé dans ses larmes, & regrettant de n'être pas en Italie. Sir Charles est fort alarmé pour elle. Il prétend qu'elle a quelque dessein dans l'esprit ; & m'ayant demandé, si dans nos entretiens elle ne s'étoit pas ouverte à moi, il paroît surpris que cette confiance tarde si long-tems.

Dimanche, 13 Mai.

LE Seigneur Jeronimo m'a parlé du Comte de Belvedere avec une vive compassion. Ce malheureux Esclave d'une passion désespérée n'a pu gagner sur lui-même de revenir avec Sir Charles & ses Amis. Il écrit à Jeronimo, que, depuis leur départ, il s'est mis deux fois en chemin pour les suivre, &

DU CHEV. GRANDISSON. 129
chaque fois, n'ayant pas eu la force
xécuter ses intentions, il est retourné sur
pas.

Jeronimo m'a dit que le Comte a fait son
stament, & que dans la supposition qu'il
ure sans avoir été marié, il laisse à notre
nille tout ce qu'il peut laisser de son bien.
imentine n'est point nommée dans cet
ce, de peur qu'elle ne lui attribue la bas-
e d'avoir attendu d'un si riche présent ce
il n'espere pas de son estime. Le généreux
mme déclare, que si nos instances en sa
eur contr. buoient malheureusement à re-
iveller la maladie de Clémentine, il se
arderoit comme le plus misérable des
mmes. Mon cher Jeronimo, a-t-il dit en
oyant partir, répétez à votre incompara-
Sœur que je ne l'importunerai point aussi
g-tems, que je lui croirai de l'aversion
ir moi. Puisse-t-elle être heureuse! &
el que soit mon désespoir, je trouverai
la consolation dans cette idée. Mais soyez
si sûr, que tant qu'elle restera Fille, je ne
ii jamais le Mari d'une autre Femme.

Ma pitié s'est jointe à celle du Seigneur Jé-
imo, pour une si déplorable situation.
endant je dois avouer, qu'elle est encore
s vive pour Clémentine. Mais je me suis
tie touchée jusqu'aux larmes, en lisant
article de la Lettre du Comte, que Jéro-
io m'a laissée avec la permission d'en-
raire ce passage. Jugez-en par ma traduc-
: après mille vœux au Ciel pour le bon-
r d'une fille si chere, quelque puisse être

son propre sort . . . , Peut-elle être heureuse
 dit-il , dans la situation que vous connaissez ? N'y aura-t-il pas toujours un violent combat entre les hautes notions qu'un noble doit un cœur ait jamais brûlé. L'ordre de son esprit ne peut-il pas se renouveler sans cesse ? Si cette divine Faveur étoit à moi (souffrez que je me livre un moment à cette délicieuse supposition !) je me flatteroie de pouvoir ménager, conduire, calmer une ame si noble. Nous pourrions nous entretenir avec une égale attention du meilleur des Hommes, dont la bonté n'est pas plus l'objet de son Amour que de ma vénération. Les jaloufies vulgaires ne m'empêcheroient point de conquies la Maîtresse de mon ame, que j'ai prouvé son amour de Sœur. Elle ne seroit point abandonnée alors au silence, à la solitude, aux tourmens qui font le malheur de sa vie.

Ma Grand-Maman, ma Tante, ma Lulu que dites-vous d'un sentiment si noble ? Souhaiterai-je que Clémentine se laisse séduire en faveur d'un Homme qui le mérite réellement ? Me rendrois-je, qu'en pensez-vous dans la même situation ? Une question meilleure encore ; devois-je me rendre

Lundi, 14

LA liberté qu'on me laisse de vous écrire doit vous convaincre que ma santé est saine.

Bien rétablie. S'il ne m'est pas encore permis de quitter la chambre, c'est par un excès de précaution.

Clémentine se réjouit sincèrement de sa guérison : cependant chaque jour semble ajouter quelque chose à sa tristesse. Elle dit à sa Mere, qui s'en alarme beaucoup, que son chagrin vient de la situation de son Frere. En effet le Seigneur Jeronimo n'est pas bien. M. Lowther lui avoit annoncé qu'il ne seroit pas exempt de quelques douleurs passageres : mais je suis sûr, que ce tendre Frere se trouveroit bientôt mieux, s'il voyoit sa Sœur au Comte de Belvedere. J'en parlois à Sir Charles, il n'y a pas une heure. Clémentine, lui disois-je, n'est rien moins qu'heureuse. Je doute qu'elle le soit jamais hors du cloître. Songez, m'a-t-il répondu, que la grande objection de la Famille est que sa Mere en mourroit de chagrin : & tous les autres n'en seroient gueres moins affligés. Pour leur intérêt, il ne faut pas revenir à cette idée.

Quel parti reste-t-il donc à prendre ?

Celui de la patience, mon très-cher Amour. Sa maladie a mis cette Ame noble en désordre. Il faut qu'elle fasse l'essai de ses propres plans. S'ils ne réussissent point, elle en formera de nouveaux, jusqu'à ce qu'elle en trouve un qui la fixe : & j'espère que le tems n'en est pas éloigné.

Le croyez-vous, Monsieur ?

Ne voyez-vous pas que de jour en jour sa tristesse ne fait qu'augmenter ? Il se passe quelque chose dans sa tête. J'ai obtenu de sa

Mère, que cet esprit troublé soit abandonné quelque tems à ses propres inspirations. Sa véhémence, excitée par des obstacles, qu'elle regardoit comme une persécution, s'est apaisée depuis quelque tems. Par degrés, elle tombera sur des réflexions, qui ne se sont point encore présentées.

Jéronimo pense, m'a dit encore Sir Charles, que je ne pourrois plaider avec succès pour le Comte. Mais n'est-ce pas moi qui ai dressé les articles? Les conditions ne viennent-elles pas de moi? Clémentine ne sera point trompée. Elle m'évite depuis quelque tems, dans la crainte peut-être, que je ne tente mon crédit auprès d'elle. Elle ne paroît à l'aise qu'avec vous. Tâchez de conserver sur elle le poids que les ames délicates ont toujours l'une pour l'autre. Il peut revenir par intervalles quelques légères apparences de sa maladie; mais, si le Ciel soutient du moins sa raison, je ne doute pas que ses agitations présentes n'operent un grand changement dans ses vues, qui aboutira peut-être à cette tranquillité d'ame, dont tous ses Amis feroient leur bonheur. Jusqu'à ce tems, ma chere, voici notre regle: qu'elle marche, & nous la suivrons. La persuasion contre un penchant déclaré, nous l'avons dit plusieurs-fois, est un degré de violence; & nous l'avons condamné. Si l'admirable Fille eût été sollicitée de prendre le noble parti qu'elle embrassa, lorsqu'elle rejetta mes offres, elle auroit été moins heureuse, malgré la force de ses motifs, qu'elle ne le fut de

se voir Maîtresse absolue d'elle-même, & de pouvoir nous surprendre & nous étonner par toute sa grandeur d'ame.

Qu'opposer à ce raisonnement? J'en demande la confirmation au Ciel, & je crois la voir déjà dans l'avenir.

Mardi 15.

AUJOURD'HUI, après le dîner, où je n'assiste point encore, Clémentine m'a fait demander par sa Camille, un quart-d'heure d'entretien dans ma chambre. J'ai donné ordre qu'il ne me vînt personne, si je n'appellois moi-même. Elle est entrée. Elle a pris un fauteuil près de moi, & de la manière la plus noble elle m'a tenu ce discours.

J'ai cru, chere Mylady, qu'il convenoit d'attendre votre rétablissement, pour vous entretenir d'un sujet, sur lequel je me sens pressée de vous ouvrir mon cœur. Graces au Ciel! vous êtes rétablie. Quelle inquiétude votre maladie ne m'a-t-elle pas causée? Je me reprochois d'en être la cause. Je vous avois engagée dans une trop longue promenade. Tout le blâme est tombé sur moi; & j'ai remarqué, dans les yeux de Mylady G.... un air visible de mécontentement. Bon Dieu! ai-je dit, tout me paroissant étrange au tour de moi, ou suis-je? Qui suis-je? Puis-je être cette même Clémentine, que j'étois il y a quatre mois? N'ai-je donc apporté que de l'infortune dans cette Famille, qui est mon unique refuge? Mes yeux se sont ouverts sur l'indécence de mon

passage en Angleterre, & sur celle du séjour que je fais dans la maison d'un Homme pour lequel tout le monde connoît mes sentimens. Je fais que le Public commence à parler. Cruelle Olivia! elle dit ce qu'elle souhaite que tout le monde pense. Que dois-je pas à votre bonté, à celle de tous vos Amis, pour conserver une si bonne opinion de moi, dans la situation où je suis? J'ai une obligation extrême à la compassion de Sir Charles, s'il y trouve des raisons pour ne me pas mépriser. Une petite Fille (je l'ai dit qu'à vous, qui me le pardonnera) m'est proposée pour modèle par la chère Madame Bémont. Que je suis tombée! mon orgueil ne peut le supporter. S'il m'avoit été permis d'entrer dans un Cloître, toutes les irrégularités dans ma conduite auroient été prévenues, & la malheureuse Clémentine se seroit épargné toutes ces humiliations. Dites-moi, chere Mylady Grandisson, donnez-moi de vos conseils: ne puis-je pas renouveler mes instances, pour obtenir la liberté de quitter le monde? Donnez-moi l'avis d'une Sœur: jamais l'on n'eut, pour une Sœur, plus d'affection que j'en ai pour vous. Quel chemin dois-je tenir? Quel moyen de me rétablir à mes propres yeux. A présent, je me hais, je me méprise moi-même.

Avec combien peu de raison, très-chère Sœur! excellente Amie! Toute ma Famille vous révere. Sir Charles, ses Sœurs & moi, nous vous aimons tendrement. Mylady Gu-

vous admire : il est impossible qu'elle vous ait regardée d'un œil mécontent. Quels peuvent être les discours d'Olivia ? Sa téméraire censure a-t-elle jamais rien épargné ? Je ne laisse pas de voir la délicatesse de votre situation : quel conseil puis-je vous donner ? Mais si vous ouvriez votre cœur à la Marquise ? A Madame Bémont, si vous l'aimez mieux. C'est la plus prudente des Femmes.

Je connois déjà leurs dispositions. Elles ne s'accordent point avec les miennes. Madame Bémont, sans le vouloir, j'en suis sûre, n'a fait que m'épouvanter. Ma Mere se croit liée par les articles, & ne me dit rien.

Si vous preniez conseil de Sir Charles ? vous savez qu'il est le plus délicat des Hommes.

Je ne cesserai jamais de l'honorer. Mais votre indisposition me l'a fait regarder avec plus de respect que de familiarité. En méditant sur ma situation, je me suis senti dans le cœur une peine que je ne connoissois point encore, une peine que je ne saurois décrire. Elle est ordinairement ici (en portant la main à sa tête) : mais (en la mettant sur son cœur) c'est ici qu'elle est à présent ; & quelquefois j'ai peine à la supporter.

Je demande en grace à ma chere Clémentine, d'ouvrir ce noble cœur à Sir Charles. Vous connoissez sa pure affection pour vous. Vous savez combien votre gloire l'intéresse. Vous savez que votre Mere même, votre Madame Bémont, n'ont pas l'ame plus dé-

votre Famille, sa préférence est entière pour vous: Dirai-je que les premiers m'ont été rendus en votre nom, sous auspices, en reconnoissant néanmoins avoit été refusé par un Ange?

Modele des Hommes! je veux le tenter, & devant vous.

Pour ma présence, Mademoiselle.

Oui, oui, a-t-elle interrompu: J'ai besoin de votre secours. Soyez mon avocat auprès de lui; & s'il veut plaider pour moi, je puis encore être heureuse ne connois désormais qu'une voie, pour dégager avec honneur. Je n'ose la proposer. Il le peut. Le Public, & cette cruelle On ne veulent pas me laisser chercher mon honneur dans le Célibat. Pourquoi ne m'auroit-il pas permis de le chercher dans le sein d'un Cloître?

Je l'ai embrassée. Je me suis efforcée

DU CHEV. GRANDISSON. 137
er. Il nous a trouvées dans une situation
ranquille. Notre Clémentine, lui ai-je dit
avant qu'il eût ouvert la bouche, a quelque
chose sur le cœur; & je l'engage à vous
consulter. Il faut, a-t-elle interrompu, que
vous soyez mes conseillers tous deux. De-
main, Monsieur, aussi matin qu'il pourra
convenir à Mylady Grandisson, nous nous
rassemblerons dans cette vue.

Puisse le succès de cette conférence, éta-
blir sur des fondemens inébranlables la tran-
quillité de notre charmante Sœur !

LETTRE CXXX.

Mylady GRANDISSON à la même.

16 Mai.

LA conférence s'est tenue en Italien. Il
n'étoit pas plus de sept heures, lorsque nous
nous sommes rassemblés dans ma chambre.

J'avois dit à Clémentine qu'elle devoit
faire l'ouverture du sujet; mais Sir Charles,
la voyant dans une espèce de confusion, a
commencé, pour la soulager; vous me fai-
tes, Mademoiselle, un honneur extrême,
& digne assurément de l'amitié d'une Sœur,
en demandant mon opinion sur un sujet qui
vous intéresse... Le rétablissement de notre
chère Henriette ne me laisse point de désir
plus ardent que celui de votre bonheur.
Comptez qu'il est nécessaire au nôtre. Oui,

valier; vous me peinez, Madame, par
excès de bonté. Combien d'Amis ai-je
de malheureux ?

Depuis quelques jours, a repris Sir C
les, j'observe que votre inquiétude augme
te. Que ne dépend-il de moi d'en être
la cause !

Peut-être ne vous trompez-vous pas
Chevalier ! je m'étois flattée, en signant
Articles, qu'ils serviroient à me rendre
heureuse que je ne le suis.

Chere Clémentine ! Il n'a rien ajouté
Ne vous prévenez pas contre moi, Che
valier : je dois me croire liée, si l'on in
fur mes promesses ; mais quoique mes
dulgents Amis ne me fatiguent point par
instances, par des persuasions, ne ve
vous pas que leurs regards, leurs sou
rompent vos conventions à toute heure

Chere Clémentine !

N'aggravez point mes tristes réflexions.

C'est un tourment pour moi, de leur voir étouffer si généreusement leurs désirs.

Alors elle s'est adressée à moi : pardonnez, très-chère Mylady, si je jette les yeux en arrière, sur mon ancienne situation. Vous savez toute mon Histoire... Un peu de bonté pour un moment. Jamais, Dieu m'en est témoin, jamais l'envie n'a trouvé place dans mon cœur. Au contraire, je me suis réjoui qu'un mérite, qu'il n'étoit point en mon pouvoir de récompenser, ait une si douce récompense avec vous, & que le Chevalier n'ait rien perdu au refus que j'ai fait de ses offres... Elle s'est arrêtée.

Continuez, très-chère Clémentine, lui ai-je dit tendrement. Ne sommes-nous pas deux Sœurs ? Et ne fais-je pas que votre ame est la Noblesse même ?

Oui, Monsieur, je me réjouis sincèrement d'avoir eu la force d'exécuter mes résolutions.

Elle s'est encore arrêté. Sir Charles s'est contenté d'applaudir par une inclination.

Mais je n'en espérois pas moins que ma Famille se laisseroit vaincre, en faveur de mon goût pour le Cloître. Ce désir a toujours été le même, jusqu'au moment, Monsieur, où vous m'avez engagé à me soumettre aux Articles. Alors j'ai pris la résolution de chercher, s'il étoit possible, mon bonheur dans le Célibat, auquel on se relâchoit. Mais que puis-je faire ? Mes premiers désirs renaissent. Ce n'est pas ma faute. Il me pa-

roit évident qu'il n'y a qu'un parti de
puisse espérer mon bonheur, & c'est
du Cloître.

Chere Clémentine! a dit Sir Chau
avez-vous la bonté de permettre....

Olivia, Monsieur, a-t-elle interron
(peut-être l'ignorez-vous encore) Olivi
donne la liberté de parler de moi sans
nagement. J'ai fait sans doute une témé
démarche, lorsque je suis partie pour l'
gleterre: c'étoit lui fournir une excuse
l'excursion qu'elle avoit faite avant
quoique le Ciel sache combien les m
ont été différens. Le sien étoit d'obtenir
que je m'efforçois d'éviter. Mais votre
disposition, Madame, a rendu le trait
aigu, & me l'a fait passer dans le cœur.
a dévoilé à mes yeux l'indécence de m
tuation. Me reste-t-il un autre expédi
un autre frein pour la malignité, qu
parti du Cloître?

La question vient de vous, Mademoi
se, & je ne fais que vous suivre. Oui,
expédiens ne vous manquent point.

Vous n'êtes pas mécontent de moi, C
valier? Vous ne m'accusez pas de violer
Articles?

Je ne vous accuse de rien, Mademois
puisque'il n'est question que de raisonner
que nous n'en sommes point aux rést
tions. Soyez persuadée que la tranqui
de votre ame fait un de mes vœux les
ardens & les plus continuels. Continu
achevez de soulager votre cœur. Un A

DU CHEV. GRANDISSON. 147
rere, écoute sa Sœur avec toute la ten-
de l'amitié fraternelle.

uelle complaisance ! Quelle bonté !
s dites qu'il y a d'autres expédiens. Eh !
s peuvent-ils être, excepté le mariage ?
it-il le seul, s'il devenoit agréable
s ne faisons que raisonner, Mademoi-
; il n'est pas question de résoudre.

Avec un regard d'impatience.) Quoi,
valier ? Vous me faites cette proposition ?
on, Mademoiselle ; j'ai dit qu'il n'étoit
tion que de raisonner. Mais votre bon-
me paroît certain dans le Célibat. Peut-
avez-vous formé des plans, qui ont cessé
ous plaire après la réflexion. Mais nous
ommes pas pressés par le tems ? L'incom-
ble Clémentine a trop de grandeur
ne, pour accorder à la malignité un in-
pouvoir sur son repos. Elle connoît son
ore cœur, elle a raison d'en être conten-
si vous reveniez à vos premiers desirs,
attaques de la médisance ne vous sui-
ent-elles pas dans la plus sainte retraite !
a mille points délicats à considérer, dans
e situation passée ; mais vos Parens les
bien pesés. Ils n'ont en vue que votre
heur ; vous différez d'eux, dans le choix
moyens. Ils jugent que le mariage, avec
ionnête homme de votre Pays & de vo-
Religion, vous conduiroit au repos :
s regardez le Cloître comme l'unique
édient : cette matiere n'a que trop été de-
ue. Ils sont déterminés à ne pas vous
ser, quoique leur jugement n'ait pas

changé. Ne leur laisserez-vous pas la liberté des desirs, sur tout lorsqu'ils s'interdisent jusqu'à celle de les exprimer ? Comptez, Mademoiselle, qu'en ma présence, le Marquis votre Pere a déclaré très-sérieusement au Comte de Belvedere, qu'il ne devoit plus conserver d'espérance. Puisse-t-il vivre assez pour vous voir heureuse ! Vous devez être convaincue qu'il est plus embarrassé de la fin que des moyens.

Mon Pere, ma Mere, sont la bonté même. Que le Ciel conserve leur précieuse vie (Un ruisseau de larmes couloit le long de ses joues).

Je suis sûre, ma chere Clémentine, qu'il n'y a point d'état dans la vie où vous puissiez être heureuse, si votre choix faisoit le malheur de vos Parens. Clémentine, après la Profession même, seroit-elle jamais capable de renoncer à l'affection filiale, à tout ce qu'on nomme tendresse du sang ? Cette vie contemplative, qui fait aujourd'hui sa passion, ne rendroit-elle pas, & trop tard, puisqu'il ne seroit plus tems de reculer, & peut-être avec d'autant plus de regret qu'il seroit trop tard, ses affections plus vives, plus impétueuses, pour des Parens si dignes de toute la tendresse, pour des Freres si désintéressés dans la leur, & qui ont pris une part si sensible à ses peines ?

Elle a soupiré, elle a pleuré. O Chevalier ! c'est tout ce qu'elle a pu dire.

Vous ne sauriez vous proposer, Mademoiselle, de vivre uniquement dans vous-même,

pour vous-même; & dans le monde vous pouvez vivre pour Dieu, plus efficacement que dans un cloître, en exerçant le pouvoir qui ne vous manquera jamais de faire du bien, c'est-à-dire, d'employer toutes vos vertus. Tout le monde, comme je me souviens de vous l'avoir dit, n'a-t-il pas besoin de grands exemples, que vous êtes capable de lui donner? Ah! Mademoiselle, c'est le cœur, & non la profession, qui rend un sacrifice agréable à Dieu. Votre Ayeul maternel, quoique zélé Catholique, étoit persuadé qu'il y a bien des cœurs gémissans dans le cloître; & cette supposition, confirmée par un exemple dont il avoit été touché, lui fit insérer dans son Testament les clauses qu'il crut capable de vous engager au mariage. Votre autre Grand-Pere ne fit pas de difficultés de se joindre à lui pour les fortifier.

Et sous quelle peine, Monsieur? Uniquement sous celle de perdre une succession que je ne desire point, & qui n'est pas nécessaire à ma Famille. Nous sommes tous riches. Ce sont des Terres achetées, ce n'est pas un Patrimoine.

Achetées, j'en conviens: mais dans quelle vue, Mademoiselle, & pour qui?

Je souhai terois que ma Famille fût supérieure à ces motifs.

Vous ne voulez pas lui ôter le droit de juger pour elle-même?

Je ne me persuade point, a-t-elle repris, qu'il y ait beaucoup de cœurs gémissans dans

le cloître : mais quand il s'y en trouvoit quelques-uns, je suis sûre du moins, voyois mes Parens satisfaits, car ce point l'avoue, est essentiel pour moi, que je n'augmenterois pas le nombre. A l'égard des grands exemples, dont vous dites que le monde a besoin, & que vous me croyez capable de lui donner, je n'ai pas assez de tranquillité pour être convaincue par cet argument. Si la paix du cœur est plus sûre pour moi que le monde que dans un couvent, c'est un point dont le jugement m'appartient ; à qui dois savoir, après tant d'agitation de corps & d'esprit, si la solitude convient à recueillir mes esprits dissipés.

Ces agitations, chere Clémentine, passées, graces à la protection du Ciel !

J'accorde ma compassion, je puis pardonner, je pardonne réellement à la passion de Daurana. Ah Monsieur ! peut-être ne savez-vous pas que l'amour, cette passion qui produit souvent des bassesses, & quelquefois la vérité des effets admirables, est la source secrète des cruautés de Daurana. Elle n'avoit point, avant que l'amour eût la possession de son cœur. Pourquoi me reprocherois-je le mal, sans me souvenir du bien ?

Admirable Clémentine ! s'est écrié Charles ; Admirable Sœur ! s'est écrié Henriette ; tous deux comme de concert.

N'a-t-elle pas été la compagne de votre enfance ? a continué cette divine Fille. N'avez-vous pas été élevées ensemble ? N'est-elle pas la souffrante, graces au Ciel ! & sans l'...

jamais offensée. Elle n'a servi qu'à m'aggrandir, en me donnant le pouvoir de lui pardonner. Que toute ma vengeance soit dans les remords que je lui souhaite; en apprenant que je lui pardonne, & que je fais des vœux pour son bonheur!

C'en seroit une en effet, a répondu Sir Charles, si celle qui a pu vous maltraiter étoit capable du généreux repentir que vous lui souhaitez. Mais, en lui pardonnant, pouvez-vous prétendre que votre Famille se joigne à vous; c'est-à-dire, qu'elle lui abandonne une succession réversible, pour récompense de sa cruauté? Condamneriez-vous dans vos Proches cette tendre affection, qui les rend sensibles aux barbaries exercées contre vous! Chere Clémentine! n'aspirez point à vous élever au-dessus de la nature. Souvenez-vous que vos Grands-Peres n'ont jamais destiné leur succession à Daurana. Ils n'ont pensé à la nommer, que pour assurer plus efficacement la disposition qu'ils faisoient en votre faveur; & ce n'est pas expliquer leurs intentions au hasard, puisqu'au défaut d'Héritiers de votre part, ils ont substitué successivement vos deux Freres, qui n'en sont pas plus avides de cet Héritage. L'empressement de leur cœur est pour votre mariage. Ils desirerent seulement que votre bien ne passe point à la cruelle Daurana. Mais, si vous pouvez renoncer pour vous-même aux dispositions de vos Ancêtres, devez-vous faire injustice aux prétentions de vos Freres?

O Chevalier !

Devez-vous penser à disposer du droit d'autrui ? Vos Freres ne méritent-ils donc pas pour leur affection ces généreux sentimens que vous avez pour la cruauté de Daurana ? Loin, loin, ma chere Clémentine, cette sorte de tendresse qui fait chercher des excuses pour la barbarie, & pour tout ce qui blesse la raison & la nature !

Elle a soupiré. Les larmes ont inondé son visage. Après quelques momens de silence ; ô Chevalier ! épargnez-moi. Vous, chere Mylady, ne me méprisez pas. L'affoiblissement de ma raison peut me conduire à l'erreur : mais lorsque mes yeux s'ouvrent, je n'y persévère point. Je vois que par rapport à mes Freres, je n'ai pas raisonné juste. Peut-être, à vos yeux, ma chere Mylady Grandifon, parois-je coupable d'un faux héroïsme. J'allois faire une injustice à mes Freres, pour faire plus que je ne dois en faveur d'une Parente éloignée.

Tout ce que Daurana peut espérer de vous, ma chere Clémentine, c'est que vous prêtiez la main, d'ailleurs, à lui faire recueillir un legs considérable que vos Grands-Peres lui ont laissé.

Et quel autre moyen que mon mariage ? Ah, Chevalier !

Telles sont, à la vérité, les suppositions. Telle étoit l'intention de vos deux Grands-Peres. Je ne fais, Mademoiselle, que vous le représenter. Je ne vous conseille rien.

Il ne demeure pas moins vrai, Monsieur,

que le motif qui peut être passé à ma Famille , ne doit pas être absolument mon unique règle. Considérez , Monsieur ; n'est-ce pas mettre un bien terrestre en balance avec des biens immortels ?

Rien moins , Mademoiselle : pouvez-vous douter du secours du Ciel , & vous défier de vous-même , jusqu'à supposer que les grilles d'un Couvent soient nécessaires à votre vertu ? Rendez-vous plus de justice , ma chere Clémentine. Vous avez des vertus qui ne peuvent s'exercer dans un Couvent , & votre situation vous donne mille moyens de les employer. Je ne raisonne point en Protestant. Le plus zélé Catholique vous tiendrait le même langage , dans les circonstances où vous êtes.

Ha Monsieur ! vous me prévenez ; j'allois vous accuser de faire ici le rôle d'un Protestant.

Vos Grand'Peres , Mademoiselle , n'ont-ils pas raisonné de même dans leur Testament ? Votre Pere , votre Mere , votre Oncle , vos Freres ont-ils employé d'autres argumens , pour vous faire renoncer à l'idée du Cloître ? Ne reconnoissez-vous pas les uns & les autres , pour de zélés Catholiques ? Votre Frere l'Evêque , votre Directeur , n'adhèrent-ils point aux mêmes raisons , & ne concourent-ils point aux vœux de votre Famille ?

Elle a baissé les yeux , avec un doux embarras. Sir Charles a continué :

Votre Mere , Mademoiselle , qui vous a

mis au monde, vous & vos trois Freres dont l'un s'est consacré au service du Ciel, n'a-t-elle pas, devant Dieu & les hommes, un mérite qu'elle n'auroit pas eu dans la vie du Cloître? Le devoir conjugal & maternel, rempli avec cette distinction, n'est-il pas pour une Femme le premier de tous les devoirs? Clémentine se propose-t-elle, dans un Couvent, quelque degré de bonté qu'elle croie manquer à sa Mere?

Elle a paru balancer. Elle a soupiré. Elle a tenu long-tems la vue baissée. Enfin; que puis-je répondre? a-t-elle dit. J'ai signé. Je vois qu'il faudra me tenir à cet engagement. Au reste, Monsieur, il est fort généreux de ne me pas rappeler à mon acte, & de souffrir patiemment les efforts que je fais pour me dégager. Mais je ne suis pas heureuse... Elle s'est arrêtée. Elle a tourné le visage, pour cacher son émotion. Nous n'avons pas été moins émus, Sir Charles & moi.

Aussi-tôt qu'elle a pu parler, je ne m'aperçois que trop, a-t-elle repris, des ténèbres qui obscurcissent quelquefois ma raison. C'est un malheureux reste de ma dernière maladie. Vous avez tous deux, je le vois, assez de générosité pour me plaindre. Je vous avouerai, Chevalier, qu'en me laissant engager aux conditions que vous avez proposées, & qu'une faute aussi grave que ma fuite ne me laissoit guere le pouvoir de refuser, je me promettois du moins quelque tranquillité dans une situation, où j'éprouve aujourd'hui que je n'en puis trouver. Je me

flattois que votre amitié, réunie en ma faveur, une amitié, dont je sentoie que mon affection désintéressée me rendoit digne, pourroit contribuer à mon repos ; & je ne pensois qu'à la cultiver. Ma raison blessée ne me permettoit pas de considérer, qu'il entroit, dans mon plan, des circonstances dont le monde porteroit un autre jugement que moi : & lorsque j'ai su de quoi la malignité est capable, mais sur-tout lorsque je vous ai vue saisie, ma chere Mylady Grandisson, de cette indisposition subite, qui, dans le trouble de mon imagination, m'a paru menacer votre précieuse vie... j'ai... je n'ai...

Elle s'est arrêtée, comme si le fil de ses idées s'étoit rompu. Ensuite, reprenant ; vous savez, Madame, le fond de mes sentimens : Monsieur, je vous en ai dit assez. A présent, conseillez-moi. Pour ne vous rien déguiser, j'ai presque autant d'impaticence de quitter l'Angleterre, que j'en ai eu d'y venir. Je suis malheureuse. Oh que je me sens le cœur agité ! Quand, quand serai-je tranquille ?

Que vous dirai-je, Mademoiselle ! a répondu Sir Charles. Quel conseil puis-je vous donner ? Vous m'assurez que vous n'êtes pas heureuse. Vous croyez que vos Parens ne le sont point. Nous sommes tous persuadés que leur bonheur dépend de vous. Mais à Dieu ne plaise que ce soit au prix du vôtre, lorsque vous avez déjà eu tant à souffrir ! quoiqu'on puisse douter, au fond, &

vos propres souffrances ont été plus douloureuses pour vous que pour vos Amis. Je ne plaide ici la cause de personne. Je vous ai dit que votre Pere exhorte sérieusement le Comte à ne plus conserver d'espérance ; & le Comte déclare qu'il y employera tous ses efforts ; premierement , parce qu'il vous l'a promis ; en second lieu , parce qu'il est trop sûr à présent que vous n'avez que de l'aversion pour lui.

De l'aversion , Chevalier ! Me préserve le Ciel d'avoir jamais de l'aversion pour personne ! J'ai cru que ma conduite à l'égard du Comte. . . Elle s'est arrêtée un moment ; & s'adressant à moi : très-chere Mylady , ne me donnerez vous pas vos conseils sur tout ce que vous avez entendu ? Vous m'assuriez , en commençant , que ma tranquillité étoit nécessaire à votre bonheur.

C'est ma tendresse , cherè Clémentine , ma seule tendresse pour vous , qui me la rend nécessaire. Vos moindres peines en sont une vive pour moi. Mais personne ne fait mieux que vous d'où votre bonheur dépend ; & nous sommes certains qu'il fera celui de toute votre chere Famille. Elle juge qu'un établissement honorable , avec un homme de votre Pays & de votre Religion , y contribuera beaucoup. Votre Mere en est persuadée ; Madame Bémont l'est aussi. Vous voyez qu'un devoir de justice pour vos Freres , & de reconnoissance pour vos Grands-Peres , ne vous permet pas de penser au Cloître. Vous voyez que Daurana , pour

laquelle votre bonté vous intéresse encore, ne peut recueillir un legs considérable, que par votre mariage. Si vous avez du dégoût pour l'homme qu'on vous présente, qu'il n'en soit plus question. Jouissez des douceurs du Célibat, jusqu'à ce qu'il s'en présente un autre, que vous puissiez favoriser de votre estime. Dans l'intervalle, honorez-moi de la continuation de votre amitié, autant que vous me trouvez de passion pour l'obtenir. Nous sommes déjà Sœurs. Ensemble, nous ne ferons qu'une. Dans l'absence même, nous ne serons pas divisées; car nos ames & nos sentimens se mêleront sur le papier. . . .

J'aurois continué : mais elle m'a jetté les deux bras autour du cou. Elle a baigné mes joues de ses larmes. Elle m'a donné mille noms tendres. Que le plus cher des hommes a paru touché, transporté ! Avec quelle délicatesse il a partagé son attention ! L'Amie tendre, l'Epouse chérie, ont été distinguées avec leurs plus charmantes propriétés.

Clémentine étoient trop agitée par les mouvemens de son propre cœur, pour revenir aisément à ses idées. Cependant elle m'a promis de peser, de considérer tout ce qu'elle emportoit dans sa mémoire. Que le Ciel lui verse ses consolations à pleines mains !



 LETTRE CXXXI.

My lady GRANDISSON à la même.

17 Mai.

CLEMENTINE est grave & pensive ; elle fuit la Compagnie. On ne lui dit pas un mot du Comte de Belvedere ; mais comme il est attendu de jour en jour , Sir Charles juge qu'elle doit être prévenue sur son arrivée. Elle ne dîna , ni ne soupa hier avec nous. Elle aime à se promener seule dans le Parc , où son seul amusement est de donner à manger aux Daims , qu'elle rassemble quelquefois autour d'elle. Sir Charles , ayant passé ce matin près d'elle , s'est informé de sa santé. Mon esprit n'est pas bien , Chevalier. Que le Ciel y rétablisse la paix ! a-t-il dit en prenant sa main , & penchant la tête dessus. Je vous rends graces , Monsieur. Continuez vos prieres pour moi. Cette dernière conversation , Chevalier. Mais , adieu. Elle a pris un sentier , qui conduit au Bois. Il l'a suivie des yeux. Elle a tourné la tête , pour voir apparemment s'il la regardoit. Il l'a saluée , en lui demandant d'un signe de main la permission de la suivre : elle a compris ce signe ; & d'un mouvement de la sienne , elle l'a prié de la laisser seule. Malheureuse Fille !

17 au soir.

MR. LOWTHER arrive de Londres. Il a toujours été persuadé, comme les Médecins d'Italie, qu'un désordre d'esprit, qui n'est point héréditaire, & dont la cause est celle que nous connoissons, ne menace point d'une rechûte, à moins qu'il ne survienne quelque nouvel incident; & qu'il ne sauroit être contagieux non plus pour les fruits du mariage. Il paroît fort étonné que les Parens de Clémentine se soient rendus si facilement à ses idées de Célibat. C'est pour justifier son opinion, en consultant les plus fameux Médecins de Londres, qu'il a différé si long-tems son retour. Ils s'accordent parfaitement avec lui.

Samedi, 19.

CLEMENTINE, avec laquelle j'ai passé une partie du jour, m'a long-tems entretenue de sa Cousine Daurana, dont elle déplore généreusement le malheur. Ce que je vous ai fait entendre, m'a-t-elle dit, de sa passion pour le Comte de Belvedere, n'est que trop certain. On m'a demandé de la compassion pour lui: il devoit en avoir un peu pour elle. Je sais qu'elle lui a été proposée, & qu'il a rejeté la proposition avec hauteur. Peut-être ne fait-il pas combien il en est aimé. Il me reste quelque souvenir des emportemens d'amour auxquels je l'ai vue livrée; de la fureur où la jettoit l'idée du mépris, & des sermens qu'elle faisoit quelquefois d'en tirer

vengeance. C'est une autre Olivia pour la violence. Dans le peu d'intervalles lucidés que j'avois sous sa conduite, je m'attendois toujours que ces transports aboutiroient à me traiter avec plus de rigueur. Cependant alors même, lorsque j'étois assez calme pour sentir l'horreur de ma situation, je la plaignois. Oh! que ne dépend-il de moi d'engager le Comte à la rendre heureuse, & de lui faire trouver son bonheur avec elle!

Là-dessus, Clémentine m'a demandé si Sir Charles n'étoit pas porté à favoriser le Comte. Il souhaite, lui ai-je répondu, de vous voir mariée, parce qu'il juge, & que tous les Médecins d'Italie & d'Angleterre jugent comme lui, que s'il y a quelque homme au monde que vous puissiez consentir à rendre heureux, la conséquence infaillible seroit non-seulement le bonheur de votre Famille, mais le vôtre. A l'égard du choix, il pense qu'on doit entièrement vous l'abandonner. Il répète sans cesse qu'après tant de refus, on ne doit pas insister sur le Comte, & qu'il faut vous accorder du tems.

Ma chere Mylady me pardonnera-t-elle une question, comme d'une Sœur à une Sœur? Dans ma situation, auroit-elle pu se résoudre... à donner sa main... Elle s'est arrêtée, elle a rougi, elle a baissé les yeux. Parlez, ma très-chere Clémentine, ouvrez votre cœur à votre Henriette... Mais non; je vais vous en épargner la peine, puisque je crois pénétrer votre pensée. Modèle de mon sexe! Je ne suis pas Clémentine; dans les cir-

constances où vous étiez, avec le consentement de tous mes Amis, & l'homme, tel que vous le connoissez, je n'aurois pu lui refuser ma main ni mon cœur. Mais que ne peut-on pas attendre d'une jeune personne, que des motifs supérieurs ont rendue capable de remporter la plus glorieuse victoire ? Les grandes difficultés sont vaincues ; & lorsque vous serez parvenue à vous bien persuader que c'est votre devoir d'entrer dans un nouveau plan, je suis sûre, quoiqu'il vous en puisse coûter...

Chere Mylady, n'achevez pas. Mon devoir... Que vos représentations sont délicates ! Sur quel sujet sommes-nous tombées ! Croyez-moi, je suis incapable...

D'aucune pensée, ai-je interrompu, d'aucune imagination qu'un Ange ne pût avouer. Vous feriez injure à tous ceux qui vous aiment, de supposer seulement que votre grandeur d'âme demande la moindre garantie.

Cependant, ma généreuse Mylady, je suis quelquefois inquiète de ce que vos Amis peuvent penser... désirer... Ah ! que ne suis-je dans mon Italie !

Ils ne désirent que votre bonheur. Faites votre plan vous-même, chere Clémentine. Marquez tous vos pas pour l'avenir. Comptez, devant vous, une, deux, trois années, que vous donnerez au Célibat. Assurez votre indulgente Famille...

Paix, paix, paix, cher Mylady Grandisson ! (en mettant sa main devant ma bou-

che.) Je vous quitte. Je vous ai retenue trop long-tems. O cruelles incertitudes de mon cœur ! Mais quelque parti que j'embrasse, quelques mécontentemens que j'excite, ne cessez point de m'aimer ; ne m'ôtez jamais le nom de votre Sœur, & qu'il me soit permis de nommer Sir Charles Grandisson mon Frere. Alors, du moins, je serai sûre d'un bonheur, qui fera le contrepois d'une infinité de peines.

Elle m'a quittée avec précipitation, sans vouloir écouter mille choses tendres, qui sortoient d'un cœur brûlant de zele, & qui étoient déjà sur mes levres.

Dimanche 10.

LE Marquis est légèrement indisposé ; mais il est certain que la Marquise s'affoiblit de jour en jour. Clémentine, qui s'en apperçoit, avouoit ce matin à Madame Bémont, que si leurs indispositions augmentoient, elle n'auroit que trop de penchant, pour son repos, à faire tomber le reproche sur elle-même. Madame Bémont s'est efforcée de la consoler, sans lui dire un mot de l'homme qui est si bien dans tous les cœurs, à l'exception du sien. Sa Camille étant venue l'informer, suivant ses ordres, comment la Marquise avoit passé la nuit, elle est sortie toute en larmes, pour se rendre auprès de sa Mere.

Dimanche au soir.

FORT bien : mais moi , qui prends la plume d'Henriette , je parie que ses larmes se sécheront bientôt. Le Marquis & la Marquise sont beaucoup mieux. Le Comte est arrivé. Les Seigneurs Jules & Sebaſte ſont avec lui. N'avez-vous pas vu le Comte , Lucie , pendant le ſéjour que vous avez fait à Londres ? Une figure aimable , en vérité , ſi l'air grave y dominoit un peu moins. Mais cette gravité même ne lui nuira point auprès de ſon Héroïne. N'eſt-il pas venu , dans les termes du Poète (*), „ pour dire un éternel „ adieu ? Ne pas l'honorer d'un regard , ce „ ſeroit un mépris , qui ne peut jamais trou- „ ver place dans la belle ame de Clémentine. „

Auſſi ne s'eſt-elle pas fait preſſer pour deſcendre à ſon arrivée. Pour moi , j'eſpere beaucoup de l'avenir. On ne remarque plus rien qui ſe reſſente de l'ancien déſordre. Elle aime à rêver ; elle ſe promene ſouvent ſeule au jardin. Eh bien ? Qui ſait de quoi elle s'occupe ? C'eſt peut-être un fort bon effet de ſa guérifon ; je ne crois pas facilement aux miracles ; mais il me ſemble que ce n'en ſeroit pas un. Sir Charles eſt marié. Clémentine n'a pas vingt ans. Le Comte eſt aimable. J'ai vu des révolutions plus étonnantes , dont je n'ai fait honneur qu'à la nature. Elle m'a ſemblée un peu grave , lors-

(*) Lée , dans ſa Tragédie de Théodoſe.

qu'elle a vu le Comte ; mais c'est tout ce que je trouve à lui reprocher. Elle lui a parlé d'un air libre. La confusion n'étoit que chez lui, pauvre Malheureux ! qui n'osoit ouvrir la bouche. Elle a eu l'attention de le soulager, en s'informant de sa santé, comme s'il y avoit eu quelque apparence qu'il fût malade. Elle s'est adressée à lui deux ou trois fois, sur des sujets vagues à la vérité, mais avec une complaisance qui a charmé tout le monde. Ils se sont même occupés assez long-tems, près d'une fenêtre, avec Madame Bémont, à comparer le jardin avec ceux d'Italie ; conversation peu intéressante, direz-vous ; mais le pauvre Comte se croyoit en Paradis. Cependant il s'attend à recevoir son congé demain, pour une longue, longue séparation. Mon Frere charmé de la voir si tranquille, insiste toujours à ne pas lui prononcer un mot en faveur du Comte. Chançons, chançons, Madame, comme je crois vous l'avoir déjà dit : d'où vient à Sir Charles une si profonde connoissance du cœur des Femmes ?

Par Mylady Grandisson. Vous voyez, ma chere Grand-Maman, que cette Mylady G... retombe toujours dans son caractère. Elle peut vous amuser par le badinage de sa plume. Son cœur ne ressent pas comme le mien les agitations de notre chere Clémentine : mais je viens d'apprendre une nouvelle fort étrange. On a vu ce matin le Pere Marescotti & le Docteur Barlet, qui sont inséparables, se glisser avec beaucoup de précau-

tion dans le petit bois, où Clémentine aime à se promener seule. Je ne ferois pas surprise qu'ils s'y fussent retirés ensemble, si l'on ne m'assuroit que Clémentine y étoit alors, & que n'en étant point sortie à leur arrivée, il faut qu'elle y ait passé quelque tems avec eux. Cependant ces deux graves Personnages, que j'ai rencontrés depuis, ne m'en ont pas dit un mot. Auroient-ils eu la même réserve pour Sir Charles? C'est ce que je saurai bientôt. Après tout, je n'y vois rien d'étrange que leurs précautions; car il est fort simple qu'ils cherchent quelquefois à distraire Clémentine par les agrémens de leur entretien, & qu'ils ne m'aient rien dit d'un bon office d'amitié, que je dois les croire portés à lui rendre. Leurs précautions même pouvoient ne regarder qu'elle, dans la crainte que deux hommes si sages peuvent avoir eue de l'interrompre mal-à-propos.

21 Mai.

SIR CHARLES n'est informé de rien. Le Docteur Barlet a passé néanmoins quelques heures avec lui; & ce qu'il y a de surprenant, on l'avoit vu ce matin retourner au Bois, accompagné du Pere Marescotti, & tous deux avec les mêmes précautions: il paroît même, suivant leur marche, que je me suis fait représenter, qu'elles regardoient moins Clémentine, que ceux qui pouvoient les apercevoir, & dont ils vouloient éviter la vue. Sir Charles, à qui j'ai raconté les cir-

constances, m'a répondu qu'il croyoit y trouver en effet quelque air de mystere; mais que de quelque nature qu'il fût, on ne devoit rien attendre que d'heureux de la prudence de ses deux Amis. Il est sûr, dit-il, que Clémentine fera des adieux fort civils au Comte, avant son départ.

La dernière, la solemnelle entrevue, devoit se faire cet après midi dans mon cabinet; mais Clémentine vient d'accorder au Comte un agréable répit, auquel il étoit fort éloigné de s'attendre. Après le dîner, où nous avons été charmés de la voir dans une tranquillité constante, il se dispoit à lui demander un quart d'heure d'audience, pour prendre congé d'elle; & ses agitations étoient visibles. On s'est levé. Il étoit tremblant. Tout le monde en a paru touché; & dans le premier mouvement nos yeux se sont tournés vers elle, comme implorant pour lui sa pitié. Cependant un regard, qu'elle a jeté sur chacun, nous les a fait baisser; nous avons paru craindre qu'elle ne nous soupçonnât de vouloir l'attendrir en sa faveur. Pour moi, j'ai cru lire plus d'une fois sur son charmant visage les marques d'une vraie compassion avec un soupir néanmoins, qui renfermoit, comme j'ai cru pouvoir l'expliquer, des vœux pour une vie, préférables dans ses idées à celle du mariage. Enfin il s'est avancé vers elle avec la précipitation d'un homme inquiet, qui craint de manquer l'occasion. Mademoiselle, lui a-t-il dit d'une voix basse

avec une profonde révérence : J'espère... je vous supplie... de grace, Mademoiselle, un instant pour recevoir mes adieux.

Elle a paru touchée de sa confusion. Monsieur, lui a-t-elle répondu, nous nous reverrons demain dans l'après midi : & passant avec une révérence, elle est sortie assez vite, mais avec une dignité qui ne l'abandonne jamais.

Tous les Hommes, demeurant après nous, ont félicité le Comte ; & toutes les Femmes, sortant avec elle, ont applaudi de concert à sa résolution. La Marquise l'a serrée contre son sein maternel : ma Fille ! ma chere Fille ! ma Clémentine ! c'est tout ce qu'elle a pu prononcer, en mouillant son visage de ses larmes. O Maman ! (attendrie par les larmes de sa Mere, & fléchissant un genou devant elle.) O Maman ! c'est la seule réponse qu'elle ait pu faire : & se levant, elle a pris la main de Madame Bémont, avec laquelle elle s'est retirée dans son appartement.

Nous la voyons à présent, qui se promene dans le jardin avec cette chere Amie : toutes deux, comme nous pouvons l'observer, fort attachées au sujet de leur conversation.

Mais que cette Lettre ne parte point sans un mot ou deux sur le cher Northampton-Shire. J'en reçus hier une d'Emilie, que je mettrai sous mon enveloppe avec une copie de ma réponse. Il me semble, Madame, que ce n'est pas violer son secret, que de vous le communiquer, & par vous à ma Tante

Selby. Seulement je vous demande en grace qu'il n'aille pas plus loin. Avec quelle joie j'apprens que le jour est fixé pour Lucie, & que son cœur n'a pas moins de part à ce choix que le plaisir de vous obéir ! Elle ne doit pas regretter l'éloignement, si c'est en Irlande qu'elle doit faire sa demeure. C'est le privilège des hommes de traîner leurs Femmes après eux. Sir Charles regarde ce voyage comme une promenade. Dans le dessein, où il est d'améliorer les Terres qu'il y possède, il lui rendra des fréquentes visites ; & vous ne doutez pas que son Henriette ne l'accompagne volontiers, s'il lui en fait la proposition. Pour vous, ma chere Grand-Maman, je fais que toute partie de la Grande-Bretagne, où vos Amis sont appelés par le devoir, est Northampton-Shire. Cependant la Grand-Mere de Lucie sera privée de sa Petite-Fille : mais il lui en reste d'autres ; & d'ailleurs Mylord Reresby est un homme de si bon naturel, qu'il ne se hâtera point de la quitter. Sir Charles s'attend bien, que l'heureux couple ne nous donnera pas moins d'un mois, avant que de s'éloigner d'Angleterre. Puisse, puisse le 24 de Mai apporter autant de bonheur à Lucie, que j'en dois au 16 de Novembre !



LETTRE CXXXII.

Miss JERVINS à Mylady GRANDISSON.

19 Mai.

DEPUIS plusieurs jours, ma très-chere Mylady, j'ai quelque chose à vous communiquer, qui demande votre avis; mais quand je pense à mon âge, je suis toute confuse. Aurez-vous la bonté de me garder le secret, & pour le monde entier, sans excepter mon Tuteur? car en vous écrivant, je crois écrire à lui, parce que vous connoissez le fond de son cœur, & que vous êtes la prudence même. Il est vrai, que par rapport à lui, je me suis un peu oubliée, ou plutôt qu'il s'en est peu fallu: mais j'étois captivee par ses perfections, par sa grandeur d'ame, rien de plus en vérité. Une Fille, quelque jeune qu'elle soit, ne peut-elle pas admirer la bonté dans un excellent Homme? La reconnaissance lui est-elle défendue pour les bienfaits? A la vérité, cette reconnaissance peut aller trop loin, à mesure qu'on avance en âge; & je me suis apperçue du danger: mais le remede n'est pas venu trop tard, graces au Ciel! graces à vous, chere Mylady, qui m'avez prêté votre secours! Qu'il faut être bonne, pour souffrir qu'on vous entretienne sur un point si délicat! Mais vous êtes la

Reine de votre sexe, assise sur un Trône, d'où la pitié vous fait baisser votre Sceptre ; tantôt pour soutenir une pauvre petite Fille, tantôt pour en relever une autre ; car votre gloire est satisfaite de voir à vous l'Homme pour lequel tant de cœurs ont soupiré en secret.

Mais je m'écarte beaucoup du sujet de ma Lettre ; & c'est une faute où je retombe toujours, lorsque j'écris à mon Tuteur ou à vous. Mes préambules sont plus longs que ma matière. Je commence donc ; mais n'oubliez pas que je vous demande le secret.

Tout le monde est passionné ici pour le Chevalier Belcher. C'est en effet un des plus agréables Hommes du monde. Après mon Tuteur, je crois qu'il n'y en a point de comparable à lui. Il ne quitte point cette maison ; & je m'apperçois assez que ses attentions sont particulièrement pour moi. Toute jeune que je suis, je crois réellement qu'il m'aime. Mais là-dessus tout le monde a la bouche fermée. Cependant on se dérobe souvent, pour nous laisser tête-à-tête. Il semble qu'il ait la faveur de tout le monde, & que personne cependant ne veuille lui prêter la main. Ce n'est pas qu'il m'ait fait la moindre déclaration d'amour. Je suis si jeune ! vous le savez ; & sûrement M. Belcher est un homme fort sage.

Mon Tuteur l'aime beaucoup ; & qui peut se défendre de l'aimer ? Ses manières sont si galantes, son langage si poli, le son de sa voix... en vérité, c'est un très-aimable

Homme. Dites-moi naturellement, Madame ; croyez-vous que mon Tuteur (mais , je vous en prie , ne faites que le sonder : je suis si jeune ! vous savez) désapprouvât les intentions de son Ami , s'il arrivoit qu'avec le tems elles devinssent plus sérieuses : dans trois ou quatre ans , par exemple , supposé que M. Belcher ne crût pas son tems mal employé pour une si sottre créature. Je n'y voudrois pas penser piutôt. Si ce n'étoit pas l'avis de mon Tuteur , je ne me permettrois pas d'être si souvent dans la compagnie d'un jeune homme : vous savez , Madame.

Il passe pour riche ; & quoiqu'il soit plus vieux que moi de dix ou douze ans , il ne le fera jamais davantage , puisqu'à chaque année qui lui viendra , il m'en viendra une aussi. Ayez donc la bonté , Madame , de me donner là-dessus votre opinion.

Tout le monde est ici dans le goût du mariage. Je crois qu'on peut regarder celui de Miss Selby comme déjà fait. Son Frere fait la cour à Miss Patty-Holles. Miss Kitty n'est pas sans un très-humble serviteur. Il me semble que Miss Nancy même , depuis le rétablissement de sa santé ... Mais j'aime mieux que toutes ces nouvelles vous viennent d'elles-mêmes.

C'est vous , chere Mylady , qui avez ouvert la danse. L'exemple de votre bonheur ... Je m'imagine que les jeunes Filles ont raison de penser au mariage , lorsqu'elles voyent les jeunes Hommes dans l'intention d'imiter Sir Charles. Ne me faites pas trop attendre

vosre avis ; n'euffiez-vous le tems de le donner qu'en six lignes. Nous attendons M. Belcher dans quelques jours. Sa compagnie doit m'être agréable , car il a toujours quelque chose de charmant à nous dire de mon Tuteur , & des éloges continuels à faire de son bonheur & du vôtre.

LETTRE CXXXIII.

Mylady GRANDISSON à Miss JERVINS.

21 Mai.

VOSRE prudence , Mon cher Amour, ne m'est pas moins connue que vosre bonté ; & j'ai la même opinion de l'honneur & de la discrétion de M. Belcher. Son mérite & sa fortune sont sans objection. Vosre Tuteur n'a pas de meilleur Ami. Si vous êtes sûre de pouvoir l'aimer plus que tout autre homme , & si vous le croyez disposé à vous aimer plus que toute autre Femme , je suis persuadée que vosre Tuteur ne trouvera point d'alliance plus heureuse , pour tous deux & pour lui-même : car vous savez , ma chere , quel intérêt il prend à vosre bonheur. Approuvez , chere Emilie , que pour aider à vosre conduite dans une occasion si délicate , je vous adresse à mes propres Conseillers , deux Conseillers presque infallibles , ma Grand-Mere & ma Tante. N'ayez pas honte de

leur ouvrir votre cœur. N'êtes-vous pas sous leurs aîles? Je garderai tant de ménagemens, qu'elles ouvriront elles-mêmes le chemin à vos tendres confidences. Ainsi la peine sera légère pour vous. Leur avis ne peut manquer d'être d'un grand poids pour Sir Charles. Mais je demande que l'ouverture & la confiance, que vous aurez pour elles, ne me privent point de vos charmantes communications.

LETTRÉ CXXXIV.

Mylady G. . . . à Madame SHERLET.

24 Mai.

JE commence cette Lettre, comme j'ai fini ma dernière: puisse le jour, où nous sommes, être heureux pour ma chere Lucie! il le sera pour toutes nos Familles ensemble. J'espère que ma Tante ne laissera point passer le jour de la célébration, sans me donner une ligne d'avis, pour me mettre en état d'en faire aussitôt mes félicitations.

Je reviens à ce qui engage ici l'attention de tout le monde. Vous vous souvenez d'une conversation sur la force du premier Amour, tenue au Château de Selby, d'où le récit m'en fut envoyé, & sur laquelle Mylady G. . . donna une décision fort badine. Madame Bémont, à laquelle il nous est arrivé d'en parler, inspira hier à Clémentine

la curiosité d'en entendre la lecture. Je ne fis pas difficulté de la satisfaire. Madame Bémont étoit présente. Nous ne fumes tentées, elle ni moi, de dire un mot d'application. Mais, pendant que je lisois, mademoiselle mentine changea plusieurs fois de couleur. Elle ne parut point du tout amusée par les faillies de Mylady G... quoiqu'elle avoit la vivacité de son esprit. Elle tint continuellement les yeux baissés, dans le plus grand silence; & lorsque j'eus achevé, elle respira, elle tressaillit, comme revenant d'une méditation profonde, elle se leva, non sans une révérence, & sortit, sans avoir ouvert une fois les lèvres sur le sujet.

Il étoit dix heures du matin. Je retirai, un moment après, l'Evêque, le Seigneur Jérónimo, & leurs deux jeunes neveux, qui s'étoient unis pour solliciter Charles de se faire l'Avocat du Comte auprès d'elle. Je ne leur dis rien de ce que j'allois en venir, & j'acceptai la main du Seigneur Jérónimo, pour entrer avec eux chez Sir Charles. Ils le presserent beaucoup, lui représentant qu'elle paroissoit toute maîtresse d'elle-même; que dans la solitude qu'elle cherche si constamment, elle balançoit sans doute en faveur du Comte, & qu'il n'y avoit aucune influence de sa part emporter la balance. Non-seulement il s'excusa, mais il le pria fort sérieusement de ne le plus solliciter sur ce point. N'y a-t-il pas beaucoup d'apparence, leur dit-il, que dans ses méditations solitaires, elle examine à qu

Justice l'oblige, pour le Comte & pour elle même ? Son repos futur demande, peut-être, que sa détermination vienne de ses propres raisonnemens. Ne l'exposons point au regret tardif de s'être laissée persuader contre son inclination. D'ailleurs, s'il paroît que la persuasion suffit à présent, n'est-il pas à craindre que cet état même ne la porte à s'envelopper dans une certaine réserve, pour ne pas démentir la résistance qu'elle a faite auparavant à toute sorte de persuasion.

Suivant cet avis, la Marquise, dans une conversation qu'elle eut avec elle, & qui pouvoit la conduire au sujet qu'ils ont à cœur, se dispensa aussi de lui en parler. Elle veut, dit-elle, que toutes les résolutions de sa Fille partent d'elle-même; & son choix sera celui de la Famille.

Clémentine se trouva fort obligamment à dîner. Entre les attentions de Sir Charles, pour l'amusement de ses convives, toute la compagnie fut charmée de lui voir adresser souvent le discours au Comte de Belvederé, sur divers sujets dans lesquels il le savoit fort versé, pour lui donner occasion de briller. C'étoit le meilleur office qu'il pût lui rendre; car le pauvre Comte, assez timide devant la maîtresse de son sort, avoit besoin de ce secours pour se soutenir. Jamais le mérite modeste n'eut un Protecteur plus adroit & plus zélé que Sir Charles. Clémentine parla sans affectation, & sembloit observer tout. Le Seigneur Sébaste ayant dit quelques

mots de son départ & de celui du Comte Sir Charles, dans la crainte qu'elle ne soupçonnât un dessein formé de hâter ses résolutions, répondit qu'il falloit éloigner les idées d'une séparation affligeante pour des Amis; & Clémentine, qui avoit d'abord prêté l'oreille, feignit alors de n'avoir rien entendu.

Le soir, un Exprès de Londres remit au Seigneur Jérónimo une Lettre, à l'occasion de laquelle il assembla aussi-tôt toute sa Famille. Clémentine fut seule exceptée. Nous étions dans l'inquiétude sur cet incident, lorsque la Marquise reparoissant, & venant à moi d'un air consterné, me dit à l'oreille: ah Madame! la malheureuse Laurana... Mais l'arrivée de l'Evêque & du Pere Marescotti l'ayant interrompue, elle mit dans mes mains la Lettre, dont je joins ici la traduction.

*Au Seigneur JERONIMO DELLA
PORRETTA.*

28 Avril.

On peut avoir, à présent, plus d'indulgence pour notre chere & perverse Clémentine, si la reconnoissance n'a point encore eu de pouvoir sur elle, en faveur de Belvedere. Nous avons un motif de moins pour la presser. Daurana ne vit plus. Sa Mere lui a caché long-tems le départ du Comte pour l'Angleterre; mais lorsqu'elle a su qu'il y étoit arrivé, & que vous aviez retrouvé ma

Sœur, elle n'a pas douté que le premier effet de votre voyage ne fût la ruine de ses espérances. Une profonde mélancolie s'est saisie d'elle. Des accès furieux ont succédé; & j'entens soupçonner que la misérable Créature, ayant trompé la vigilance de ses gardes, a précipité la fin de ses jours. Sa Mere est inconsolable. On a fait passer la maladie pour une fièvre maligne. Je ne détromperai personne. Celle que cette malheureuse Fille a si cruellement maltraitée, versera sans doute une larme pour la Compagne de son Enfance. Qui la regrettera d'ailleurs, à l'exception de la Mere? Cependant si les circonstances de sa mort sont aussi tragiques, qu'on me l'a fait entendre.... Mais je renonce aux informations, dans la crainte de me laisser tenter à la pitié, pour une Misérable qui a refusé la sienne au modèle de son Sexe, dont le soin lui avoit été confié, & qu'elle devoit chérir à toutes sortes de titres.

Quel glorieux homme que votre Grandisson, tel que vous le représentez, vous, la Renommée, le Pere Marefcotti, & tous ceux qui viennent ou qui écrivent ici d'Angleterre! Il ne me sera pas aisé de retenir votre Belle-Sœur. Depuis votre départ, elle ne parle que de vous suivre. Elle menace de se dérober à son Mari, s'il refuse d'y consentir; & de faire le voyage, à présent que Clémentine lui a montré le chemin, pour mettre ma tendresse à l'épreuve, comme cette étrange Fille y a mis la votre, dans

une saison... Mais qu'importe la saison; qu'importent les vents, les montagnes, les mers, pour une Femme qui s'est mis dans la tête une aventure? Ce que je puis dire en faveur de la mienne, c'est qu'elle me quitteroit pour se rendre auprès du Pere, de la Mere, des Freres, dont sa Sœur a voulu s'éloigner. Cruelle, cruelle Clémentine! Pourrai-je lui pardonner? Cependant si nos Parens m'en donnent l'exemple, qu'ai-je à dire?

Je vous assure, cher Jérónimo, que ma joie est égale à la vôtre, d'apprendre qu'un homme du mérite de Grandisson n'a rien perdu au renversement de nos espérances communes, & qu'il est heureusement récompensé de ses vertueuses douleurs: Je me sens même quelque impatience de voir ensemble deux Femmes, qui ont été capables d'une magnanimité si rare dans leur sexe. Ma gloire est que l'une des deux soit ma Sœur. Mais Clémentine a toujours été la plus généreuse des Femmes, quoique la plus obstinée sur quelques points.

Faites connoître à Belvedere combien je lui suis attaché. Quel que puisse être le succès de sa constance pour une Perverse, je le regarderai toujours comme mon Frere. Distribuez, mon cher Jérónimo, mes respects, mes complimens, mes amitiés, dans l'ordre convenable à ces devoirs & ces sentimens, de la part de votre, &c.

LE COMTE GIACOMO DELLA PORRETTA.

Ce matin, la Marquise étoit résolue d'informer Clémentine de la mort de Daurana; sans autre précaution, pour un accident commun, que de lui cacher les noirs soupçons que le Comte son Frere ne dissimule point dans sa Lettre. Mais le Pere Marescotti, voyant cette Dame prête à passer dans l'appartement de sa Fille, l'a priée de suspendre une ouverture inutile aux circonstances: & prenant un air fort grave; ne mêlons rien à l'ouvrage du Ciel, a-t-il ajouté; il ne m'est pas encore permis de m'expliquer: M. Barlet gardera le même silence: mais je vous annonce le plus merveilleux événement. Attendez-vous néanmoins à ne pas voir aujourd'hui Clémentine. Elle vous fera demander la permission de passer le jour entier dans sa chambre.

Le Docteur Barlet, qui étoit présent, s'est contenté d'applaudir d'un signe de tête. Ils sont sortis ensemble, apparemment pour faire connoître qu'on ne devoit pas leur faire d'autres questions; & toute la Compagnie est demeurée dans l'étonnement. Je savois que dès sept heures, on leur avoit vu prendre le chemin du bois: mais, par le conseil de Sir Charles, à qui je l'avois dit, comme les jours précédens, & qui m'avoit fait la même réponse, je n'avois communiqué ma découverte à personne, & j'avois même ordonné au Jardinier, de qui je tenois mes informations, de n'en parler qu'à moi. Il ne m'a pas été difficile de comprendre que des entrevues si régulières devoient

avoir du rapport à l'événement qu'on nous annonçoit. Quelques momens après, Clémentine a fait demander effectivement la liberté de garder sa chambre, sous le prétexte d'une indisposition, qui ne lui permettroit pas de voir ses Amis pendant le reste du jour. Sa Mere, en lui accordant tout ce qu'elle désiroit, n'a pas laissé de lui en faire témoigner de l'inquiétude. Camille, chargée de ce message, a répondu avec un transport de joie, que si sa Maîtresse étoit indisposée, c'étoit d'un rhume si léger, qu'il ne devoit pas nous alarmer; qu'il venoit de la fraîcheur du bois, où elle étoit descendue trop matin; mais qu'elle en avoit rapporté une humeur charmante, qui alloit même jusqu'à la gayeté; & que, graces au Ciel, il ne falloit plus douter de sa guérison.

Ainsi, de toutes parts, nous sommes dans l'attente de quelque nouvelle scene, qui ne nous menace de rien d'affligeant, & sur laquelle néanmoins nous n'osons nous fier à nos conjectures. Sir Charles, que j'ai cherché l'occasion d'entretenir un moment pour lui demander les siennes, m'a dit qu'il ne pouvoit en former que d'heureuses; mais qu'il voyoit d'autant moins de jour dans les circonstances, que le Docteur Barlet s'y trouve mêlé sans sa participation. Le Comte n'est informé de rien; cependant la résolution de Clémentine, qui le condamne à ne la pas voir de tout le jour, un air de satisfaction répandu dans tous les yeux, dont on lui laisse ignorer la cause, quelques en-

Attens qu'il nous voit tenir à l'écart, & qu'on interrompt lorsqu'il s'approche, paroissent le remplir d'amertume, & lui faire craindre quelque nouvel arrangement où le bonheur de la Famille pourra lui couter le sien. Pour le Marquis & ses deux Fils, sur le seul témoignage du Pere Marescotti & de Camille, ils se livreroient aux plus douces espérances, si leur joie n'étoit combattue par l'état de la Marquise, dont la santé s'affoiblit beaucoup. Deux profonds évanouissemens, qui viennent de se succéder dans l'espace d'une heure, ont fait trembler pour sa vie. Nous nous sommes bien gardés d'informer sa Fille de cet accident.

À quatre heures après midi.

LA Marquise est un peu mieux. La peinture qu'on lui fait de notre flatteuse perspective, aide plus à la fortifier que les remèdes. En effet, nous sommes ranimés nous-mêmes par les récits de Camille. Elle raconte que dans les plus heureux tems de son service, elle n'a jamais vu sa Maîtresse plus tranquille, plus gaie, plus ouverte, & surtout plus remplie de cette douce complaisance qui donne un si grand lustre à toutes ses perfections. Avant midi, elle avoit passé quelques heures à faire une longue Lettre, qu'elle a lue ensuite & relue fort paisiblement. Elle l'a posée sur la table, & paroissant méditer sur ce qu'elle avoit écrit, elle a repris son Papier, qu'elle a déchiré, comme si ses réflexions l'eussent fait changer d'avis.

mais sans aucune marque de chagrin ou d'impatience. Elle a commencé une autre Lettre, fort courte, qu'elle a lue aussi plusieurs fois, après l'avoir finie. Enfin, paroissant contente d'elle-même, elle s'est fait apporter de la lumière, elle a cacheté sa Lettre, elle y a mis une adresse; & sans retomber dans ses réflexions, elle s'est levée d'un air libre, en mettant la Lettre dans sa poche. Camille & Laure attendoient ses ordres pour lui faire servir à dîner. Elles les a donnés. Elle a pris plaisir à leur parler, à les entendre. Elle s'est applaudie de sa santé, elle a reçu avec joie leurs félicitations. Dans quelques détails, qu'elle s'efforçoit néanmoins d'éviter, elle s'est attendrie jusqu'aux larmes, des peines qu'elles a causées, & de celles qu'elle a ressenties. Elle a confessé que le souvenir qui lui en reste est obscur, interrompu; qu'elle a sur-tout de la difficulté à se rappeler les premiers tems de sa maladie; & que dans les circonstances mêmes que sa mémoire lui représente, une partie de ces tristes vérités lui paroît un songe; que les traces du passé sont beaucoup plus nettes depuis son arrivée à Londres, sur-tout depuis qu'elle se croit reconciliée avec sa Famille; mais qu'elle n'a retrouvé sa liberté d'esprit, sa mémoire, sa raison, qu'elle ne se reconnoît, qu'elle ne jouit d'elle-même, que depuis hier au soir, & par une révolution si subite, par un miracle si sensible, qu'elle a peine à se le persuader. Vous saurez tout, vous saurez tout, a-t-elle ajouté

Avec une précipitation causée par sa joie, il n'est pas tems encore : mais je suis guérie, j'en suis sûre ; je ne puis dissimuler les fa-veurs du Ciel. Elle s'est dérobée là-dessus, pour descendre légèrement au jardin.

Ce récit nous a jettés dans un excès de joie & d'étonnement, qui nous portoit d'a-bord à la suivre, pour nous assurer par nos propres yeux du miracle qu'elle nous annon-çoit, pour la serrer tous entre nos bras, pour lui faire de tendres plaintes du retardement qu'elle apporte à notre bonheur : mais on a jugé qu'il falloit lui laisser la liberté qu'elle sembloit désirer, & qu'elle avoit demandée le reste du jour. Je me suis déclarée particu-lièrement pour cet avis, en faisant réflexion que le Pere Marescotti & le Docteur Barlet nous avoient quittés immédiatement après le dîner, & qu'apparemment ils étoient allés la joindre au jardin.

Pendant que nous nous livrions aux plus douces espérances, & que tout le monde raisonnoit sur des incidens si mystérieux, une autre nouvelle est venue augmenter notre satisfaction. Le Seigneur Jérónimo n'a-voit point encore paru d'aujourd'hui, & nous avoit fait dire ce matin que, sans être plus mal, quelques remedes qu'il vouloit tenter par le conseil de M. Lowther, ne lui permettoient pas de descendre à l'heure du dîner. Nous étions tranquilles pour lui, sur la foi d'un homme qu'il appelle son Sauveur après Dieu ; lorsque M. Lowther est venu.

nous dire lui-même , avec un transport de joie qui n'est pas suspect dans un homme si sage , que son expérience avoit réussi au delà de son attente , & que dans peu de jours il nous promettoit une parfaite guérison pour son malade. Nous ne sommes pas encore informés de ce qu'il nomme son Expérience ; mais il nous a permis de monter à l'appartement du Seigneur Jérónimo , que nous avons trouvé dans la plus heureuse disposition , & qui nous a parlé de son Chirurgien comme d'un homme divin. Le récit qu'on lui a fait de tout ce qui regarde sa Sœur , n'a pas peu servi à le confirmer dans la persuasion qu'il touche à son rétablissement , qui ne peut jamais être parfait , dit-il , sans celui d'une Sœur si chère. Quoiqu'un peu agité par des remèdes que nous ignorons , il s'est trouvé en état de passer avec la Compagnie dans l'Appartement de la Marquise , la seule à présent , pour laquelle nos alarmes ne diminuent point. Nous l'avons forcée de garder le lit , depuis ses deux évanouissemens. Camille , qui est demeurée près d'elle , aura contribué sans doute à la fortifier , par de charmantes peintures du changement de sa Fille.

En me retirant , pour achever cette longue Lettre , je balançois si je n'attendrois pas à la faire partir , que le rideau fût un peu levé , c'est-à-dire , que nous vissions quelque jour dans l'étrange obscurité où Clémentine se plaît à nous retenir. Mais l'heure de la poste

me détermine. Je suis contente de mes espérances ; pourquoi tarderois-je à vous causer la même joie ? Peut-être seront-elles comblées demain ; peut-être dès aujourd'hui : mais comptez que je ne vous ferai pas languir pour l'éclaircissement. Je suis, &c.

A sept heures du soir.

MA Lettre étoit fermée, comme vous le remarquerez au cachet, livrée au Courrier ; & je désespérois qu'elle pût rentrer dans mes mains. Graces au Ciel, elle me revient. Quel regret j'aurois eu de ne pouvoir vous informer aujourd'hui de ce que j'apprends ! Le Pere Marescotti & M. Barlet ont demandé à la Marquise & à moi, par un Billet remis à cette Dame pendant que j'étois à vous écrire, deux graces qu'elle n'a pas fait difficulté d'accorder pour elle, & que Sir Charles a promises pour moi : „ l'une, qu'il leur soit „ permis de tenir compagnie ce soir à Clé- „ mentine, & de souper avec elle dans son „ appartement ; l'autre, qu'il plaise à la Fa- „ mille de Clémentine & à la nôtre de s'as- „ sembler demain, au réveil de la Marquise, „ & dans sa chambre, pour ne pas lui causer „ d'incommo dité. „ Ils ajoutent simplement qu'ils ont à nous faire quelques ouvertures d'importance. Que penser d'une demande si solennelle & si grave ! Dans quelle impatience elle me jette depuis un instant ! Je renonce au sommeil pour toute la nuit. Vous

ressentirez la même peine ; mais songez qu'elle sera tout-à-fait égale, & que vous promettant une Lettre pour demain, il ne peut vous rester, comme à moi, qu'une nuit à passer dans l'incertitude.

My lady GRANDISSON, à Madame
S. E. L. B. T.

25 Mai.

AH! ma chere Tante, quels droits j'ai, dans cette Lettre, sur toute la tendresse de votre cœur! Loin les frivoles préludes, qui pourroient suspendre vos nobles & généreux sentimens.

Cependant il faut reprendre les événemens dans leur source. Hier au soir, Madame, lorsqu'après avoir fermé une seconde fois ma Lettre, je m'abandonnois à mes réflexions sur tout ce que je venois d'écrire; on vint me dire de là part de Sir Charles, que j'étois attendue chez la Marquise. Je m'y rendis aussi-tôt. M. Lowther y étoit. Le silence, que je vis regner en entrant, me fit connoître que j'étois effectivement attendue; & Sir Charles me le déclara civilement, en se plaignant de ma longue absence, qui faisoit différer des explications fort intéressantes. M. Lowther ne me laissa point le tems de répondre, & reprit un discours qu'on l'avoit prié de remettre à mon arrivée.

Il est vrai, dit-il en me regardant, que j'ai promis le récit d'une aventure fort singulière. Peut-être ne me serois-je pas hâté d'en faire l'aveu, si je n'apprenois que l'effet répond à mes espérances, & si je ne craignois de commettre deux hommes respectables, à qui de fausses apparences peuvent en avoir imposé. Le Pere Marecotti & M. Barlet ne vous demanderoient point une audience si sérieuse, s'ils n'avoient conçu des idées fort extraordinaires d'un événement dont ils ignorent le fond. Je le connois seul. J'admire un succès que j'ai tenté sans le croire certain; mais puisqu'il est tel qu'on me l'assure, & que j'avois osé l'espérer, je vous en dois l'explication; un plus long silence ne feroit pas d'honneur à ma bonne foi.

Je ne suis ici que depuis sept jours. Le tems que j'ai employé à Londres, s'est passé à recueillir des lumieres sur la situation du Seigneur Jérónimo & de sa Sœur. Je laisse ce qui regarde le Frere, dont je crois actuellement la santé entre mes mains. Dans une infinité de consultations sur le triste état de la Signora Clémentine, je n'ai rien trouvé de plus vraisemblable, après tant de remedes inutiles, que l'opinion de quelques Docteurs qui m'ont proposé d'attaquer le mal par un autre mal, c'est-à-dire, de causer dans une tête altérée quelque nouvelle révolution, capable d'affoiblir la premiere. On m'a cité des exemples, que j'ai vérifiés; celui d'une femme jetée brusquement dans l'eau, à qui le froi du danger rendit sur le champ toute

sa raison ; celui d'un homme assiégé de flammes à son réveil , & menacé d'y périr , que la seule crainte d'un sort si terrible rappella tout d'un coup à lui-même. J'ai goûté cette méthode , jusqu'à tourner toutes mes recherches à trouver quelque remède de même nature , mais digne de la naissance & du caractère de Clémentine.

J'étois plein de cette idée , lorsque le hazard a secondé mes desseins. Dans la maison de Sir Charles , où j'étois logé à Londres , il est arrivé un Etranger , qui a demandé aussitôt à voir Madame la Marquise , de la part de Madame Sforce , sa Sœur , & qui a marqué quelque chagrin d'apprendre qu'elle étoit à la campagne. On a cru devoir me le présenter dans l'absence des Maîtres. Il s'est fait connoître pour un Valet de chambre de Madame de Sforce , chargé de dépêches importantes , qu'elle n'avoit pas voulu confier aux Courriers Publics , & fort impatient de remplir sa Commission. Ce n'étoit pas un secret , m'a-t-il dit , ni à Milan pour les Amis de la Famille , ni à Londres pour ceux qui prenoient quelque intérêt aux affaires de Madame la Marquise & de sa Fille. La Signora Daurana étoit morte. Sa Mere , après avoir pleuré fort amèrement une Fille si chère , n'avoit rien eu de si pressant que de se reconcilier avec sa Sœur & sa Niece. Daurana même l'en avoit suppliée en mourant. Les Lettres qu'il apportoit aux deux Dames contenoient le récit de cette mort , & les dispositions de Madame de Sforce , qui , n'ayant

DU CHEV. GRANDISSON. 183.
point d'héritiers plus proches que les enfans de la Sœur, assuroit toute la succession à sa Niece.

Cette ouverture, qu'on me faisoit volontairement, m'a paru favorable à toutes mes vues. Sur le plan que j'ai formé aussi-tôt, j'ai pressenti quelle facilité je pouvois me promettre de la part du Messager; & n'ayant besoin d'ailleurs, que de le faire consentir à différer de quelques jours l'exécution de ses ordres, je n'ai pas eu de peine, après lui avoir fait connoître ma profession & mon zele pour ses Maîtres, à lui persuader de se conduire par mes avis. Nous sommes convenus qu'il partirait avec moi, mais qu'en arrivant ici, il ne paroîtroit point au château; qu'il demeureroit caché dans une maison du Bourg, ce qui ne m'a pas semblé difficile, à la faveur de tant de valets Italiens, qu'on a l'habitude d'y voir; qu'il garderoit le secret de sa commission, & qu'il attendroit le tems marqué pour remettre ses dépêches. Il n'a rien manqué à sa conduite, & tout s'est observé fidèlement..

Pour moi, qui m'étois occupé en chemin des préparatifs de mon projet, j'ai trouvé peu d'embarras à disposer mes machines. Je ne m'en suis fié qu'à moi-même. Personne n'est entré dans ma confiance. Tout étoit prêt: il ne manquoit que l'occasion. Mon entreprise, puérile en elle-même, mais grande & sérieuse par l'importance de mon objet, demandoit nécessairement le tems de la nuit. Je pensois à me glisser le soir dans l'appartement

de Clémentine. On m'apprit heureusement que depuis quelques jours elle descendoit seule au jardin, & qu'elle en revenoit assez tard. Ensuite mes propres observations me firent découvrir que le Pere Marescotti & M. Barlet y étoient quelquefois avec elle; mais je remarquai aussi qu'ils la quittoient à l'approche de la nuit, & qu'elle y demouroit après eux. Enfin j'étois résolu de ne pas différer long-tems une démarche fort bizarre, & j'avoue que sa bizarrerie même, autant que ma répugnance à tromper, avoit eu beaucoup de part au délai; lorsqu'apprenant hier au soir, que vous étiez informés de la mort de Daurana par une Lettre de Naples, l'occasion excita mon courage, en renouvelant toutes mes espérances. Vous ferai-je la description d'une scene, dont je rougirois peut-être, si je ne voyois avec admiration un succès qui doit la justifier?

Hier, entre huit & neuf heures du soir, lorsque le jour commençoit à s'obscurcir, j'entrai au jardin, après en avoir vu sortir le Pere Marescotti & M. Barlet. J'étois couvert d'un long manteau noir, dont vous allez entendre l'usage. Il me fut aisé de m'avancer jusqu'au petit Bois, où, prêtant un peu l'oreille, j'entendis la marche de Clémentine, qui s'y promenoit encore. Je lui laissai le tems de remonter toute son allée, pour me donner celui de préparer le spectacle, que je lui destinois à son retour: Elle revint sur ses pas. J'avois pris poste derriere un gros arbre, qui borde l'allée. Mon manteau,

pour ne vous pas tenir en suspens, n'avoit de noir que le dehors. Il étoit doublé de toile blanche dans toute sa longueur, & j'étois enveloppé d'un drap par dessous; de sorte qu'en ouvrant les deux côtés du manteau, & les rejetant sur mes bras, je pouvois paroître blanc tout d'un coup, & redevenir noir en les fermant; ou plutôt disparaître en quelque sorte, à la faveur des arbres & de la nuit. J'avois d'ailleurs sous les deux aîles du manteau deux lanternes sourdes, attachées au drap, qui devoient répandre une lumière assez vive, sans que les rayons pussent réfléchir sur moi; j'avois au visage un masque de peau blanche, & sur la tête des coëffes de même couleur.

Clémentine passant à quatre ou cinq pas de l'arbre, je me fis voir dans cet équipage fépulcral; & d'une voix plaintive, que je contrefis assez heureusement: Reconnoissez-vous, „ lui dis-je, la malheureuse Dauranz? „ Elle est morte. Elle est au tombeau. Pardonnez-lui le mal qu'elle vous a fait, & priez „ pour elle. Vous apprendrez qu'elle n'est „ pas morte sans un vif regret de ses injustices, & que sa Mere les répare en vous „ donnant tout son bien.

Je ne rendrois pas justice à l'incomparable Clémentine, si je passois trop légèrement sur l'effet de cette ridicule apparition. La premiere vue du spectacle lui fit faire quelques pas en arriere; mais à peine eut-elle entendu le nom de sa Cousine & la nouvelle de sa mort, que loin de s'abandonner aux

frayeurs d'une Ame timide, elle se laissa tomber à genoux, les yeux fermés, la tête panchée, les mains jointes, & collées sur sa bouche. Elle écouta dans cette posture tout ce qu'il me plut d'ajouter, & je ne lui vis faire aucun autre mouvement que celui de ses mains jointes, dont elle pressoit quelquefois ses levres. Les précautions étoient inutiles pour ma retraite: Clémentine ne voyoit plus rien. Je me recouvris de mon manteau, pour sortir du Bois. La crainte d'une scene plus violente m'avoit fait apporter quelques Elixirs, dont je n'aurois pas manqué de faire usage dans le besoin, au risque de découvrir ma ruse en les employant: mais ne voyant rien à redouter, je me contentai d'aller reprendre mes habits, pour venir au devant d'elle, & pour lui faire un reproche d'être demeurée trop tard au jardin. Cette attention ne pouvoit rien avoir de suspect, parce que depuis mon retour je n'avois pas manqué le soir de lui rendre une courte visite.

En effet, étant rentré dans le Bois, d'un pas libre, & m'étant fait reconnoître par quelques mots hazardés, je l'entendis marcher aussi-tôt vers moi, sans pouvoir juger, si ce n'étoit qu'à mon arrivée, qu'elle avoit quitté la situation où je l'avois laissée. Mes reproches furent reçus avec douceur. Elle ne refusa point mon bras, que je lui offris pour se soutenir jusqu'à son appartement. Je lui trouvai le poulx fort ému, mais sans aucune marque de foiblesse. Dans le court entretien que j'eus avec elle, sa contenance &

Son langage me parurent composés. Cependant elle ne désavoua point son émotion, & j'en pris droit de lui faire avaler quelques médicamens que je tenois prêts. Elle ne fit pas plus de difficultés de recevoir les services de ses Femmes. Je me retirai très-satisfait; & j'ai su ce matin, qu'ayant passé fort tranquillement la nuit, elle étoit descendue dès six heures au jardin, après avoir fait prier le Pere Marescotti & M. Barlet de s'y rendre.

Pendant tout le jour, je n'ai pas cessé de l'observer: les informations s'accordent avec le témoignage de mes propres yeux. Non-seulement je lui ai vu toutes les apparences du plus heureux rétablissement, mais ses Femmes assurent avec des transports de joie qu'elles en ont la même opinion. M. Barlet même, à qui je me suis fait entrevoir sur la fin du jour, lorsqu'il rentroit au château avec elle & le Pere Marescotti, m'a fait connoître par quelques signes un changement qui sembloit le pénétrer d'admiration. Enfin les circonstances m'ont paru favorables pour le dénouement: elle s'étoit renfermée dans sa chambre avec ses deux Confidens: j'ai revu le mien, c'est-à-dire, le Courrier d'Italie, qui n'attendoit que mes ordres. Je l'ai disposé par de nouvelles instructions à me seconder; & m'étant chargé de la Lettre qui est pour Madame la Marquise, je lui ai laissé le soin de présenter l'autre.

Lowther, en achevant ce récit, remit la Lettre de Madame de Sforce à la Marquise. Elle l'ouvrit avec moins de curiosité pour les

miere agitation de Clémentine, à la
d'un cachet noir, avoit eu sans doute au
de part que le respect à la déférence, qu
marquoit pour sa Mere. Cependant, p
conseil de M. Lowther, qui n'en appréh
rien pour sa santé, la Marquise prit le
de lui renvoyer sa Lettre avec la permi
de l'ouvrir elle-même; & pour éloigner
air d'affectation, elle y joignit la sie
qu'il lui suffisoit d'avoir parcourue. Car
eut ordre de la féliciter, au nom de tou
Amis, sur un événement dont la tri
n'empêchoit point qu'elle ne dût être ser
à ce qu'il avoit d'heureux; & d'ajouter c
ne se croyoient dispensés de passer si
champ chez elle, que par le desir qu
avoit témoigné de ne voir personne jusq
lendemain. En effet, dans la confusio
mille sentimens que le récit de M. Low
avoit échauffés, jugez, ma chere Tante
vous sur côté de méditer notre impari

ady G...; se laissant emporter par son imagination badine, ajouta que loin de faire un scrupule de sa méthode au divin Rowther, elle la trouvoit charmante; qu'il seroit heureux pour la race humaine, que la Médecine & la Chirurgie n'en eussent jamais une plus fâcheuse; que c'étoit répandre de la gaieté sur des Arts fort tristes; qu'outre la satisfaction de voir nos desirs comblés par le rétablissement de Clémentine, nous aurions sans doute un autre plaisir, qui seroit l'erreur du Pere Marescotti & de M. Barlet; que ces deux graves personnages paroissant bien persuadés de la réalité de l'apparition, il se préparoit pour nous une scène fort comique; & qu'elle brûloit sur-tout d'entendre l'éclaircissement qu'ils avoient promis. Dans la disposition que tout le monde avoit à la joie, cette idée nous fit sourire; & Sir Charles même avoit prêté l'oreille avec complaisance. Cependant il prit bientôt un air plus sérieux, pour déclarer à sa Sœur qu'il ne pouvoit goûter un badinage de cette nature. Je ne serois pas surpris, lui dit-il, que dans la simplicité de leur cœur, deux hommes très-éclairés fussent trompés ici par les apparences, & que leur prévention les portât trop loin: mais son principe, qui ne sauroit être que le zèle de la Religion & de l'amitié, ne la rend si respectable, que loin d'y trouver un sujet de raillerie, je les en féliciterai tous deux, en me hâtant de les détromper. Noble erreur! ajouta Sir Charles, d'un ton attendri, lorsqu'elle vient d'une si belle

le tems de se fortifier : & sans s'expliquer particulièrement sur l'invention de M. Ither, il reconnut avec lui les avantages qu'il peut tirer des affections de l'ame, pour la guérison des infirmités du corps.

Les effusions de ma joie n'auroient pu être réservées, & celles de la Marquise auraient éclaté malgré sa langueur, si Camille, traitant avec les deux Lettres, n'eût attiré notre attention sur elle. Sa Maîtresse les eut lues : elle avoit paru frappée du plus étonnement. Mais recueillant les forces de sa raison, & comme jalouse de lui conserver l'ascendant qu'elle avoit repris, elle s'efforça de se posséder jusqu'à se tourner paisiblement vers ses Confidens : Voyez, Messieurs, avoit dit, en leur présentant les Lettres, s'il n'y a que quelque chose à la vérité des faits. Pere Marefcotti & M. Barlet avoient loué le Ciel après leur lecture, & s'étoient rega-

Il ne resta d'inquiétude qu'à Sir Charles, pour l'honneur de ses Amis. Quelques applaudissemens qu'il eût donnés à M. Lowther, il ne dissimula point que deux hommes si sages lui sembloient peu ménagés dans une aventure, qui exposoit l'honneur de leur caractère, & la réputation de leur mérite. Ce soin l'ayant porté de bonne heure à nous quitter, je demurai assez tard près de la Marquise, occupée à lui remplir l'imagination des plus douces espérances. Sa foiblesse n'étoit pas diminuée; mais une si flatteuse perspective lui rendoit le cœur & l'esprit tranquilles. En me retirant, j'appris de Sir Charles, qu'ayant vu ses deux Amis, il les avoit informés de l'invention de M. Lowther; que loin de se reprocher leur crédulité, ils en étoient convenus sans honte, parce que, dans leurs principes, la bonté du Ciel n'avoit pas plus de bornes que sa puissance, & qu'aux yeux de la Religion, les merveilles de l'une & de l'autre n'étoient pas rares en faveur de l'innocence & de la vertu; qu'en changeant même d'idée sur le fond, ils lui avoient protesté qu'ils n'en reconnoissoient pas moins l'ouvrage du Tout-puissant dans l'effet d'une petite ruse humaine; qu'en un mot, Clémentine étoit sortie d'un état désespéré, & que ne s'arrêtant point à des causes incertaines, ils ne pouvoient attribuer une guérison si prompte qu'au souverain Arbitre de la Nature. Sir Charles loua leur piété. Ils ajouterent, qu'étant chargés d'un Billet de Clémentine & de quelques explica-

tions importantes, l'avis qu'ils venoient de recevoir ne devoit rien changer à l'entrevue qu'ils avoient demandée pour le jour suivant. Ainsi, ma très-chère Tante, je me mis au lit dans une charmante disposition, qui m'a fait jouir d'un sommeil fort paisible.

Ce matin je n'ai songé qu'à vous rendre compte de ce qui s'est passé depuis ma dernière Lettre, pour soulager ma mémoire, & la réserver aux éclaircissemens que nous attendons. Neuf heures sonnent. J'apprens qu'il est jour chez la Marquise. Son impatience apparemment lui fait trouver les momens trop longs. Je les compte aussi. Mais Sir Charles me fait prier de descendre. Oh! je ne lui demande qu'un instant pour m'habiller.

Je reviens, je me jette sur ma plume; je la baise avec transport, pour le service qu'elle va me rendre. Il n'est pas dix heures, Madame; c'est-à-dire, qu'en moins d'une heure, le Pere Marescotti nous a fait passer par tous les sentimens que le cœur peut éprouver dans un espace si court. Il s'étoit déjà rendu avec M. Barlet dans l'appartement de la Marquise, & les deux Familles y étoient assemblées.

Après avoir présenté au Marquis le Billet de Clémentine, qui ne contenoit que le témoignage de sa guérison, ses remerciemens au Ciel, & la priere qu'elle nous faisoit d'écouter deux honnêtes gens, qui connoissoient le fond de son ame, il a commencé

n discours , qui me l'auroit fait regarder comme un homme inspiré, si j'avois pu croire qu'il l'eût fait sans préparation. N'espérez pas, chere Tante, que je puisse vous le rendre. Où prendrai-je la même éloquence, & le même feu ? J'avois déjà remarqué dans ces entretiens, que ces Ministres Romains ont un tour d'esprit qui leur est propre, un caractère particulier de zele & d'habileté, qu'ils doivent sans doute à l'éducation de leur Ordre; & je ne m'étonne point qu'on leur attribue tant de part aux événemens du monde. Malgré la différence de nos principes, qu'ils sont grands à mes yeux, si c'est la Religion qui les conduit !

L'ardent Jésuite a repris d'abord toute l'histoire de la maladie de Clémentine, en nous faisant observer qu'ayant toujours eu la confiance par les droits de son ministère, & voulant user de la liberté qu'elle lui laissoit de révéler tout ce qui s'est passé sous ses yeux, personne n'en pouvoit rendre un compte plus fidele. Les faits sont les mêmes, que nous avons lus dans les Lettres de Sir Charles. Mais avec quels traits nous a-t-il représenté les sentimens ! Quelle peinture des anciens combats de Clémentine, & de toutes ses agonies de son cœur ! si nous a tiré vingt fois des larmes. L'adroit Orateur nous en aisoit donner un moment à la pitié, & les échoit aussi-tôt par la terreur. Il s'arrêtoit quelquefois dans ces grandes crises, comme énétré des mêmes impressions. Ce silence redoubloit les nôtres, & nous rendoit immo-

pas venue de sa passion , comme la maligne se le figuroit , & qu'au contraire elle n'a jamais eu d'autre cause que sa Vertu. C'est nous a-t-il dit , la premiere justification qu'il devoit à cette illustre Fille , pour faire tomber des bruits dont personne ne connoissoit mieux que lui l'injustice.

Que dites-vous , chere Tante , de ce genre d'apologie ? Ne la trouvez-vous aussi juste , que noble & chrétienne ? Le F. Marescotti l'a fortifiée par d'autres réflexions. Ce n'est pas pour nous , sans doute , qu'il a cru ces nécessités : Non , non , jamais il nous est rien entré dans l'esprit qui puisse blesser la pureté du cœur qu'il défend ! Mais après son témoignage , des Rivaux furieux les Olivia , n'obtiendront que du mépris lorsqu'elles oseront publier qu'une Clémentine est folle d'amour ; & ceux qui ne jugeront pas mieux d'elle , en apprenant son histoire , se couvriront de la même honte.

ble, qu'il n'en pouvoit rester aucun doute. Les plus pures lumieres de la raison, l'égalité d'ame, la gayeté même, avoient succédé à tous les nuages. Il ne s'arrêtoit point aux détails; c'étoit à nos propres yeux que nous devrions bientôt une si douce conviction: & d'ailleurs, quelques déclarations, dont Clémentine souhaitoit qu'il nous fît l'ouverture, avant qu'elle parût dans l'assemblée, alloient confirmer tout ce qu'il nous annonçoit. Cependant elles devoient être précédées d'un éclaircissement, pour lequel il nous demandoit toute notre attention. Ici, ma chere Madame, j'aurois trop de peines à vous rendre les idées du Pere Marescotti, si je ne faisois un effort de mémoire pour me rappeler ses termes. Représentez-vous un Vieillard d'une phisionomie imposante, & d'une vénérable blancheur, placé par distinction à la tête du cercle, c'est-à-dire, près du lit de la Marquise. Figurez-vous que vous l'entendez.

„ Depuis quelques jours, on a pu s'apper-
 „ cevoir que M. Barlet & moi, nous nous
 „ sommes quelquefois dérobes à la Compagnie,
 „ pour descendre assez mystérieuse-
 „ ment au Jardin. Ce n'étoit pas le goût de
 „ la promenade qui nous y conduisoit. Clé-
 „ mentine nous y joignoit régulièrement, &
 „ nous y étions appelés tous trois par des rai-
 „ sons d'une haute importance.

„ Que n'avois-je pas tenté, soit en Italie,
 „ soit ici, depuis notre arrivée, pour contri-
 „ buer à la guérison d'une tête si chere! Mon

„ sang, si je l'avois cru possible à ce prix, y
 „ auroit été joyeusement employé. Mais,
 „ quoique j'eusse attendu quelque chose des
 „ Articles, & que j'en viffe quelques heu-
 „ reux effets, mes espérances étoient encore
 „ éloignées; lorsque j'observai, dans les en-
 „ tretiens qu'elle m'accordoit tous les jours,
 „ que son imagination paroissoit changer
 „ d'objet, & s'attacher fortement à de nou-
 „ veaux soins. J'en augurai bien. Tout ce
 „ qui pouvoit la distraire de ses anciennes
 „ préventions, étoit favorable à sa santé.
 „ Connoissant tous les ressorts d'un cœur
 „ que j'ai formé dès l'enfance, il me fut aisé
 „ d'y pénétrer. J'obtins d'elle deux aveux,
 „ qui me causerent une joie fort vive, par la
 „ facilité qu'ils m'offroient d'augmenter la
 „ diversion de ses esprits, en fortifiant les
 „ nouvelles traces qui sembloient les attirer.

„ Elle avoit su, me dit-elle, & par des
 „ avis certains, que la téméraire Olivia ne
 „ ménageoit point sa réputation. Madame
 „ Bémont, de qui lui venoit cette cruelle
 „ certitude, en étoit frappée jusqu'à s'être
 „ prévenue elle-même contre une malheu-
 „ reuse Amie, & l'avoir mortifiée par des
 „ comparaisons humiliantes. N'étoit-ce pas
 „ le comble de ses infortunes? Elle me tint
 „ ce discours, les yeux baissés & mouillés de
 „ larmes.

„ Loin de tourner mes efforts à la conso-
 „ ler, je pris le parti d'aggraver sa peine; &
 „ d'élargir la plaie de son cœur par mes plus
 „ graves réflexions. Ne doutez pas, répon-

„ dis-je, que les atteintes qu'on porte à vo-
 „ tre réputation ne soient une disgrâce terri-
 „ ble. Après la Religion, l'honneur n'est-il
 „ pas le plus précieux de tous les biens ? Vous
 „ devez sentir aussi que le mal s'étendrait à
 „ votre Famille. Eh ! d'où peut venir l'afflic-
 „ tion que vous y voyez répandue, si ce n'est
 „ d'une crainte si juste ? Cependant le reme-
 „ de n'est pas difficile. Un peu d'effort sur
 „ vous-même démentirait tous les bruits, &
 „ vous ferait triompher de la malignité d'O-
 „ livia. Qu'au lieu des rêveries sombres, où
 „ l'on vous surprend sans cesse, on s'apper-
 „ çoit que vous vous rendez aux usages de
 „ la vie, & que vous reprenez un peu de
 „ goût pour la société de ceux qui vous ai-
 „ ment ; les plus fâcheuses impressions seront
 „ bientôt dissipées. Je vous offre une voie
 „ sûre, pour couvrir vos ennemis de confu-
 „ sion. Il n'y a point de Ville d'Italie, qui
 „ n'ait des Jésuites : au premier signe du
 „ changement que je vous demande, je les
 „ emploie tous à vous servir. Leur témoigna-
 „ ge, bien concerté, fermera la bouche à la
 „ calomnie, & rendra tout son éclat à votre
 „ réputation.

„ Cette proposition fit sur elle une impres-
 „ sion surprenante. Elle me regarda d'un œil
 „ fixe, comme frappée de la vraisemblance
 „ de mes offres, & cherchant à s'assurer que
 „ je ne la flattois point : je ne crus lui voir
 „ qu'un reste d'incertitude. Pour le dessein
 „ que j'avois de forcer son attention, je lui
 „ présentai les mêmes images sous d'autres

„ traits , mais beaucoup plus vifs. Enfin ;
 „ pressée par les agitations de son cœur , elle
 „ me dit tristement : Ne demandez-vous pas
 „ l'impossible ? Vous me souhaitez du goût
 „ pour la joie ! Ah ! vous ne connoissez pas
 „ toutes mes peines. Vous m'étonnez , lui
 „ répondis-je d'un air sévère. Des secrets
 „ pour moi ! Qu'est devenue votre soumis-
 „ sion , & la confiance que vous me devez ?
 „ Hé bien , reprit-elle en rougissant , je vous
 „ ferai un aveu que je ne dois qu'au ciel & à
 „ vous. „

Le Pere Marescotti s'est ici tourné vers Sir Charles & vers moi , pour nous prévenir sur la part que nous avions à la suite de son récit ; & continuant sans autre interruption , il a dévoilé de nouveaux trésors de vertu & d'honneur dans l'incomparable Clémentine. Elle lui avoit protesté que me jugeant digne de mon bonheur , & le voyant sans envie , ses peines ne venoient plus de leur première cause. Depuis les Articles elle étoit même assez tranquille sur les persécutions dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite : mais , pour son tourment , il lui étoit tombé dans l'esprit que je ne pouvois avoir ignoré les anciennes circonstances de sa maladie ; c'est-à-dire , ce qui s'étoit passé à Boulogne entre elle & Sir Charles ; que dès-lors sans doute , ayant mes droits sur le cœur dont j'étois en possession , j'avois été fidèlement informée de l'état du sien , & des tristes révolutions qu'elle avoit éprouvées ; qu'apparemment j'y avois pris part , non-seulement par la com-

passion d'un cœur noble ; mais par mes conseils, qui avoient dû répondre aux confidences de Sir Charles, par mes exhortations, quelquefois peut-être par mes reproches & mes plaintes. En un mot, Clémentine s'étoit persuadée que Sir Charles avoit commencé à m'aimer avant ses voyages d'Italie ; que par conséquent il n'avoit pu sentir, pour elle, que de la pitié ; que l'obstacle de la Religion n'avoit été qu'un prétexte ; & qu'ayant su par une correspondance bien établie, tout ce qu'elle avoit souffert, j'avois comme joui du spectacle de ses peines. Quel personnage avoit-elle donc fait en Italie ! Quel autre rôle faisoit-elle encore au Château de Grandisson ! Ces idées lui causoient un mortel tourment. Chaque jour, elle étoit tentée de se dérober par une seconde fuite. Elle étoit retenue malgré elle par sa tendresse pour sa famille, ou plutôt par un charme, qui l'attachoit à sa honte : mais elle doutoit que ses forces pussent résister long-tems à de si cruelles épreuves. En effet, après avoir achevé son discours avec autant de larmes que de mots, elle avoit laissé voir au Pere Marescotti des marques de trouble, qui lui avoient fait appréhender quelque nouvel accès.

Mais c'est dans sa bouche que je veux remettre ce récit. " J'avoue, a-t-il conti-
 ,, nué, que mon embarras fut excessif. Je la
 ,, croyois, depuis quelque tems, dans une
 ,, situation moins tumultueuse ; d'ailleurs
 ,, son premier aveu m'avoit paru plus com-
 ,, posé, & je m'étois promis quelque chose

„ de ma réponse : mais qu'opposer à de pu-
 „ res imaginations , qui ne pouvoient servir
 „ à mes vues , parce qu'elles avoient trop de
 „ liaison avec la source du mal ? Je me bor-
 „ nai à des représentations vagues sur le ca-
 „ ractere de Sir Charles & de Mylady Gran-
 „ disson , qui n'admettoit rien que d'hono-
 „ rable & de vertueux. Cependant , après
 „ l'avoir quittée , je conçus que plusieurs
 „ personnes jouissant ici de la confiance de
 „ Sir Charles , je pouvois en espérer quel-
 „ ques lumieres sur l'origine de son inclina-
 „ tion pour Mylady , & me munir d'armes ,
 „ c'est-à-dire de faits avérés , pour com-
 „ battre une chimere. J'avois autant d'esti-
 „ me que de vénération pour M. Barlet : ce
 „ fut à lui que je recourus. A peine m'eut-il
 „ compris , que m'embrassant avec un trans-
 „ port de joie , il m'affura que je recevrois
 „ de lui toutes sortes d'éclaircissemens ; que
 „ Sir Charles & Mylady Grandisson n'ayant
 „ rien eu de réservé pour un homme qui les
 „ adoroit , non-seulement ils lui avoient ap-
 „ pris la naissance de leur liaison , mais ils
 „ l'avoient fait dépositaire de leurs Lettres ;
 „ & que jugeant tout d'un coup de quel
 „ poids elles pouvoient être pour calmer
 „ l'esprit de Clémentine , il étoit prêt à me
 „ les confier , sans craindre que dans une
 „ occasion de cette nature ils lui reprochaf-
 „ sent de l'indiscrétion. Il y en auroit , lui
 „ dis-je , à les accepter ; elles ne doivent pas
 „ sortir de vos mains : mais , si vous les
 „ croyez propres à seconder mes idées , pa-

„ roissez vous-même ; offrez de les lire.
 „ D'autant plus propres, ajouta M. Barlet,
 „ qu'étant, non de Sir Charles à Mylady &
 „ de Mylady à Sir Charles, mais de l'un &
 „ l'autre à leurs plus intimes Confidens,
 „ elles portent un caractère admirable de
 „ candeur.

„ Nos démarches furent réglées de concert
 „ sur cet heureux fondement ; & la première
 „ loi que nous nous imposâmes, fut celle du
 „ secret qui convient à notre profession.
 „ J'annonçai à Clémentine des informations
 „ qu'elle n'osoit espérer. Elle en attendit
 „ l'instant avec une curiosité avide. Le jardin
 „ & la plus sombre allée du jardin furent
 „ choisis pour nos rendez-vous : ce fut le
 „ soir même du retour de M. Lowther ; & le
 „ tems fut réglé, tous les jours, à sept heures
 „ du matin. M. Barlet, après avoir mis ses
 „ Lettres dans l'ordre des dates, nous les
 „ lisoit avec l'air d'ingénuité qui respire dans
 „ ses yeux, & l'onction qu'il a naturellement
 „ dans la voix. Il étoit assis entre Clémentine
 „ & moi. Elle l'écoutoit, la vue baissée, sans
 „ l'interrompre jamais ; si remplie de ce
 „ qu'elle entendoit, que sa respiration ne se
 „ faisoit remarquer qu'au mouvement de son
 „ sein. Moi, qui l'observois à si peu de dis-
 „ tance, je n'ai pas découvert une fois la
 „ moindre altération sur son visage. J'étois
 „ partagé délicieusement entre ce spectacle
 „ & le plaisir d'une lecture qui me ravissoit.
 „ Nous donnions une heure ou deux à
 „ cette douce occupation, jusqu'à ce que le

» bruit du château nous avertit que nous
» pouvions être apperçus. En nous retirant,
» Clémentine parloit peu, & se bornoit à
» quelques excuses de l'embarras qu'elle
» nous caufoit. Mais il nous étoit aisé de re-
» marquer qu'elle parloit contente. Le reste
» du tems, elle nous paroiffoit plus tranquille;
» tout le monde a fait ici la même observa-
» tion depuis six jours. L'ordre sembloit re-
» naître dans ses idées, & le calme dans son
» cœur, à mesure que ses dernières préven-
» tions se dissipotent; ou du moins, les pre-
» mières ne revenoient que par intervalles.
» Elle cherchoit Mylady Grandifson; elle ne
» la voyoit plus assez. En public ses regards
» s'attachoient sur elle avec complaisance;
» & lorsqu'elle pouvoit la trouver seule, ou
» descendre avec elle au jardin, elle s'ou-
» blioit dans son entretien. C'étoit un senti-
» ment plus ouvert, un autre intérêt, que
» celui que vous lui avez vu prendre à sa
» santé pendant quelques jours de maladie.
» L'étude de M. Barlet & la mienne étoit de
» compter ses pas, de suivre ses mouvemens,
» & d'expliquer toutes ces nouvelles appa-
» rences. Nous étions charmés sur-tout de
» cette chaleur d'affection pour Mylady; &
» la cause en étoit si sensible, que nous ne
» pouvions nous y méprendre. Enfin nos
» espérances augmentoient de jour en jour,
» & nous pensions même avant hier à vous
» les communiquer, lorsque la Lettre de
» Naples nous fit craindre quelque fâcheuse
» révolution. Aussi nous vîtes-vous fort

» empressez à demander que la publication
 » de cet incident fût suspendue.

» Hier nous ne fumes pas peu surpris de
 » nous voir appelés dès six heures au jardin.
 » Clémentine y étoit déjà. Nous la trouvâ-
 » mes à genoux, sans doute en prieres, dans
 » une allée qui conduit à celle de nos rendez-
 » vous. Cette posture, l'heure à laquelle on
 » nous avoit pressés de descendre, & sur-tout
 » l'action vive avec laquelle nous la vîmes
 » venir au-devant de nous, ne purent man-
 » quer de nous faire naître des soupçons fort
 » affligeans Son discours, qu'elle commença
 » même à quelque distance, en levant les
 » yeux d'un air passionné, ne fut pas plus
 » propre à nous rassurer : elle remercia le
 » Ciel avec transport ; elle nous supplia de
 » joindre nos remerciemens aux siens ; elle
 » parla de sa guérison, comme d'un prodige,
 » qui devoit faire notre étonnement ; & pas-
 » sant du même ton à l'aventure dont vous
 » êtes informés, elle nous en fit un récit,
 » qu'il est inutile de vous rappeler. Elle
 » nous montra plusieurs fois le lieu : elle
 » nous répéta l'heure & les circonstances : la
 » figure, les mouvemens, le langage du
 » fantôme, tout fut exprimé avec la même
 » force.

» J'atteste le Ciel que dans ma première
 » surprise, je ne pris cette scène que pour un
 » excès de sa maladie, qui revenoit sous une
 » nouvelle forme ; & M. Barlet m'a dit,
 » qu'il n'en avoit pas eu d'autre opinion.
 » Cependant nos propres connoissances,

„ c'est-à-dire, la Lettre de Naples, & la
„ certitude qu'elle n'étoit pas divulguée,
„ nous jetterent dans quelque embarras.
„ Ensuite nous ne défavouons point, que
„ l'entretien de Clémentine, ses réflexions
„ sur le changement qu'elle éprouvoit, un
„ air ferme de raison, qui ne paroissoit pas
„ moins dans ses yeux que dans son langage,
„ & qui s'est soutenu dans une conversation
„ de deux ou trois heures, ne nous aient fait
„ penser que sa guérison pouvoit venir d'une
„ main supérieure à la Nature. Loin de nous
„ croire humiliés par cet aveu, c'est un hom-
„ mage que nous rendons hautement à la
„ toute-puissance du Ciel. Mais, un coup
„ d'œil ayant suffi, pour nous communiquer
„ nos idées, nous jugeâmes qu'un si merveil-
„ leux effet demandoit plus d'une confirma-
„ tion ; & nous refusâmes de vous en infor-
„ mer sur le champ. C'est par notre conseil,
„ que Clémentine prit la résolution de passer
„ le jour entier dans la solitude ; & vous
„ n'avez pas oublié, qu'à notre retour nous
„ demandâmes encore que la nouvelle de
„ Naples lui fût cachée. Elle s'étoit proposé,
„ en nous quittant, de vous faire elle-même
„ la relation de son aventure dans une
„ Lettre, qu'elle prit beaucoup de peine à
„ composer ; mais d'autres réflexions lui fi-
„ rent conclure, qu'un détail si singulier se-
„ roit plus décent dans la bouche d'un Ami.
„ Elle fit le billet que vous avez lu ; & me
„ l'ayant remis au jardin, elle me pria de lui
„ servir d'interprète. Cette commission me

„ parut si délicate , qu'après quelques diffi-
 „ cultés , je ne l'acceptai qu'à deux condi-
 „ tions ; l'une , qu'elle fût différée jusqu'au
 „ jour suivant ; l'autre , qu'il nous fût permis
 „ de-la reconduire à son appartement , de
 „ l'entretenir le reste du jour , & de souper
 „ même avec elle , pour entendre de nouvelles
 „ explications , secours nécessaire à ma mé-
 „ moire ; & pour recevoir plus particuliere-
 „ ment ses ordres. Je ne vous fais pas obser-
 „ ver , que ma seule vue étoit de vérifier par
 „ toutes sortes d'épreuves un miracle , sur le-
 „ quel je n'osois me fier encore aux plus for-
 „ tes apparences.

„ Vous lui donnerez tout autre nom ; je
 „ ne pense point à rabaisser les services de M.
 „ Lowther : mais il est certain que jamais
 „ Clémentine n'a joui d'une raison plus
 „ saine. C'est toute la liberté d'esprit , toute
 „ la justesse & la clarté , qu'on admiroit
 „ avant sa disgrâce. Elle assure qu'au mo-
 „ ment de l'apparition , il s'est passé des mou-
 „ vemens sensibles dans sa tête. Sa physiono-
 „ mie même est changée ; l'air de langueur
 „ a disparu ; & vous serez étonnés de l'éclat
 „ qu'elle a dans les yeux. La Lettre de Ma-
 „ dame de Sforce lui causa d'abord quelque
 „ émotion : c'est ma Tante qui m'écrit ; nous
 „ dit-elle avec une espece d'effroi ; la vérité
 „ va se découvrir. Ensuite , se reprochant sa
 „ précipitation , elle fit venir Camille , qu'elle
 „ chargea de porter la Lettre à Madame la
 „ Marquise. En recevant la permission de
 „ l'ouvrir , elle parut tremblante : mais elle

» reprit toute sa tranquillité après l'avoir
 » lue ; elle nous la présenta d'un air com-
 » posé : lisez, Messieurs, comparez les faits.
 » Nous ne pûmes retenir quelques marques
 » d'admiration. Comptez les faveurs du
 » Ciel, reprit-elle modestement : Daurana
 » est morte dans des sentimens chrétiens ;
 » ma Tante me rend son affection ; & je suis
 » guérie !

» Tout le reste du tems fut employé à
 » nous expliquer ses intentions. Elle nous
 » avoit déjà priés de demander pour le
 » lendemain une assemblée de tous ses Amis.
 » Dans ses premieres vues c'étoit seulement
 » pour vous faire le récit de son aventure,
 » & vous rendre témoignage de sa guérison :
 » mais ses idées s'étendant plus loin dans
 » notre entretien, elle souhaita qu'avec la
 » connoissance que j'ai toujours eue de ses
 » plus intimes sentimens, je commençasse
 » par vous découvrir le fond de son cœur
 » dans ce qu'elle nomme le cours de ses in-
 » fortunes ; que cette exposition fût suivie
 » de l'aventure du jardin avec toutes les
 » preuves de sa guérison ; & que, tout à la
 » fois, pour ne lui laisser que le plaisir pur
 » de vous présenter dès aujourd'hui une Fille
 » soumise, une Sœur complaisante, une
 » Amie sincere, une ame pénétrée de ten-
 » dresse & de reconnoissance, je vous
 » fisse l'ouverture de ses véritables disposi-
 » tions. Il me reste à remplir cette charmante
 » partie de ses ordres, que je regarde
 » comme le sceau de son rétablissement.

„ Ma Fille ! car , dans la tendresse & la joie
 „ de mon cœur , un nom si doux doit m'être
 „ permis ! ma Fille , la gloire de son sexe ,
 „ n'ayant jamais rien eu de si respecté que sa
 „ Religion , de si précieux que son honneur ,
 „ & de si tendrement aimé que sa Famille ,
 „ vous proteste par ma bouche , qu'au fond
 „ de son cœur , où toute son attention s'est
 „ portée au premier instant de sa guérison ,
 „ elle n'a trouvé que le goût & le plus saint
 „ exercice de ces trois devoirs. Sa mémoire
 „ même , qui se rappelle imparfaitement
 „ quelques circonstances de sa maladie ,
 „ ne lui reproche point d'avoir rien mis en
 „ balance avec des objets si chers. Elle croit
 „ au contraire , que la seule crainte de les
 „ blesser a causé toutes ses peines. A des sen-
 „ timens si purs , elle joint sans violence
 „ une parfaite soumission. Ainsi les Articles ,
 „ que des idées mal conçues lui avoient
 „ fait regarder comme une faveur , s'éva-
 „ nouissent pour elle , & ne lui donnent au-
 „ cun avantage qu'elle veuille conserver.
 „ Tout séjour lui devient égal avec sa Fa-
 „ mille : le célibat & la vie religieuse ne lui
 „ paroissent plus les seuls états qu'elle puisse
 „ aimer. Quelque penchant qu'elle y ait en-
 „ core , elle reconnoît que la volonté d'une
 „ Famille vertueuse est la plus sûre vocation
 „ d'une Fille ; & ses desirs n'ont plus d'autre
 „ règle. Si c'est au mariage qu'elle est des-
 „ tinée , elle se réduit à supplier qu'il soit
 „ différé d'un an ; moins pour sa propre sa-
 „ tisfaction , que pour celle de sa Famille .

„ qui disposera d'elle avec plus de plaisir &
 „ d'honneur , lorsque le tems aura confirmé
 „ sa guérison.

„ Sir Charles & Mylady Grandisson sont,
 „ pour elle , ce que le Monde a de plus par-
 „ fait , & lui paroissent , dans leur union ,
 „ ce qu'il a de plus heureux. Elle voit leur
 „ bonheur avec joie : elle prend leurs per-
 „ fections pour modele. Dans le souvenir
 „ qui lui reste du passé , elle croit pouvoir
 „ attester Dieu , qu'elle n'a jamais désiré ,
 „ de Sir Charles , que les sentimens qu'elle
 „ lui demande encore , & qui peuvent s'ac-
 „ corder si bien avec ceux qu'il doit à My-
 „ lady , qu'elle les demande à Mylady mê-
 „ me , en leur vouant à tous deux l'immor-
 „ talité des siens. Que ne peut-elle compter
 „ la Religion entre les fondemens d'une si
 „ belle amitié ! Ce regret , qu'elle nomme
 „ hardiment la seule cause de sa maladie ,
 „ la suivra jusqu'au tombeau.

„ Elle ne veut point être accusée d'ingra-
 „ titude pour M. le Comte de Belvedere ,
 „ sur-tout lorsque les sentimens dont il l'ho-
 „ nore sont avoués d'une Famille dont elle
 „ respecte les intentions. Elle rend justice à
 „ son mérite ; elle sent tout le prix de ses
 „ soins & de sa constance. S'il conserve
 „ cette généreuse prévention pour elle , &
 „ le même rang dans l'opinion de ses Amis ,
 „ elle aura , pour lui , d'autant moins d'éloi-
 „ gnement , que l'ayant si peu quittée pen-
 „ dant le cours de sa maladie , il a dû con-
 „ noître son caractere , ses principes , & lire

„ souvent au fond de son cœur, où elle se
 „ flatte qu'il n'a rien vu de nuisible à son
 „ estime. Mais elle le prie de s'en tenir à ces
 „ assurances, & de ne hâter rien par ses
 „ sollicitations.

„ Enfin, mon incomparable Fille, de-
 „ mandant la liberté de reparoître au milieu
 „ de sa Famille & de ses Amis, vous supplie
 „ tous de la recevoir avec une bonté tran-
 „ quille, c'est-à-dire, sans mouvement &
 „ sans bruit, comme elle se présentera sans
 „ affectation. La Raison, nous a-t-elle dit,
 „ en fouriant, n'aime point l'éclat; & per-
 „ sonne ne sera surpris, qu'elle demande un
 „ peu d'indulgence pour sa raison, „.

Le vertueux Pere, joignant un air de
 gaieté à cette conclusion badine, nous a fait
 passer tout d'un coup, du profond silence
 où son discours nous avoit tenus, à des trans-
 ports de joie, qui ont éclaté par nos félici-
 tations & nos embrassemens mutuels. Nous
 nous sommes dédommagés d'avance, de la
 contrainte qu'il nous demandoit à l'arrivée
 de sa chere Fille. Ensuite, pour entrer dans
 toutes ses vues, on a réglé, de concert,
 qu'on la laisseroit dans son erreur sur l'a-
 vanture du jardin; & qu'elle ne paroîtroit
 que vers le tems du dîner, où notre usage
 est de nous rassembler dans le grand Sallon,
 usqu'à l'heure du service. La Marquise,
 quoiqu'affoiblie par ses évanouissmens re-
 loublés, a fait un effort pour quitter son
 lit, & pour se faire habiller. Elle veut qu'on
 ne cesse point de cacher ces deux accidens à

Clémentine, & que les apparences, en un mot, ne lui présentent rien qui puisse troubler la sérénité de son esprit. Le Pere Marescotti & M. Barlet sont retournés à son appartement, avec toutes les assurances qu'elle désire. Le Prélat s'est dérobé, pour aller communiquer au Comte de Belvedere la nouvelle d'un bonheur qu'il aura peine à se persuader, & lui tracer sa conduite. Chacun a pris le chemin qu'il lui a plû; & moi je me suis précipitée vers mon Cabinet, pour ne rien perdre de tout ce que j'emportoïs dans ma mémoire.

L'heure approche, il faut me remettre un peu de la contention avec laquelle je viens d'écrire. Car, dans l'air, comme dans le langage & les actions, on nous recommande bien de ne rien offrir, qui ne convienne à la nouvelle situation de Clémentine.

A quatre heures après midi.

Oui, très-chere Tante! Clémentine est rétablie: Clémentine est rentrée dans les plus purs droits de sa raison, & dans tous les sentimens naturels de l'ame la plus généreuse & la plus tendre. Que M. Lowther en fasse honneur à son Art, ou le Pere Marescotti, au pouvoir céleste. Clémentine jouit d'un esprit si libre, d'une santé si ferme, & de tant d'autres perfections ranimées, qu'il paroît impossible qu'elles ayent jamais eu plus d'éclat. Elle pouvoit hardiment s'engager à reparoître sans étude & sans affectation: quels préparatifs, quelles recherches

d'art auroient approché des graces naïves & touchantes, qui sembloient lui former un cortège, lorsqu'elle s'est présentée au Salon? Mais, nous obliger de la recevoir d'un air tranquille, c'étoit nous imposer une loi bien dure : il nous en a coûté presque autant à contenir le ravissement de notre admiration, que celui de notre joie.

Figurez-vous, ma chere Madame, la différence de l'hiver au printems; ou du moins, celle d'une journée sombre, au jour le plus clair & le plus riant d'une belle saison. C'est une peinture trop foible du changement qui s'est fait dans les yeux, dans le teint & dans tous les traits de Clémentine. Son port, sa démarche, sa figure entiere, & ses moindres mouvemens, se ressentent de cette merveilleuse révolution. Tandis qu'elle s'avançoit d'un air libre & d'une marche légère, nous sommes demeurés à la regarder, avec un étonnement si vif, qu'à nous voir comme incertains, & les yeux errans sur son visage, on auroit pu nous croire frappés du mal dont elle est guérie; oui, chere Tante, insensés de joie & d'admiration. Cependant personne ne s'est oublié. Elle a remarqué, sans doute, de quels sentimens nous étions pénétrés: mais, n'en paroissant pas moins maîtresse d'elle-même, elle ne s'est prêtée à notre embarras, que par un charmant sourire; &, pour nous soulager promptement de cette contrainte, elle s'est placée près de sa Mere, en lui faisant quelque tendres questions sur sa santé. La Marquise n'a pu

se défendre de l'embrasser, les larmes aux yeux, & de la serrer plusieurs fois contre son sein maternel, mais sans ouvrir la bouche sur les mouvemens qui la pressoient. Elle a fait, à ses questions, les réponses naturelles; & la conversation générale s'est bornée au même sujet. En un mot, les loix de son Directeur ont été si fidelement suivies, que c'est elle-même qui a parlé la première, des graces qu'elle devoit au Ciel, en ajoutant qu'elle nous en croyoit bien informés. Et lorsqu'elle a touché, comme incidemment, à ce grand article, tout le monde s'est contenté d'applaudir par une profonde inclination.

Le dîner ayant suivi de près, on pouvoit s'attendre qu'il se ressentiroit d'un si sérieux prélude. Mais Clémentine, avec aussi peu d'affectation, a pris un air d'enjouement qui s'est aussi-tôt communiqué à tous les Convives. Je ne puis vous représenter les agrémens de son esprit & de son humeur. Sir Charles l'a secondée, avec ce fond d'élégance & de badinage aisé, qu'il a toujours en réserve. Toute l'Assemblée s'est sentie comme inspirée par l'exemple, sans excepter la Marquise, à qui sa tendresse tenoit lieu de forces. Le délicieux dîner!

Dans la joie qui a régné pendant deux heures, Sir Charles a parlé d'une Lettre de M. Belcher, qu'il a reçue ce matin, par un Exprès, & dans laquelle son Ami lui demande la permission de rechercher ouvertement Emilie. Depuis que je l'ai informé

des dispositions de sa Pupille, il est résolu de tout accorder: c'est la réponse qu'il fera dès aujourd'hui. Il en a pris occasion de parler du Château de Selby, & de vanter le mérite de ma Famille. Mais il regrette, a-t-il dit, que le mariage de ma chere Lucie ait été sitôt fixé. Il souhaiteroit, a-t-il ajouté, qu'on eût pu choisir le même jour pour celui de sa Pupille, & le Château de Grandisson pour la double Fête. Je suis trompée, si ce souhait ne cache pas quelque vue, quelque espérance, qui se rapporte à Clémentine; d'autant plus qu'en le faisant, il m'a regardée d'un oeil mystérieux: &, sans s'arrêter, il a dit qu'il ne s'en flattoit pas moins que son Ami ne prendroit pas d'autre maison que la nôtre, pour la célébration de son bonheur. J'ai cru l'obliger, en répondant que je l'espérois aussi de l'amitié d'Emilie; & que faisant le même fond sur celle de Mylord & Mylady Reresby, je ne doutois pas qu'ils ne nous amenassent tous deux sa Pupille.

En repassant au Salon Clémentine m'a tendrement embrassée. „ Chere Soeur, m'a-t-elle dit à l'oreille, que j'ai de graces à vous rendre! Que je vous dois de reconnaissance & d'amitié! J'ai laissé au Pere le récit des faits, & je me suis réservé les sentimens; mais je ne précipite rien. Le tems amenera tout. „ Elle a cherché l'occasion de joindre successivement mes Belles-sœurs & Madame Bémont, pour leur dire aussi quelque chose d'obligeant. On s'est assis: la

converſation a recommencé. Clémentine a continué de nous charmer par ſon eſprit & ſes graces. Sa Mere, dans le deſſein peut-être de l'éprouver, n'a pas fait difficulté de lui parler de la mort de ſa Couſine, & des remercimens qu'elle devoit à Madame de Sforce. Ce ſujet l'a rendue plus ſérieuſe: mais, après quelques regrets décens, elle a rapporté tous les événemens humains à la conduite du Ciel; comme ſi ſes réflexions euſſent déjà réglé la meſure de ſa douleur; & ſes témoignages de reconnoiſſance, pour l'amitié de ſa Tante, n'ont pas été moins tranquilles. Le Marquis lui ayant recommandé de ne pas faire attendre le Courier, qui demandoit à partir, & qui avoit déjà la répoſe de la Marquiſe, elle a demandé la permiſſion de ſe retirer, pour faire la ſienne.

La joie auroit éclaté après ſon départ, & chacun ſembloit même impatient qu'elle fût ſortie, pour ſ'y abandonner librement; mais le Marquis, dont l'attention s'étoit partagée plus que la nôtre, entre ſa Femme & ſa Fille, avoit obſervé que la Marquiſe commençoit à ſe reſſentir d'une ſi longue contrainte; & cette remarque avoit eu plus de part que l'intérêt du Courier, à l'ordre qu'il venoit de donner à ſa Fille. En effet, à peine étoit-elle hors du Sallon, que la Marquiſe eſt tombée dans une nouvelle foibleſſe, qui ne nous a pas laiffé d'autre empreſſement qu'à la ſecourir. Elle en eſt bientôt revenue par nos ſoins; & je ne me ſuis

retirée qu'après lui avoir vu reprendre ses forces. Mais, quoiqu'une altération si subite puisse être expliquée par les circonstances, ces rechûtes nous alarment, & mêlent beaucoup d'amertume à notre satisfaction. Vous comprenez qu'on s'est bien gardé d'en informer Clémentine. Il seroit cruel, que la paix de son esprit & de son cœur fût troublée par des craintes, auxquelles, moi-même, je ne puis m'arrêter sans frémir.

Mais ne prenez aujourd'hui, ma très-chère Tante, que ce qu'il y a d'agréable & d'heureux dans ma Lettre. Je ne vous ai promis que des images de joie, & j'en attens d'aussi vives de la vôtre, par le premier ordinaire; car vous ne m'avez fait craindre aucun obstacle, qui puisse retarder le bonheur de ma Lucie. La réponse, que Sir Charles fait, ce soir, à la demande de M. Belcher, est un autre événement qui ne peut jetter de langueur dans vos Fêtes. Cependant, ne comptez pas que tous les mariages se fassent au Château de Selby. Sir Charles m'a dit, en peu de mots, qu'il est résolu d'écrire aussi à sa Pupille; non-seulement pour l'informer du consentement qu'il donne à la recherche de son Ami, & lui conseiller de recevoir ses soins, mais pour la disposer à remettre ici la célébration. Je ne fais encore que soupçonner ses vues. Puissent-elles nous conduire à l'heureuse fin qu'il se propose! Mylady Reresby, que je crois en possession de cette qualité, depuis le 24, ne refusera point, j'en suis sûre, de nous ra-

mener incessamment notre chere Emilie; ni Mylord, & le Chevalier Belcher, de leur fervir de guides. Un mariage récent, un autre qui se fera sous nos yeux, des cœurs tendres & bien assortis... On veut, ou toutes mes conjectures me trompent, essayer la force de l'exemple.

Je me promets de votre extrême bonté, ma chere Grand-Maman, & ma chere Tante, que vous ne me laisserez point ignorer comment Emilie vous aura fait l'ouverture du secret de son cœur, ni sa conduite avec l'Ami de Sir Charles, qui commence à devenir fort sérieusement le sien. Que j'aime cette Emilie! Je n'oublierai jamais les tendres émotions qu'elle m'a causées. Je l'aime, pour son ingénuité, son ame sensible, ses manieres caressantes, en un mot pour elle-même. Je l'aime pour moi, qui lui ai reconnu de la droiture, du jugement, de la tendresse de cœur, & les autres qualités que je desire dans une Amie. Je l'aime, pour l'amour même qu'elle a porté à Sir Charles, dont je trouve glorieux, pour elle, d'avoir entrevu les perfections à son âge. Enfin je lui souhaite, dans son mariage, tout le bonheur que j'éprouve dans le mien; s'il se peut qu'un autre que Sir Charles, soit jamais capable de rendre une femme aussi heureuse que moi!



LETTRE

L E T T R E C X X X V I I .

Mylady GRANDISSON à Madame.

S E L B Y .

27 Mai.

TROIS fois heureuse nouvelle ! Lucie a changé de nom ! Avec la fortune, & l'honneur du titre, elle est femme d'un homme que Madame Scherley trouve aimable, & dont Madame Selby vante le mérite. J'en bénis le Ciel avec transport ! Il devoit cette récompense à toutes les vertus de ma Lucie. Mais, quand tiendrai-je cette chère Mylady entre mes bras, pour entendre son bonheur d'elle-même, & l'augmenter, s'il est possible, par la communication du mien ? c'est à présent ma plus vive impatience. Après avoir satisfait à cent devoirs que je lui fais autour d'elle, Mylady Reresby se doit au Château de Grandisson. Elle ne résistera point à la prière de Sir Charles, à la mienne, aux instances d'Emilie, aux vœux d'une Clémentine, qui, n'entendant que son nom & son éloge dans la bouche de Sir Charles & dans la mienne, la désire autant que nous, & brâle de s'en faire une Amie. J'ajoute qu'elle est nécessaire au bonheur de cette charmante Italienne : car Sir Charles

m'a confessé qu'il se promet beaucoup de l'exemple, pour hâter l'accomplissement de la principale vue de sa Famille. Ne m'applaudissez-vous pas, chère Tante, d'avoir deviné si juste? Je m'accoutume à juger des intentions de l'Homme que j'aime, par son langage, son air, & souvent ses moindres signes, pour aller au-devant de ses volontés, & les prévenir dans tout ce qui peut lui plaire.

Cependant, j'avois été moins heureuse à les pénétrer, sur un point qui m'occupoit depuis quelques jours. Je lui ai vu faire plusieurs changemens, dont il ne m'a point parlé, dans une des plus belles parties du Parc. Il a fait abattre quelques arbres, remuer des terres, & transporter diverses sortes de matériaux. J'ai cru même appercevoir un air de mystere dans les ordres qu'il donnoit. Au fond, je ne veux rien savoir malgré lui. Je n'ai de curiosité que pour ce qu'il souhaite que je sache, & pour ce qu'il prend plaisir à m'apprendre. Mais, n'en pouvant démentir mes yeux, j'attendois qu'il s'expliquât. Enfin ce qui demeure encore secret, pour toute la maison, ne l'est plus pour moi. Il me dit hier que depuis l'arrivée de nos Hôtes, dans le sentiment de la tendre affection qu'il leur porte, il avoit formé le plan d'un petit Edifice, dont il vouloit faire un monument durable d'estime & d'amitié; qu'il en avoit ordonné les matériaux à Londres; que, graces à la multi-

tude de bras qu'il y avoit employés, ils étoient fort avancés, & qu'il ne restoit qu'à les placer; qu'il avoit commencé à les faire transporter au Parc, avec la précaution de les faire entrer par une porte écartée, pour se donner le plaisir de surprendre agréablement nos illustres Etrangers; qu'aussi longtemps qu'il avoit douté de la diligence des Artistes, il ne m'avoit point entretenue d'une entreprise qui pouvoit manquer; mais que se croyant sûr du succès, il se hâtoit de m'apprendre son dessein, & qu'il m'en feroit voir le plan, pour le soumettre aux lumières de mon goût; enfin, qu'il me prioit, non-seulement de ne le communiquer à personne, mais, dans mes promenades avec nos chers Amis, de les éloigner adroitement de la scène du travail.

Que direz-vous, ma chere Tante, de cet inimitable Homme, à qui l'exercice continu de ses grandes qualités, ses propres affaires, & celles de ses Amis, dont il est comme assiégé, ne font pas perdre des idées si magnifiques, & des attentions si galantes? Quel composé de noblesse, d'élégance & de vertu! Je lui ai promis de mettre son secret à couvert; mais il oublie qu'il est le modele de tout les goûts, lorsqu'il consulte si modestement le mien.

La Marquise ne paroît se soutenir, que par le plaisir de voir la guérison de sa fille absolument confirmée. Ses foiblesses reviennent souvent; & ce n'est pas un embarras

médiocre que de les cacher à Clémentine : mais cette précaution me semble inutile pour le danger qu'on craignoit. La santé de Clémentine se fortifie de jour en jour ; & le renouvellement de ses charmes est si réel, qu'avant sa maladie même, & plus jeune d'environ deux ans, Sir Charles m'assure qu'elle n'avoit pas plus de fraîcheur & de beauté. En effet, quels yeux ! quel teint ! quelle chevelure ! Quand je considère toutes les perfections de cette belle tête, & que me représentant les anciens combats de Sir Charles, je songe combien son cœur étoit en danger, je sens battre quelquefois le mien ; comme si, dans la sécurité du présent, il me restoit quelque chose à redouter. Pardonnez, ma chère Tante, une foiblesse dont je rougis aussitôt. Quelquefois une sueur froide me prend ; & si je me trouve assise, je suis poussée par un mouvement involontaire à me lever. Religion, Patrie, quel doit être votre pouvoir sur une grande ame, pour avoir soutenu Sir Charles dans une épreuve de cette nature ! Car, alors, il n'étoit pas même défendu par une première impression de mes foibles traits. Il ne me connoissoit pas : il n'étoit armé que de sa propre force ! Mais, qu'auroit-ce été, si l'ascendant d'un goût particulier, décidé, comme il arrive quelquefois, pour les cheveux noirs, s'étoit joint au goût général de la beauté ? Ah, ma chère Tante, votre Henriette étoit perdue ! Avec tant d'esprit, &

la passion que je suppose, il auroit trouvé des expédiens pour lever tous les obstacles. Il auroit fait, depuis plus d'un an, les sermens inviolables à sa belle Italienne!

Cependant, l'auroit-elle aimé comme moi! Auroit-elle rapporté tous ses soins, tous ses mouvemens, toutes ses pensées, à lui plaire! Auroit-elle craint de lui déplaire, comme on tremble d'offenser le Ciel même! Ses caprices reconnus, ses opiniâtrées, ses absences d'esprit... que de raisons d'en douter!... Mais je m'égaré, ma chère Tante. J'oublie, & j'en meurs de honte, que l'aimable Clémentine est quitte des infirmités que j'ai l'injustice de lui reprocher, qu'il ne lui en reste que des vertus & des charmes, & qu'elle mérite plus que moi le trésor que je possède. J'oublie que je suis heureuse, que Sir Charles est à votre Henriette, comme elle est à lui, & que la mort seule peut nous ravir l'un à l'autre! D'où m'est donc venue cette petite chaleur, que j'ai peine moi-même à comprendre? N'est-ce pas que la fierté d'une femme augmente avec la certitude de son bonheur, & qu'elle hait jusqu'au souvenir des doutes, qui ont fait son tourment dans un état moins tranquille? Je suis prête à signer de mon sang, que j'ai pour Clémentine une tendresse de Sœur; mais je vois assez de mes propres yeux qu'elle est fraîche & belle; & pourquoi me rappeler ce qu'elle étoit il y a deux ans? Peut-être en ferai-je quelques jours mes tendres plaintes à

Sir Charles! Chere Tante, qu'ai-je dit! Ah! ces petites émotions ne tiennent point devant lui. Quels ressentimens la vue ne me feroit-elle pas oublier!

Pendant que je me partage entre la Marquise, la Fille, Madame Bemont & mes Sœurs, c'est-à-dire, dans les tems où l'on n'est point assésé, Sir Charles se donne au Marquis, aux deux Freres, aux Cousins, au Pere Marescotti, & sur tout au Comte de Belvedere. Mais il n'est plus question de pitié & de consolation pour le Comte. Les derniers événemens l'ont ramené à la vie. Il ne pense plus à son départ; & quoique d'abord de Clémentine il ne paroisse favoir d'aucune distinction, tout le monde s'aperçoit de ses esperances. Réellement on ne le prendroit plus pour le même homme. Il porte la tête plus haute; il a le regard plus vif & plus doux, le visage plus ouvert, & dans les manieres un air de galanterie qui surprend, après la sombre tristesse où nous l'avons vu plongé. Miracle du petit Dieu! s'écrie souvent la plus badine de mes deux Sœurs. En effet, quelle étrange passion, qui change ainsi tout d'un coup le caractère, & jusqu'à la physionomie d'un homme sensé! En les exemples n'en sont pas plus rares dans les femmes. Qu'on nous interroge, Clémentine & moi.

Monsieur Lowther continue sa nouvelle méthode, pour le traitement du Seigneur Jeronime, & ne cesse pas de la vanter. C'est

un secret que nous ignorons encore ; mais j'ose répondre, qu'avec son Malade-les apparitions & les Comédies ne réussiroient gueres.

Comme l'impatience générale est ici de voir bientôt l'heureux couple , accompagné d'Emilie & de M. Belcher, tout le monde vous supplie, ma chere Tante, & Clémentine avec les mêmes instances, quoique fort éloignée des vues de Sir Charles, dont il est même important qu'elle n'ait aucun vuison, d'accorder quelque chose à l'impresment de tant d'illustres Amis, & de ne rien opposer au voyage des cheres personnes que nous attendons.



LETTRE CXXXVIII.

Mylady GRANDISSON à la même.

1 Juin.

VIVE L'AMITIÉ! Je la reconnois à ses char-
mantes ardeurs. Une Lettre du 30 Mai, si-
gnée de Mylord & Mylady Reresby, d'Em-
milie, de Miss Baty Holles, de ma Nancy,
de M. Belcher, de mon Oncle, & de mon
Cousin Selby, m'assure qu'ils partent le jour
suivant pour arriver ici demain tous ensem-
ble, c'est-à-dire, presque aussi-tôt que leur
Lettre même. Que j'admire cet excès de
bonté & d'affection! A ma première de-
mande! Au premier signe! Une Reine, qui
déclare ses desirs, n'est pas mieux servie. Si
votre Henriette n'est pas la plus heureuse des
femmes, elle n'en peut accuser qu'elle-
même. Mais que je vous dois d'excuses, ma
chere Grand-Maman & ma chere Tante,
pour vous avoir enlevé si brusquement vos
plus chers plaisirs! ou plutôt, que je vous
dois des remerciemens, pour la complaisance
qui vous a fait consentir à vous en priver!
Mylady Reresby me fait entendre que le
mariage de mon Cousin sera célébré ici avec
celui de M. Belcher, & que mon Oncle

tiendra lieu de Pere, & de Tuteur à Miss Hobbs, surcroit d'espérance pour Sir Charles: c'est entrer merveilleusement dans ses vues. Le Docteur Barlet, & M. Edouard Grandisson, qui est ici depuis quelques jours, iront demain au-devant des deux voitures jusqu'à Newgham avec des relais. Sir Charles iroit lui-même, s'il n'étoit absent depuis vingt-quatre heures.

Les plus grands plaisirs, ma chere Tante, ne vont gueres sans un mélange de peines. Le 30 au soir, nous avons reçu, par un Exprès, la nouvelle d'une perte fort douloureuse pour nous; celle de Mylord W...., Oncle maternel de Sir Charles, mort, le 29, d'une inflammation d'entrailles. Ses grands biens, qui nous reviennent, ne nous consolent point d'un si fâcheux accident. Vous avez vu Mylord W... à la Fête de mon mariage. Il promettoit une plus longue vie; & l'excellence de son caractère nous la faisoit désirer autant pour lui-même, que pour notre jeune Tante, qui ne devoit pas s'attendre à le perdre si tôt. A la vérité, elle demeure avec un douaire considérable: mais quels avantages peuvent remplacer, dans le cœur d'une honnête Femme, un Mari qu'elle a tendrement aimé! Sir Charles est parti dès le lendemain. Il ne lui faut pas moins de huit jours, pour rendre les derniers devoirs à Mylord, & pour mettre ordre à sa succession.

Ainsi, mon Oncle ne pouvoit arriver

plus à propos. Il se chargera de divers soins que Sir Charles m'a laissés, & qui lui conviennent mieux qu'à moi; sur-tout de veiller à l'ouvrage du Parc, que je n'ai encore vu qu'une fois, mais qui avance beaucoup, & qui me paroît un chef-d'œuvre de magnificence, de goût & d'invention. Mon rôle, avec le soin ordinaire de rendre ce séjour agréable à nos honorables Ecrivains, sera de faire le plus tendre accueil aux chers Amis qui m'arrivent, de leur procurer toutes sortes de commodités au Château de Grandison, & de les embrasser mille fois le jour. Je vous quitte, ma chère Tante, pour me charger moi-même de leur préparer des appartemens.



DERNIERE LETTRE.

*My lady GRANDISSON à Madame**SHERLET, & Madame SELBY.*

18 de Juin.

MA chere & très-honorée Grand-Maman, & vous, adorable Tante par cette lettre, la plus grave, la plus noble, & la plus intéressante que vous ayez jamais reçue de votre Henriette, sera consacree par vos deux noms. Je les réunis sur mon adresse, comme vous l'êtes toutes deux au fond de mon cœur.

Vous n'aurez été, ni fâchées, ni surprises, que j'aie laissé passer quinze jours entiers sans vous écrire. Non-seulement My-lady Reresby vous en a fait mes excuses, que votre bonté vous aura fait agréer, mais la sienne l'a portée, sans doute, à vous rendre compte d'une partie des raisons qui justifient mon silence. Je l'ai priée, néanmoins, de suspendre elle-même le récit que vous attendez, de ce qui s'est passé ici depuis le jour de son arrivée; & de prévenir seulement votre inquiétude, en vous assurant que tout le monde y étoit dans la joie

& dans l'espérance du bonheur. D'ailleurs elle n'auroit pu vous rien apprendre de plus certain, jusqu'au retour de Sir Charles. Les événemens, quoique liés par un enchaînement admirable, ont été long-tems obscurs pour nous; & cette seule incertitude m'auroit empêchée de vous mettre l'esprit en suspens, par des explications douteuses, quand d'autres obstacles m'auroient laissé le pouvoir d'écrire.

A l'arrivée de nos chers Amis, il s'est ouvert ici comme une nouvelle scène. La joie, qu'ils y ont apportée, étant d'une autre espèce que celle qu'ils y ont trouvée répandue, & que je vous ai représentée dans mes dernières Lettres, il ne s'en est pas fait d'abord une communication si libre, que je n'y aie remarqué quelque réserve. Mylord & Mylady Heresby sembloient marcher, sous les enseignes de l'Amour heureux, avec une correspondance mutuelle, des empressements ouverts, & tous les transports de deux jeunes cœurs, charmés l'un de l'autre. Emilié & M. Belcher, Miss Holes & mon Cousin, plus réservés dans leurs caresses, & leurs expressions, mais aussi vifs dans leurs sentimens, ne respiroient que tendresse, ne cessoient pas de se regarder, & ne pouvoient se perdre un moment de vue. Clémentine a paru plus grave. Soit que la tranquillité de son cœur ne s'accommodât point de cet air passionné, soit que, dans les premiers jours elle ne fût pas encore assez familière avec

tant de nouveaux Amis, j'ai cru la voir embarrassée du spectacle. Dans les Assemblées, à table, elle se prêtoit de bonne grace aux circonstances: mais, dans les promenades, que le beau tems faisoit recommencer plusieurs fois le jour, elle saisissoit la première occasion pour s'écarter, avec Madame Bémont, ou mes Sœurs. Ensuite, les foiblesses de sa Mere, qui continuoient d'être fréquentes, & qu'on ne pouvoit plus lui cacher, l'ont portée à passer, près d'elle, une grande partie du jour.

Sir Charles n'étoit pas là, pour serrer le nœud de la société par ses charmantes conciliations. Moi j'étois, sans cesse, à donner des ordres dans toutes les parties d'un vaste Château, pour une compagnie si nombreuse. Mes deux Sœurs croyoient devoir leur principale attention aux derniers venus. Le Comte de Belvedere, quoique sorti du tombeau, & comme éclairé d'un nouveau jour, n'osoit s'approcher de la source de sa vie & de sa lumière, du moins avec une liberté qu'on ne lui accordoit pas encore. Le Seigneur Jérónimo étoit aux prises avec ses nouveaux remèdes. Mon Oncle avoit entrepris, à ma prière, de conduire secrètement l'Ouvrage du Parc; & Monsieur Edouard Grandisson, revenu de ses anciennes erreurs, mais toujours galant, avoit conçu, dès le premier jour, un goût si vif pour notre chere Nancy, qu'il ne pouvoit s'éloigner d'elle un instant. Ainsi chacun

voit emporté par ses devoirs, ou ses affections; & dans le commerce général, on en demeurait aux termes de la politesse & de l'amitié. Il sembloit que tout le monde attendit Sir Charles, pour l'ouverture d'une scène plus vive. Le soir, néanmoins, Emilie ne se retiroit pas sans être venue jusqu'à ma chambre, où elle m'entretenoit long-tems du mérite de M. Belcher. J'étois charmée de reconnoître, à chaque mot, que son cœur en étoit plein. Elle me répétoit vingt fois qu'elle n'avoit pu se défendre de l'aimer, parce qu'elle ne connoissoit point d'homme qui ressemblât mieux à son Tuteur; & la petite Flatteuse ajoutoit que faisant toute son étude de m'imiter, elle ne souhaitoit de lui plaire, qu'autant qu'il lui trouveroit un peu de ressemblance avec moi.

Sir Charles arriva le 9, à minuit. Je juge qu'il avoit mesuré sa marche, pour me trouver libre, & recevoit aussitôt des informations sur tout ce qui s'étoit passé dans son absence. Après m'avoir expliqué ce qu'il avoit fait lui-même, & m'avoir moins étonnée que ravie de joie, par vingt nouveaux traits de noblesse & de bonté, il écouta, fort curieusement, ce que j'avois à lui raconter. S'il apprit d'abord, avec une vive satisfaction, l'arrivée de nos Amis, & l'air de tendresse qui regnoit entre trois couples d'Amans heureux, elle fut un peu diminuée par l'état de la Marquise, & par la conduite réservée de Clémentine. Cependant il ne

tabattit rien de ses espérances; & m'ouvrant son cœur, il me fit le plan de la méthode qu'il alloit employer, jusqu'à la célébration des deux mariages. C'étoient de petites Fêtes, qu'il vouloit enchaîner l'une à l'autre, aussi gaies que nos fréquentes alarmes, pour la Marquise, le permettoient. Il se flattoit, me dit-il, qu'elles serviroient également à guérir la Mère de ses infirmités, & la Fille de sa froideur.

Dès le jour suivant, ils se rapprochèrent entre eux tous nos jeunes Hôtes, par l'agréable reproche de ne vouloir être aimables que pour eux-mêmes, & de donner au penchant particulier ce qu'ils devoient à la joie commune. Cette guerre qu'il fit aux conversations dérobées, aux promenades détachées, & jusqu'aux signes d'intelligence, ouverts ou secrets, rendit bientôt l'Assemblée continuelle, & le commerce plus familier. Clémentine, comprise dans la censure, ne put refuser de paroître avec ses Amis, sur-tout lorsque Sir Charles eut engagé la Marquise à l'en presser. L'excellente Mère, que ses foiblesses prenoient deux ou trois fois le jour, & qui se plaignoit sans cesse d'une violente oppression, mais qui étoit sans fièvre, voulut participer elle-même à des plaisirs dont Sir Charles ne lui avoit pas déguisé le motif. Elle se fit transporter, non seulement au Salon, mais même au Jardin; & la joie se peignoit sur son visage; à la moindre apparence de gaieté qu'elle voyoit à la Fille. La

fête du premier jour fut une danse champêtre de nos plus jolies Villageoises. Sir Charles, avec si peu de préparation, trouva le secret d'en faire un spectacle charmant. Il est vrai que, pour contribuer du moins à la propreté, dans un espace si court, il m'en coûta une partie de mon linge, que je me hâtai de faire distribuer aux Danseuses. Mylady G., qui présidoit à la danse, brûloit d'en être elle-même, & nous y aurions engagés tous, si, dans la situation de notre chère Marquise, la crainte de quelque accident ne l'eût retenue.

Mais les jours suivans nous amenèrent des plaisirs d'un autre ordre. Sir Charles ayant fait venir de Londres, avec une extrême diligence des Musiciens, des Acteurs, & tout ce qui sert aux Fêtes d'éclat, le Château de Grandison prit l'air d'une Cour brillante. La moitié du jour se passoit dans le Sallon, où l'ejouement du Maître & de Mylady G. animoit la vivacité de nos jeunes gens. Une partie de l'après-midi étoit donnée à la promenade, qui menoit toujours à quelque terme galant, ou qui offroit quelque divertissement impévu; une autre partie au Théâtre, & le soir à la plus délicieuse Musique. De tous ces amusemens, la Marquise ne prenoit que ce qu'elle jugeoit convenable à sa santé; & si le redoublement de son oppression, qui avoit ordinairement ses faiblesses, l'obligeoit quelquefois de se retirer, elle devoit à sa Fille de la suivre. La facilité qu'il

y avoit à lui faire rappeler ses esprits, commençoit à diminuer notre inquiétude pour ces accidens. Clémentine même étoit rassurée par M. Lowther, qui, sans oser prononcer sur la cause du mal, garantissoit que les principes de la vie n'étoient point altérés.

Dans cette agréable exécution du plan de Sir Charles, je n'ose assurer que toutes ses tentatives aient produit beaucoup d'effet, pour le succès de ses vœux. A la vérité, Clémentine ne se refusoit à rien, & sembloit goûter particulièrement la Musique, qui étoit composée de nos meilleurs Instrumens d'Italie. Elle ne rejetoit point le Comte de Belvedere, lorsqu'il lui offroit la main, pour entrer au Sallon, ou pour en sortir. A table, aux Spectacles, elle ne marquoit aucun chagrin de le voir placé près d'elle. Elle recevoit ses soins; elle n'évitoit, ni de lui parler, ni de l'entendre. Mais je ne me suis point aperçue, qu'elle parût l'écouter d'un air d'intérêt, ni le traiter avec la moindre distinction. Au contraire, elle devenoit muette, lorsque, de concert, dans la vue de le favoriser, on s'éloignoit quelques moments d'eux; & lui, que le changement de son sort ne rendoit pas plus hardi, n'osoit troubler ce grave silence. En vain l'excitations nous des yeux & des mains; je l'aurois battu dans ces occasions, pour lui délier la langue. Sir Charles n'en auguroit pas plus mal des apparences: mais je n'en osois porter le même jugement que lui. D'un autre côté,

nous chercher des yeux, s'avança vers nous à grands pas. Tout le monde prit le parti de s'arrêter avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il ne lui arrivoit gueres de se présenter dans ces occasions. Après quelques mots d'excuse sur le triste avis qu'il nous apportoit, il nous déclara que la Marquise étoit à l'extrémité, qu'il avoit laissé prest' elle, le Marquis, le Prêlat & le Pere Marsicotti, & qu'à leur priere il venoit nous presser de nous rendre à son appartement.

Notre consternation fut si profonde que, sans lui répondre un mot, rompanstout ordre & toute mesure, nous nous précipitâmes vers le château, dont nous n'étions plus fort éloignés. Le Comte de Belvedere eut l'attention de passer le bras sous celui de Clémentine, pour la soutenir dans un trouble qui pouvoit l'exposer à quelque danger. Sir Charles me rendit le même office. Nous arrivâmes presque ensemble à la porte de l'appartement, où M. Lowther nous confirma ce que nous venions d'entendre. La Marquise étoit non seulement sans connaissance, mais sans pouls & sans respiration; elle étoit tombée dans cet état à la suite de sa dernière foiblesse. On ne lui remarquoit un reste de vie, qu'au battement du cœur. En effet, nous étant approchés de son lit, nous la vîmes immobile avec toute la pâleur de la mort au visage & sur les lèvres. Clémentine hors d'elle-même à cette vue, se jeta aux genoux de son Pere, &

poussa mille sanglots, en lui baisant les mains, qu'elle arrosa de ses larmes. Ensuite, remarquant que le Prélat & le P. Marescotti étoient en prières d'un autre côté, elle se leva brusquement, pour aller prendre la même posture auprès d'eux. Jamais les témoignages de la douleur & de la piété ne furent plus vifs & plus touchans. Toute cette scène lugubre fut accompagnée d'un silence, qui entredoublait l'horreur.

Cependant M. Lowther s'empressoit, autour de la Marquise, pour ranimer le peu de forces qui lui restoit. Les apparences d'insensibilité durèrent une heure entière. Enfin les Elixirs & les sels eurent quelque effet. Elle retrouva un rayon de connoissance, mais avec tant de faiblesse, qu'à peine étoit-elle capable d'ouvrir les yeux. Elle nous aperçut néanmoins. Elle vit sa Fille qui s'étoit aussi-tôt rapproché de son lit. Alors l'amour maternel lui rendant la force de tendre la main vers elle, & d'ouvrir la bouche pour prononcer quelques mots, elle lui dit, d'une voix languissante: chere Fille! idole de la tendresse d'une Mere! je meurs, vous le voyez; ne rendrez-vous pas mes derniers momens heureux? Vous savez à quoi j'aspire, pour votre bonheur & pour le mien. Clémentine, pénétrée jusqu'au fond du cœur, pencha la tête sur la main qu'elle avoit reçue des deux siennes, & ne put répondre que par des larmes. Quoi, ma Fille! reprit la Marquise, avec un nouvel

effort, votre cœur se ferme aux dernières instances d'une Mere qui vous adoroit. Aussitôt Clémentine, quittant la main qu'elle soutenoit encore, se tourna vers le Marquis; & les joues baignées de pleurs, qui faisoient rayonner sa beauté; vous l'ordonnez donc, Monsieur, c'est votre volonté, comme celle de ma Mere. Elle n'attendit point sa réponse, qu'elle connoissoit assez; & s'adressant au Comte de Belvédere, avec un mélange de tendresse & de douleur, qui ne faisoit qu'augmenter les grâces sur un si charmant visage; Monsieur, lui dit-elle, d'un ton ferme, si vous me jugez digne de vous, je vous donne à jamais mon cœur & ma main; & j'en fais le serment devant Dieu, pour le confirmer au pied de l'Autel. Le Comte, au plus heureux moment de sa vie, tomba muet à ses pieds.

Nos cris de joie auroient succédé, si le triste spectacle d'une chere Amie, si que nous crûmes expirante, ne nous eût fait rentrer, à l'instant, dans notre premiere consternation. A peine Clémentine, avoit-elle prononcé son serment, que la Marquise poussa un profond soupir, que nous prîmes pour le dernier de sa vie; & M. Lowther, la revoyant sans connoissance & sans mouvement, n'en eut pas d'abord une autre idée. Cet état dura quelques minutes. Mais lorsqu'on ne pensoit plus qu'à la pleurer, quelle fut notre surprise & notre admiration de lui voir faire un mouvement

plus vifs, qui fut suivi d'un cri assez fort, pour nous causer quelque effroi. Etrange révolution ! Ce mouvement & ce cri étoient des signes de force & de santé. Elle étendit aussitôt les bras hors du lit ; elle avança même la tête, pour nous apprendre, en souriant, qu'elle se croyoit délivrée de tous ses maux ; qu'elle venoit d'éprouver un changement qu'elle ne comprenoit pas, & qu'il ne lui restoit que des grâces à rendre au Ciel pour une si grande faveur.

Tandis que l'étonnement & la joie nous troubloient, jusqu'à nous ôter le pouvoir de lui répondre, M. Lowther avoit reconnu que son mal n'avoit été qu'un abcès intérieur, qui avoit causé ses oppressions & ses évanouissemens, & qui parvenant enfin à son terme naturel, s'étoit heureusement déchargé dans les intestins, par l'agitation extraordinaire que l'engagement de sa Fille lui avoit fait éprouver. Il nous demanda un peu de liberté, pour les soins nécessaires à l'évacuation ; & nous pressant de nous retirer, il nous répondit d'une prompte guérison. La Marquise, nous voyant sortir, tendit encore les bras vers nous, avec un regard qui exprimoit tous les mouvemens de son cœur.

Clementine, quoiqu'un peu confuse de notre joie même & de nos félicitations, soutint ce nouveau rôle avec une merveilleuse dignité, & ne désavoua rien de ce qu'elle venoit de dire en faveur du Comte.

Elle souffrit, qu'après s'être jetté à ses pieds, & lui avoir pris la main, qu'il pressa de ses levres, il lui fit des remerciemens passionnés, & le vœu d'une éternelle adoration. Sa réponse fut modeste; mais elle la prononça d'un air sensible & naturel sans lui refuser la permission qu'il demandoit, de la croire un peu touchée de ses longs tourmens. Nous applaudissons à chaque mot, avec des transports aussi vifs que ceux du Comte. Si le cœur de Clémentine avoit commencé à s'attendrir pour lui, elle dut sentir, en ce moment, tous les charmes réunis de l'Amour & de l'Amitié.

Ce jour étoit fait pour les miracles. Il n'y avoit pas une heure que nous avions quitté la Marquise; & M. Lowther nous avoit fait assurer qu'après avoir achevé ses opérations, il l'avoit laissée dans un doux sommeil. Nous sommes frappés tout d'un coup de cent cris de joie, qui se font entendre à la porte du Sallon: C'étoit le Seigneur Jéonimo, & son Sauveur, comme il l'appelle lui-même, qui venoient ensemble, au milieu des acclamations de tous les Domestiques du Château, nous apprendre, nous montrer que ce cher Ami de Sir Charles étoit rétabli, marchoit ferme; & n'avoit plus le moindre ressentiment de ses anciennes douleurs. Quel surcroît de faveurs d'en-haut! Quel nouveau sujet de transports & de bénédictions? Le divin Lowther nous ra-

cont

conta qu'ayant beaucoup espéré de sa nouvelle méthode, il avoit été surpris d'en voir les effets si lents; & que, depuis quelques jours, il avoit craint de n'en pouvoir garantir le succès avant la fin de l'Eté; que pour éloigner tout ce qui étoit capable de le retarder, il avoit caché à son Malade l'état dangereux de Madame la Marquise, & défendu rigoureusement qu'il en fût informé; mais qu'au contraire, il n'avoit rien eu de si pressant, après l'heureuse crise & l'engagement de Clémentine, que de lui porter une si douce nouvelle; qu'il avoit pris le moment, où la joie réveilloit tous ses esprits, pour employer la nouvelle méthode; & qu'en peu d'instans, il avoit admiré des effets que nous pouvions vérifier par nos yeux. Là-dessus, il nous apprit une curieuse découverte, qui s'est faite à Londres, & dont il a conçu le premier qu'il y avoit de l'utilité à tirer pour les infirmités de cette nature (*). Cher Lowther! lui dit Sir Charles, en l'embrassant, les larmes aux yeux; Athènes & Rome vous auroient bâti des Temples. Toute l'Assemblée lui fit les mêmes caresses, ou plutôt, lui rendit le même culte.

(*) On a su, par des informations particulières, que c'étoit la méthode électrique, découverte, en effet, dans le même tems, & continuée depuis à Londres.

Je n'entreprends point de représenter les effusions, ne dois-je pas dire les égaremens de tendresse & de joie, qui nous firent passer délicieusement le reste de ce grand Jour? Jamais, jamais il ne sortira de notre mémoire: il passera dans celle de nos Descendans: il vivra dans les Annales du Château de Grandisson, jusqu'au dernier jour du Monde. Et je ne regrette pas d'avoir donné le nom de miracles, à tant d'heureux incidens. Si chacun n'a rien, au fond, qui ne soit dans l'ordre de la nature, ne reconnoîtra-t-on pas, du moins, dans cette merveilleuse chaîne de causes & d'effets, qui s'entresuivent si rapidement, l'ouvrage sensible de la puissance & de la bonté du Ciel?

Le lendemain, tout le monde se leva dans une sorte d'ivresse. On ne rencontroit pas un Ami, sans l'embrasser; un Valet, sans lui sourire. Personne n'avoit dormi, chacun s'en prenoit aux impressions trop vives de la joie; & loin d'en être moins frais, ou moins gai, le feu du cœur sortoit par les yeux: on ne respiroit que le badinage & le plaisir. Monsieur Lowther ayant déclaré que, jusqu'à midi, il demandoit du repos & de la solitude pour la Marquise, on passa une partie du matin à visiter Clémentine, qui reçut les complimens sans embarras, & qui prit même l'air & le ton de la plus noble franchise; & l'autre, à se parer somptueuse-

ment, pour l'heure du Sallon, d'où l'on étoit convenu de se rendre, comme en corps, à l'Appartement de la Marquise, entre deux haies des Officiers du Château & d'une nombreuse Livrée, au bruit des Mousquets & des instrumens. Cette visite solennelle, que Sir Charles annonça pour l'ouverture de quelques nouvelles Fêtes, se fit avec mille témoignages de reconnaissance pour le Ciel, & les plus tendres félicitations pour la Marquise. Sir Charles voulut savoir de M. Lowther, quand elle seroit en état de quitter son lit. Il parut fort satisfait d'entendre que, dès le jour suivant, elle pouvoit paroître au Sallon, & se faire porter même au Jardin.

Le jour suivant, c'étoit aujourd'hui, j'ignorois quelles autres Fêtes Sir Charles avoit méditées. Il m'avoit communiqué toutes les mesures qu'il avoit prises, du côté de Londres, pour la célébration du mariage de sa Pupille; & mon Oncle n'étant pas venu, sans avoir pris les siennes, pour Miss Holles & M. Selby, je comptois bien, que suivant le premier plan, il pouvoit être question de ces deux mariages, pour animer Clémentine par l'exemple: mais Sir Charles, ayant observé que Nancy n'est pas insensible aux soins de Monsieur Edouard Grandisson, avoit proposé depuis deux jours une troisième alliance à mon Oncle; & je savois d'eux, que les Articles étoient en-

core à régler. Les nouvelles Fêtes me parurent donc un mystere, qui me surprit sans me chagriner. D'ailleurs mon incertitude dura peu. Après avoir quitté la Marquise, Sir Charles me dit que l'Edifice du Parc étoit achevé; qu'il ne pouvoit desirer une plus belle occasion, pour en faire l'usage auquel il m'avoit appris qu'il le destinoit; que la santé de notre chere Marquise, lui en donnant le pouvoir, il étoit résolu de ne pas remettre la Fête plus loin que le jour suivant; & qu'il me prioit de partager avec lui le soin de quelques arrangemens qui restoient à faire. Je lui promis tout mon zele. En effet, je passai hier l'après-midi & le soir même à suivre le plan qu'il m'avoit tracé.

Cependant notre Emilie trouva le moyen de me dérober quelques momens. Le mouvement continuel où j'avois été, & le transport secret de divers meubles, que l'usage qu'elle a du château lui avoit fait remarquer, ayant échauffé son imagination, elle s'étoit figuré, d'après le discours de Sir Charles, combiné avec la promesse de Clémentine, que les trois mariages devoient être célébrés aujourd'hui, & qu'on se faisoit un amusement de la tenir dans l'ignorance du sien. Elle vint assez tard à ma chambre, & par quantité de questions, entremêlées de flatteries & de caresses, elle parvint à me faire comprendre ses doutes. J'étois fatiguée & prête à me mettre au lit

Allez, lui dis-je, allez, petite Badine, & me laissez dormir. Le jour que vous desirez arrivera; mais ce n'est pas demain. Elle parut un peu confuse de ma réponse. Cependant, s'étant remise aussi-tôt, & baissant les yeux: Si c'eût été pour demain, reprit-elle avec la naïveté que vous lui connoissez, j'avois une grace à vous demander. Eh, quelle grace, chere Emilie; De m'apprendre ce que doit faire une honnête Femme, pour se conserver toute sa vie l'affection d'un Homme. Son ingénuité me toucha. Vous êtes charmante, lui dis-je, en l'embrassant de toutes mes forces. Il est trop tard, ma chere, pour entrer dans une si grande question: mais, en deux mots, soyez toujours telle que vous êtes, je veux dire telle que vous paroissez à M. Belcher, depuis qu'il vous aime: on ne cesse pas d'aimer ce qui ne cesse pas de paroître aimable. J'y joins, ajoutai-je, ce que je me souviens d'avoir entendu répéter cent fois à la sage Madame Scherley: la complaisance, l'égalité d'humeur, & la propreté, sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais. Je la congédiai, fort satisfaite de cette réponse; & je me livrai au plus doux sommeil.

C'est donc aujourd'hui, ma chere Grand-Maman, c'est aujourd'hui, ma chere Tante, que vous devez vous représenter une compagnie brillante, sortant du château de Grandisson, à dix heures du matin, dans la vue, annoncée par Sir Charles, de faire

une promenade, dont personne ne connoît
 soit encore le terme. Quoique le chemin ne
 soit pas d'une extrême longueur jusqu'au
 nouvel Edifice, il avoit ordonné des calè-
 ches & d'autres voitures, pour nous con-
 duire par divers détours à de belles routes
 qu'il avoit fait ouvrir dans le Parc. En en-
 trant dans celle qui fait face à son Ouvrage,
 tout le monde a paru aussi surpris, qu'il s'y
 étoit attendu, de la voir terminée par un
 magnifique Atlas de colonnes, dont on ne
 pouvoit encore démêler la distribution à
 cette distance. Mais, à mesure qu'on avan-
 çoit, ces colonnes venant à s'éclaircir, a fait
 distinguer sur une petite élévation un Périp-
 tère ovale, qui occupe dans son plus grand
 diamètre toute la largeur de l'Allée, & a
 donné un passage libre à la vue par-dessus le
 Bois, entre les deux premières colonnes de
 chaque face, vers des plaines & des mon-
 tagnes fort éloignées. Toutes les colonnes
 sont de marbre blanc, & du plus bel ordre
 d'Architecture, avec leurs chapiteaux à feuil-
 les & à volutes dorées. Elles soutiennent un
 petit Dôme, peint d'un mélange bien en-
 tendu d'or & d'azur, & surmonté d'une
 statue de marbre, de la même blancheur
 que les colonnes, qui se fait reconnoître à
 ses attributs, pour la Divinité qui préside
 aux sentimens du cœur. Le Frontispice offre
 un marbre noir avec cette Inscription en
 lettres d'or: TEMPLE DE L'AMITIE. Des
 deux côtés, dans l'enfoncement du Bois, on

voit deux Loges de maçonnerie, pour les usages ordinaires du service. Nous sommes descendus à vingt pas de ce beau lieu, pour en admirer la richesse & l'élégance. Aussi-tôt les Instrumens, qui étoient cachés dans l'épaisseur du Bois, nous ont salués de leur plus douce harmonie. L'empressement a paru égal, pour monter au Temple par trois degrés de marbre blanc, qui regnent autour du Periptere : l'intérieur est pavé du même marbre. Mais je ne céderai point à l'envie de grossir ma Lettre par une description plus étendue. Si nos vœux sont écoutés, vous n'aurez bientôt que vos propres yeux à consulter. Les Peintures, les Bas-reliefs & les Statues représentent l'Amitié sous diverses formes, & sont autant d'allusions à tous les événemens que vous avez appris par mes Lettres. Les plus mémorables circonstances y sont même au naturel avec un air de force & de vérité, que des Connoisseurs Italiens ne s'attendoient point à trouver dans notre Patrie. Après nous avoir laissés donner quelque tems à l'admiration, Sir Charles, comme impatient d'être entendu, a proposé à la Compagnie de s'asseoir, & nous a demandé un moment d'attention.

Il a rappelé par quelques images nobles & touchantes une partie des faveurs, dont il se croyoit redevable à la générosité d'une Race illustre. Il a joint à cette exposition un court éloge des vertus qu'il y avoit admirées dans les deux sexes; & jettant un regard

majestueux sur l'Assemblée, „ Voila, nous
 „ a-t-il dit, ce que j'ai voulu célébrer dans
 „ ce lieu champêtre, dont la simplicité con-
 „ vient à celle de mon caractère & de mes
 „ sentimens. Telle est la Fête, que je vous y
 „ avois annoncée. Ensuite, levant les yeux
 „ vers le Dôme, où ses chers Amis étoient
 „ répétés dans plusieurs groupes, il a paru
 „ saisi d'une sorte d'enthousiasme, qui sembloit
 „ donner une splendeur extraordinaire à son
 „ visage : „ Murs naissans ! a-t-il repris d'une
 „ voix plus forte avec cette éloquence dont il
 „ semble, comme de tous ses autres talens,
 „ que la Nature l'ait partagé dans un jour de
 „ profusion, „ Voûte muette ! mais témoin de
 „ ma reconnoissance pour tant de bienfaits,
 „ & de mon admiration pour tant de vertus ;
 „ c'est à ces Divinités, que je vous con-
 „ sacre, sous le tendre & respectable nom
 „ d'Amitié. Elles y seront honorées jusqu'à
 „ mon dernier soupir. Elles y auront pour
 „ Ministre, avec des appointemens dignes du
 „ culte, le jeune Page Édouard, guide fidele
 „ d'un heureux voyage. Jamais je ne ferai
 „ de séjour au château de Grandisson, l'hé-
 „ ritage de mes Peres, sans venir passer ici
 „ quelques momens avec la plus chere moi-
 „ tié de moi-même, & tous les Amis que
 „ j'y pourrai rassembler ; pour y adorer au
 „ fond de mon cœur tout ce que je respecte
 „ & que j'aime. Ainsi le Ciel puisse m'écou-
 „ ter à la dernière heure de ma vie !

Après ce noble serment, qui vous a tous

attendris jusqu'aux larmes, il a pris un air plus riant, pour demander, en faveur de son nouveau Temple, dont il vouloit faire un vrai centre de tendresse & d'union, que les quatre mariages y fussent célébrés, & que la Marquise en fixât le jour. „ Quatre, a-t-il „ dit, c'est qu'au mariage de mon Emilie „ & de Miss Holes nous joindrons celui de „ Miss Nancy Selby, qui ne m'en désai- „ vouera point, a-t-il ajouté, en la regar- „ dant avec un sourire : & c'est ainsi que „ notre Angleterre doit répondre à l'hon- „ neur qu'elle reçoit de celui d'une illus- „ tre & vertueuse . . . Clémentine avoit déjà témoigné à sa Mere, qu'elle souhai- toit que le sien fût remis à Boulogne. Elle a compris l'adresse de Sir Charles; & l'in- terrompant avec quelque embarras : „ Mon- „ sieur, la différence des Religions & la „ seule bien-séance . . . Il n'a pas fait dif- ficulté de l'interrompre à son tour : „ Ma- „ demoiselle, j'ai prévu ces deux objec- „ tions, & vous peserez vous-même ce „ que j'ai la hardiesse d'y opposer. Mon- „ sieur l'Evêque de Nocera votre Frere, qui „ jouit ici, comme à Rome, de tous les „ droits de son rang, leve la difficulté de „ Religion; & l'avantage de retourner à „ Boulogne avec un Mari de votre choix „ répond à tous les scrupules de bien- „ séance „. Il s'est tû. Clémentine a senti la force de cette dernière idée; elle n'a pas répliqué; & son silence a passé pour

un consentement. La Marquise a fixé le jour de la célébration au premier de Juillet.

Aussi-tôt un signe de Sir Charles a fait entendre les plus éclatantes Fanfares, & partir autour du Temple des centaines de fusées, suivies d'un feu d'artifice au fond de la Perspective, dans une si sombre allée du Bois, que la lumière du jour n'a fait presque rien perdre à celle des étincelles & des flammes. L'attention, qu'on devoit encore à la santé de la Marquise, n'avoit pas permis de mettre la Fête au soir. On a pris le tems de ce spectacle, pour servir un magnifique dîner. Mais je passe sur une scène commune, qui n'a eu de remarquable que la joie dont elle étoit animée.

A peine la Table a disparu, que Mylady G . . . de concert sans doute avec Sir Charles, & de l'air badin qui ne la quitte jamais, a proposé de danser. On s'est regardé. Sir Charles s'est baissé vers la Marquise. Enfin, se levant, il a présenté la main à Clémentine, qui ne s'est pas fait presser pour donner la sienne. Ils ont ouvert le bal. A la majesté, comme aux graces de leur figure, on les auroit pris pour les Dieux du Temple. Après eux, j'ai dansé avec le Comte de Belvedere; & vous jugez avec quelle ardeur tous nos jeunes gens ont suivi l'exemple. Mon infatigable Belle-sœur, toujours la première à sauter, comme à rire, a bientôt parlé de Contre-danses. On s'est partagé, on

S'est pris, on s'est mis, en mouvement avec une vivacité que je désespere d'exprimer. Sir Charles, dans une danse qui le mettoit au bout de la chaîne, a formé un cercle, qu'il est parvenu à retrécir, en tournant sur l'autre bout; de sorte que les Danseurs du centre se sont trouvés pris entre les premiers. Dans cette situation, où nous étions fort serrés, il s'est écrié affectueusement, en nous pressant encore de ses deux bras: „ Divine Amitié! des „ cœurs, confirme à jamais l'union de tant „ de cœurs tendres, & faits pour s'aimer. Le Prélat, le Pere Marefotti, & M Barlet, qui étoient assis depuis deux heures, à considérer tranquillement nos tendres folies, n'ont pu résister à ce spectacle. Ils se sont levés avec une vive émotion; ils ont tendu les mains vers le Ciel, en le conjurant ensemble d'écouter la priere de Sir Charles, & de répandre, sur nous, ses plus précieuses bénédictions. 33

Il étoit tems de retourner au Château. On s'est assis pour reprendre haleine. Pendant la Danse, les yeux du Marquis avoient été, sans cesse, attachés sur les décorations du Temple. Lorsqu'il nous a vus tranquilles, se tournant vers Sir Charles, il me vient, lui a-t-il dit, une idée pour laquelle je souhaite de ne pas vous trouver d'éloignement. C'est de vous demander un plan de ce bel Ouvrage. Mon dessein est de le faire exécuter à Boulogne.

d'en confier la garde à Camille & Laure; & d'y rassembler quelquefois ma Famille, pour y célébrer aussi les miracles de notre Amitié. Que pensez-vous de cette imagination? Je l'adore, a répondu Sir Charles. „ Elle est si conforme à mes propres „ desirs, que jugeant des vôtres, & pour „ vous épargner de l'embarras, j'ai fait „ prendre le devant aux matériaux; c'est- „ à-dire, a-t-il ajouté modestement, „ qu'ayant fait faire le double de tout ce „ qui est entré dans la construction de ce „ Edifice, j'en ai chargé un Vaisseau „ sous la conduite d'un homme entendu, „ qui m'a suivi dans tous mes voyages, „ & qui connoit la disposition de votre „ Jardin. Ainsi, vous y trouverez, à votre „ retour, le même Temple, avec tous ses „ ornemens. Le Marquis & toute l'Assemblée sont demeurés confondus. J'entendois l'Evêque de Nocera, qui disoit autour de lui: „ Etrange Mortel! Est-ce donc le Dieu „ de la grandeur d'ame & de la bonté? Moi-même, j'avois ignoré ce nouveau trait de galanterie, & je ne revenois pas de mon admiration.

Enfin, nous sommes rentrés dans nos voitures. J'étois avec mon cher Sir Charles, avec le plus grand des Hommes! Il m'a dit, en revenant, qu'il ne manquoit, à la perfection de notre joie, que d'avoir ici Madame Scherley & Madame Selby, pour le jour de la Célébration. J'ai fait

fort ardemment cette ouverture. J'ai promis, ma chere Grand-Maman & ma chere Tante, de vous la faire dès aujourd'hui, & d'y joindre mes vives instances. Qu'y pourriez-vous opposer? Mon Oncle ira vous prendre lui-même, dans une voiture commode: il partira dès demain. Venez voir une légion de cœurs heureux: venez applaudir à notre bonheur. Vous, images vivantes de la vertu & de l'Amitié, venez les honorer dans leur Temple.

On ne m'a donné que deux heures, pour mon récit & mon invitation. Elles ne font qu'expirer, & j'entens déjà du mouvement à ma porte. On frappe — Je vais, je vais. C'est une jeunesse ivre de joie, qui ne me fera pas grace d'une minute. Je distingue la voix d'Emilie — Encore? — Oui, oui je vais, je descends. Vous voyez, ma chere Grand-Maman & ma chere Tante, qu'à peine me laisse-t-on le tems de me dire, avec les plus profonds sentimens de tendresse & de vénération, Votre, &c.

L'arrivée des deux Dames ayant fait cesser le commerce de Lettres, il n'est pas surprenant que le nouveau Manuscrit n'en contiennent pas un plus grand nombre: mais on y lit cette addition: „ Les quatre mariages „ furent célébrés au jour marqué avec un „ redoublement de joie, & le concours de „ tous les honnêtes gens du Canton. Trois

254 HIST. DU CHEV. GRAND.

» mois, que les nobles Italiens passerent en
 » core en Angleterre, furent un enchainement
 » continuel de Fêtes & de plaisirs. A
 » leur départ, Sir Charles & Mylady Grandisson
 » se seroient déterminés à les reconduire en Italie,
 » si Mylady n'eût été retenue par les suites
 » naturelles d'un heureux mariage. Mais l'année
 » d'après ils firent ensemble le voyage de
 » Boulogne avec M. Barlet, le Chevalier Belcher &
 » sa Femme. Ils y trouverent la Comtesse de
 » Belveder dans l'état où elle avoit laissé
 » Mylady Grandisson, c'est-à-dire, très-heureuse
 » Mere. Le serment de l'Amitié y fut répété
 » dans le Temple, que Sir Charles y avoit
 » fait transporter; avec cette nouvelle clause,
 » qui s'est toujours observée depuis, que
 » deux années l'une, hors les cas de maladie
 » & de guerre, chacune des deux Familles
 » seroit alternativement le voyage d'Angleterre
 » & d'Italie.

FIN.







